

LES « COLLIBERTI »

ÉTUDE SUR LA FORMATION DE LA CLASSE SERVILE

(2^e article ¹)

III. — LES ORIGINES DU CULVERTAGE

§ 1. — *Les colliberti à Rome et dans les royaumes barbares.*

On appelait *colliberti*, à Rome, dès le temps de Plaute², les affranchis d'un même maître. Le mot n'exprimait pas seulement une relation de fait. Le souvenir de la servitude jadis soufferte en commun, une pareille soumission et de pareils services rendus à l'ancien maître, devenu le patron, souvent des charges collectives imposées par ce patron lui-même, tout cela créait entre ces hommes qui avaient reçu la liberté des mêmes mains, pour certains au même moment, des liens à la fois juridiques et sentimentaux, sanctionnés fréquemment par des usages religieux. Les *colliberti* étaient tenus pour tous égaux, à ce point qu'Ulpien croyait devoir spécifier que, malgré cette égalité de principe, ils n'en étaient pas moins sujets entre eux, le cas échéant, aux obligations de la piété filiale³. Des relations d'affaires — *societas lucri quaestus compendii* — se nouaient naturellement parmi eux⁴. Un même *columbarium* accueillait leurs cendres. Ils se rendaient les uns aux autres les honneurs funéraires, parfois dans des formes touchantes : « Entre moi et toi », dit une inscription consacrée par un *collibertus* à la mémoire de son compagnon, « mon coaffranchi religieusement vénéré, j'ai conscience que jamais nul dissentiment ne s'éleva... Nous achetâmes la liberté dans une

1. Voir *Rev. histor.*, t. CLVII, p. 1-48.

2. *Poen.*, 910. Sur les *colliberti* antiques, les renseignements les plus complets sont fournis par Tamassia, dans l'article cité p. 45, n. 1 ; cette excellente étude me dispense d'indiquer en détail les références ; voy. aussi le *Thesaurus linguae latinae*, t. III, au mot *collibertus*, et Ch. Poinsol, *Recherches sur les sociétés universelles chez les Romains*, dans *Nouvelle Revue historique du droit*, 1879.

3. *Dig.*, XXXVII, 15, 1.

4. *Dig.*, XVII, 2, 71.

même maison, et jamais rien ne nous eût séparé si ce jour, marqué par ton destin, n'était venu le faire¹. » Fréquemment le patron leur faisait des legs en commun, soit par pure bienveillance, soit, plus ordinairement, sous condition de rendre à son tombeau un culte collectif. Leur groupe était alors conçu comme une véritable société civile, un *corpus*². Même lorsque les legs leur étaient attribués individuellement, il arrivait que ces parts, à la mort de chaque bénéficiaire, dussent revenir à la masse commune, pour être divisées à nouveau entre les survivants.

Ni le nom de *collibertus*, ni les usages qu'on vient de décrire ne disparurent après les invasions. Mais ici deux difficultés d'ordre verbal se présentent, dont il faut débarrasser le terrain avant d'aller plus loin.

Collibertus, liberté chrétienne : nous avons vu plus haut comment, au XI^e siècle, l'auteur d'une glose anonyme rapprochait ce mot et cette idée. D'autres l'avaient fait avant lui. Délivrés du péché par leur commun Rédempteur, « appelés par lui à la liberté », selon les paroles mêmes de saint Paul³, les chrétiens, au gré des âmes pieuses, pouvaient-ils se donner entre eux un nom plus riche de sens que celui de coaffranchis? *Collibertus* pénétra ainsi dans le langage dévot. Qu'il soit mis par Grégoire le Grand dans la bouche de saint Pierre haranguant un pauvre moine⁴, ou qu'il serve à quelques clercs de Sainte-Anastasie de Ravenne de qualificatif religieux pour désigner les autres membres de la communauté⁵, il équivaut tout simplement à quelque chose comme « frère en Christ ». Rien de plus vain que de chercher, comme on l'a fait parfois, à éclairer par de pareils textes l'histoire juridique du culvertage.

Encore ce sens mystique se rattachait-il, par un lien très clair, à la signification originelle. Nous nous trouvons entraînés beaucoup plus

1. *C. I. L.*, t. VI, 3, n° 22355 A : « Inter me et te, sanctissime mi conliberte, nullum unquam disjurgium fuisse conscius sum mihi... Testor... in venalicio una domo liberos esse factos neque ullus unquam nos diunxisset nisi hic tuus fatalis dies. »

2. *Dig.*, XXXII, 38, § 5.

3. *Ad Galat.*, V, 13. Cf. *Ibid.*, IV, 31.

4. *Dialogi*, III, 24 (éd. U. Moricca, dans les *Fonti per la storia d'Italia*, 1924, p. 193) : « Conliberte, quare tam citius surrexisti ». Pour les embarras que ce passage a valu aux traducteurs grecs, anglo-saxons ou français, cf. *Revue de linguistique romane*, t. II, p. 16, n. 2.

5. Marini, *I Papiri diplomatici*, n° CXIX, a. 551. Les clercs de l'église gothique [arienne] de Sainte-Anastasie, abandonnant en paiement à un créancier certains biens de leur église, s'obligent à renoncer à ces biens, en leur nom propre et au nom de *conlicertorum commissitorum nostrorum* (ligne 55) ; cf. plus bas, après le *signum* du sous diacre : *collivertis vel conministris meis* (ligne 100). Le sens religieux qu'a évidemment dans ce texte le mot *conliverti* semble avoir échappé jusqu'ici aux commentateurs.

loin de celle-ci par un quiproquo graphique, véritable coq-à-l'âne qui, faute d'avoir été reconnu, a valu bien des déboires à certains érudits.

Dans le latin classique, *liber* et *libertus* représentaient deux notions bien distinctes. Mais, comme les deux mots étaient d'apparence assez semblable, il arriva que les écrivains inexperts de l'époque barbare les embrouillèrent parfois. *Liberta persona*, écrit une formule franque, voulant désigner une personne libre¹. Le même *t* parasite se glisse mal à propos dans les graphies de plusieurs manuscrits des lois germaniques². A son tour, *collibertus* fut quelquefois pris dans le sens d'« égal en liberté », non pas dans la langue familière, protégée contre cette confusion par la prononciation et les transformations phonétiques elles-mêmes, mais dans le latin à la fois artificiel et incorrect des juristes. De l'homme libre qui a vendu comme esclave un autre homme libre, la loi des Bavares dit qu'il a livré à la servitude son *conlibertus*³. C'est dans les lois lombardes que cet emploi apparaît le plus fréquemment ; il y est particulièrement gênant, parce que les chartes de même pays et de même époque mentionnent, de temps en temps, de vrais *colliberti*, j'entends des coaffranchis. On a eu peine à croire que des textes contemporains — à dire vrai de nature et de langue assez différentes — aient pu donner au même mot deux sens aussi complètement opposés ; à quels tours de force ne s'est-on pas livré pour les concilier ! Il faut pourtant s'incliner devant le témoignage des sources. Nous retrouverons tout à l'heure les *colliberti* des chartes et nous n'aurons pas de peine à les reconnaître pour parfaitement semblables à leurs homonymes des textes juridiques romains. Quant à la signification attribuée au mot par les lois, comment s'y tromper ? Les lois de Liutprand prescrivent, en cas de procès sur une reprise de gage, de choisir pour fidéjusseur un homme libre, que son *conlibertus* reconnaitra à la fois pour libre et pour digne de foi⁴ ; elles prévoient le cas où un individu aura déposé des biens lui appartenant dans la maison d'un de ses *conlibertos*, « homme libre⁵ » ; elles permettent aux scribes de

1. *Formul. Bituricensis*, n° 15 a. Inversement, on peut se demander si dans une phrase du testament de saint Bertrand (G. Busson et A. Ledru, *Acta episcoporum Cenomannensium*, p. 125), « tam ingenui quam liberi et servientes », *liberi* ne devrait pas se lire *liberti*.

2. *Leges Baiwariorum*, II, 3 ; *Saxonum*, c. 17 (aux variantes) ; *Alamannorum*, éd. Lehmann, p. 37, cod. 9, c. 2.

3. *Lex Baiwariorum*, éd. E. von Schwind, IX, 4 : « Tunc ipse fur perdat libertatem suam pro eo, quod conlibertum suum servitio tradidit. »

4. C. 38.

5. C. 131.

rédiger les *cartae* selon la loi romaine, même si la partie qui contracte l'obligation est de droit lombard, ou inversement, selon la loi lombarde, si cette partie est de droit romain, à condition que les *conliberti* entre lesquels se noue la convention le désirent¹; elles protègent les conventions formées entre *conliberti* ou entre parents [de quelque condition que soient ceux-ci?]². L'édit de Rothari fait prêter serment au champion accusé de pratiques magiques entre les mains d'un de ses parents ou d'un de ses *conliberti*³. Ratchis interdit de représenter autrui en justice; quiconque aura comparu indûment dans la cause de son *conlibertus* paiera une amende égale à son propre *wergeld*⁴. Dans tous les textes qui précèdent, la valeur de « co-libre » donne un sens satisfaisant. Peut-être, néanmoins, dans certains d'entre eux et, en tout cas, dans un autre passage qui reste à citer, faut-il ajouter une nuance: non plus seulement « pareillement doué de la liberté », mais « doué de la même espèce de liberté », en d'autres termes, parmi les hommes libres de condition égale. Une loi de Ratchis prescrit que lorsqu'un *gasindus* (vassal) du roi aura été l'objet d'une plainte de la part d'un *arimannus* — simple homme libre — il devra examiner lui-même en première instance ces griefs; il procédera à cet examen soit seul, soit, s'il ignore le droit, avec l'aide « d'autres *conliberti* » qui sachent juger⁵. Comment croire que ces *conliberti* ne soient pas pris, eux aussi, parmi les *gasindi* royaux? La loi se propose expressément pour objet la protection du *gasindus*; elle ne saurait soumettre sa cause à d'autres que ses pairs. Quoi qu'il en soit de ces variations de détail et de diverses obscurités dans ces textes entre tous difficiles, deux points semblent assurés: fidéjusseurs, propriétaires d'objets déposés, contractants, champions, représentants en justice, juges au tribunal du *gasindus*, il est impossible d'imaginer que tous ces gens-là soient uniformément d'anciens esclaves affranchis; il ne l'est pas moins de voir en eux, comme on l'a proposé, les membres de communautés agraires dont rien n'évoque ici l'idée⁶. La seule explication vraisemblable est celle qu'avait déjà aperçue Benjamin Gué-

1. C. 91.

2. C. 8.

3. C. 368.

4. C. 3.

5. C. 14. Pour l'interprétation du texte, voy. H. Brunner, *Zeugen- und Inquisitionsbeweis*, dans ses *Forschungen zur Geschichte des deutschen und französischen Rechts*, p. 131 [47].

6. C'est la thèse de M. Salvioli, *loc. cit.*: voy. notamment p. 199. M. Salvioli a eu le tort de confondre dans une recherche commune les *coliberti* des lois et ceux des chartes; ces derniers, comme on le verra plus loin, sont de tous points dans la même situation que les personnes de même nom dans le droit romain classique.

rard¹ : les *colliberti* des lois lombardes ne sont, avec un de trop, que des *colliberi*.

Revenons donc aux *colliberti* véritables, produits d'un commun affranchissement.

Le maintien des usages qui avaient fait l'unité économique et juridique du groupe collibertal romain apparaît clairement, au moins en Italie. On affranchissait souvent plusieurs esclaves du même coup, soit par testament, soit autrement. Ces manumissions donnaient parfois naissance à de vraies communautés. L'une d'elles, en 797, stipule que si une des personnes libérées meurt sans laisser de père, de fils ou filles ou bien de frères, elle aura pour héritiers ses *colliberti*². D'autres, du même siècle, défendent aux affranchis d'aliéner leurs terres, sinon entre eux³. Comme nous le verrons plus à loisir dans un instant, les chartes de cette espèce ne conféraient pas à leurs bénéficiaires l'indépendance ; sortis de la servitude proprement dite, ils n'en restaient pas moins placés sous l'*obsequium* d'un seigneur. Nul doute que l'intérêt bien entendu de celui-ci ne le conduisit à conserver et à renforcer les habitudes de solidarité léguées par la tradition des âges précédents. Aussi bien, la disposition interdisant toute aliénation de terre en dehors de la petite société formée par les sujets d'un même seigneur se retrouve-t-elle dans d'autres actes, où elle ne s'applique point à des affranchis : par exemple dans des chartes de peuplement⁴.

En Gaule, le mot *colliberti*, sauf erreur, n'est pas attesté à l'époque mérovingienne ; mais comme il réapparaît dès la fin du VIII^e siècle et que, par ailleurs, la langue populaire l'a conservé et transformé selon ses règles propres, on ne saurait douter qu'il ait continué à vivre dans l'usage. Les textes ne nous montrent pas aussi nettement qu'en Italie l'existence de rapports juridiques entre les coaffranchis. En revanche, des documents très anciens mettent en lumière la survivance d'une

1. Guérard, *Polyptyque d'Irminon*, Proleg., p. 249, n. 10. C'est aussi l'interprétation vers laquelle paraît incliner M. Volpe, *Studi Storici*, t. X (1901), p. 378, n. 2.

2. E. Gattola, *Ad historiam Abbatiae Cassinensis Accessiones*, pars I, p. 20. Cf. aussi un testament napolitain de 932 (où les deux coaffranchis ne sont d'ailleurs pas appelés *colliberti*) cité par Tamassia, *loc. cit.*, p. 150.

3. Troya, *Cod. dipl. Longob.*, t. IV, n° 617 (748), p. 325 ; t. V, n° 912 (764-771). Voy. aussi *Ibid.*, t. III, n° 481 (730), un acte très obscur et souvent discuté (à cause de la mention de droits de pâturage, *fiuwaïda*) ; texte rectifié dans A. Dopsch, *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit*, 1^{re} éd., t. I, p. 342 ; 2^e éd., p. 371. Il est également fait mention d'un affranchi et de son *culiberto* dans le testament de Docibile, *ypatos* de Gaète, février 906 : *Tabularium Casinense*, t. I, n° 19.

4. Voy., par exemple, les actes cités par F. Schneider, *Entstehung von Burg- und Landgemeinde in Italien*, p. 284-285 et 295, n. 1.

autre forme de solidarité, née cette fois de devoirs religieux accomplis en commun. Le 31 mars 558, le reclus Cybard, donnant la liberté à 175 esclaves et plaçant un certain nombre d'entre eux sous la protection de l'église d'Angoulême, prescrit à ceux-ci de se rendre, le jour de la fête de la Chaire saint Pierre, dans ce « temple de Dieu », porteurs chacun d'un cierge d'offrande pesant une livre¹. Le 27 mars 616, l'évêque du Mans, Bertrand, fit son testament ; selon l'usage, il y stipula l'affranchissement d'un grand nombre d'esclaves, entre autres de ses esclaves domestiques (*famuli*), mais non sans imposer à ces derniers une fort curieuse obligation : ils devront, au jour de son anniversaire, venir déposer leurs offrandes sur l'autel de la basilique où il a fixé son tombeau ; là, aux ordres sans doute du clergé, chacun accomplira, pour cette journée, l'office dont il était chargé jadis dans la maison du maître ; puis, le lendemain, l'abbé les réunira en un grand repas². Le *credo* avait changé ; la tradition des honneurs rendus, en groupe, à la sépulture du patron par ses anciens esclaves ne s'était point perdue.

Ainsi des pratiques de toute sorte préservaient de l'oubli en Italie et en Gaule la notion du lien collibertal et le nom même des *colliberti*. Mais il semble bien qu'en même temps ce nom même prit une extension nouvelle. Si *libertus* tout court a disparu des langues gallo-romanes ou italienne, c'est qu'il fut remplacé dans l'usage par *collibertus* ; le mot simple cessa d'être ; le composé a seul survécu. Rien d'anormal dans une pareille substitution. La linguistique romane en offre bien des exemples ; dans un grand nombre de noms composés, le sens du préfixe, d'abord nettement perçu, s'est effacé peu à peu jusqu'à s'évanouir complètement³. Bien entendu, le fait que beaucoup de *liberti* se sentaient vraiment entre eux comme des « coaffranchis » ne put que favoriser ce glissement de sens, élargissement et atténuation à la fois de la signification originelle. Deux actes de donation, l'un de 757 en faveur de l'abbaye de Gorze, l'autre du 12 juillet 764 en faveur de celle de Lorsch, renferment dans la formule de pertinence l'énumération

1. J. Nanglard, *Cartulaire de l'église d'Angoulême*, n° CXXXV. L'authenticité de l'acte, attaquée par Esmein (*Bull. de la Soc. archéologique de la Charente*, 1905-1906, p. 31 et suiv.), semble avoir été définitivement établie par M. de La Martinière (*Ibid.*, 1906-1907, p. 31 et suiv.). L'obligation d'offrandes de luminaire au tombeau du *manumissus* se retrouve ailleurs (cf. notamment *Marculfi Formul.*, II, 17 et 34, et ce qui sera dit ci-dessous, p. 257, des redevances en cire) ; je ne retiens ici que les exemples d'obligation collective, sans prétendre d'ailleurs, même à leur égard, être complet.

2. *Acta pontificum Cenomannensium*, éd. G. Busson et A. Ledru, p. 135-136.

3. Cf. notamment dans M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, le paragraphe (p. 229) intitulé « Échange de mots composés et de mots simples ».

suivante : « cum... litis, libertis, conlibertis...¹. » On sait la fréquence des redondances, par emploi de synonymes, dans les formules de cette sorte. Il n'y a pas lieu de douter que dès la fin du VIII^e siècle, en Gaule, *collibertus* ne fut plus guère compris que comme équivalent de *libertus*². Nous voilà donc amenés à l'étude de l'affranchissement.

§ 2. — *Les affranchissements au haut Moyen Age ;
lites, aldions, affranchis cum obsequio*³.

Au haut Moyen Age, dans la Gaule franque, dans l'Italie lombarde et franque, d'innombrables esclaves regurent la liberté. Tout poussait à ce mouvement : l'enseignement de l'Eglise, qui faisait de l'affranchissement une œuvre pie et dont la voix s'imposait avec force à l'attention des grands propriétaires surtout à l'heure où ils se préoccupaient d'assurer, par leurs testaments, à la fois la transmission de leurs fortunes et le salut de leurs âmes ; les conditions économiques qui, pour des raisons qu'il serait trop long de scruter ici — le fait seul nous importe et il est indéniable — rendaient de moins en moins rémunérateur l'emploi largement compris de la main-d'œuvre servile. Ces actes de libération, si fréquents, s'opéraient selon des modalités extrêmement diverses. Les Germains, dès avant les invasions, avaient développé tout un droit de l'affranchissement. De même, de leur côté, les Romains. Dans les royaumes barbares, ces deux systèmes — celui des Germains variable, au surplus, selon les peuples — coexistèrent, réagissant parfois l'un sur l'autre. Puis, sous l'influence des deux traditions mêlées, sous l'empire surtout des besoins ressentis par une société qui s'organisait selon ses principes propres, un droit nouveau, moins disparate, finit par se constituer. Mais ce ne fut guère avant le X^e ou le XI^e siècle.

1. A. d'Herbomez, *Cartulaire de l'abbaye de Gorze*, n° 5 (donation de Moivron par l'évêque Chrodegang) ; *Codex principis olim Laureshamensis abbatae diplomaticus*, t. I, p. 3, et *Chronicon Laureshamense*, dans *Mon. Germ.*, SS., t. XXI, p. 342 (donation de Hahnheim par Williswinda et son fils le comte Cancor).

2. On trouve quelquefois dans la langue diplomatique *conseroi* (par exemple, P. Marchegay, *Cartulaire de Notre-Dame du Ronceray* (*Arch. d'Anjou*, t. III, p. 28), n° XXXIV : « Unus ex conservis domini Castri Celsi ») dans le sens de serfs du même maître : mot de notaires qui n'a rien donné dans la langue vulgaire.

3. Impossible de donner ici une bibliographie de l'affranchissement. Le meilleur exposé d'ensemble reste H. Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. I, 2^e éd., p. 142 et suiv. et 359 et suiv. Y ajouter pour l'Italie F. Schupfer, *Il diritto privato dei popoli germanici*, t. I, 2^e éd., p. 243 et suiv., et Aldi, *liti e romani*, dans l'*Enciclopedia giuridica italiana*, t. I, p. 2, 1121-1195 ; pour les lites, Maurice Kroell, *Etude sur l'institution des lites en droit franc*, dans *Études d'histoire juridique offertes à P.-F. Girard*.

Jusque-là rien de plus complexe, de plus touffu que le régime des affranchissements. Pourtant, dans ce chaos, un grand trait se dégage avec beaucoup de netteté. Si éloignées les unes des autres par leurs formes que soient les différentes sortes de manumissions, elles peuvent sans peine, en ce qui regarde la condition même des affranchis, se classer en deux grandes catégories bien tranchées.

D'une part, le maître, s'il le désirait, avait la faculté de donner à l'esclave la pleine liberté, sans restriction aucune. Ce sont les *manumissiones sine obsequio*, les *ingenuitates generales* des formulaires de la Gaule franque. Ou bien, au contraire, il pouvait n'accorder qu'une *manumissio cum obsequio*, une *ingenuitas respectualis*. En ce cas, l'affranchi demeurerait sous la sujétion soit de son ancien maître, soit d'un nouveau seigneur (souvent une communauté religieuse ou plutôt le saint que cette communauté était censée représenter) auquel l'ancien maître l'avait remis. Sa situation dans la société était alors légèrement différente, selon que la manumission avait eu lieu d'après un droit germanique — au moins les droits lombard et franc — ou conformément aux règles romaines.

Les sociétés franque et lombarde avaient pour l'affranchi resté dans les liens de la dépendance seigneuriale une place désignée d'avance. Lombards et Francs, en effet — ces derniers avec la plupart des peuples appartenant au groupe germanique occidental — n'admettaient que par exception les anciens esclaves, même libérés, dans les rangs des hommes pleinement libres. Ils avaient créé pour eux une catégorie juridique spéciale, ignorée au contraire des droits goth et burgonde. Les Francs, comme les Saxons et les Frisons, appelaient ces gens-là, selon les dialectes, *lata* ou *la[z]za*¹. Les sources latines de la période impériale transcrivaient *laeti* ou *leti* (c'est le nom qu'elles donnent, par analogie, aux soldats germaniques établis dans l'Empire sous la sujétion des autorités romaines) ; plus tard, au temps des lois barbares, on écrira quelquefois encore, dans les textes anciens, tels certains manuscrits de la loi salique, *leti*, *laeti*, *letones*, plus souvent *liti*, *lidi*, *lirones*. Cet *i* est visiblement le résultat d'une évolution proprement romane de l'*e* ou *ae* de la première transcription latine ; il ne se retrouve jamais dans les formes germaniques et, s'il a pénétré dans des textes latins rédigés ou copiés en pays allemand, c'est sous l'influence des graphies en usage dans la Gaule franque. Quant aux formes

1. Cf. « litus, laz », Steinmeyer et Sievers, *Die althochdeutschen Glossen*, t. II, p. 354. La forme v. angl. est *laet*, frisonne *let*.

latinisées avec *e* et germaniques avec *a* — supposé long — elles s'expliquent aisément par un germanique **lēt*. Le mot simple ne peut être séparé des composés v. h. a. *frilazza*, *frilaze*, *hanlazza*, got. *fralēto*¹, attestés dans le sens d'affranchi ; il se rattache comme eux à la racine des verbes gothique *lētan*, v. h. a. *lāz[ʒ]an*, « laisser, lâcher », et a la même signification qu'eux. Les « lites » — je me sers de la forme couramment adoptée par les historiens français — étaient donc, au propre, des « affranchis »². Pour désigner une classe analogue, les Lombards se servaient du mot « aldion ». « L'aldion », dit une glose, « est l'affranchi fait sous condition de certains services »³. Dans cette nation, il est vrai, au moins après l'occupation de l'Italie, les aldions, expressément assimilés par Charlemagne aux lites⁴, ne comprenaient pas l'universalité des affranchis soumis encore à la puissance du maître : l'édit de Rothari permet au Lombard de faire de son esclave, par la manumission « aux quatre routes », un homme libre selon le droit du peuple (*fulcfree*), par conséquent de l'élever fort au-dessus de l'aldionat, tout en le maintenant sous sa protection, son *mundium*⁵. Mais on se saurait douter que, en pratique, la plupart des affranchissements *cum obsequio* n'aient eu pour résultat de créer des aldions ; le grand nombre de ceux-ci, clairement attesté par les documents, en est une preuve très sûre. Pour passer de la condition d'aldion ou de celle de lite à la liberté véritable, il fallait un nouvel affranchissement, selon des formes très solennelles⁶.

1. Steinmeyer et Sievers, t. III, p. 645, 652 ; t. II, p. 95 (*hanlāzza* avec *a* long), 139 ; Ulfilas, I Cor., VII, 22.

2. Une autre étymologie, proposée jadis par J. Grimm, *Deutsche Rechtsaltertümer*, 308, qui tire le terme juridique de l'adjectif v. a. h. *lāz* (v. angl. *laet*, got. *lats*), « paresseux », « indolent », outre qu'elle soulève des objections sémantiques évidentes, est impossible phonétiquement, puisqu'elle ne rend pas compte de l'accord des formes latinisées et des formes allemandes, accord qui suppose un *ē* dans le germanique primitif. — Dans tout le développement qui précède, je n'ai guère fait que suivre les indications de mon collègue, maître et ami M. E.-H. Lévy ; c'est son autorité qui m'a enhardi à m'aventurer sur le terrain de la linguistique germanique, où sa compétence est bien connue ; il va de soi qu'il n'est pas responsable des maladresses d'expression que j'aurai pu commettre.

3. Du Cange, *Glossarium*, au mot *aldius* : « Aldius est libertus cum impositione operarum factus. » M. Lafond, *Études sur le servage en Poitou*, p. 78, n. 2, a signalé l'existence d'aldions en Saintonge ; je n'ai pu vérifier les textes cités ; si le fait est exact, il devrait peut-être s'expliquer par l'établissement dans ce pays de petits groupes germaniques appartenant à des peuples (tels que les Lombards ou encore les Bavares) ayant connu l'aldionat.

4. *Capitul.*, n° 98, c. 6. Cf. « aldo et leto », dans Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, t. I, p. 45, n° 90.

5. Rothari, c. 224, III.

6. M. F. Thibaut, *La question des Gemeinfreien*, dans *Rev. histor. du droit*, 1922, p. 415 et suiv., nie purement et simplement l'existence de la classe lidile ; pour lui, les lites sont des

L'affranchissement n'était d'ailleurs pas la seule source du lidisme et de l'aldionat. Lorsque se fut atténuée la rigueur de l'ancien droit qui prohibait sous les peines les plus dures l'union de la femme libre avec l'esclave et que, par suite, il fallut régler la condition des enfants issus de pareils mariages désormais entrés dans les mœurs, on s'avisait parfois que, pour leur trouver un statut intermédiaire entre la liberté de la mère et la servitude du père, le meilleur moyen était de faire d'eux des aldions en Italie, en Gaule des lites¹. Par un acte volontaire, les hommes libres pouvaient, semble-t-il, passer dans le lidisme ou l'aldionat². Surtout, à l'origine, lites et aldions, comparables en cela du moins aux métèques athéniens, avaient compté dans leurs rangs tous les individus qui, sans être esclaves, se voyaient interdire l'accès de la cité : à côté des affranchis, les membres des peuples vaincus, incorporés à l'État, mais sans être admis aux privilèges des vainqueurs. Toute trace de cette pratique n'avait pas disparu à l'époque des invasions. Le wergeld du Romain libéré, dans la loi salique, est égal à celui du lite³. Les lois lombardes le passent sous silence ; c'est peut-être qu'elles comprenaient le Romain libre sous le nom d'aldion. Mais s'il était aisé, dans les tarifs de composition, de se conformer à l'antique usage, l'assimilation totale des populations soumises à une catégorie sociale

esclaves, dans une situation économique un peu supérieure à celle de leurs compagnons de servitude, et non point des affranchis. Sans vouloir entrer ici dans une discussion très longue et peut-être inutile, je ferai observer que la *Carta Senonica*, n° 43 (*Formulae*, éd. Zeumer, p. 204), qui assimile le *litimonium* et le *libertaticum* ; la *Formula Bituricensis*, n° 9 (*Ibid.*, p. 172), qui assimile le *litimonium* au *libertinitatis... obsequium*, suffiraient à elles seules à ruiner cette thèse paradoxale.

1. En Italie, des privilèges royaux, l'un de Liutprand pour Saint-Antonin de Plaisance (perdu, mais connu par sa confirmation par Hildebrand — Troya, *Codice diplomatico*, t. IV, n° DLXVI, 31 mars 744 — ce dernier confirmé à son tour par Ratchis, le 4 mars 746, *Ibid.*, n° DXCI), l'autre d'Adelchis pour San-Salvatore de Brescia (*Ibid.*, t. V, n° DCCCCLXXXV, p. 717, 772 ou 773, 11 nov.), rangent dans l'aldionat les enfants nés de femmes libres et de servi de ces monastères. Je ne connais pas en Gaule de dispositions officielles de ce type. Mais on lit dans le *Polyptyque d'Irminon*, XIII, 65, au sujet des fils d'un *servus* : « Sunt lidi quoniam de colona sunt nati. » M. Kroell, *loc. cit.*, p. 158, faute d'avoir fait le rapprochement avec les textes lombards, n'a vu dans ce passage, à tort, il me semble, que la marque d'une terminologie peu rigoureuse.

2. Pour le lidisme, le fait, à vrai dire, n'est attesté que chez les Frisons : *Lex Fris.*, XI, 2. Pour l'aldionat, Porro, *Codex diplomaticus Langobardiae*, n° CXXVI (col. 225 C).

3. *L. Salica*, XLI, 6. Pour le wergeld du lite, cf. Brunner, *Deutsche Rechtsgesch.*, t. I, 2^e éd., p. 355. Mais l'explication, trop ingénieuse, que Brunner, t. II, p. 614, n. 7, donne du wergeld du Romain me semble devoir être rejetée : cf. les observations de Geffcken, dans son édition de la *Loi salique*, p. 163, de Kroell, *loc. cit.*, p. 198 et suiv. On sait que le wergeld du *tributarius* romain (du colon), inférieur selon la *Loi salique* (XLI, 7) à celui du lite (auquel était seul assimilé le *possessor* romain), fut élevé jusqu'à celui-ci par le quatrième capitulaire additionnel à cette loi (c. 1).

placée dans un état d'étroite indépendance vis-à-vis de maîtres barbares était évidemment incompatible avec les conditions nouvelles créées par l'établissement des Germains dans l'Empire. La classe des lites et celle des aldions cessèrent, en Gaule et en Italie, de s'accroître par conquête ; mais elles continuèrent de se recruter largement parmi les personnes affranchies selon le droit franc ou lombard.

Un érudit, M. Maurice Kroell, a, il est vrai, voulu démontrer que les lites avaient été extrêmement rares dans la Gaule franque et qu'ils en avaient disparu de bonne heure¹. Son argumentation repose essentiellement sur le petit nombre de mentions relatives à des hommes de cette classe que, nous dit-il, il a rencontrées dans les textes. Mais, outre que son dépouillement n'est pas complet (il a omis, notamment, parmi les polyptyques, celui de Lobbes², et, parmi les recueils d'actes d'époque mérovingienne, les *Actus pontificum Cenomannensium*³, qui confirment, à deux reprises, l'existence du lidisme dans le Maine), on ne voit pas qu'aucun résultat certain pût, en tout état de cause, être obtenu par cette voie. *Litus* était un mot barbare ; les notaires ne l'employaient pas volontiers ; souvent ils préféraient le traduire ; comme il était naturel, ils le rendaient alors — plusieurs textes en témoignent — par *libertus*⁴. Comment savoir en quels cas ce terme, très général, recouvrait précisément un lite ? Toute statistique nous demeurera toujours interdite. On accordera sans peine à M. Kroell que, selon toute apparence, les hommes de cette classe, propre aux droits francs, saxons et frisons, furent plus nombreux dans les territoires occupés en masse par ces nations que dans les territoires habités, en majeure partie, par une population gallo-romaine. Mais il est sûr que leur nom entra assez profondément dans la langue des vaincus pour y subir, comme on l'a vu, une transformation vocalique originale ; il est vraisemblable, en outre,

1. Dans le mémoire cité ci-dessus, p. 231, n. 3.

2. Éd. Warichez, dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 1909, p. 255 (existence de quatre manses lidiles à Leernes, cant. Fontaine-l'Évêque, arr. Charleroi).

3. Éd. Bussan et Ledru, p. 160 (6 février 643) et 232 (décembre 712) (Cellier, *Catalogue des actes des évêques du Mans*, nos 4 et 7). Cf. un diplôme de Charlemagne pour Saint-Calais, *Diplomata Karolina*, n° 79. Je n'ai pas repris le dépouillement systématique, estimant, pour les raisons exposées dans le texte, qu'il ne pouvait aboutir à des résultats dignes d'intérêt. On remarquera que M. Kroell, tout en signalant que dans les formules de l'éd. Zeumer les lites ne sont mentionnés qu'une fois, a omis d'ajouter que le *lidimonium* (redevance propre aux lites) l'est à plusieurs reprises.

4. Comme l'a bien mis en lumière après d'autres auteurs M. Kroell lui-même, p. 128-129. Aux exemples cités par M. Kroell, ajouter la synonymie *litimonium* = *libertinitatis obsequium* ou *libertaticum* attestée par *Formula Bituricensis*, n° 9, et *Carta Senonica*, n° 43. Cf. aussi Steinmeyer et Sievers, *Die althochdeutschen Glossen*, t. III, p. 645.

comme on s'en rendra compte tout à l'heure, que, en Gaule même, cette condition d'origine germanique fut assez répandue pour laisser des traces dans le droit de l'époque postérieure.

Le droit romain du Bas-Empire ne faisait pas des affranchis une classe à part. Seuls, une partie d'entre eux, les affranchis latins — *Juniani* — restaient étrangers au droit de cité ; mais, dans les derniers siècles, ils étaient certainement très peu nombreux ; lorsque Justinien supprima cette vieille institution, nul doute qu'elle ne fût depuis longtemps moribonde ; sur le droit de l'époque barbare, elle demeura sans influence¹. Un manuscrit des *Formules de Tours* mentionne encore à la table du recueil une *ingenuitas latina*² ; mais le modèle d'acte, ainsi annoncé, n'a pas été reproduit dans le corps du texte ; on le tenait sans doute pour pratiquement inutile. On peut dire que, en règle générale, c'était à titre purement individuel que les anciens esclaves libérés selon les formes romaines, avec réserve de l'*obsequium*, restaient attachés à leur patron. Tardivement cependant, à partir du ix^e siècle au plus tôt, on voit certains actes attribuer à des personnes placées dans cette situation, comme un nom quasi technique, le mot de colon. Nous aurons à revenir tout à l'heure sur cette particularité.

Que la libération se fût accomplie selon les formes romaines ou germaniques, les relations de l'affranchi *cum obsequio* avec son ancien maître ou le substitut que celui-ci s'était donné, en pratique, ne différaient guère. C'était un rapport de dépendance, fort étroit et de nature héréditaire. L'affranchi et ses descendants après lui demeuraient placés sous la protection, le *mundium* du patron, et astreints en retour à ces devoirs de soumission et de respect qu'exprimait au propre, dans la langue diplomatique du temps, inspirée de modèles romains, le mot même d'*obsequium* ; la chancellerie pontificale, par une curieuse survivance du vocabulaire le plus archaïque de la clientèle, disait, dans le même sens, *salutatio*³. Une redevance annuelle, perçue par tête, était le signe le plus ordinaire de cette sujétion ; de règle, très anciennement, pour le lite et sans doute aussi pour l'aldion, l'usage, comme nous le

1. Pourtant, comme une histoire obscure invite à tous les jeux d'imagination, il s'est trouvé un auteur — M. Vormoor, *Soziale Gliederung im Frankenreich*, dans *Leipziger Histor. Abh.*, h. 6, p. 24 — pour vouloir faire dériver l'affranchissement *cum obsequio*, tel qu'il apparaît à l'époque franque, de l'affranchissement latin du droit romain ; mais il n'a apporté aucune preuve à l'appui de cette hypothèse, démentie d'ailleurs par un des textes qu'il cite (p. 25, n. 1).

2. *Formulae*, éd. Zeumer, p. 134, c. 35.

3. *Liber Diurnus*, n° XXXIX.

verrons, en répandit peu à peu l'obligation jusqu'aux bénéficiaires des manumissions selon le droit romain. En dehors de cette sorte de capitation, des charges diverses, variables selon les cas, souvent très lourdes, pesaient presque toujours sur l'affranchi, qui généralement continuait à cultiver comme tenancier les terres du patron, et sur sa postérité ; de caractère surtout économique, elles avaient aussi à l'occasion, comme nous le savons déjà, un côté religieux ; lorsqu'il y avait acte écrit, elles étaient parfois, mais non de façon absolument régulière, spécifiées dans ce document¹. La force du lien créé par les affranchissements de cette espèce, le contraste qui les opposait à ceux de l'autre catégorie ressortent avec une particulière netteté d'une décision prise en 633 par le quatrième concile de Tolède et connue, à partir de la fin du VIII^e siècle, par l'Église des Gaules. Il s'agissait de régler le droit à l'ordination. Si « le patron n'a retenu aucun *obsequium* », point de difficulté ; l'affranchi est mis sur le même pied que l'homme né libre. A ceux, au contraire, qui « n'ont reçu la manumission que sous réserve d'*obsequium* », le concile étend l'interdiction absolue de recevoir les ordres sacrés dont, traditionnellement, l'esclave était frappé ; car, dit le canon, « ceux-là sont encore attachés à leurs patrons par un lien de servitude² ».

Quelle était la proportion des affranchissements de l'un et l'autre

1. En Italie, sur l'affranchi, notamment sur celui de droit germanique (aldion), ces obligations prenaient souvent la forme de l'assujettissement à une corvée de message : G. Luzzato, *I servi nelle grande proprietà ecclesiastiche nei secoli IX e X*, p. 122, 147, n. 1, 177. Les coutumes germaniques reconnaissent au patron certains droits sur l'héritage de l'affranchi : dans quels cas exactement ? C'est ce que l'état des sources ne permet guère de déterminer : cf. notamment, outre les manuels, Zeumer, *Ueber die Beerbung der Freigelassenen durch den Fiskus nach fränkischem Recht*, dans *Forsch. zur deutschen Geschichte*, t. XXIII (1883), et, pour les rapports de ce droit avec la mainmorte servile, ci-dessous, p. 260, n. 2.

2. C. 73 (Mansi, t. X, col. 636) : « Quicumque libertatem a dominis suis percipiunt ut nullum sibi obsequium patronus retinet, isti, si sine crimine sunt, ad clericatus ordinem libere suscipiantur ; quia directa manumissione absoluti noscuntur : qui vero retento obsequio manumissi sunt, pro eo quod adhuc a patrono servitute tenentur obnoxii, nullatenus sunt ad ecclesiasticum ordinem promovendi : ne, quando voluerint eorum domini, fiant ex clericis servi. » Le canon, transmis en Gaule par l'*Hispana*, figure depuis la fin du IX^e siècle dans les grandes collections, à partir de l'*Anselmo dicata* et de Reginon de Prüm, et a été finalement recueilli par le Décret de Gratien, dist. LIV, c. 5. D'autres solutions avaient auparavant été proposées touchant l'ordination des *liberti* : a) dans l'intérêt du patron, obligation de requérir son consentement avant l'ordination : concile de Tolède de 400, c. 1 (*Decret. Grat.*, dist. LIV, c. 7) ; Concile d'Orléans de 549, c. 6 (*Concil. aevi merov.*, I, p. 102) ; b) beaucoup plus anciennement, au concile d'Elvire de 305 ou 306, c. 80, dans l'intérêt de l'Église, interdiction d'ordonner les affranchis dont les patrons sont « dans le siècle » (c'est-à-dire sans doute laïques, les païens sont, dans le texte du concile, toujours désignés sous le nom de *gentiles*).

type? Tout calcul précis, évidemment, est impossible. Mais on peut admettre, sans crainte d'erreur, que les manumissions *cum obsequio* étaient, de beaucoup, les plus nombreuses. Non seulement, en effet, les deux traditions, romaine et germanique, mais surtout les conditions du temps présent les favorisaient. Cette liberté imparfaite, mieux que la véritable, servait les intérêts du manumis le plus souvent, du manumisseur presque toujours. Dans une société troublée, rien de plus dangereux que l'isolement ; or, quel être plus isolé que l'ancien esclave, dépourvu de famille légale? Le besoin de se rattacher à une clientèle était pour lui si impérieux qu'un des droits essentiels que les affranchissements *sine obsequio* reconnaissent à leurs bénéficiaires, c'est, presque toujours, de se chercher un protecteur où il voudra ; le maître d'autrefois n'était-il pas le défenseur le plus naturel? Une charte lombarde, donnant la parole aux affranchis eux-mêmes, les fait s'exprimer en ces termes : « Vulpo, Mitilde, leurs fils, leurs filles et leur descendance ont dit qu'ils ne voulaient pas des quatre routes et qu'ils se contentaient, pour leur liberté future, de la recevoir sous condition de rester sous la garde, la tutelle et la protection des prêtres et diacres de Sainte-Marie-Majeure de la cité de Crémone¹. » Les actes de cette nature sont rarement tout à fait sincères ; on doit croire, néanmoins, que plus d'une personne placée dans la situation de Vulpo et des siens pensa effectivement ainsi. Quant aux maîtres, vivant dans un milieu où la fortune, essentiellement terrienne, reposait sur l'utilisation au profit des grands propriétaires des redevances et des services fournis par des tenanciers, où toute puissance avait pour fondement une autorité patrimoniale étendue sur un très grand nombre d'hommes, ils ne cédaient si volontiers aux raisons de toute sorte — économiques ou religieuses — qui leur conseillaient de se montrer généreux de la liberté que parce que les règles du droit leur permettaient de retenir les esclaves libérés dans leur dépendance. La pratique de l'affranchissement *cum obsequio*, qui n'est, après tout, que l'une des pièces d'un système social tout entier construit sur des relations de sujétion personnelle, explique seule la disparition progressive de l'esclavage, au sens propre du mot.

1. C. Troya, *Codice diplomatico longobardo*, t. IV, n° DCLXXXIII, p. 530 (754, 20 mai) : « Ipse Vulpo et Mitilde et filii et filie sue cum agnitione sua diserunt quod non voluit quatuor vias et quod contenti sunt pro postera libertate sua ea condicione quod maneant in custodia, tutela et tuitione de jamdictis presbiteris et diaconis beate Marie Majoris istius civitatis Cremonae. »

§ 3. — *Les colons : le mot et la chose.*

Le nom de colon a servi quelquefois, dans la Gaule franque, à désigner certains affranchis demeurés sous le *mundium* du maître. Par ailleurs, beaucoup plus tard, des notaires français se sont plu à le rapprocher de celui de culvert. Une brève recherche sur les destinées de ce mot, dans notre pays, sera donc indispensable ici, dût-elle n'aboutir qu'à déblayer le terrain d'hypothèses inutiles.

Chacun sait que sous le Bas-Empire les lois fixaient héréditairement au sol tous les tenanciers, qu'ils fussent esclaves ou de condition libre. On appelait généralement ces derniers « colons ». On disait aussi, à peu près dans le même sens, *adscriptitius*. Si rigoureux que fût le sort des colons, très proche, à beaucoup d'égards, de l'esclavage, ils n'en étaient pas moins des hommes libres, fort soigneusement distingués, à ce titre, des esclaves véritables (*servi*¹). Lorsque les Germains pénétrèrent en Gaule, un grand nombre de cultivateurs appartenant à cette catégorie juridique vivaient sur les terres des riches propriétaires. Que devinrent-ils après les invasions?

Un rescrit impérial avait superbement promis à la règle qui attachait les colons au sol l'« éternité² ». En fait, elle ne paraît avoir guère survécu aux grands bouleversements du pré-Moyen Âge, ni en Orient³, ni en Occident. En Italie, Théodoric l'abolit expressément pour les esclaves⁴ : abolition éphémère d'ailleurs, puisque la reconquête byzan-

1. Cette distinction s'est plus tard quelque peu obscurcie dans la législation impériale, mais postérieurement aux événements qui eurent pour effet de détacher la Gaule de l'Empire; voy. surtout C. J., XI, 48, 21, et les interpolations signalées par A. Piganiol, *L'impôt de capitation sous le Bas-Empire romain*, p. 85, n. 1.

2. C. J., XI, 51 : « Cum per alias provincias... lex a maioribus constituta colonos quodam aeternitatis jure detineat... »

3. Cf. N.-A. Constantinescu, *Réforme sociale ou réforme fiscale? Une hypothèse pour expliquer la disparition du servage de la glèbe dans l'Empire byzantin*, dans *Académie roumaine, bull. de la Section historique*, t. XI (1924).

4. *Ed. Theod.*, c. 142. Une controverse s'est élevée autour de ce texte, certains érudits pensant qu'il ne s'applique qu'aux *servi*, d'autres l'étendant aux colons : voy., en dernier lieu, les arguments en faveur de la première thèse dans G. Luzzato, *I servi nelle grande proprietà ecclesiastica italiana nei sec. IX e X*, p. 136 et suiv.; en faveur de la seconde dans P. Vaccari, *L'affrancazione dei servi della gleba nell' Emilia e nella Toscana* (Préface du vol. de ce titre publié par l'*Acad. dei Lincei. Commissione per gli Atti delle Assemblee*), p. 24. Je me rallie à la première. Cf., dans une lettre d'Athalaric (Cassiodore, *Var.*, VIII, 33) l'expression du principe « *servos posse meliorari qui de labore agrorum ad urbana servitia transferuntur* ». Le rétablissement de l'ancien droit, en ce qui concernait les esclaves, par la reconquête byzantine est attesté par Greg., *Ep.*, IV, 21.

tine remît en vigueur l'ancienne législation encore affirmée et développée par les empereurs orientaux et Justinien lui-même. Les colons proprement dits ne semblent pas avoir été touchés par les dispositions de l'édit de Théodoric. En Gaule, en tout cas, aucune mesure de principe ne fut prise à leur égard. Ce n'est pas la loi, en ce temps-là bien inopérante, ce sont les conditions mêmes de la vie sociale qui devaient amener, en Gaule comme en Italie, le relâchement des entraves jadis imposées par le Bas-Empire à la fois aux propriétaires et aux tenanciers¹. Née des besoins d'un État très puissant et liée à tout un système juridique qui faisait de la profession et du rang des caractères héréditaires, comment l'institution romaine du colonat, au sens exact du mot, n'eût-elle pas été entraînée dans l'écroulement de cet État et de ce système? Sans doute voit-on de-ci de-là des propriétaires chercher à renforcer les liens qui devaient maintenir les tenanciers sur leurs exploitations : le 18 janvier 721, l'abbé Wideradus, affranchissant ses serfs et les mettant sous le patronat de diverses communautés religieuses, leur interdit d'aller habiter sur d'autres terres que celles sur lesquelles il les a établis et qu'il a données à ces églises². Mais que la succession « éternelle » des cultivateurs libres, de père en fils, sur les tenures, eût cessé en pratique d'être assurée, c'est ce dont le Polypptyque de Saint-Germain-des-Prés, dans les premières années du IX^e siècle, nous donne une preuve extraordinairement frappante. Il distingue, selon l'usage, trois catégories de manses héréditaires : serviles, lidiles, ingénuiles³. Ces derniers, de toute évidence, avaient été,

1. Sur ce relâchement en Italie, cf. M. Kowalewsky, *Die oekonomische Entwicklung Europas*, t. I, notamment p. 351, 421, 432, 466; G. Luzzato, *I servi nelle grande proprietà ecclesiastiche*, p. 140 et suiv.

2. Pardessus, *Diplomata*, t. II, n° DXIV : « Volumus etiam ut ingenuos quos fecimus aut in antea fecerimus, quanticumque in ipsa loca manent quae ad Sanctum Andochium et ad Sanctam Reginam et Sanctum Ferreolum vel ad Sanctum Praejectum delegavimus, inspectas eorum libertatis, super ipsas terras pro ingenuis commaneant et aliubi commanendi nullam habeant potestatem. » Cf. Zeumer, *Formulae*, p. 476, n° 8. La législation du Bas-Empire avait assimilé les *liberti* fugitifs aux libres colons, coupables du même crime : loi de 371, *C. J.*, XI, 53, 3.

3. Il faut mettre à part les manses « censiles », non héréditaires, affermés pour une durée déterminée. Cf. *Capitul.*, II, n° 275, c. 12, avec le commentaire de Mgr Lesne, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XIV (1913), p. 492. Voyez aussi un acte de précaire consenti le 14 septembre 900 par Saint-Martin de Tours à Gui, « noble vassal » du comte-abbé Robert (*Bibl. nat.*, Baluze 76, fol. 99 et suiv.; cf. Mabille, *La pancarte noire*, n° XXII). L'acte mentionne à Martigny-[sur-Loire] (Indre-et-Loire, comm. Fondettes), outre des manses coloniles (au nombre de treize et demi) et des manses serviles (au nombre de deux), « mansus unus et medius censilis ex quibus habet Ragambaldus quartam unam per manum firmam, et Blatherius presbyter habuit alteram et Rambertus clericus tenet tertiam, monetarius vero tenet

à l'origine, ceux des colons. Si les colons étaient restés fixés à leur glèbe, on devrait les rencontrer sur tous les manses ingénuiles et sur ceux-là seulement. Or, il n'en est rien. Beaucoup d'entre eux tiennent des manses serviles ou lidiles ; un bon nombre de manses ingénuiles sont aux mains de *servi*¹. Aussi bien ne voit-on pas que la législation carolingienne, si soucieuse cependant d'ordre social, se soit jamais préoccupée de rappeler, sur ce point, les principes fondamentaux du colonat romain ; personne n'y pensait plus². Sans doute, beaucoup de familles de colons durent se perpétuer sur leurs tenures : quel intérêt auraient-elles eu à les quitter ou les propriétaires à les en chasser ? Mais, dans la mesure où elles pouvaient faire valoir contre les tentatives de dépossession un droit héréditaire, celui-ci reposa dorénavant non sur une loi de l'État, mais sur cette coutume locale qui devenait peu à peu le fondement de toutes les relations à l'intérieur de la seigneurie, et si le seigneur pouvait encore espérer contraindre ses colons, même en dépit de leur volonté, à demeurer à leur poste — ce qui, en fait, ne lui était vraisemblablement guère commode —, c'était en vertu de cette autorité à la fois vague et forte qu'il étendait sur l'ensemble des habitants de sa terre. La formule célèbre de la loi de Théodose : les colons « sont les esclaves de la terre sur laquelle ils sont nés³ », établissant, par une fiction hardie, une relation de dépendance d'un homme vis-à-vis d'une chose, était beaucoup trop abstraite pour demeurer intelligible à une époque qui tendait à ramener tous les rapports sociaux à la notion d'une soumission et d'une protection échangées d'homme à homme.

Pourtant, il y avait toujours des colons : vivant, en tenanciers, sur la terre d'autrui, soumis à la puissance seigneuriale, qu'on exprimait maintenant par le mot tout germanique de *mithium*⁴, ils continuaient d'être, en principe, considérés comme de libre condition. Ils prêtaient

quartam unam quae fuit semper ab initio censilis ». Le rapprochement du manse censile et de la mainferme était déjà fait par le texte du capitulaire cité ci-dessus. Les contrats qui ont donné naissance aux manses censiles étaient rares en Gaule ; en Italie, au contraire, une institution semblable, sous le nom de *livello*, a joué, dès l'époque lombarde, un rôle considérable.

1. B. Guérard, *Prolégomènes*, p. 583.

2. Le c. 4 du *Capitul.* n° 56, où certains auteurs ont vu un effort pour maintenir l'« attache à la glèbe », établit seulement que les procès en revendication de fiscalins, colons ou *servi*, se dérouleront dans le lieu d'origine des individus réclamés, de façon à permettre la comparution des familles.

3. *C. J.*, XI, 52 : « Licet [coloni] condicione videantur ingenui, servi tamen terrae ipsius cui nati sunt aestimentur. »

4. *Capitul.*, t. I, n° 40, c. 10 : « Ut nec colonus nec fiscalinus foras mitio possint aliubi traditiones facere. »

serment de fidélité au souverain¹. Ils dépendaient, en droit, directement des tribunaux d'État : tandis que le *servus*, soupçonné de crimes publics, ne peut jamais être traduit devant le *mallum* que par son maître, le comte, lorsque le prévenu, dans une cause de cette sorte, est un colon, n'est contraint de passer par l'intermédiaire du seigneur que si celui-ci a obtenu un privilège d'immunité². Ils avaient eux-mêmes la capacité juridictionnelle : on voit, en juin 857, figurer un certain nombre d'entre eux, comme juges, à côté de « nobles hommes », dans un plaid tenu par le prévôt de Saint-Martin de Tours, où les parties étaient des propriétaires du pays et un prêtre³. Les inventaires des domaines, qui tantôt, comme à Saint-Germain-des-Prés, leur donnent leur propre nom de *coloni*, tantôt, comme sur la plupart des *villae* de Saint-Remi de Reims, les recensent sous le nom significatif d'*ingenui*⁴, les mettent régulièrement à part des *servi*. De ceux-ci ils estimaient eux-mêmes avoir grand intérêt à se distinguer, vraisemblablement parce qu'ils se sentaient mieux protégés qu'eux contre l'arbitraire seigneurial, en matière de redevances et, peut-être, surtout de corvées⁵. En 801, les

1. *Capitul.*, t. I, n° 25, c. 4.

2. *Capitul.*, t. II, n° 278, c. 3.

3. *Bibl. nat.*, Baluze 76, fol. 321 (cf. Mabille, *La pancarte noire*, n° CX) : « Tunc iudicatum est ibi a multis nobilibus viris et colonis qui subtus tenentur inserti... »

4. Guérard, *Polyptyque de Saint-Remi*, p. xiv. Telle paraît être également la terminologie du *capitulare de villis*, où il n'est nulle part fait mention de *coloni*, mais bien d'« ingenuis qui per fiscos aut villas nostras commanent » (c. 52 ; cf. c. 4). P. Allard, *Les origines du servage en France*, p. 186-187, pense que les colons y sont compris sous le nom de *servi* ; mais son hypothèse, fondée sur la distinction par ce texte de la population en deux classes, l'une soumise aux peines corporelles, l'autre exempte de ce genre de châtiment, ne tient pas compte du fait que les colons ne semblent avoir été, au point de vue du droit pénal, confondus avec les *servi* que depuis Charles le Chauve : cf. ci-dessous, p. 244, n. 4.

5. Il semble bien, en effet, que la fixité des charges et particulièrement des services fut tenue pour un trait de la condition colonile. En dépit de la tendance générale à la stabilité des coutumes seigneuriales, le *servus* continuait à être considéré parfois comme appartenant corps et biens à son maître. C'est ainsi, je pense, qu'il faut interpréter un acte du *Cartulaire de Cormery*, n° XIX (vers 900) : le clerc Gautier fêgue à Saint-Paul de Cormery des biens dans le *pagus* de Tours avec les *servi* et *ancillae* qui les habitent ; et il ajoute : « Hos veros servos vel ancillas superius nominatas sub conditione colonorum constitutos tributum amplius ut non requiratur quam unicuique mansum tenenti biduam in hebdomada ij, vinum aut frumentum sextarios viij, pullos ij cum ovis, cambortum (?) inter duos, carum unum ». Que veulent dire ces mots : *sub conditione colonorum constitutos* ? Il ne s'agit point d'affranchissements ; les *servi* affranchis sont mentionnés à part. Le terme de colon n'exprime sans doute rien de plus que la protection contre toute exigence arbitraire, qui ressort, avec plus de détail, de l'espèce de charte de coutumes qui suit. — Dans leur lettre à Louis le Germanique (*Capitul.*, t. II, n° 297, c. 14), les évêques du synode de Quiersy, lui recommandant d'éviter toute oppression, par les *judices*, des paysans des *villae* royales, s'efforcent visiblement de distinguer les abus dont les *servi* pourront être victimes de ceux auxquels sont exposés les colons.

habitants de Mitry intentent devant le tribunal royal un procès — que d'ailleurs ils perdent — contre les moines de Saint-Denis, à seule fin de prouver qu'ils sont colons, non *servi*, et ne doivent point être chargés du « service inférieur¹ ». Pour la plupart, ces colons de la Gaule franque descendaient — on n'en saurait douter — d'ancêtres déjà qualifiés ainsi du temps du Bas-Empire. D'autres étaient entrés dans cette condition par un acte volontaire². Enfin, on semble avoir tendu parfois à assimiler aux colons d'antique origine les affranchis *cum obsequio*, lorsque ceux-ci avaient reçu leur manumission selon les formes romaines. En janvier 876, le prêtre Menlodus, affranchissant son *servus* Gaubert et le plaçant sous l'autorité de Saint-Bénigne de Dijon, déclare en faire « un libre colon³ ». De même encore, entre 951 et 962, le moine Gibert, donnant la liberté à cinq *servi*, qui désormais paieront un che-
 vage — signe de dépendance — à Saint-Florent, les fait, dit la notice, passer par là « dans le colonat⁴ ». Le Polyptyque de Saint-Germain-des-

Malheureusement, la distinction n'est pas parfaitement claire. Pour les *servi*, le danger réside dans des exigences contraires à la coutume, et, en ce qui touche les corvées, qu'on suppose sans doute incomplètement fixées par le droit coutumier, dans des convocations à un moment « inopportun » (*in tempore incongruo*). Pour les colons, les évêques semblent prévoir que les *judices* procéderaient par moyens détournés (*per dolos aut per mala ingenia*) ; les corvées illégitimes ou intempestives seront plutôt obtenues par pression que brutalement imposées ; je conjecture du moins que telle est la signification du mot qui est choisi ici pour les désigner : *precationes*. Mais dans le même paragraphe, plus loin (p. 438, l. 12) le mot *colonos* s'applique à tous les habitants des *villae* royales, sans distinction de classe.

1. Tardif, *Cartons des rois*, n° 180 (861, 1^{er} juillet). Encore le 14 septembre 900, un acte de précaire consenti par Saint-Martin de Tours au « noble vassal » Gui (Bibl. nat., Baluze 76, fol. 96 ; cf. Mabille, *La pancarte noire*, n° XXII) distingue à Martigny-[sur-Loire] (Indre-et-Loire, comm. Fondettes) non seulement des manses coloniles ou serviles (d'ailleurs pratiquement non cultivées par suite des invasions normandes), mais aussi des *homines coloninas lege viventes* et des *servi*.

2. Guérard, *Polyptyque de Saint-Remi*, xxviii, 65. Les colons « qui se addonavèrent » doivent un chevage, mais moins fort que celui des colons *ex nativitate*.

3. J. Garnier, *Chartes bourguignonnes inédites* (*Mém. présentés... à l'Acad. des Inscriptions*, 2^e série, *Antiquités de la France*, t. II), p. 113, n° LXXXVI : « Sic ut sit ingenuus colonus et absolutus. »

4. Livre Noir de Saint-Florent de Saumur, Bibl. nat., nouv. acq. lat. 1930, fol. 129 v^o. Gibert était moine à Saint-Benoît-[sur-Loire] sous l'abbé Wlfadus (951-962). La charte dit simplement : « Quosdam servos quos in sæculo habui, ut Deus propicietur michi et sanctus Florentius pro me intercedat, tradidit ad locum ipsius sancti, id est Mainfredum et filios eius Geraldum et Ansbertum et duas filias ejus ; eo tenore ut ab hodie non sint servi, sed coloni, nec alio servitio deprimantur quam quod legitimi coloni ex solvere consueverunt. » La notice qui, dans le cartulaire, précède la charte (*Kartalem*) ajoute les deux renseignements suivants : 1^o il s'agissait de *mancipia* fugitifs, que Gibert possédait par héritage de ses parents ; pendant de longues années, il n'avait pu les retrouver ; il les rencontra à Saint-Florent un jour qu'il s'était rendu à ce monastère ; 2^o les nouveaux colons payeront quatre deniers « se id facturum promisit ut... servitutis nexibus absolutos in colinicio eos et iii^{er} denariorum redditone

Prés, parmi les paysans qui cultivent les terres de l'abbaye, mentionne, non comme celui de Saint-Remi de Reims des affranchis de toute sorte (*liberti*, qui sont peut-être des lites, *chartularii*, *epistolarii*), mais seulement des lites, affranchis selon le droit franc; c'est vraisemblablement qu'il rangeait les affranchis du droit romain parmi les colons¹.

Ne nous y trompons point cependant. Dès le IX^e siècle, cette distinction entre les colons et les *servi*, en dépit des efforts tentés parfois par les colons eux-mêmes pour la rappeler, était devenue bien difficile à saisir. On se souvenait, sans doute, que les deux conditions ne devaient pas être tenues pour semblables, que celle du colon était supérieure, que certains hommes héréditairement appartenaient à l'une ou à l'autre. En fait, elles tendaient à se confondre. La législation carolingienne, le plus souvent, ne sépare pas à proprement parler les colons des esclaves; elle se borne à les placer aux premiers rangs de l'esclavage, au-dessus de la masse, mais sur un pied d'égalité avec les esclaves du fisc, ceux des églises, ceux qui avaient reçu de leur maître une fonction importante dans sa maison ou sur sa terre, un *ministerium* — toutes catégories qui formaient comme une aristocratie servile². Dans le rapprochement progressif des deux classes, le règne de Charles le Chauve marque une étape importante: à partir de cette date, les châtiments corporels, qui caractérisent la condition du *servus* et que la législation romaine des derniers temps de l'Empire n'avait étendus aux colons que dans des cas particulièrement graves et nettement spécifiés³, sont officiellement reconnus comme propres aussi à la condition colonile⁴.

faceret transire. » L'opposition de cette condition avec la servitude est bien marquée par cette clause de la charte: « Mainardum vero fratrem Mainfredi qui adhuc in confugio permanet in perpetua servitute prefato loco relinquo. »

1. Déjà la loi Ripuaire, LXII, 1, disait: « Si quis servum suum tributarium aut lidum fecerat... »

2. *Capitul.*, t. I, n° 25, c. 4.

3. Pour le colon fugitif, loi de 371 (*C. J.*, XI, 53, 1); une loi de Constantin (*C. Th.*, V, 17, 1), prescrivant de mettre au fer les colons « qui fugam meditantur », prenait soin d'observer qu'on leur infligeait ainsi un traitement servile. Pour le colon donatiste, lois de 412 et 414 (*C. Th.*, XVI, 5, 52, § 4, et 54, § 8). Pour le colon violateur de sépulture, loi de 447 (*Nov. Val.*, XXIII, 3). La législation de Justinien, qui applique les châtiments corporels aux colons coupables de s'être unis à des femmes libres (*C. J.*, VII, 24, 1; XI, 48, 24, § 1; *Nov.*, XXII, 17), n'entre pas en ligne de compte pour la Gaule. On voit par la *Vie* de saint Césaire (I, 25; *SS. rer. merov.*, t. III, p. 466) que, au VI^e siècle, les grands propriétaires exerçaient, en pratique, le droit de correction corporelle, non seulement sur leurs esclaves (*servis*), mais aussi sur les *ingenus obsequentibus sibi*; il s'agit sans doute de domestiques libres.

4. C'est ce qui ressort des comparaisons de textes suivantes: 1° Complicité dans le crime de fausse monnaie: *Capitul. legibus addenda*, 818 ou 819 (t. I, n° 139, c. 19): « Si liber est, sexaginta solidos componat; si servus est, sexaginta ictus accipiat; » — Edit de Pitres, 25 juin 864 (t. II, n° 273), c. 16 (avec renvoi exprès au texte précédent, cité d'après Anséius): « Si liber

Guérard a fait remarquer depuis longtemps que les mariages mixtes, très nombreux en ce temps, ont largement contribué à la fusion des basses classes¹. Il faut ajouter que le règlement donné aux unions de cette sorte montre, mieux que tout autre signe, à quel point les antiques barrières s'étaient effacées. Que faut-il faire — demande un jour au palais impérial un *missus* — lorsque la colone d'un homme épouse le *servus* d'un autre? Voici la réponse : « Demande-toi, quand ton *servus* s'unit à la serve d'un autre maître, ou quand le *servus* d'un autre maître prend pour femme ta propre serve, auquel de vous deux doit » — sans doute selon la coutume locale — « revenir la descendance de ce couple, et, dans le cas qui t'occupe, suis la même règle : car il n'y a que deux espèces d'hommes, les libres et les *servi*². » On ne saurait rêver assimilation plus nette du colonat avec la servitude. La dernière formule, il est vrai, par sa ressemblance trop visible avec un dicton célèbre de Gaius qu'avait reproduit la *Lex Romana Visigothorum*, trahit une réminiscence livresque³. Mais pour le fond c'était bien des réalités

est, LX solidos componat ; si *servus vel colonus nudus cum virgis vapulet* ; » formules analogues c. 17 et c. 23 ; cf. aussi c. 22. — 2° Refus d'une bonne monnaie : puni de coups pour le *servus* par des capitulaires de 794 (t. I, n° 28, c. 5), de 809 (n° 63, c. 7), de 818-819 (n° 139, c. 18) ; — l'Édit de Pitres, c. 15, reproduit (d'après Anséis) ce dernier texte, mais, y ajoutant une précision touchant les modalités de la peine, dit « ut quorumcumque *coloni et servi* pro hoc convicti fuerint, non cum grosso fuste sed nudi cum virgis vapulent ; » et déjà un peu auparavant un capitulaire de juillet 861 (t. II, n° 271) prescrit de battre de verges les « *colonis... et servi* » qui auront commis ce délit au marché. — 3° Vol des récoltes pendant l'ost : capitulaire probablement de Charlemagne, empereur, conservé par Anséis (t. I, n° 70, c. 4) : l'homme libre paye trois fois le dommage et le ban royal ; le *servus* trois fois le dommage et, au lieu du ban, subit un châtement corporel ; l'Édit de Ver de mars 884 (t. II, n° 287, c. 4), étendant cette prescription au vol en général, en applique la seconde partie au « *colonus aut servus* ». Enfin, à propos du crime de fausse mesure (c. 20) et de celui qui consiste à vendre la livre d'or pur pour plus de 12 livres d'argent (c. 24), l'Édit de Pitres marque la même assimilation ; celui de Servais de novembre 853 (t. II, n° 260, c. 5) reproduit par celui de Quierzy (n° 278, c. 2) ordonne de frapper de soixante coups le colon qui aura refusé de prêter main-forte à l'arrestation d'un larron ; une circulaire envoyée aux *missi* en avril 853 (n° 259, c. 9) prévoit le châtement corporel des colons coupables de crimes envers la discipline ecclésiastique. Noter que dans l'Italie franque des jugements font de la correction corporelle infligée par le maître une marque de servitude : Muratori, *Antiquitates*, t. III, col. 1015 (796), et *Scriptores*, I, 2, p. 398 (854) : cf. Luzzato, *I servi nelle grande proprietà ecclesiastiche*, p. 128 et 130.

1. Prolégomènes, p. 391.

2. *Capitul.*, t. I, n° 58, c. 1 : « Continebatur namque in primo capitulo utrum, ubi colonam *servus* cuiuslibet uxorem acceperit, infantes illorum pertinere deberent ad illam colonam an ad illum. Considera enim, si proprius *servus* tuus alterius propriam ancillam sibi sociaverit aut alterius *servus* propriam tuam propriam ancillam uxorem acceperit ad quem ex vobis eorum procreatio pertinere debeat, et taliter de istis fac ; quia non est amplius nisi liber et *servus*. » Il est tout à fait impossible de dater le texte.

3. *Lex Rom. Vis. : Liber Gaii*, t. I : « Gaius Institutionum libro primo dicit omnes homines aut liberos esse aut *servos*. » Cf. *Dig.*, V, 3 (*Gaii Institut.*, I, 9). Une loi célèbre de Justinien (*C. J.*, XI, 48, 21) applique aux enfants issus d'un mariage entre ascriptices et *servi* le prin-

présentes que s'inspirait la solution indiquée par le palais. La classification des personnes, à l'époque carolingienne, devait sa désespérante complexité et son incertitude à une terminologie imposée par la tradition, ou mieux par deux traditions différentes, et imparfaitement adaptée aux conditions nouvelles. Quand on en arrivait aux problèmes pratiques, cette hiérarchie confuse cédait aisément la place à une opposition toute simple entre deux grandes catégories humaines¹.

Une fois le ix^e siècle passé, les institutions d'État, au regard desquelles le colon n'avait jamais cessé d'être traité en homme libre — serment des sujets, justice publique — disparurent ou revêtirent définitivement la forme seigneuriale; les vieux cadres traditionnels, où un droit réglementé lui aussi par l'État et plus qu'à demi savant avait essayé d'enfermer la société, se brisèrent tout à fait. Dès lors, on perdit l'habitude de considérer les colons comme formant une classe juridique distincte, intermédiaire entre la servitude et la condition de l'homme pleinement libre. Il n'en est plus jamais question à ce titre dans les textes. Certainement, la plupart d'entre eux se fondirent dans la classe servile, qui, du reste, malgré cette épithète — nous aurons à y revenir — représentait un état fort éloigné de l'ancien esclavage. De cette mort du colonat, l'histoire du vocabulaire fournit un témoignage parfaitement clair. A la différence des mots désignant des conditions vraiment vivantes, *servus* > serf ou *colibertus* > culvert, à la différence même du terme général de *mancipium*, que le français perdit, mais qui se perpétua, avec l'acception de serviteur, dans le provençal *massip*², *colonus*, en pays gallo-romain, n'a rien donné dans les langues vulgaires.

Mais il se maintint, bien entendu, dans le latin des chartes. Seulement ce fut avec des sens fort différents, selon les commodités ou les fantaisies des notaires. J'en vois au moins quatre :

1^o A Rome, déjà, la signification première avait été assez vague : cultivateur, surtout cultivateur sur la terre d'autrui, par opposition au

cipe, jusque-là appliqué aux seuls *servi*, que l'enfant suit la condition de sa mère, et insiste à ce propos sur le peu de différence qui sépare l'ascriptice du *servus*. Il n'est pas probable qu'elle ait influé sur la décision du palais carolingien, où, au contraire, le « Bréviaire d'Alaric » était certainement bien connu : cf. Max Conrat, *Geschichte der Quellen und Literatur des römischen Rechts im früheren Mittelalter*, p. 33 et suiv.

1. Dès 764, un brouillon d'acte, conservé dans les archives de Saint-Gall (Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei St. Gallen*, t. I, n^o 42), range parmi les *mancipia*, avec des *servi*, des *ingenui* qui habitent une terre. Un article faussement inséré dans un capitulaire de Louis le Pieux par un ms. du x^e siècle (*Capitul.*, t. I, p. 286) déclare que l'affranchie qui aura épousé un *servus* ou un colon doit retomber sous le pouvoir de son ancien maître. La législation germanique n'appliquait cette règle qu'au mariage avec le *servus* (L. Alamann, c. xviii).

2. Cf., outre les dictionnaires, H. Hauser, *Ouvriers du temps passé*, 4^e éd., p. 43.

dominus fundi, mais sans que rien dans le nom lui-même définit la relation juridique qui unissait l'exploitant ainsi désigné au propriétaire du sol. Cette acception ne fut sans doute jamais tout à fait effacée par la valeur plus précise que le terme prit par la suite dans le vocabulaire du Bas-Empire. Elle se retrouve à toutes les époques du Moyen Âge¹. Des actes très nombreux entendent par *coloni* tout simplement les tenanciers établis sur la terre seigneuriale, quelles que soient leur condition personnelle ou les modalités propres de leurs tenures. C'est ainsi que, en 1060, le comte d'Anjou Geoffroi le Barbu confirme la renonciation faite par son oncle Geoffroi Martel, au lit de mort, des mauvaises coutumes qu'il prélevait sur « les colons des églises² » ; que, en 1091, le chevalier Héliart donne à Cluny « une chènevière avec le serf, colon de cette terre³ ». Inutile d'accumuler les exemples, qu'il serait aisé de multiplier à l'infini⁴. On traduisait ainsi des mots français tels que *hôte* ou *manant*. Chose curieuse, cette signification très générale fut la seule dont la langue vulgaire conserva quelque trace. *Colonus* périt sans retour ; mais un substantif dérivé, *colonica* > coulonge, se maintint en certaines régions, surtout, semble-t-il, vers le Rhône ou la Saône, avec le sens de tenure. Des coulonges occupées par des serfs se rencontrent assez fréquemment dans les textes de ces contrées⁵.

2° Tout homme, quelle que fût sa condition, pouvait être tenancier ; mais le paysan libre — selon la conception médiévale de la liberté — n'était que cela, puisque, à la différence du serf, placé dans un état de sujétion personnelle, le seul lien qui l'attachait à son seigneur était la possession d'une terre dépendant de celui-ci : d'où la double signification de mots comme « hôte » ou « vilain » désignant tantôt tous les habitants de la seigneurie, tantôt, plus spécialement, ceux d'entre eux qui échappaient au servage. De même pour colon ; le passage d'un sens à l'autre était dans ce cas d'autant plus facile que les notaires instruits

1. Par exemple, *Capitul.*, t. II, n° 297, c. 14 (p. 438, l. 12 ; cf. ci-dessus, p. 242, n. 5).

2. Livre Noir de Saint-Florent, Bibliothèque nationale, nouv. acq. lat. 1930, fol. 97 : « Notum facere volumus... quod avunculus noster Gausfredus... monachilem habitum suscipiens remisit omnes malas exactiones quae vulgo dicuntur consuetudines quas imposuerat colonis ecclesiarum sive quibuslibet dominationis suae diversi officii hominibus. »

3. A. Bernard et A. Bruel, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. V, n° 3660 : « Unam etiam cavannariam cum servo ipsius terre colono. »

4. Cette acception générale est très fréquente dans l'Italie du haut Moyen Âge : cf. Calisse, dans *Archivio della r. Società Romana di storia patria*, t. VIII (1885), p. 67 ; P. Vaccari, *Il colonato romano e l'invasione lombarda*, p. 7 ; Luzzato, *I servi nelle grande proprietà ecclesiastiche*, p. 124.

5. Cf. G. Jeanton, *Le servage en Bourgogne*, p. 22, et Guy de Valous, *Le domaine de l'abbaye de Cluny*, p. 107.

n'ignoraient sans doute pas la liberté première du colon romain. En 1179, la chancellerie de Louis VII fait dire aux hommes de Rosny-sous-Bois qu'ils sont non pas serfs, mais « seulement hôtes et colons » de Sainte-Geneviève¹.

3^o Voici maintenant un sens exactement opposé au précédent. De bonne heure, les notaires répugnèrent à traduire par *servus* le mot de serf, courant dans la langue commune ; ils sentaient plus ou moins obscurément que le *servus* latin avait été tout autre chose. Ils se mirent à la recherche d'équivalents et pensèrent parfois les trouver parmi les termes du vocabulaire juridique romain qui s'étaient appliqués à des conditions différentes à la fois de la pleine liberté et de l'esclavage : *liberti*, *adscriptitii*², surtout *coloni*. L'usage de ce dernier mot semble avoir été particulièrement cher, dès le x^e siècle, à la chancellerie du roi Lothaire. Le 11 septembre 814, Louis le Pieux avait accordé l'immunité à Sainte-Croix d'Orléans : « Nous défendons », disait le diplôme, « qu'un juge public pénètre... dans les possessions de cette église... pour exercer une contrainte sur les hommes de cette église, tant ingénus que serfs (*servi*)³. » Entre 954 et 972, Lothaire renouvelle ce privilège ; mais la formule est modifiée : « Les hommes de cette église, tant ingénus que colons⁴. » L'antithèse — libres ou ingénus, et colons — se retrouve dans trois autres diplômes du même prince, dont deux pour Saint-Benoît-sur-Loire et le troisième pour Notre-Dame de Paris⁵. Au

1. A. Luchaire, *Histoire des institutions monarchiques*, t. II, p. 343, 1179 (probablement avril ; cf. A. Cartellieri, *Philipp II August* ; t. I : *Regesta Philipp August von der Geburt*, n° 41) : « Cum in nostra presentia Stephanus, abbas Sancte Genevove, et canonici ejusdem ecclesie assererent homines de Rodoniaco servos esse ecclesie sue, homines id penitus negaverunt, et sese tantum hospites ecclesie et colonos esse confessi sunt. »

2. *Serf de la glèbe* (*Rev. histor.*, t. CXXXVI), notamment p. 237. Il s'agit, du reste, d'emplois relativement tardifs (xiii^e siècle).

3. J. Thillier et E. Jarry, *Cartulaire de l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans*, n° XXXIV (Böhmer-Mühlbacher, n° 541) : « Praecipimus... ut nullus iudex publicus... in ecclesias aut loca vel agros seu reliquis possessiones quas... tenet... ecclesia... ad causas audiendas... aut homines ipsius ecclesiae tam ingenuos quam servos super terram ipsius commanentes ditringendos... ingredi audeat. »

4. L. Halphen et F. Lot, *Recueil des actes de Lothaire et Louis V*, n° XXXIII : « Homines ipsius ecclesie tam ingenuos quam servos. » Depuis ce moment, les deux formulaires s'emploient presque alternativement : celui de Louis le Pieux réapparaît dans un diplôme de Louis V (*Ibid.*, n° LXIX, 979, 9 juin) ; celui de Lothaire dans un diplôme de Hugues Capet (*Cartulaire de Sainte-Croix*, n° XXXIX, 990, novembre).

5. Halphen et Lot, *loc. cit.*, n° 27, 34 et 56. Peut-être la présence de cette expression caractéristique dans le dernier diplôme devrait-elle amener à modifier l'hypothèse des éditeurs (p. xi), qui inclinent à le tenir pour rédigé en dehors de la chancellerie royale. Le mot *coloni* apparaît déjà à la place où l'on attendrait *servi* dans un diplôme de Carloman pour Sainte-Cécile d'Urgel : Marca, *Marca hispanica*, col. 812, n° XLII : « Ut nullus iudex publicus audeat

XI^e siècle, les chartes ou notices tourangelles et angevines, surtout celles de Saint-Florent de Saumur, emploient constamment *colonilis servitus* pour exprimer le servage¹. Ainsi colon, synonyme tout à l'heure de vilain libre, l'est devenu ici de serf². Ce sont les jeux habituels à ce langage diplomatique, si artificiel et si incertain, où l'on voit *consul* désigner alternativement un comte et un magistrat municipal, *servus* tour à tour un serf, un sergent et — dans les régions méditerranéennes, où l'esclavage antique subsistait encore, ou avait repris une nouvelle vie — un esclave, *famulus* et *cliens* toutes les espèces imaginables de dépendants³.

4^o Ce qui s'écrivait des serfs ne pouvait guère manquer de s'écrire des culverts. Dans des documents de même époque et de même provenance que ceux où le servage s'appelle *colonilis servitus*, on trouve cette locution ou d'autres analogues appliquées à la condition culvertile ; elles paraissent même avoir été employées dans ce sens avec quelque prédilection, sans doute en raison de la vague assonance que l'oreille des notaires percevait, comme entre comte et *consul*, entre *colonus* et *collibertus*. Sous l'abbatiat de Ferri (1^{er} septembre 1022-28 septembre 1055), Gui de Thouars vend à Saint-Florent le culvert Audri, « qui m'était attaché », dit-il, « par la servitude colonile⁴ ». « Je cède », dit en 1035 un certain Marran, « à Saint-Florent un culvert appelé Aleaume... de telle sorte qu'à partir d'aujourd'hui il soit soumis tant à Saint-Florent qu'aux moines selon le droit colonile⁵. » Rien ne serait plus vain — tout le développement qui précède l'a suffisamment montré — que de tirer de ces élégances de style je ne sais quelles conclusions

a famulis tam liberis quam colonis ipsius loci hospitaticum... aut inferenda aliqua exigere praesumat. »

1. On trouvera quelques textes commodément rassemblés dans les notes de P. Bernard, *Étude sur les esclaves et les serfs d'Eglise en France*, p. 113 ; voy. aussi G. d'Espinay, *Les cartulaires angevins*, p. 104-105.

2. La tradition de cet emploi se maintint à travers les siècles. Un des plus anciens traités juridiques sur le servage qui aient été imprimés — le plus ancien peut-être —, celui qu'Anthoine Colombet fit paraître en 1578, à Lyon, s'intitule *Colonia celtica lucrosa. Traicté rare des personnes de mainmorte censites et taillables*.

3. Cette incertitude dans l'emploi de *colonus*, mot savant appliqué arbitrairement à toutes sortes de conditions sociales différentes, est bien entendu générale dans tous les pays où s'est écrit le latin diplomatique : cf. pour l'Angleterre les observations de C. M. Andrews, *The Old-english Manor*, p. 150.

4. Livre Noir de Saint-Florent, nouv. acq. lat. 1930, fol. 134 : « Unum mancipium nomine Hildricum colonili michi servitute obnoxium ; » plus loin : « predictum collibertum. »

5. *Ibid.*, fol. 21 v^o : « Trado quoque sancto Florentio colibertum quendam nomine Adelemum... ut ab hac die et deinceps tam ipsi sancto Florentio quam monachis colonili jure subiciatur et eis debitae servitutis pensum reddere cogatur. »

sur les origines du culvertage. Au temps où les clercs saumurois s'y adonnaient, *colonus* et les adjectifs dérivés n'étaient plus que des mots savants, matériel de thème et non instruments vivants du langage. Il convient de revenir maintenant à des réalités plus concrètes.

§ 4. — *La destinée des affranchis cum obsequio :
origines du servage et du culvertage.*

Les serfs médiévaux ont hérité du nom des *servi* antiques et de certains caractères de leur condition. De là à conclure qu'ils descendaient presque tous d'anciens esclaves et que leur condition n'était qu'une forme atténuée de l'esclavage, il n'y a, semble-t-il, qu'un pas. Ces deux propositions, à y regarder de près, souffrent cependant de graves difficultés.

Au ix^e siècle, les *servi* étaient peu nombreux. Aux xii^e et xiii^e siècles, au contraire, avant l'époque — variable selon les régions — des grandes chartes de liberté, les serfs formaient, dans presque toute la France du Nord et du Centre, l'immense majorité de la population paysanne¹. Les domaines de Saint-Germain-des-Prés fournissent, à ce sujet, les éléments de rapprochements instructifs. Dans le village d'Esmans, en Sénonais², au temps où le fameux Polyptyque fut rédigé (fin du règne de Charlemagne ou début de celui de Louis le Pieux), il n'y avait point du tout de *servi*. Au xiii^e siècle, avant l'affranchissement qui fut accordé en novembre 1289, le servage y pesait sur l'ensemble des habitants³. A Villeneuve-Saint-Georges⁴, sur 132 chefs de famille, le Polyptyque compte 112 colons, 1 homme « libre », 5 individus dont la condition n'est pas spécifiée et seulement 14 *servi*; à Thiais⁵, sur 146 chefs de famille, en face de 130 colons, d'un homme « libre », de 3 hôtes et d'un homme de condition indéterminée, 11 *servi*. En 1249 et 1250, les manumissions générales, accordées à ces deux terres pour les prix, respectivement, de 1,400 et de 2,200 livres parisis, ne nous permettent point de

1. Ainsi que suffiraient à l'attester, à défaut même d'autres témoignages, les actes de manumission eux-mêmes.

2. Seine-et-Marne, cant. Montereau-Fault-Yonne.

3. C'est ce que montre une enquête des environs de 1250 publiée par Guilhiermoz, *Enquêtes et procès*, Appendice, p. 293 (les gens du village comme tant d'autres au même temps avaient fait des difficultés pour avouer leur condition servile; mais l'enquête est à ce sujet décisive) et l'acte d'affranchissement de 1289 signalé par dom Bouillard, *Histoire de Saint-Germain-des-Prés*, p. 142.

4. Seine-et-Oise, cant. Boissy-Saint-Léger.

5. Seine, cant. Ivry-sur-Seine. Mes chiffres différent, pour les deux villages, de ceux de Guérard; je ne vois pas comment ceux-ci ont été établis.

douter que presque tout le monde y fût serf¹. Il est évident que les ancêtres de ces serfs innombrables de la France capétienne ne sauraient être cherchés uniquement dans les quelques poignées de *servi* de la Gaule carolingienne, et que, d'autre part, les colons, lites, affranchis de jadis, ne peuvent avoir eu pour toute descendance les très rares vilains libres mentionnés de-ci de-là par les textes. L'origine composite de la classe servile a, dès longtemps, été reconnue. Je ne sais pourtant si l'on a toujours vu bien clairement où mène cette observation. Elle nous contraint d'admettre l'existence d'un mouvement social d'une vaste étendue : du ix^e au xi^e siècle, par une « révolution lente et sourde », comme disait Guérard², la plus grande partie de la population des campagnes françaises est tombée ou retombée dans une condition appelée servile. Mais cette nouvelle servitude était quelque chose de foncièrement différent de l'ancien esclavage.

A l'esclavage, le servage médiéval emprunta sans doute quelques traits.

D'abord et surtout le nom. Encore faut-il observer que dès l'époque carolingienne le mot de servitude et tous ses synonymes ou dérivés avaient beaucoup perdu de leur valeur technique. Ils n'évoquaient plus guère que l'idée d'une dépendance particulièrement étroite. Guilihermoz a admirablement montré l'indistinction première du vocabulaire de la vassalité et de celui de l'esclavage, ou du servage³. On voit traiter, au x^e siècle, de *servitus* jusqu'à la condition du *miles* qui a reçu d'une abbaye une terre en précaire⁴. Dans cette évolution, un terme comme *servitium*, originairement si fort, se dépouilla pour jamais de tout sens spécifiquement servile. Elle seule explique qu'une classe où les descendants des colons étaient certainement beaucoup plus nombreux que ceux des *servi* ait néanmoins reçu son nom des seconds, non des premiers ; colon n'eût suggéré que la notion, devenue peu intelligible, d'une relation avec la terre ; serf indiquait un rapport person-

1. Guérard, *Polyptyque d'Irminon*, App. n^{os} XL et XLI.

2. Prolégomènes, p. 498 : « Cette révolution lente et sourde, qui détruisait les classes des colons, des lites et des serfs pour en composer un seul état de personnes, c'est-à-dire le servage... »

3. *Essai sur les origines de la noblesse*, notamment p. 322 et suiv. Pour l'Angleterre anglo-saxonne, cf. F. M. Maitland, *Domesday book and beyond*, p. 325.

4. J. Halkin et C.-G. Roland, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, n^o 56 (2 octobre 926). Un *miles* reçoit un manse en précaire, pour sa vie, celles de sa femme et de ses deux fils, « et post finem illorum si aliquis de heredibus in ipsa se servitute contra limina predictorum patrum preparare cupit, nemo aliorum virorum ipsam precariam fieri valeat nisi ipse qui de ipsa stirpe processerit. »

nel¹. Du reste, serf n'était pas seul employé ; on disait couramment d'un individu de cette condition qu'il était l'« homme » de son seigneur. Le Polyptyque d'Irminon exprimait déjà sous cette forme la sujétion personnelle, mais il traitait indifféremment d'« hommes de Saint-Germain » des colons, des lites, des *servi*. Les descendants de tous ces gens-là seront, en effet, liés au monastère par l'« hommage de corps² » et s'appelleront indistinctement ses serfs. Là où l'esclavage proprement dit se maintint ou réapparut, la langue populaire dut créer pour cette condition un nouveau mot — celui, précisément, d'esclave. Pour tant l'usage du nom antique pour désigner le serf médiéval fut gros de conséquences ; il contribua à entretenir la notion de l'infériorité de cette condition et permit plus tard aux juristes de dangereux rapprochements avec les règles du statut servile, telles que les avait fixées le droit romain.

Des *servi* d'autrefois, les formalités et le vocabulaire de l'affranchissement passèrent également aux serfs. De même l'incapacité de recevoir les ordres sacrés. Ici encore, l'extension de ces caractères à une classe de dépendants beaucoup plus vaste que l'esclavage est ancienne. A l'époque franque, semble-t-il, les colons étaient susceptibles d'affranchissement³. Dès la même période, nous l'avons vu, la législation ecclésiastique tendait à refuser l'ordination aux affranchis *cum obsequio*⁴ ; de même pour les colons⁵.

1. En Angleterre, un passage des *Lois de Cnut* (II, 20, § 1) montre que pour mieux protéger leurs hommes les puissants avaient intérêt à les faire passer tantôt pour libres, tantôt pour *servi* (*theow*), sans doute dans ce dernier cas pour mieux les soustraire à la justice publique : cf. Maitland, *loc. cit.* Des influences de même sorte ont pu jouer en France.

2. Cf. J. Petot, *L'hommage servile*, dans *Rev. histor. du droit*, 1927.

3. Concile d'Orléans de 538, cité ci-dessous, n. 5. Testament de saint Remi, dans *SS. rer. merov.*, t. III, p. 338, l. 24, et 339, l. 9 (probablement faux composé par Hincmar, mais instructif pour l'époque de ce dernier). Lettre d'Hincmar résumée par Flodoard, *Histor. Remensis eccles.*, III, c. 20 (*SS.*, t. XIII, p. 513, l. 38). Testament des chanoines Haganon et Adjutor (28 janvier 818-28 janvier 819), dans Martène, *Thesaurus*, t. I, col. 20 (ils lèguent à Saint-Martin de Tours des terres avec leurs *liberi coloni* — ce sont des cultivateurs à moitié fruit — *excepto qui a nobis ingenuitates promeruerunt* ; le texte est d'ailleurs d'interprétation difficile ; les chanoines paraissent indiquer qu'ils ont précédemment fait de ces hommes des colons : *quos colonarios fecimus* ; sont-ce d'anciens *servi* dont les redevances, à l'origine plus ou moins arbitraires, ont été fixées, comme dans le texte cité ci-dessus, p. 242, n. 5?). La pratique de l'affranchissement du colon semble, d'après une lettre de Sidoine Apollinaire — V, 19 — remonter à la fin de l'époque romaine : cf. A. Esmein, *Mélanges d'histoire du droit et de critique. Droit romain*, p. 370 et suiv.

4. Ci-dessus, p. 237.

5. Concile d'Orléans de 538, c. 29 (*Conc. aevi merov.*, p. 81) : « Ut nullus servilibus colonariisque conditionibus obligatus iuxta statuta sedis apostolicae ad honores ecclesiasticos admittatur, nisi prius aut testamento aut per tabulas eum legeteme consteterit absolutum. »

D'autres traits, essentiels dans le servage, n'ont pas besoin, pour être expliqués, que l'on remonte aux précédents fournis par des institutions antérieures ; ils découlaient nécessairement de l'existence, entre le seigneur et son serf, d'un lien de dépendance héréditaire : la justice du seigneur suivant partout le serf ; la substitution du seigneur à la famille, en certains cas, comme héritier, de même que dans l'exercice de la vengeance privée ; le chevage, expression du *mundium* seigneurial, sur lequel nous aurons à revenir ; l'interdiction du formariage, seul moyen de prévenir les difficultés qu'eût amenées l'attribution d'enfants nés de parents appartenant à des seigneurs différents, attestée au surplus dès le VI^e siècle pour les colons orientaux¹ et pour ceux de l'Église romaine², et sous Charles le Chauve pour l'ensemble des *mancipia*, colons, certainement, compris³. Mais c'est surtout la nature même de ce lien si pertinemment appelé « hommage » qui nous éloigne de l'esclavage antique : relation d'homme à homme, en effet, réglée par la coutume du groupe, comportant, à travers beaucoup d'insubordination, d'exploitation et de violences, un échange d'aide et de protection⁴, non le droit de propriété d'un homme sur un être assimilé à une

Cf. aussi le texte de la collection d'Albi cité dans Loening, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 282, n. 3. Mais les textes conciliaires qu'on trouvera ci-dessous, p. 258, n. 1, concernant les *ascripti censibus* vont moins loin ; ils se contentent de subordonner leur ordination à l'assentiment du roi ou de son représentant. De même, Léon le Grand (*Decret. Grat.*, dist. LIV, c. 21) ne défendait aux *originarii* l'entrée dans les ordres que sauf autorisation de leur seigneur. En droit romain, la condition d'*adscriptitius* n'a jamais constitué un empêchement à l'ordination : voy. notamment *Nov. Just.*, 123, 17, 1, et cf. O. Seeck, dans Pauly-Wissowa, t. IV, col. 505. Naturellement, ces interdictions étaient loin d'être toujours observées en pratique. Un capitulaire relatif aux églises de Poitiers, de 817-825 (t. I, n° 149, c. 7), nous montre qu'on prévoyait la présence, parmi les chanoines de Sainte-Radegonde, de colons et de *servi*.

1. *Nov.*, CLVII.

2. Par une lettre de Grégoire le Grand : *Ep.*, IX, 128. Le mariage des paysans (*rustici*) des domaines était, même en dehors du cas de formariage, occasion de redevance (*Ibid.*, I, 42, p. 65). Par contre, il n'y avait en droit rien qui ressemblât à une mainmorte, puisque les parents des colons héritaient de ceux-ci, à condition toutefois qu'ils habitassent sur les terres de l'Église (I, 42, p. 65 ; le texte s'applique aux *conductores*, qui sont normalement des colons) ; mais la prescription pontificale elle-même prouve que les administrateurs des domaines ne reconnaissaient pas toujours ce droit héréditaire. L'interdiction du formariage pour les esclaves, qui va presque de soi, est attestée, à l'époque romaine, à peu près dans les mêmes termes qu'au Moyen Âge (« foras nubere »), par un texte de Tertullien, *Ad uxorem*, II, 8 ; cf. Luzzato, *I servi*, p. 168, n. 2.

3. *Capitul.*, t. II, n° 273, c. 31 (avec références expresses à la lettre de Grégoire le Grand citée à la note précédente et à une lettre, que je n'identifie pas, de Léon le Grand).

4. Si l'on en croit le moine Guiman, qui compila entre 1170 et 1192 le « cartulaire » de Saint-Vaast d'Arras, les serfs, empressés à se dissimuler et à négliger le paiement de leur chevage pendant les périodes de sécurité, « in tempore vero tribulationis et oppressionis divitum ad patrocinium sancti Vedasti et advocaturam abbatis recurrunt » (éd. Van Drival, p. 177). Il

chose. Fustel de Coulanges disait que « le servage » n'a « rien de commun avec la féodalité » et lui est « antérieur¹ ». Trop porté à expliquer la société médiévale par son seul passé, il lui déniait aisément la puissance créatrice. Benjamin Guérard, au contraire, pensait que le serf était, en somme, « un vassal du degré inférieur² ». Je ne vois guère qu'un reproche à faire à cette formule : elle est incomplète. Il faudrait ajouter que, à la différence de la vassalité, le servage se transmettait, de génération en génération, en dehors de la volonté de ceux qui y étaient soumis ; c'est un de ses caractères fondamentaux. Pour le reste, Guérard me semble avoir touché juste. En même temps que la vassalité, le servage naquit dans une société qui, devant la dissolution de l'État et le relâchement des attaches clanniques ou même familiales, inclinait à ne plus sentir comme doués d'une force véritable que ces rapports personnels de sujétion et de défense, ces « hommages » en un mot, plus ou moins modelés sur des institutions anciennes (une collectivité travaille forcément sur des matériaux et surtout avec un vocabulaire fournis par le passé), trainant avec eux des souvenirs du compagnonnage, de la clientèle, de l'esclavage, de la condition des affranchis, mais originaux par l'amalgame de leurs éléments disparates et surtout par la nature profonde des liens ainsi créés ; parmi ceux-ci, les uns étaient d'ordre supérieur et de caractère contractuel (*ingenuili ordine*³) — telle, essentiellement, la vassalité, — les autres, servage et culvertage, comportaient une obligation héréditaire et l'idée d'une sorte de bassesse.

Comment cette foule d'hommes, qui n'étaient pas originellement des *servi*, entra-t-elle peu à peu dans le servage ? Quelques-uns y furent précipités un jour, brutalement, par une décision de justice, comme, dès 827, ces quatorze affranchis d'Oulx, au Val de Suse, victimes, devant le tribunal d'un *missus*, de la prescription trentenaire⁴. Beaucoup, sans doute, y glissèrent insensiblement. Pour un grand nombre, par contre, ce changement d'état fut la suite d'un acte purement volontaire — j'entends volontaire en droit, car on peut croire qu'en fait il

va de soi que Guiman mettait l'accent volontiers sur ce côté-là du servage ; affaire à l'historien de mieux nuancer.

1. *L'alleu et le domaine rural*, p. 463. Cf. *Les transformations de la royauté*, p. 587, n. 1 : « Le servage n'a aucun rapport avec la féodalité. » C'est la vieille théorie de Cujas : « *Servi et census et alia innumera praediorum hominumque onera e jure romano originem sumpsisse testor* », et de Gui Coquille (passage cité dans *Serf de la glèbe*, *Rev. histor.*, t. CXXXVI, p. 238).

2. *Prolegomènes*, p. 422.

3. C'est l'expression de la célèbre formule de recommandation. *Formul. Tur.*, 43.

4. Cipolla, *Monumenta Novalicensia*, t. I, n° XXVIII (8 mai 827).

fut le plus souvent imposé par la pression des circonstances ou même extorqué par la menace — d'un acte, en somme, très exactement comparable à une recommandation, avec cette différence toutefois qu'il engageait, en même temps que celui qui s'y pliait, toute sa postérité. Anciennement on se faisait aussi lite ou colon¹, mais plus souvent et, à partir du x^e siècle, à peu près uniquement, *servus*. Cette pratique remontait très haut dans l'histoire des sociétés germaniques ; elle datait du temps où la servitude était véritablement l'esclavage². Mais elle prit aux x^e et xi^e siècles une extension incomparable. Les documents nous révèlent alors l'existence d'un très grand nombre de donations de soi-même en servage. Nul doute qu'ils ne nous aient, cependant, conservé le souvenir que de la moindre partie de celles qui réellement eurent lieu : s'opérant selon des modes formalistes, elles n'appelaient pas forcément l'intervention de la preuve écrite. Elles tenaient une telle place dans la vie juridique qu'il se trouva des clercs subtils pour torturer les textes les plus clairs, afin de justifier cet abandon spontané de la liberté par un appel à la « loi romaine³ ». Cette masse d'hommes libres, pénétrant dans ce qu'on appelait la servitude, contribua certainement à modifier l'idée que l'on se faisait de cette condition et ses caractères même. Au début du ix^e siècle déjà, on voit de petits propriétaires libres, contractant avec l'abbaye de Saint-Gall, prévoir comme une éventualité presque normale, en tout cas nullement improbable et, semble-t-il, point particulièrement odieuse, l'asservissement de leurs descendants⁴. Dans cette classe servile d'un nouveau type, les affranchis, — lites, aldions, simples *liberti cum obsequio*, — durent former un des éléments les plus importants. Déjà plusieurs textes de l'époque franque traitent la condition lidile de *servitus*⁵ ; c'est le nom, on l'a vu, que donnait à l'état de l'affranchi *cum obsequio*, en général, le concile de Tolède dans un canon reproduit par la plupart des collections italiennes ou gallo-franques. Il y a plus : le statut de ces hommes liés à

1. Ci-dessus, p. 234 et 243.

2. Les textes sont trop nombreux et trop connus pour être cités ici. Pour la période mérovingienne, le plus ancien est sans doute Greg. Tur., *Hist. Franc.*, VII, 45 : « Subdeban pauperis servitio, ut quantulumcumque de alimento porregerent. »

3. J. Flach, *Le droit romain dans les chartes*, dans *Mélanges Fitting*, t. I, p. 414-415.

4. H. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei St. Gallen*, t. I, n° 240 (16 janvier 819), n° 281 (20 juin 824), n° 287 (11 décembre 824).

5. *Capitul.*, n° 98, c. 6 ; *Lex Frisionum*, XI, 2. Nithard, IV, 2, emploie le mot de *serviles* (sans doute est-ce exprès qu'il ne dit point *servi* ; *serviles* indique une condition assimilée à la servitude, plutôt que la servitude même) comme équivalent de *lazzi*, que les *Ann. Fuldenses* (842) rendent par *liberti* et que les *Ann. Xantenses* (841) comprennent sous le nom général de *servi*.

leurs seigneurs de père en fils servit peut-être, sur un point, de modèle à celui des non-libres d'âge postérieur.

L'obligation caractéristique du servage et de la condition culvertile, en France, était le chevage¹. Rien qui sente moins l'esclave que cette redevance dont le montant, fixé, pour chaque famille, par la coutume, échappait absolument à l'arbitraire seigneurial. Dès le ix^e siècle, on la voit apparaître dans les textes. Elle est payée par des hommes qu'une classification sociale traditionnelle, mais déjà périmée, range dans des catégories fort différentes : hommes libres, colons, *servi*². Il nous est aujourd'hui difficile, peut-être impossible, de comprendre pourquoi elle pesait alors sur certaines personnes et épargnait les autres, en apparence de même condition. Mais visiblement elle traduisait — quelle que fût l'origine première de celui qui y était obligé — une relation de dépendance étroite vis-à-vis d'un seigneur. Ce n'est pas sans raison qu'au siècle suivant un texte lorrain qualifie de *mundiales* (c'est-à-dire placés sous le *mundium*, la puissance du seigneur) les hommes qui y sont tenus³. De même sur les terres de Saint-Germain-des-Près, certains hommes libres sujets au mondebours du monastère (*munborati*) devaient chaque année une quantité de cire déterminée⁴. Cette rede-

1. Depuis la rédaction du présent travail, le problème du chevage a été repris par M. J. Massiet du Biest, *Le chef-cens et la demi-liberté dans les villes du Nord avant le développement des institutions urbaines (X^e-XII^e siècles)*, dans *Revue historique du droit*, 1927. Impossible de discuter ici, dans le détail, les résultats de cet important mémoire. On y trouvera plus d'un renseignement qui confirme notre conception du chevage comme expression de la protection seigneuriale. Mais puis-je, une fois de plus, protester contre ce mot de « demi-liberté » ? Où sont les textes médiévaux qui l'emploient ?

2. B. Guérard, *Polyptyque d'Irminon*, *Prolég.*, p. 692 ; *Polyptyque de Saint-Remi*, p. xviii. Trois formules d'une collection sénonaise, qui est à peu près contemporaine du *Polyptyque d'Irminon* (*Form. Senon. recentiores*, n° 2, 4 et 5), mentionnent sous le nom de *colonitium* la capitation payée par le colon de *caput suum* et la considèrent comme normale pour sa condition. Il est remarquable que les textes plus anciens (par exemple, *Cartae Senon.*, n° 20, qui, comme les formules que je viens de citer, se rapportent à la revendication en justice par un seigneur de ses droits sur un colon) ne font pas allusion à cette redevance.

3. A. d'Herbomez, *Cartulaire de l'abbaye de Gorze*, n° 116 (17 août 984). Ces *mundiales* n'étaient sans doute pas considérés comme libres, car il est dit d'eux que chacun doit les six deniers « etiam si libere sit filius ». Rapprochez de ce texte une notice publiée par Van Lokeren, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre au Mont-Blandin*, n° 4 : au temps du roi Louis (II ou III : 8 décembre 877-5 août 882), une femme libre « tributarium se esse constituit ut ibi annis singulis propter mundeburdum in censum solveret denarios 11 » ; elle se soumet en même temps à une taxe sur le mariage et une taxe successorale. Cf. ci-dessous, p. 260.

4. *Polypt.*, XII, 27 ; cf. XII, 9, et IX, 268 (dans ce dernier cas, le *munboratus* verse une redevance en argent, mais destinée au luminaire). Curieuse survivance de l'usage de la redevance en cire payée en signe de « garde » et « commandise » dans un acte franc-comtois du 7 mai 1288 : Perreiot, *De l'état civil des personnes*, 2^e éd., t. III, pr. n° 89.

vance en cire deviendra, elle aussi, par la suite, une des modalités du chevage servile. Son caractère originairement religieux ne fait point de doute ; ses produits étaient destinés à entretenir les cierges dans l'église, généralement autour d'un saint tombeau. Mais elle répondait aussi à une nécessité d'ordre économique. L'argent était rare ; c'est pourquoi, le plus souvent, lorsqu'on achetait une marchandise, on évaluait le prix en monnaie, mais on le versait en denrées « appréciées ». Le même usage s'appliquait forcément aux charges imposées aux humbles gens. Ils étaient astreints, par exemple, à apporter chaque année « deux deniers, sous forme de cire ». Parfois ils devaient « deux deniers ou deux jours de travail¹ ». Qu'il fût payable en argent ou en nature, la signification du chevage restait foncièrement la même : elle était fort claire. Le chevage exprimait l'autorité, la protection seigneuriales, la soumission de l'« homme de chef ». Mais quelle institution plus ancienne put en donner l'idée ?

Il paraît naturel de songer tout d'abord à la *capitatio* du Bas-Empire romain : d'impôt d'État, elle serait devenue, par concession ou usurpation, droit seigneurial. Examinons cette possibilité. Sous le nom commun de *capitatio* — tout le monde est à peu près d'accord là-dessus — l'administration impériale réunissait deux impôts de natures différentes : l'un foncier (le mot *caput* désignant, en ce cas, une unité cadastrale), l'autre personnel. Le premier est hors de cause : dans la mesure où, après que le fisc eut cessé de l'exiger, il continua de l'être par le seigneur au profit de celui-ci, il ne put que se fondre dans la masse des charges réelles qui pesaient sur le manse. Reste la capitatio personnelle. Nous savons très mal sur quelles classes de la population elle portait. Seuls intéressent notre recherche : 1^o les colons ; 2^o les esclaves. A leur sujet deux systèmes principaux s'affrontent². Selon certains auteurs, parmi lesquels il suffira de citer Otto Seeck, les colons et les esclaves

1. J. Garnier, *Chartes bourguignonnes inédites*, p. 141, n^o VII : « Duos denarios in cera ; » p. 113, n^o LXXVI : « Denarios II vel dies II. » En 1261 encore, *Hist. de France*, t. XXIV, p. 326*, n^o 179 : « Unam denariatam cere. » Cf. les exemples cités pour l'Allemagne par A. Meister, *Studien zur Geschichte der Wachsinsigkeit*, dans *Münstersche Beiträge zur Geschichtsforschung*, N. F., H. 32-33, p. 16. Selon la tendance propre du droit allemand, qui a été de développer à l'extrême la division de la société en classes distinctes, les *cerocensuales* ont fini, en Allemagne, par constituer un groupe juridique à part : cf. A. Meister, *loc. cit.*, où on trouvera la bibliographie, et le compte-rendu de Minnigerode, *Vierteljahrsschr. für Soz. und Wirtschaftsgeschichte*, 1916. En France, le chevage en cire est simplement, comme le chevage ordinaire, une marque de servage prouvant l'obligation au formariage et à la mainmorte : cf. *Hist. de France*, *loc. cit.*

2. Pour la bibliographie, je renvoie simplement à A. Piganiol, *L'impôt de capitatio sous le Bas-Empire romain*.

« chasés », c'est-à-dire pourvus de tenures, auraient payé — directement ou par l'intermédiaire du maître, peu importe ici — les deux impôts à la fois : tant pour leur terre, tant pour leur tête ou celle de leur famille. On pourrait imaginer, *a priori*, que sous ce second aspect la capitation, se perpétuant et annexée aux redevances seigneuriales, eût donné le chevage. Mais cette imagination est démentie par les textes. Non seulement, en effet, il n'y a plus à l'époque franque de trace d'un impôt d'État personnel sur les non-libres¹, mais surtout le témoignage des polyptyques est irrécusable : ce n'est pas, comme il eût dû forcément arriver d'après l'hypothèse suggérée, l'ensemble des tenanciers de Saint-Germain-des-Prés ou de Saint-Remi de Reims, ce n'est même pas la généralité des paysans habitant une *villa* donnée, ce sont, de-ci de-là, des personnes de toute classe qui paient le *capaticum*, comme signe d'une condition qui leur est propre. Si vraiment les colons et les esclaves tenanciers avaient jadis été imposés personnellement, cette forme des charges publiques ou bien disparut dans le royaume franc ou, du moins, prenant à son tour un caractère réel, ne put plus se distinguer de l'autre. Que si l'on adopte, au contraire, la théorie de M. Pigniol, d'après laquelle seuls les esclaves non chasés, faisant partie du matériel d'exploitation des grands domaines, eussent été, pêle-mêle avec le bétail, recensés par têtes, la suite des événements semble encore plus claire. Cette capitation-là, en effet, ce n'était pas l'esclave, pas plus que le mouton ou le bœuf, qui en était redevable : c'était le maître, taxé proportionnellement au nombre des têtes serviles de sa *familia*, et auquel les esclaves de cette catégorie, n'ayant par définition rien à eux, ne pouvaient rien rembourser. Quand l'État renonça à la réclamer, la *capitatio humana atque animalium* disparut purement et simplement. De toute façon, le système fiscal romain ne saurait expliquer le chevage. Il convient de porter notre enquête d'un autre côté.

1. On a quelquefois cru l'existence d'une capitation personnelle d'État sur les non-libres, à l'époque mérovingienne, attestée par une formule de Marculfe (I, 19), où la permission de se faire ordonner n'est accordée à un postulant que « se memoratus ille de caput suum bene ingenuus esse videtur et in poleptico publico census non est ». Mais *caput*, comme l'a bien vu M. F. Thibaut, *Nouv. Rev. histor. du droit*, 1907, p. 68, a ici, sans plus, son sens figuré si fréquent à la fois dans le latin classique (par exemple, Plaute, *Merc.*, 153 : « Liberum caput tibi faciam ») et dans le latin mérovingien (*Formul. Andecav.*, 59 : « Ingenuitatem capitis eorum »). L'ordination est interdite soit à l'esclave, soit à l'homme *ascriptus censibus*, inscrit aux cadastres de la capitation foncière. Cf. le c. 8 du concile de Clichy et le c. 6 du concile de Reims (*Concilia aevi mer.*, p. 198 et 203). Un des rares textes qui mentionnent expressément une capitation publique, l'Édit de Pittres (*Cap.*, t. II, n° 273, c. 34), spécifie qu'elle s'applique à des hommes libres. Le *Capitul.* n° 44, c. 20, est moins précis.

J'ai déjà mentionné la redevance que les affranchis *cum obsequio* du droit germanique, lites ou aldions, payaient, tête pour tête, héréditairement, à leurs patrons. On l'appelait, chez les Francs, *litimonium*¹; chez les Lombards du nom, plein de sens, de *mundium*². Elle était si caractéristique de l'état de ces hommes et de leur dépendance que, selon la coutume franque, l'abandon que, par un geste symbolique — le jet du denier —, en faisait le maître ou patron constituait le rite essentiel du plein affranchissement. Par voie d'extension, on en vint à l'imposer à tous les affranchis liés à un patron, quelle qu'eût été la forme de la manumission. C'est le *libertaticum*, le *libertinitatis munus* des formulaires. Cet impôt de la liberté était dû *pro patrocínio et defensione atque mundeburda*³. Les rares chartes que nous avons conservées, à partir du IX^e siècle surtout, en fixent généralement le chiffre; toujours bas, il semble avoir été assez souvent de quatre deniers, ce qui est un des taux attestés du *litimonium* et le taux le plus ordinaire, dans les polyptyques du *capaticum*, dans les documents postérieurs du cheutage servile⁴. Mieux que le colonat, lien purement terrien, la condition des affranchis *cum obsequio* et, plus anciennement, des lites, était apte à fournir le type premier, considérablement développé dans la suite des temps, d'une attache héréditaire qui n'était point l'esclavage; la charge personnelle qui manifestait primitivement la soumission au *mundium* d'un patron sert déjà, à l'époque des polyptyques, d'expression à toute sorte de *mundium*⁵. Lorsque, de la grande confusion sociale

1. Les textes du *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés* relatifs au *litimonium* ne sont pas sans obscurités. M. Kroell, *loc. cit.*, p. 187-188, a cru pouvoir en conclure que, sur les terres de l'abbaye, seules les femmes de condition libre, à l'exclusion des hommes, payaient cette taxe. L'explication fournie par Guérard, *Prolégomènes*, p. 696, me paraît beaucoup plus naturelle et je ne la crois pas ébranlée par la discussion de M. Kroell.

2. Le mot, en Italie, appliqué aux aldions ou aux affranchis en général, désigne tantôt, comme le *litimonium*, une redevance annuelle (c'est le sens que j'indique ici), tantôt une somme, fixée par la manumission elle-même, dont le versement une fois fait permettrait à l'affranchi, s'il le désire, de se débarrasser, en le rachetant, du *mundium* patronal; les actes français ne me paraissent rien offrir de pareil à cette dernière clause. Cf., sur ces deux significations, G. Luzzato, *I servi nelle grandi proprietà ecclesiastiche nei secoli IX e X*, p. 115.

3. E. Pérard, *Recueil de pièces curieuses servant à l'histoire de Bourgogne*, p. 57, s. d. (IX^e s.).

4. J'indique, sans chercher à être complet, quelques exemples caractéristiques: Guérard, *Cartulaire de Saint-Bertin*, p. 160, n° LXXXVII (novembre 838); Pérard, *Recueil de pièces curieuses*, p. 57 (s. d.) et 58 (888; reprod. Thévenin, *Textes*, n° 112); J. Garnier, *Chartes bourguignonnes inédites*, p. 113, n° LXXVI (janvier 876); affranchissement par le moine Gibert, cité ci-dessus, p. 243, n. 4. La redevance dans le second cas est d'un denier pour les femmes, deux pour les hommes; dans le troisième, de deux deniers; dans le premier, le quatrième et le cinquième, de quatre deniers.

5. Les mots *litimonium* et *capaticum* sont rapprochés et, semble-t-il, traités à peu près comme synonymes par une formule du VIII^e siècle (*Form. Salic. Merkel*, n° 28). Un homme

des ix^e et x^e siècles, émergèrent enfin des institutions aux arêtes plus vives et que la pensée juridique put élaborer à nouveau une terminologie à peu près stable et plus heureusement adaptée aux conditions du présent, on avait pris l'habitude de considérer tout homme qui devait à son seigneur un paiement « de son chef » comme appartenant à cette condition d'humble dépendance héréditaire, à laquelle on donnait désormais le nom de servitude. Au ix^e siècle, divers personnages, affranchissant leurs *servi*, leur font un devoir de verser un chevage à Saint-Étienne de Dijon le jour de la fête du saint. Dès le x^e siècle et au xi^e siècle, Saint-Étienne reçoit en don des hommes soumis, ce même jour, à cette même charge ; mais ces individus sont maintenant qualifiés de *servi* ou de *mancipia*¹. A Saint-Pierre du Mont-Blandin, le statut des affranchis placés par leur ancien maître sous le *mundium* du monastère sert visiblement de modèle à celui des personnes libres — appelées *tributarii* — qui se donnent elles-mêmes à cette maison. La ressemblance ne touche pas seulement le chevage, de deux deniers de part et d'autre ; elle s'étend au droit sur les mariages (6 deniers), à la taxe successorale (12 deniers²). Ces *tributarii*, en principe, demeuraient libres. Ils conservèrent, en effet, longtemps ce beau titre. Là aussi pourtant, la nouvelle classification finit par triompher ; on suit très nettement l'application progressive qui, dans le courant du xi^e siècle, se fait à cette condition du vocabulaire de la servitude³. Certainement, les héritiers

affirme, devant le *mallus*, qu'il est « bene ingenuus sive Salicus ». On lui demande si, à celui qui le réclame comme *servus*, il a jamais rendu les services d'esclave ou payé le *litimonium*, il répond « quod nec servitio nec litimonium nec nullum cavaticum nec ullum obsequium ei reddebat ».

1. Pour le premier cas, Pérard, *Recueil*, p. 57 et 58. Pour le second, J. Garnier, *Chartes bourguignonnes inédites*, p. 141, n° VII (avril 928) ; p. 143, n° X (953) ; p. 149, n° XVIII (1012).

2. Comparer notamment (pour ne prendre que les actes les plus anciens) dans Van Lokeren, *Chartes et documents...*, d'une part les n°s 23, 66, 72, 79, 81, de l'autre les n°s 4, 68, 77, 80, 82 à 86 (ix^e et x^e siècles). Cf. Vanderkindere, *Les tributaires ou serfs d'Eglise*, dans *Académie de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, 1897. On observera qu'un des plus anciens exemples de taxe successorale connu dans le royaume franc concerne des affranchis (Lacomblet, *Niederherrsches Urkundenbuch*, t. I, n° 73 : 13 août 882 ; cf. n° 84 : 907) ; la mention au n° 4 du recueil de Van Lokeren, touchant une femme libre qui s'est donnée au monastère, est à peu près de même date (règne du roi Louis — II ou III — 8 décembre 877-5 août 882). Cf. von Below, article *Sterbfall*, dans Hoops, *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, t. IV. L'obligation pour les affranchis d'obtenir avant de se marier le consentement du patron — ce qui équivalait sans doute, dans la plupart des cas, à l'obligation d'acheter cette autorisation — est mentionnée dès 555 dans le testament de saint Cybard : cf. La Martinière, dans *Bull. Soc. archéol. de la Charente*, 1906-1907, p. 23.

3. La formule réservant la liberté se retrouve encore dans des actes de donation de soi-même de 959 (n° 27) et de 1050 (n° 128) ; mais les expressions *ancillam*, *ancillatum*, *servituti*,

des nombreux affranchis que nous voyons, dans les manumissions de l'âge carolingien, assujettis, de génération en génération, au versement annuel de quelques deniers, se trouvèrent, du fait même de l'obligation ainsi contractée, rangés dans la classe servile.

Mais comment ces descendants d'affranchis, retombés dans la nouvelle servitude, n'auraient-ils pas gardé parfois quelques souvenirs de leur origine propre? Au XI^e siècle, nous le savons, on rencontre dans la France du Nord et du Centre, en Sardaigne, peut-être aussi dans l'Italie continentale, dans l'Espagne du Nord, certaines familles auxquelles s'attache héréditairement le nom de *colliberti*, en Espagne quelquefois celui de *liberti* tout court. Elles ne sont point tenues pour de condition libre. Rien, dans la vie pratique, ne distingue leurs membres des serfs qui les entourent. Pourtant on a, autour d'elles, le sentiment qu'elles ne sont point placées au même niveau que les familles proprement serviles; elles appartiennent, croit-on, à une classe supérieure. Cette notion va s'effaçant, parce qu'elle est sans support concret; bientôt elle s'évanouira tout à fait; la fusion sera accomplie. Elle subsiste pourtant encore à l'époque qui nous occupe, tenace et inexplicable comme une pure réminiscence. Elle n'était plus, en effet, que cela. Tous ces *culverts* (pour employer le terme français) n'étaient autre chose, selon toute probabilité, que la postérité des *liberti* du haut Moyen Âge. Presque confondus déjà dans la « servaille », ils s'en distinguaient encore par le nom et par le rang. Survivance, surtout verbale, d'âges antérieurs, le culvertage demeurait, au XI^e siècle, comme un témoin, indiquant un des courants qui avaient alimenté la grande classe servile¹.

Il est certain que, même dans les régions de culvertage, toutes les familles qui descendaient de *liberti cum obsequio* ne conservèrent point le privilège d'une sorte de supériorité sociale. Nous ignorerons toujours les raisons qui favorisèrent les prétentions des unes, ruinèrent celles des

se rencontrent de plus en plus fréquemment à partir de 1034 (nos 108, 155, 157, 158, 161, 172, 174, 195, 221, 234, 265, etc.). Le n° 249 (1155), où une femme se donne « pro indesinenti libertate optinenda », n'a pas, quoi qu'en ait pensé Van Lokeren (p. 23, n. 1), à entrer en ligne de compte; il s'agit de la liberté éternelle, du salut (cf. n° 111).

1. Certains documents des XI^e et XII^e siècles, surtout dans la région de la Loire, font mention d'hommes appelés *commendaticii*, qui semblent dans une condition voisine du servage, mais peut-être conçue comme supérieure, puisqu'on voit au temps de l'abbé de Vierzon Humbaud (1082 environ-1095 environ) une dame, autorisant le mariage d'une sienne *commanda* avec un culvert des moines, prescrire que le partage des enfants aura lieu à parts égales (Bibl. nat., lat. 9865, fol. 22 v°). Sont-ce des descendants de « recommandés » dont l'attache serait devenue héréditaire? J'ai commencé à rassembler des textes à ce sujet, sans parvenir encore à aucune solution nette.

autres. Mais beaucoup de pays, en France ou hors de France, qui avaient connu l'affranchissement *cum obsequio*, ne connurent point de culverts. D'où vient cela? Rien de plus difficile à expliquer que ces divergences. Nous connaissons si mal l'évolution des différentes sociétés provinciales, entre l'époque franque et le *xii^e* siècle! On peut, néanmoins, tenter quelques réponses, en ne se dissimulant point qu'elles ne sauraient avoir que la valeur d'hypothèses, toujours susceptibles d'être ébranlées par la moindre découverte documentaire, et dont le seul intérêt sera, j'espère, de provoquer la discussion et la recherche.

En France, les descendants d'affranchis paraissent avoir réussi à se constituer en classe distincte surtout dans les contrées régies par le droit franc ou soumises à son influence; là, en effet, cette classe, placée entre la servitude et la pleine liberté, était anciennement reconnue par la coutume; c'était celle des lites, sur la condition desquels on tendait à modeler le statut des affranchis en général. Si le culvertage est absent du Midi au sud du Limousin et de la région rhodanienne, c'est peut-être parce que ni les Goths ni les Burgondes n'avaient jamais admis, dans leur hiérarchie sociale, cette catégorie intermédiaire. Les *culverts* aragonais ou navarrais représentent sans doute une importation française. Restent, en pays originellement gothique, les *liberti* léonais. Les historiens espagnols nous diront ce qu'il faut en penser.

Quant à l'Italie péninsulaire et à l'Allemagne du Nord et du Centre (avec laquelle il faut ranger la Flandre, de langue germanique), elles nous fournissent une expérience vraiment cruciale. Là — sauf peut-être dans certaines régions de l'Italie où il n'est pas impossible que des *culverti* aient existé (nous avons dû, on s'en souvient, renoncer à conclure sur ce point) — ce ne fut pas le terme roman désignant les affranchis qui, comme en France, survécut; ce fut le terme germanique. On trouve des aldions, en Italie, à l'état sporadique jusqu'en plein *xii^e* siècle¹. Le cas de l'Allemagne est plus net et plus instructif encore. En pays franc, saxon et frison, les *laten*, *lazzen*, étaient extrêmement nombreux à l'époque barbare. Leur nom se maintint pendant tout le Moyen Age et au delà². Il continua quelque temps à désigner une classe distincte. Puis, en beaucoup de lieux du moins, son sens s'élargit. On prit l'habi-

1. P. Vaccari, *L'affrancazione dei servi della gleba*, p. 32 et 39, n. 1; F. Schupfer, *Il diritto privato*, t. I, 2^e éd., p. 79; Fedor Schneider, *Die Reichsverwaltung in Toscana* (*Bibliothek des kgl. Preuss. Histor. Instituts in Rom*, XI), p. 203, n. 2.

2. Par contre, les *barschalken* bavarois, placés dans une situation analogue à celle des *laten*, mais bien moins nombreux, ont disparu, comme les *culverts* français — un siècle environ plus tard que ces derniers : cf. A. Janda, *Die Barschalken*, p. 10.

tude d'appeler ainsi toutes les personnes qui n'étaient point de condition libre, quelle que fût leur origine¹. C'est, avec une survie plus longue, l'histoire même de culvert, qui n'était, à tout prendre, que l'équivalent roman de *lazze*. Tant il est vrai que, dans toute l'Europe occidentale et centrale, l'âge vassalique — du IX^e au XI^e siècle — créa, à l'aide d'éléments anciens, des institutions sociales originales, auxquelles s'appliquèrent, avec beaucoup d'hésitations et d'incertitude, de vieux mots.

Marc BLOCH.

1. Sur les *laten*, *lazen* allemands, on peut consulter, entre autres : Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. V, 2^e éd., p. 220 ; H. A. Lüntzel, *Die bauerlichen Lasten im Fürstenthume Hildesheim*, p. 54 ; W. Wittich, *Die Grundherrschaft im Nordwestdeutschland*, p. 282. — Sur les *laeten* flamands : Warnkönig, *Flandrische Rechts- und Staatsgeschichte*, t. III, 1, p. 46 ; Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. III, p. 616 ; Des Marez, *Étude sur la propriété foncière dans les villes du Moyen Age*, p. 190. — Pour les Pays-Bas septentrionaux : S. J. Fockema Andreae, *Bijdragen tot de nederlandsche Rechtsgeschiedenis*, t. III, p. 26 et suiv (p. 27 et n. 5 texte de 1475, où *laeten* est synonyme de *horige en eigen luiden*) ; Th. Ilgen, dans la *Westdeutsche Zeitschrift*, t. XXXII (1913), p. 82, n. 24 (définition, dans une coutume de 1277, des *lati* comme *qui pleno jure et proprietate corporis debent*). — La *summa dictaminum* de M^e Ludolf (*Quellen und Erörterungen zur bayerischen und deutschen Geschichte*, t. IX), rédigée vers 1250 à Hildesheim, donne, p. 396, deux manumissions de *litones*, qu'on peut rapprocher des affranchissements de culverts des formulaires français du siècle précédent. H. Aubin, *Die Entstehung der Landeshoheit nach niederrheinischen Quellen* (*Histor. Studien*, h. 143), p. 92, n. 306, observe que, à la fin du Moyen Age, dans les pays bas-rhéens, la classe servile, partout unifiée, porte selon les lieux, des noms différents ; au Nord, c'est celui de *Laten* qui est inconnu, par contre, autour de Cologne.

LES
RÉFUGIÉS HUGUENOTS ET WALLONS
DANS LE PALATINAT DU RHIN
DU XVI^e SIÈCLE A LA RÉVOLUTION

L'histoire du Refuge protestant a été abondamment, mais inégalement étudiée. On s'est attaché surtout à l'exode contemporain de la révocation de l'Édit de Nantes et l'on a consacré des monographies considérables aux réfugiés français installés dans le Brandebourg. Le Palatinat, plus anciennement ouvert aux exilés, n'a été l'objet que d'études clairessemées portant sur telle localité ou sur tel personnage de premier plan. Il restait à combiner et à compléter ces travaux par une reprise générale du sujet. Mais nous n'avons à notre tour pu qu'esquisser et non raconter l'histoire civile, économique, religieuse des communautés du refuge palatin¹.

Les sources, malgré les pertes dues à l'histoire souvent tragique du Palatinat, abondent heureusement encore. Ce sont d'abord un certain nombre de registres paroissiaux d'état civil et surtout de procès-verbaux de consistoires (*Protokollbücher*) si précieux par leur exposé de la vie courante des communautés ; puis viennent les archives administratives des anciennes résidences électorales : Heidelberg et Mannheim cédées au margraviat de Bade par le traité de Lunéville (1802), archives aujourd'hui réunies au *Generallandesarchiv* de Karlsruhe ; enfin, les archives politiques centralisées à Munich devenue la capitale indirecte du Palatinat par sa réunion à la Bavière temporairement en 1777 et définitivement en 1815. Il fallait songer aux rapports des colons avec la ville de Francfort-sur-le-Mein qui avait fait partie de la *Classe* ou

1. Nous donnons ici les grandes lignes d'une thèse manuscrite soutenue à l'École des chartes en janvier 1920 et, dans ce résumé, nous laissons à peu près de côté tout appareil de références.

groupe d'églises du Palatinat, avec Madgebourg et Berlin, qui reçurent des réfugiés au deuxième degré après la dévastation du Palatinat en 1689, à l'étranger avec les églises wallonnes de Hollande et les églises de la Suisse française qui envoyèrent aux paroisses réfugiées des secours en argent et souvent des hommes : instituteurs et pasteurs. Mais en dehors des *sources* connues ou découvertes, combien d'autres sans doute restent à dégager¹.

Un mot sur le titre, avant d'aborder le sujet : il n'y a pas lieu de distinguer rigoureusement entre les termes de huguenots et de wallons. Il s'agissait cependant de spécifier les deux origines principales du refuge : d'une part, les Pays-Bas espagnols dont une partie entrera au xvii^e siècle dans l'unité française ; le reste de la France, de l'autre ; en simplifiant les choses, c'est la Belgique actuelle qui a surtout alimenté le refuge wallon.

I

LE XVI^e SIÈCLE

L'histoire des réfugiés peut aisément se répartir entre les xvi^e, xvii^e, xviii^e siècles. Le premier voit s'organiser les principales colonies ; le second encadre les deux dévastations du Palatinat séparées par une période de restauration ; le troisième, moins agité, présente le déclin progressif des communautés un moment raffermies par le régime français né des guerres de la Révolution.

Les causes générales du refuge sont assez connues pour que nous n'ayons qu'à les rappeler. En France, les persécutions sont à peu près contemporaines de la Réforme ; aux Pays-Bas espagnols, l'Inquisition est instaurée par Charles-Quint et durement appliquée sous Philippe II par le duc d'Albe. La proximité du Palatinat à l'égard des Pays-Bas d'une part, de la France de l'Est et du Nord d'autre part, explique l'orientation des réfugiés qui viennent des provinces de Liège, de Namur, du Hainaut, de Flandre, d'Artois, de Picardie, du pays Messin, de la région sedanaise, etc.

Ils trouvent le plus accueillant des protecteurs en Frédéric III, l'électeur palatin (1559-1576) calviniste zélé, mari de la veuve de Brédérade, cousin de la princesse de Condé. C'est au début de son règne que les théologiens réformés attirés à sa résidence publient en 1562 le

1. Nous reconnaissons avec plaisir que l'accueil le plus courtois et l'aide la plus efficace ne nous ont jamais manqué dans nos recherches souvent laborieuses à l'étranger.

fameux *Catéchisme de Heidelberg* dont la fortune va durer trois siècles. — Il cherche d'abord à rendre le refuge inutile en intervenant à la cour de France en faveur de ses coreligionnaires. Il entretient d'assez bonnes relations politiques avec Charles IX et Henri III et voudrait, comme Coligny, entraîner nos rois contre les Espagnols des Pays-Bas pour atteindre et affaiblir la maison d'Autriche¹.

En attendant, il ouvre ses terres aux Wallons et aux Flamands² qui fuient le régime de Philippe II. Il cède à une soixantaine de familles le couvent augustin de Grand-Frankenthal (près de Worms), d'où les moines déménagent dans les bâtiments du Petit-Frankenthal, avant de les céder à leur tour. Dix jours après leur arrivée, le 13 juin 1562, les réfugiés recevaient une charte analogue à celles de nos villes neuves du Moyen Age. L'afflux continuant, Frédéric accorde aux nouveaux venus le cloître cistercien de Schœnau, situé en pleine forêt, à une dizaine de kilomètres au nord-est de Heidelberg ; les privilèges furent promulgués le 25 juin *in simili forma* que ceux de Frankenthal. On cherche surtout à favoriser l'industrie du drap importée par les immigrés et, pour leur éviter le temps perdu aux corvées communes, on leur permet de s'en racheter. Le 3 mai 1584, Jean-Casimir, devenu régent, publiera une charte en quinze articles : *Hundtskuttmacker Handwerksordnung zu Schœnau*.

Frédéric III, mort en 1576, avait été remplacé par son fils aîné Louis VI [1576-1583], luthérien intolérant ; son cadet, Jean-Casimir, ardent réformé, accueillit dans sa principauté de Simmern les fonctionnaires chassés par son frère et organisa deux nouveaux centres de refuge : Saint-Lambert (1577), Otterberg (1579). Les *Ordonnances pour la commune de Saint-Lambert*, dont nous avons le texte français, insistent avec une saveur assez pittoresque sur la valeur morale et civique des colons. A défaut d'un certificat de bonne vie et mœurs, un immigré ne pourra être hébergé que trois jours. On ne veut que des gens sérieux, disposés à remplir tous leurs devoirs de citoyens et à fréquenter le culte. — Otterberg, où subsiste une église cistercienne du XIII^e siècle, est, comme Saint-Lambert, un délicieux refuge naturel ; ici les hauteurs de la Hardt au profil vosgien de la région de Neustadt, là les ondulations boisées, voisines de Kaiserslautern. Le Palatinat, « para-

1. Ces bons rapports ont d'ailleurs leurs éclipses et le fils cadet de l'électeur, Jean-Casimir, conduira ses retires en France au temps des guerres de religion sous le règne d'Henri III.

2. Notre travail, qui porte sur les réfugiés de langue française, ne s'occupe pas des Flamands, sur lesquels il semble d'ailleurs que la Réforme ait moins agi que sur les Wallons.

dis d'Allemagne », devait paraître aux réfugiés nourris de la Bible un vrai pays de Canaan, vignobles compris.

A la mort de son frère aîné, Jean-Casimir devint régent pendant la minorité de son neveu Frédéric IV et restaura le calvinisme dans l'Électorat. En 1586, il donnait à la communauté française de Heidelberg sa charte officielle de fondation. Peu après, en 1593, Jean I^{er}, duc de Deux-Ponts, fondait au pied du Trifels la colonie d'Annweiler, un des joyaux des sites du refuge ; la charte originale de fondation subsiste, ainsi que quelques feuillets usés mentionnant les premiers baptêmes de la paroisse française. Le mariage de Jean II avec Catherine de Rohan-Parthenay en 1604 détermina la création d'un culte français à Deux-Ponts. L'existence civile officielle de Mannheim date du 24 janvier 1607 ; elle est due à Frédéric IV, devenu majeur ; il est l'initiateur de la *Ligue évangélique* patronnée par Henri IV ; Mannheim était d'ailleurs une forte bourgade existant depuis l'installation, en 1554, d'un groupe de réfugiés, renforcé après la Saint-Barthélemy. — En empiétant légèrement sur le XVII^e siècle, nous ne sortons pas des faits généraux du XVI^e.

II

LE XVII^e SIÈCLE

Le début du siècle est prospère : drapiers de Frankenthal, de Saint-Lambert, d'Otterberg ou de Schoenau, orfèvres de Frankenthal, teinturiers des diverses colonies, etc..., s'organisent comme dans leur ancienne patrie respective, prenant des mesures contre la fraude, voulant maintenir la qualité réputée de leurs draps de Hondschoote¹, etc... Le refuge palatin garde un caractère essentiellement économique et, en dehors des théologiens et professeurs attirés à Heidelberg, n'offre jamais le brillant aspect intellectuel du refuge dans les Provinces-Unies. Mais, à défaut de forte culture intellectuelle, les réfugiés veulent entretenir leurs traditions religieuses et leur langue. Dès 1571, le synode d'Emden reçoit des délégués de Frankenthal, de Schoenau, de Saint-Lambert, de Heidelberg, églises formant une *Classe* avec celle de Francfort-sur-le-Mein. — Menacés de fusion avec les réformés allemands, ils demandent toujours des pasteurs et des instituteurs de leur langue

1. Voy. L. Coornaert, *La draperie-sayerie d'Hondschoote* (dans *Revue d'histoire économique et sociale*, 1927, p. 351-358).

et en trouvent d'abord au sein du refuge lui-même, avant de s'adresser aux églises wallonnes des Provinces-Unies ou à la Suisse.

Tout allait bien en somme vers 1620 quand la guerre de Trente ans se déclencha ; l'électeur palatin Frédéric V se voyait attribuer la couronne de Bohême, couronne éphémère qui tombe à la défaite de la Montagne-Blanche (1620) ; le soir du 6 septembre 1622, Tilly est à Heidelberg, la capitale électorale ; une garnison espagnole occupe Frankenthal ; la dévastation et la misère commencent ; le pasteur de Schoenau, David Forgeon, écrit à l'Église de Genève le 30 avril 1624 pour exposer la détresse de « tant de povres gens qui, pour en dire comme il en est, ne se rass[as]ient le plus souvent qu'avec des ourties et autres herbes qu'ils font bouillir et les mangent sans sel, sans fil de grasse, voire la plus part sans pain — seulement pour contenter et remplir l'estomach — la misère est plus grande qu'elle ne peut être exprimée. » L'exode est tel (vers la Prusse et même vers l'Amérique) que, joint à la famine et aux décès militaires, il réduit à presque rien la population palatine.

La paix de Westphalie suspendit les misères du pays. Le nouvel électeur (un huitième électorat était créé pour rendre au Palatin son titre, sans déposséder le récent électeur de Bavière), Charles-Louis, sera le restaurateur du *Palatinat*. Par sa large tolérance, son intelligence des besoins pressants et durables du pays, son long règne de quarante-huit ans (1632-1680)¹, il s'identifie avec la dernière période heureuse de l'électorat au XVII^e siècle. Les rapports avec la France deviennent plus serrés, mais aussi plus tendus ; l'histoire du Palatinat rentre dans l'histoire générale de l'Europe.

L'électeur commence par la restauration de Mannheim, dont il renouvelle en 1652 les privilèges ; puis il s'attache à rétablir dans l'ensemble du pays la culture délaissée, l'industrie ruinée. L'appel à de nouveaux colons actifs et besogneux s'impose. La région délimitée par Landau, Germersheim, Bergzabern est une des premières à être colonisée. Billigheim, sur la Klinbach, reçoit le 5 août 1664 une longue charte en français² : aucun impôt durant trois ans, aucune corvée pendant dix ans, dispense « de sortir avec les milices », autonomie municipale, bourses pour les écoliers, etc.

1. Comme simple comte palatin d'abord, comme électeur à partir de 1648.

2. *Concession donnée aux nouveaux venus du Pais de Lallœuve, imprimée à Heidelberg par Aegide Walter l'année 1664, plaquette in-4°.* — Le pays de Lallœuve ou de la Lœve, parfois appelé de l'alleu, est la région du confluent de la Lys et de la Lawe, qui a sans doute donné son nom légèrement transformé au *pays* ; l'alleu n'aurait pas ici d'origine féodale.

Mais l'inquiétude renaît bientôt dans le pays. Le 3 septembre 1663, Son Altesse Électorale ordonne un jeûne à cause de « l'horrible approche des Turcs contre la Chrétienté ». Les voyait-on déjà sur le Rhin ou n'y avait-il là que manifestation de solidarité? — Il y a plus grave. Le 12 septembre 1666, un nouveau jeûne est promulgué dans l'Électorat « à cause de la contagion qui y règne [une épidémie de peste] et de la guerre qui y fait de lamentables ravages par les Lorrains ». En 1674, la campagne de Turenne a d'abord le Palatinat pour théâtre et l'Oberamt de Germersheim, dont fait partie Billigheim, est la proie des flammes. — Pendant cette période, le duché de Deux-Ponts est assez tranquille sous les successeurs de Jean II. Mais, à l'époque des Réunions, Louis XIV fait prononcer simultanément celle de la principauté de Sarrebruck et celle du duché de Deux-Ponts par la Chambre de Metz. A partir de 1683, les protestants sont tracassés ; les Jésuites se répandent dans le duché.

Le Palatinat électoral n'était pas absolument respecté ; Billigheim, tout proche du duché, était occupé dès le 3 avril 1680 par un régiment de cavalerie française. D'ailleurs, en 1685, la question de la succession palatine se posait : Charles, fils de Charles-Louis le restaurateur, mourait, et aux droits des Deux-Ponts-Neubourg, seuls héritiers mâles, Louis XIV opposait ceux de sa belle-sœur, Liselotte de Simmern, Charlotte-Élisabeth, la princesse palatine, sœur de l'électeur Charles et femme de Monsieur.

La même année, la révocation de l'Édit de Nantes était signée ; bon nombre de protestants malmenés par la politique des années antérieures n'avaient pas attendu l'acte suprême. Dès 1682, une colonie toute française est constituée entre Heidelberg et Mannheim, c'est Friedrichsfeld¹, fondé pour les colons sedanais, accrus plus tard par des nouveaux venus de Calais. — Le 3 août 1687, on inaugurait le temple et l'école. — Trois autres colonies s'intercalent entre 1685 et 1687 : Reilingen, Langenzell, Hilsbach.

L'ingérence du grand roi se fait de plus en plus directe dans l'Électorat. Un simple fait divers comme la curieuse affaire Cardel² en témoigne : c'est l'arrestation en terre électoral des auteurs d'un complot

1. A laquelle Fr. Walter, archiviste de Mannheim, a consacré une remarquable monographie fondée sur le riche dossier *Friedrichsfeld, Amt Schwezingen*, conservé au Generallandesarchiv de Karlsruhe. Voy. Fr. Walter, *Friedrichsfeld. Geschichte einer pfälzischen Hugenottenkolonie*. Mannheim, 1903, petit in-8°.

2. Dont on trouvera les documents essentiels dans la *Correspondance politique (Palatinat)* aux archives des Affaires étrangères.

qui semble bien entièrement sorti de l'imagination de son dénonciateur, un certain Des Valons. D'ailleurs, les princes de Deux-Ponts-Neubourg étaient catholiques et sympathisaient avec la politique religieuse de Louis XIV. Le 3 novembre 1685, l'abbé Morel, notre chargé d'affaires en Palatinat, écrit ces lignes : « Il (l'électeur) me demanda si la nouvelle de l'abolition de l'Édit de Nantes était véritable ; je lui répondis que je n'avois pas cette nouvelle de la part de V. M., mais que je l'avois par une autre voye. Il me dit qu'il en estoit bien ayse et qu'il souhaitteroit d'en pouvoir faire autant dans son Estat. — Je répartis qu'avec un peu de tems la chose pourroit luy estre facile, s'il acceptoit la déclaration de V. M. de remettre au pape la décision de la contestation qu'il a avec Madame, sur quoy il me dit qu'il falloit que je la luy fisse en forme, par escrit... »

L'accord sur la succession palatine échoua, comme on sait, et la guerre de la Ligue d'Augsbourg, ligue à laquelle adhéra l'électeur Philippe-Guillaume, eut pour premier théâtre le Palatinat. Occuper l'électorat était se saisir du territoire toujours contesté de la succession Simmern, le dévaster était en faire un glacis propre à arrêter les Impériaux. La dévastation fut organisée par Louvois et Chamlay, appliquée par Mélac avec une sauvagerie méthodique à jamais déplorable. Toute l'année 1689 fut occupée à ces fâcheux ravages : en janvier, on fait sauter le château des électeurs à Heidelberg, 400 maisons brûlent ; puis c'est le tour de bourgades de la rive gauche du Rhin (Kaiserslautern, Durckheim, Saint-Lambert, etc...). En juin, c'est Worms et Spire qui flambent, au moins partiellement. — Mannheim fut démoli systématiquement. — Un exode général commença vers le Brandebourg et, dès le 25 mai 1689, Frédéric III promulguait les *Privilèges accordés... à la colonie de la ville de Mannheim et autres réfugiés du Palatinat*.

Le traité de Ryswick (1697) laisse l'Électorat au fils de Philippe-Guillaume, mort en 1690, Jean-Guillaume, qui, pour régler la succession, s'engageait à verser à Madame la somme de 300,000 écus. Des Réunions, Louis XIV ne gardait que Strasbourg, sans contestation des Impériaux. — Mais, dès l'année suivante, un édit électoral comparable à notre édit de révocation atteignait cruellement les protestants du Palatinat.

III

LE XVIII^e SIÈCLE. — RETOUR SUR L'ÉVOLUTION INTÉRIEURE DU REFUGE

Le XVIII^e siècle est plus calme, mais divers facteurs préparent la dis-

solution des paroisses réfugiées. Jamais d'ailleurs celles-ci ne purent compter sur un développement régulier.

Le premier obstacle est le rôle du souverain ; au début, il est le protecteur, mais il est aussi l'évêque du dehors ; il nomme et révoque les pasteurs et instituteurs ; il légifère en matière de discipline ecclésiastique, et contrôle la vie des Églises. — Passe encore si le prince est un coreligionnaire, mais il est souvent adversaire déclaré : luthérien ou catholique, hostile aux réfugiés calvinistes, tout en désirant les garder comme colons ; de là des démarches contradictoires. En tout cas, son vœu est de les voir se fondre dans l'élément allemand.

Il est fortement aidé par le *Sénat ecclésiastique* créé en 1564 par Frédéric III. Ce corps servait d'intermédiaire entre l'électeur et les Églises, transmettait les ordres, inspectait, tranchait les cas litigieux. Il suivra la politique de fusion des princes du XVIII^e siècle en refusant toujours plus nettement d'entretenir des pasteurs et instituteurs de langue française. Tantôt sa tutelle est tracassière, tantôt c'est l'indifférence radicale. Le Sénat ecclésiastique représente le second facteur d'extinction des paroisses réformées.

Le troisième est l'Église luthérienne ; jamais la sympathie n'avait été très forte entre les deux branches de la Réforme continentale. En Allemagne, les luthériens avaient bénéficié de la paix d'Augsbourg (1555) et regardaient volontiers les réformés comme des sortes de libres penseurs. La controverse fut âpre de part et d'autre, notamment en Palatinat (où le calvinisme fut très vite représenté), malgré les tentatives de rapprochement qui se manifestèrent dès le règne du bon électeur Frédéric III. — Le synode de Heidelberg tenu en octobre 1586 se demande si un réformé peut assister à la cène des luthériens et répond par la négative : « Il ne suffit pas d'embrasser en son cœur la pureté de doctrine, mais il faut la témoigner extérieurement... »

Si les calvinistes se concentrent dans le respect d'une discipline à la genevoise, écartant tout compromis, tout plaisir mondain, la danse par exemple, c'est qu'ils veulent rester eux-mêmes, résister même à la réunion avec leurs frères les réformés allemands. Il faut maintenir la langue, les traditions, et cet héroïque effort dure plus de deux siècles et demi.

Le grand adversaire reste le catholicisme ; c'est, en somme, lui qui leur a fait quitter la France et les Pays-Bas ; c'est lui qui, avec la dynastie de Neubourg, poursuit leur ruine religieuse. Avec lui, moins encore de compromis qu'avec le luthéranisme. Le synode de Frankenthal (mai

1587) reçoit cette demande : une femme et ses enfants sont réfugiés, le père est resté en France et s'y est converti ; il exige leur retour ; doivent-ils le rejoindre ? — Non ; femme et enfants sont partis à l'instigation de leur mari et père ; la femme a contracté avec son mari une alliance temporelle, mais avec Dieu une alliance éternelle. D'après le texte, la question paraît d'ailleurs hypothétique, mais « la Papauté » reste toujours, dans l'ensemble et le détail, le domaine de l'idolâtrie que doivent abominer et fuir les purs croyants.

Notons d'ailleurs que la rigueur morale et religieuse des calvinistes réfugiés se tempère dans l'application par beaucoup de tact et de charité. On cherche à éviter aux coupables, même de droit commun, qui ont avoué leur faute, une humiliation trop publique ; on fait tout pour réconcilier les familles désunies ; on soutient activement les pauvres, les écoliers ; on se rapproche souvent des luthériens, en qui l'on reconnaît des demi-frères en la foi ; il y aurait une foule de traits édifiants et charmants à glaner dans les Protocoles, ou procès-verbaux de consistoires et de synodes.

Résumons maintenant l'histoire de la lente décadence des communautés. Au lendemain du traité de Ryswick, Jean-Guillaume publie deux édits (juin 1698, mars 1699) interdisant l'entrée du Palatinat à de nouveaux réfugiés et menaçant de faire partir ceux qui s'y trouvent, attendu que le refuge déplaît à Louis XIV et que le ressentiment du roi pourrait avoir de fâcheux effets. D'autre part, le 31 octobre 1698, il confirme avec d'insignifiantes modifications les privilèges de Billigheim. Il craint à la fois l'ingérence de Louis XIV et l'exode de colons utiles. — En tout cas, il poursuit une politique catholique en consacrant le 29 octobre 1698 toutes les églises à un triple simultaneum, les catholiques bénéficiant par là des édifices protestants. Quelques jours auparavant, le 10 octobre, Jean-Guillaume avait sans bruit remplacé l'administration protestante des biens confessionnels par une commission non confessionnelle, n'offrant aucune garantie aux réformés.

D'ailleurs, Jean-Guillaume ne semble pas avoir bien vivement persécuté les réfugiés ; il se contenta généralement de ne pas les soutenir. Ce désintéressement assez hostile continua sous les longs règnes de son fils Charles-Philippe (1716-1742) et de son cousin éloigné Charles-Théodore, le dernier héritier de l'électorat palatin, qui réunit en 1777 les droits de tous les Witteslbach en devenant électeur de Bavière. Le Palatinat n'a plus dès lors qu'une existence subordonnée. Le duché de

Deux-Ponts où règne alors la dynastie suédoise en la personne de Charles XII entretenait le Refuge français avec une large tolérance.

Quelques détails sur les communautés. A Frankenthal, les réformés wallons et allemands ont changé respectivement de temples, les Wallons cédant un édifice en assez bon état contre un bâtiment à demi brûlé. Leurs demandes de pasteurs n'obtiennent que des réponses dilatoires au point que, le 12 août 1736, le consistoire wallon écrit aux sénateurs ecclésiastiques qu'« on voyoit bien par leur long silence qu'il n'y avoit point de justice à espérer pour leur Église de leur part et qu'ils trainoient de prendre une formelle résolution pour ou contre leur Église dans l'attente qu'elle diminueroit toujours de plus en plus et qu'elle s'éteindroit entièrement ». Le pasteur allemand Room se charge bien de donner à la paroisse wallonne quelques prédications, mais s'il faut en croire les Wallons, qui peut-être exagèrent, « il savoit si peu de françois qu'il a été obligé de prendre des leçons chez le maître d'école pour apprendre à lire. Aussi, tout ce qu'il a fait pour cette Église a été de lire assés mal un sermon... de quinze en quinze jours. » Toujours négligés, les réformés de langue française s'adressent aux *Hauts-Garants* des droits que le traité de Westphalie avait établis : le *Corps protestant* de Ratisbonne, l'électeur de Brandebourg devenu roi de Prusse et les États-Généraux de La Haye. Frédéric II intervint, mais sans aboutir à mieux qu'à rouvrir un exode protestant vers le Brandebourg.

La situation générale des paroisses réfugiées continua à décliner. Dans une *Relation de la situation présente des Églises wallonnes du Palatinat et en particulier de la décadence de celles de Billickheim et de Frankenthal*, rédigée à Mannheim en 1755 et conservée à la Bibliothèque wallonne de Leyde, il est dit « qu'une bonne partie desdites églises ont été entièrement éteintes, comme celles de Friederichsfeldt, de Saint-Lambert, de Oggersheim, de Friesenheim, etc... ». En 1778, Frankenthal ne compte plus que « seize familles, outre quelques ouvriers, formant en tout quarante-neuf communicants ». Mannheim et Otterberg étaient restées en meilleure posture ; ville de résidence, la première jouissait d'un régime assez libéral ; la seconde avait eu à sa tête deux hommes de cœur, les Engelmann père et fils, qui l'avait relevée après le « brûlement ».

Les colons, assez découragés, n'avaient plus en général leur ancienne ferveur calviniste ; le vent soufflait à un latitudinarisme assez dangereux pour des Églises dont l'existence distincte reposait sur la rigueur

doctrinale et la discipline religieuse. Nous avons une curieuse image de ces églises dans le *Voyage philosophique* fait en Palatinat par de Bock dans le courant de 1782. Il séjourne à Frankenthal : « J'eus le plaisir d'y voir un curé catholique boire avec un ministre réformé, nous accompagner au temple et monter en badinant dans la chaire pendant que je chantois en bas un psaume de Marot. » A Mannheim, il s'attendrit, avec le don des larmes propre au XVIII^e siècle, en assistant à un sermon du pasteur Kilian : « Il joint à la figure la plus intéressante un son de voix qui va droit au cœur ; plus philosophe que prêtre, cet honnête ministre croit que la façon la plus utile d'adorer l'Être suprême c'est de faire du bien et d'aimer ses semblables. Aussi ne dispute-t-il jamais sur les dogmes inintelligibles, il ne s'occupe au contraire que du soin de rendre les hommes meilleurs et de leur inspirer cette charité vive et ardente dont son cœur bienfaisant paroît enflammé... » Supposons que de Bock n'ait jugé qu'assez superficiellement, comme d'Alembert à Genève, les hommes et les choses, toujours est-il que les paroisses du refuge ne pouvaient échapper absolument à la « sensibilité » générale du XVIII^e siècle, à son tour d'esprit.

IV

L'OCCUPATION FRANÇAISE

A l'extrême fin du XVIII^e siècle, un retour de fortune ranima quelques-unes des communautés. Dès la première année des guerres de la Révolution (1792), les Français occupent le duché de Deux-Ponts ; le duc Charles-Auguste-Christian (1746-1795) se réfugie à Mannheim. Entre les 28 et 30 novembre se livre le combat de Moorlautern près d'Otterberg. En 1795, le traité de Bâle nous reconnaît la rive gauche du Rhin ; le Palatinat devient français.

Le personnage central de la province est alors Jeanbon Saint-André. Ancien pasteur, ancien conventionnel, il devient le 22 frimaire an X préfet du Mont-Tonnerre et s'adapte à son œuvre avec une brillante énergie. Au courant du Refuge, il éprouve sans doute de la sympathie pour les colons qui sont ses coreligionnaires, mais il agit plus encore, semble-t-il, en homme politique désireux de maintenir et de propager le français en pays occupé. Otterberg a beaucoup souffert de la guerre et des réquisitions : de 1,500 habitants avant les hostilités, sa population est tombée en 1796 à 800 ; la paroisse française est plus que jamais menacée de fusion avec les réformés allemands du voisinage. Jeanbon

Saint-André intervient et réussit à la maintenir encore quelques années ; il s'intéresse de même à l'église de Deux-Ponts et patronne la candidature du dernier pasteur français de la paroisse, Pierre Tachard, que le ministre des Cultes, Bigot de Préameneu, fait nommer par décret impérial du 13 novembre 1811, après une vacance qui remontait à la fin du siècle précédent.

Mais l'œuvre est éphémère et le régime français tombe en deux étapes. Le premier traité de Paris nous enlève la presque totalité du Palatinat, le second nous retire encore Landau. Dès lors, le mouvement de fusion avec les Allemands se précipite, fortifié par le mouvement d'union évangélique au moins partielle entre luthériens et réformés. Heidelberg, d'ailleurs en terre badoise depuis 1802, avait réalisé la fusion des deux églises réformées. Le dernier pasteur de Frankenthal, Mayer, dessert la paroisse wallonne jusqu'en 1815 ; Tachard cesse la même année ses services à Deux-Ponts. A Otterberg, l'église française dirigée depuis 1794 par Bernard de Félice voit la réunion s'opérer par décret le 15 septembre 1817 après 238 ans d'existence distincte. Celle de Mannheim, qui résiste le plus longtemps, s'unit aux Allemands le 7 octobre 1821 après un dernier culte en français et salue avec joie à la fin de son *Protocole* la réunion évangélique plus générale entre calvinistes et luthériens. Les colonies avaient vécu.

CONCLUSION

Tandis que diverses paroisses françaises disséminées en Allemagne : Berlin, Francfort, Friedrichsdorf-en-Taunus, Hambourg, Hanau, ont traversé tout le XIX^e siècle et l'ont parfois dépassé¹, les Églises franco-wallonnes du Palatinat n'ont pu survivre au début du même siècle. Les raisons doivent en paraître simples. Aucun pays allemand n'a été aussi bouleversé peut-être que le Palatinat, aucun n'a si souvent changé de régime religieux. Les réfugiés ont été, d'une part, tracassés par les luthériens et les catholiques, d'autre part lentement absorbés par les réformés allemands, leurs voisins confessionnels. Nul doute que, s'ils avaient pu conserver leurs églises, leurs pasteurs, leurs institu-

1. La plus durable des colonies séparées a été celle de Friedrichsdorf dans le Taunus. Le gouvernement allemand lui-même s'est efforcé jusqu'à la guerre de conserver un flot de langue française dans l'Empire ; mais à la longue les mariages entre colons, peu nombreux, ont altéré le groupe ; les mariages mixtes ont commencé et l'allemand a peu à peu détrôné le français.

teurs et s'ils avaient été assez nombreux pour se marier entre colons de paroisses distinctes ou simplement entre familles non liées par le sang, ils auraient pu survivre, tant a été forte et patiente leur opiniâtreté de calvinistes et d'hommes du nord — en majorité — à se défendre contre l'infiltration, puis contre la fusion. Avoir résisté près de trois siècles en de pareilles conditions n'est pas un léger honneur.

Qui parcourt aujourd'hui les sites en général charmants de ces anciennes paroisses n'y trouve plus de traces bien directes du Refuge. Quelques noms français surnagent : les Cherdron, les Dehoust, les Profit, etc. D'autres, plus nombreux, se sont germanisés par traduction ou par simple évolution phonétique, tel un Chenebenoist devenu Schembeno. On les retrouve assez aisément, et les Allemands, bons philologues, n'y ont pas manqué¹. Deux souvenirs matériels demeurent cependant : l'existence même ou, du moins, le développement des bourgades et villes du refuge, dans l'ordre d'installation : Frankenthal, Schœnau, Saint-Lambert (Lamprecht-Grevenhausen), Otterberg, Annweiler, Mannheim, Billigheim, Friedrichsfeld, avec parfois une *Wallo-nengasse* qui rappelle le passé ; puis l'industrie drapière, toujours vivante, qui évoque l'exode des tisserands du nord². Mais, en définitive, l'intérêt de cette longue histoire repose plus sur les vicissitudes de son évolution que sur les bien rares survivances du Refuge.

André PAUL.

1. Cf. l'opuscule de Ph. Keiper, *Französische Familiennamen in der Pfalz*. Kaiserslautern, 1891, in-8°.

2. Cf. *Die Entwicklung der Tuchindustrie in Lambrecht* von Friedrich Buhler. Leipzig, 1914, in-8°.

MÉLANGES

CHARLEMAGNE ET LA PALESTINE

La question si controversée des rapports de Charlemagne avec la Palestine vient d'être traitée de nouveau et presque simultanément par M. Kleinclausz en France¹ et par M. Einar Joranson en Amérique². Par des voies un peu différentes, ils ont abouti aux mêmes conclusions négatives, que les titres de leurs études indiquent suffisamment ; ils se sont attachés à ruiner les arguments présentés par M. Vasiliev³ et par moi-même⁴ en faveur de l'existence en Palestine sous Charlemagne d'un régime établi avec le consentement du calife, et que j'avais cru devoir désigner sous le nom de « protectorat ».

D'après MM. Kleinclausz et Joranson, rien dans nos sources n'autorise une pareille conclusion : le protectorat de Charlemagne est une légende analogue à celle de son voyage à Jérusalem, et dont l'auteur responsable est le moine de Saint-Gall⁵.

Ces deux études, très remarquables par leur documentation et leur effort critique, m'ont rendu le grand service de m'amener moi-même à réviser les arguments que j'avais présentés au Congrès de Syrie, il y a neuf ans. Mes honorables contradicteurs ont signalé dans mon travail des affirmations contestables et même certaines erreurs regrettables que je reconnais bien volontiers. C'est bien le 23 décembre 800, et non le 30 novembre, comme je l'avais écrit, que les envoyés du patriarche de Jérusalem sont venus trouver Charlemagne à Rome. De même, dans le texte célèbre de la *Vita Caroli*,

1. A. Kleinclausz, *La légende du protectorat de Charlemagne sur la terre sainte* (Syria, 1926, p. 211-233).

2. Einar Joranson, *The alleged Frankish protectorate in Palestine* (American Historical Review, 1927, p. 241-261).

3. Vasiliev, *Karl Velikij i Kharoun-ar-Raschid* (Vizantijski Vremennik, XX, 1914, p. 64-116).

4. Louis Bréhier, *L'Église et l'Orient. Les Croisades*, 4^e édit., 1921, p. 22-34. — *Les origines des rapports entre la France et la Syrie. Le protectorat de Charlemagne* (Congrès français de la Syrie à Marseille, 1919, fasc. II, p. 15-39).

5. Moine de Saint-Gall, II, 8-9 (*M. G. S. S.*, II, p. 753).

chap. xvi, Éginhard distingue mieux que je ne l'avais indiqué les deux ambassades de Charlemagne au calife, en 797 et en 802. J'ai cru à tort que dans l'affaire de l'addition du « Filioque » au symbole, soumise par les moines du Mont des Oliviers à Léon III, Charlemagne était intervenu comme un arbitre. J'avais pensé aussi qu'il était possible de préciser les détails sommaires donnés par les Annales royales sur les négociations recueillies par des sources postérieures : l'autorité de ces sources (*Annales Altahenses majores*, Poète saxon, Hugue de Fleury, etc...) étant suspecte, il est clair qu'il ne faut tenir aucun compte de leurs affirmations. Enfin, je reconnais que l'expression de « protectorat » prête à équivoque : bien que j'aie insisté sur ce fait que « la souveraineté politique du calife n'était pas en cause » et que « l'intervention de Charlemagne devait se borner à la protection qui s'exerçait par voie diplomatique et à l'envoi de subsides et de secours matériels de toute espèce¹ », je me suis laissé entraîner à raisonner sur ce protectorat comme s'il avait été une institution bien définie et d'un fonctionnement régulier. Il vaut donc mieux renoncer à ce mot de « protectorat » qui a dans le langage courant une acception trop précise et ne fait qu'obscurcir la question.

Cependant, tout en reconnaissant le bien-fondé de ces critiques, je ne puis accepter sans réserve les conclusions de MM. Kleinclausz et Joranson, et je crois, après avoir tenu compte de leurs très justes observations, que le problème mérite d'être revisé. A mon sens, trois séries distinctes de faits intéressent la solution qu'on adoptera : les sévices exercés par les Arabes contre les chrétiens de Palestine ; les ambassades échangées entre Charlemagne, le calife et le patriarche de Jérusalem ; les fondations franques en Palestine au ix^e siècle. Entre ces trois séries de faits, j'aperçois des relations étroites et je ne m'explique pas le sens des neuf ambassades échangées en vingt ans si elles n'ont pas eu pour objet d'améliorer la condition des chrétiens et de permettre les fondations de Charlemagne en Palestine. A l'égard de ces trois séries de faits, la position de Kleinclausz et de Joranson est très nette : ils nient purement et simplement les sévices contre les chrétiens ; ils voient dans les négociations, dont ils s'attachent à diminuer la portée, un simple échange de politesses résultant d'ailleurs d'intérêts politiques communs en face de Byzance et des Ommiades d'Espagne ; enfin, Joranson réduit à presque rien l'action de Charlemagne en Palestine, tandis que Kleinclausz avoue que son entente avec le calife a certainement contribué à la prospérité de la chrétienté de Terre Sainte au ix^e siècle.

I. — Les cas de sévices contre les chrétiens que j'avais rassemblés² sont rejetés comme des faits divers sans valeur (il s'agit d'une conversion forcée

1. *L'Église et l'Orient*, p. 26.

2. Plus spécialement dans la *Situation des chrétiens de Palestine à la fin du VIII^e siècle* (*Le Moyen âge*, XXI, 1919).

à l'islam, du martyr d'un musulman converti au christianisme et du pillage du monastère de Saint-Sabas par les Bédouins en 796). En admettant ce dernier fait, Joranson s'étonne que, si les autorités locales étaient impuissantes à en empêcher le retour, les chrétiens de Palestine aient pu croire que la protection lointaine de Charlemagne serait plus efficace ; je pense, au contraire, que cette supposition n'a rien de déraisonnable et je suis frappé du fait qu'en 800 un moine de ce même monastère de Saint-Sabas, ravagé quatre ans plus tôt, figurait dans l'ambassade envoyée à Charlemagne par le patriarche¹.

A vrai dire, la situation des chrétiens de Palestine était précaire depuis le début même de la conquête arabe. Leur statut juridique avait été déterminé par des règlements attribués au calife Omar et qui comprenaient des obligations fiscales et toute une série de prohibitions². Un corps de police organisé dans les grandes villes au temps des Ommiades était chargé de faire respecter ces règlements, mais leur application était plus ou moins rigoureuse suivant les époques et dépendait de l'arbitraire des autorités locales³. D'une manière générale, la situation des chrétiens était instable et précaire et il ne leur était guère possible d'obtenir justice contre un musulman⁴. Aux faits dont la valeur a été contestée, je puis en ajouter d'autres qui me paraissent des plus significatifs.

A Nazareth, à l'époque du pèlerinage de Saint-Willibald (724-726), les Musulmans exercent un véritable chantage sur les chrétiens en les obligeant à racheter leur église, sous peine de la voir démolie⁵. En 749, l'émir Abdallah augmente le chiffre du tribut payé par les chrétiens et qui frappe les moines de toute catégorie et même les reclus ; il fait timbrer de son sceau les vases sacrés des églises et incite les Juifs à les acheter⁶, puis en 758 il fait abattre les croix qui surmontaient les églises, interdit les assemblées nocturnes et l'enseignement⁷. La suspicion dont le clergé chrétien était l'objet nous est surtout révélée par la réponse faite par le clergé des trois patriarchats d'Orient à la lettre synodale que Tarsios, patriarche de Constantinople, leur avait adressée après son intronisation, en 787⁸. Les messagers de Byzance furent arrêtés par des moines qui leur remontrèrent que, s'ils tentaient de porter leurs missives aux patriarches, ils encourraient l'inimitié des Arabes et exposeraient les églises d'Orient aux plus graves dangers. Il fut décidé que les deux « syncelles » des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche se rendraient à Constantinople avec les messagers « pour dire de vive voix

1. *Annales Laurissenses majores 800* (M. G. S. S., I, p. 188).

2. Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, 1912, I, p. 240.

3. Huart, I, p. 261 et 363.

4. Huart, I, p. 241.

5. Tobler, *Itinera hierosolymitana*, I, p. 260.

6. Theophanes, *Chronographia*, A. 6249 (édit. de Boor, I, p. 430).

7. *Ibid.*, A. 6258 (édit. de Boor, I, p. 439).

8. Mansi, *Concilia*, XII, p. 1127-1134.

ce qu'il ne serait pas opportun d'écrire ». La même lettre rappelle que le patriarche de Jérusalem a été exilé à deux milles de son siège à la suite d'une accusation sans portée. Elle ajoute que, si les trois patriarches d'Orient ne peuvent assister au concile projeté (pour la restauration du culte des images), leur absence ne sera pas volontaire, mais due aux menaces et aux violences des Sarrasins. Ce fut pour la même raison qu'ils n'avaient pu assister au sixième concile oecuménique (en 680). Ce texte important nous montre donc que, quelques années avant les échanges d'ambassades entre Charlemagne et l'Orient, la situation des chrétiens était loin d'être satisfaisante.

Une preuve de cette instabilité nous est fournie par les événements graves qui se passèrent en Syrie et en Palestine au lendemain de la mort d'Haroun-al-Raschid en 809, au cours de la guerre civile qui éclata entre ses deux fils, Mohammed El-Emin, le fils de la sultane Zobeida, et Abdallah El-Mamoun, né d'une esclave persane¹. Le chroniqueur Théophanes, bien informé de tout ce qui concerne l'Orient, nous montre cette guerre s'étendant à la Syrie, à l'Égypte, à l'Afrique. Les églises de Jérusalem furent dévastées, ainsi que les monastères des Saints-Chariton et Cyriaque, celui de Saint-Sabas, celui de Saint-Euthyme, celui de Saint-Théodose. Cet état d'anarchie accompagné de violences dura cinq ans². Un grand nombre de moines et de laïques de Palestine et de Syrie se réfugièrent dans l'île de Chypre en 813 et plusieurs vinrent à Constantinople, où l'empereur Michel Rhangabé et le patriarche Nicéphore les recueillirent et leur assignèrent un monastère comme logement, faisant en même temps envoyer un talent d'or aux réfugiés de Chypre. Au cours des troubles, les églises de Jérusalem et, en particulier, le Saint-Sépulcre eurent à souffrir³. Un document contemporain, dont nous verrons bientôt l'importance et qui est d'origine franque, le « *Commematorium de Casis Dei...* », confirme la dévastation du monastère de Saint-Théodose, dont beaucoup de moines furent tués, tandis que deux églises voisines étaient démolies de fond en comble⁴.

Ces faits nous prouvent que, même après les négociations entre Charlemagne et Haroun-al-Raschid, la situation des chrétiens était encore assez précaire. Ils semblent même infirmer l'hypothèse d'une action efficace de Charlemagne en faveur des chrétiens de Palestine. Lorsque, deux ans plus tard, l'ordre fut rétabli en Orient, on voit encore (vers 815) les Arabes imposer une lourde amende aux églises de Jérusalem et le patriarche envoyer son « syncelle » Michel à Rome pour que le pape « pût étendre sa main secourable sur l'Église de Dieu en péril⁵ ». On sera peut-être tenté d'en conclure

1. Huart, I, p. 298.

2. Théophanes, A. 6301 (édit. de Boor, I, p. 484).

3. *Ibid.*, A. 6305 (édit. de Boor, I, p. 499).

4. Tobler, *Itinera hierosolym.*, I, p. 303.

5. Vie de Michel le Syncelle, édit. Schmitt (*Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, 1906, XI, p. 232-233).

que, si Charlemagne s'est montré incapable d'épargner ces épreuves aux chrétiens, c'est qu'il n'avait reçu du calife aucune promesse à cet égard ; mais il est trop évident qu'un bouleversement aussi grand que celui qui agita l'Orient après la mort d'Haroun-al-Raschid rendait illusoires toutes les promesses et tous les traités. Ce fut seulement lorsque le calme fut revenu en Orient que les effets bienfaisants de ces promesses, si elles ont été faites, ont commencé à se faire sentir.

Il résulte de cet ensemble de faits que, dans la question des rapports entre Charlemagne et la Palestine, on ne peut négliger l'élément important qu'est la situation précaire des chrétiens sous la domination arabe.

II. — On sait que nous connaissons exclusivement par les sources franques et avant tout par les Annales royales de caractère officiel les rapports diplomatiques entre Charlemagne et l'Orient. Du silence des chroniqueurs arabes, l'historien russe Bartold a conclu à la fausseté de ce témoignage¹ et pense même qu'il est très possible que le calife Haroun-al-Raschid ait ignoré jusqu'à l'existence de Charlemagne. Kleinclausz et Joranson refusent avec raison d'admettre cette conclusion : c'est un fait bien connu que les chroniqueurs arabes connaissent mal l'Occident, et, au XI^e siècle, le chrétien arabe Yahya-ibn-Saïd d'Antioche avoue que depuis le pape Agathon (678-681) il ne possède pas avec certitude la liste des « patriarches de Rome² ».

Mais, si l'on admet l'authenticité des neuf ambassades mentionnées par les annales franques entre 797 et 807, il s'agit de savoir quels renseignements positifs on peut tirer de ce témoignage.

La première ambassade envoyée par Charlemagne au calife, en 797, et qui ne devait revenir qu'au bout de quatre ans, en 801, avait pour but avoué de solliciter le don d'un éléphant³. La question controversée est de savoir si, sur sa route, cette ambassade s'est arrêtée à Jérusalem, ce qui montrerait un premier contact entre le roi franc et la Palestine. Les *Miracula Sancti Genesii*, composés au monastère de Reichenau sous l'abbé Erlebold (822-838), l'affirment⁴. De leur récit il résulte que Gebhard, comte de Trévise, ayant envoyé deux clercs à Jérusalem pour demander des reliques de saint Genès et de saint Eugène, ils firent route avec la mission de Charlemagne jusqu'en Palestine et, y ayant attendu en vain son retour, regagnèrent l'Italie⁵. Joranson rejette formellement ce témoignage et pense que l'auteur des « *Miracula* » a mélangé au récit du voyage des clercs de Trévise des détails pris dans les Annales royales et la *Vita Caroli*. De ce fait, il n'apporte aucune

1. Bartold, *Karl Veliki i Charoun-ar-Raschid* (Christianskij Vostok, I). Saint-Petersbourg, 1912, p. 69-94.

2. *Histoire de Yahya-ibn-Saïd*, édit. Vasiliev (*Patrologia Orientalis*, 1924, XVIII, p. 707).

3. *Ann. Lauriss. maj.* (M. G. S. S., I, p. 190). Le cadeau d'un éléphant est mentionné par Eginhard, *Vita Caroli*, chap. xvi, édit. Halphen.

4. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, p. 283.

5. *Miracula Sancti Genesii* (M. G. S. S., I, p. 170).

preuve, bien que cette jonction des deux ambassades apparaisse comme assez naturelle à une époque où la sécurité des voyageurs n'était guère assurée.

C'est dans l'intervalle entre le départ et le retour de la première ambassade franque qu'ont lieu les premiers pourparlers entre le patriarche de Jérusalem et Charlemagne : en 799, arrivée à Aix-la-Chapelle d'un moine de Jérusalem apportant la bénédiction du patriarche et des reliques du Saint-Sépulcre, puis renvoi de ce moine, accompagné du prêtre palatin Zacharie, chargé de dons pour les lieux saints¹ ; le 23 décembre 800, à Rome, le jour même où le pape Léon III présenta sa justification à l'assemblée des Francs, retour de Zacharie, accompagné de deux moines, l'un du Mont des Oliviers, l'autre de Saint-Sabas², chargés de remettre à Charles, « en témoignage de bénédiction » (*benedictionis causa*), les clefs du Saint-Sépulcre et du Calvaire, les clefs de la cité et du Mont avec l'étendard ; leur séjour auprès de Charles dura jusqu'au mois d'avril 801³. Quel est le sens de ces trois ambassades ? Si l'on s'en tient au seul récit très bref des *Annales*, elles apparaissent comme de simples échanges de politesses dont on ignore la raison. Si, au contraire, on les rapproche des faits que nous a révélés notre enquête sur la situation des chrétiens de Palestine, tout s'éclaire, et l'on est bien obligé d'admettre que l'idée a dû venir au patriarche de Jérusalem de solliciter la protection de Charlemagne.

Joranson s'en tient à la lettre même des *Annales* : pour lui, à la bénédiction du patriarche, Charles a répondu par l'envoi de dons au Saint-Sépulcre et le patriarche a renchéri sur cette politesse par sa mission de l'an 800 ; rien n'indique qu'une demande de protection ait été adressée. En réalité, la solution du problème dépend de la manière dont on interprète le sens des dons apportés à Rome en 800 et qui ont frappé suffisamment les contemporains pour que dans une lettre à Gisele, sœur de l'empereur, Alcuin, se félicitant des derniers événements, mette sur le même plan le couronnement impérial de Charles, la justification du pape et l'ambassade si honorable (pour le roi) de la sainte cité de Jérusalem⁴. Une simple manifestation de courtoisie de la part du patriarche eût-elle suffi à autoriser ce rapprochement ?

Kleinclausz admet le texte des *Annales Laurissenses*, mais en y ajoutant deux gloses de la *Chronique dite d'Aniane* qui lui servent à donner une interprétation nouvelle du texte :

Claves etiam civitatis et montis [Sion] cum vexillo [crucis] detulerunt.

1. *Ann. Lauriss. maj.* (*M. G. S. S.*, I, p. 186).

2. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'un des moines (celui du Mont des Oliviers) représente un monastère latin, l'autre (celui de Saint-Sabas) un monastère grec.

3. *Ann. Lauriss. maj.* (*M. G. S. S.*, I, p. 188).

4. « *Gratias Deo agens de exaltatione excellentissimi domini mei David et de prosperitate apostolici viri et de legatione honesta sanctae civitatis in qua salvator noster mundum suo sanguine redimere dignatus est.* » *Alcuini Epistolae*, n° 214, édit. Jaffé, *Epistolae Karolini aevi*, Berlin, 1895, II, p. 358.

Joranson constate une divergence entre les *Annales Laurissenses* et les *Annales qui dicuntur Einhardi*, qui en constituent jusqu'en 801 une revision :

Annales Lauriss. maj.

qui benedictionis causa claves sepulchri dominici ac loci calvariae, *claves etiam civitatis et montis* cum vexillo detulerunt.

Annales qui dicuntur Einhardi.

qui benedictionis gratia claves sepulchri dominici ac loci calvariae cum vexillo detulerunt.

Il reconnaît, d'ailleurs, qu'il est impossible de savoir pourquoi l'auteur de la revision a omis la mention des clefs de la cité et du Mont.

Mais, ce qui importe, c'est le sens donné à ces objets. Qu'ils aient une valeur symbolique et purement honorifique, c'est ce que tout le monde accorde¹, mais Kleinclausz et Joranson en ont peut-être trop amoindri la signification, chacun d'eux d'ailleurs par des arguments différents.

L'interprétation de Kleinclausz repose uniquement sur les deux variantes, empruntées à la *Chronique d'Aniane*, qu'il interpole dans le texte des *Annales Laurissenses* et qu'il déclare être « des gloses autorisées » (p. 217, n. 2). Si, en effet, nous lisons : « *claves etiam civitatis et montis* », nous traduirons : « les clefs de la cité et du mont », la cité désignant Jérusalem, le mont la montagne de Sion, laquelle, ainsi que le rappelle Kleinclausz, possédait son enceinte particulière. Si nous lisons, au contraire, avec Kleinclausz : « *claves etiam civitatis et montis Sion* », nous traduirons : « les clefs de la cité et montagne de Sion », les mots *civitatis* et *montis* désignant également l'enceinte de Sion.

Nous ferons remarquer que cette redondance : *civitatis et montis*, est bien surprenante et qu'il est sans exemple que, dans la terminologie du IX^e siècle, le mot *civitas* puisse désigner un simple quartier d'une ville. Mais, surtout, est-il légitime de faire état pour interpréter le texte des *Annales royales* de variantes appartenant à une chronique composée au moins après 817? Les variantes analogues que j'avais cru pouvoir proposer m'ont été sévèrement reprochées par Joranson et Kleinclausz lui-même (p. 216, n. 5) doute de la valeur des *Miracula S. Genesii*. Pour ces raisons, je crois la lecture de Kleinclausz, si ingénieuse soit-elle, impossible à admettre, et je vois dans la cité dont il est question la ville même de Jérusalem.

Acceptant la deuxième variante de la *Chronique d'Aniane* : (cum vexillo crucis), Kleinclausz transforme en une simple croix l'étendard traditionnel. De certains textes, dont plusieurs rapportés par Ducange, il infère que le mot (crucis) n'est pas indispensable et que (vexillum) isolé désigne soit le signe de la croix, soit la croix elle-même. Il en conclut que le patriarche a envoyé à Charles non un étendard, mais une croix, « très vraisemblablement une pièce d'orfèvrerie renfermant quelque parcelle de la vraie croix » (p. 218).

1. Vasiliev, *op. cit.*, p. 92. — L. Bréhier, *Congrès de Syrie*, p. 26.

On ne peut s'empêcher de remarquer que, si Charlemagne avait reçu de Jérusalem une relique quelconque de la Passion, il serait bien étonnant, étant donnée l'importance qu'on attachait alors à ces translations, de n'en trouver aucune mention dans les Annales royales. Quant au mot *vexillum* , il désigne en effet assez souvent la croix, mais ce sens particulier est toujours indiqué par le contexte, ce qui n'est pas le cas ici, à moins d'adopter l'interpolation : *crucis* .

Tout en faisant des réserves sur le passage omis par les *Annales d'Éginhard* et en paraissant assez disposé à supprimer le passage : *claves etiam civitatis et montis* , ce qui résoudrait le litige, Joranson s'en tient à la version traditionnelle considérée par Kleinclausz comme un contresens et traduit *vexillum* par bannière¹. Tout l'effort de son argumentation porte sur l'expression *benedictionis causa* , qui suffit, selon lui, à enlever à la démarche du patriarche toute signification politique. Si, en effet, l'envoi de ces emblèmes avait impliqué une demande de protection, le patriarche n'eût pu agir ainsi sans l'autorisation du calife. Si, au contraire, il s'agit d'une simple manifestation de piété, si ces dons sont envoyés comme des phylactères, comme des porte-bonheur, cette intervention du calife n'est plus indispensable et rien n'indique qu'elle ait eu lieu. Il en résulte qu'on ne peut établir aucune analogie, en dépit des apparences, entre la démarche du patriarche de Jérusalem et celle que venait de faire Léon III à son avènement, en 796, lorsqu'il envoya à Charlemagne « les clefs de la confession de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome² », renouvelant ainsi l'envoi des mêmes emblèmes par Grégoire III à Charles-Martel en 739³.

Que certains dons de l'ambassade de Jérusalem aient eu le caractère de « décorations pieuses » ou de phylactères, ce n'est pas douteux. Il est cependant difficile d'accorder ce sens aux clefs de la cité et du Mont, ainsi qu'à l'étendard qui, s'il n'est pas celui de Jérusalem, doit appartenir à la chrétienté de cette ville. Quoi qu'il en soit, et même en admettant l'explication de Joranson dans toute sa rigueur, on est bien obligé de constater que la réception d'un envoyé de Charlemagne à Jérusalem et son retour avec une légation du patriarche n'avaient pu échapper aux autorités musulmanes. Quand on se rappelle les précautions que prenait le clergé d'Orient treize ans plus tôt pour correspondre avec le patriarche de Constantinople⁴, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la facilité avec laquelle les ambassades s'échangent entre Charlemagne et Jérusalem (cinq entre 799 et 807) et de conclure que ce changement de situation ne peut être dû qu'à l'intervention d'une autorité supérieure qui ne peut être que celle du calife.

D'autre part, quelles raisons le patriarche de Jérusalem aurait-il eues de

1. « With a banner » (Joranson, p. 245).

2. *Ann. Lauriss. maj.* (M. G. S. S., I, p. 182).

3. Continuat. de Frédégaire (*M. G. Script. rer. meroving.* , II, p. 178-179).

4. Mansi, *Concilia* , XII, p. 1127-1134. Voir plus haut, p. 279, n. 8.

correspondre si fréquemment avec Charlemagne s'il n'avait pas eu la pensée d'invoquer sa protection et de solliciter ses secours? L'analogie de sa démarche avec celle de Grégoire III auprès de Charles-Martel, en 739, est contestée par Joranson, il n'a pas de peine à montrer qu'en effet la situation du pape de 739 et celle du patriarche de Jérusalem n'est pas la même, mais il attache une importance excessive au fait que les dons du patriarche sont transmis *benedictionis causa*. Sans doute, ces dons ne constituent pas « une investiture d'un protectorat », comme je l'avais écrit imprudemment, mais ils ne sont pas non plus une simple politesse banale, et leur caractère symbolique ne peut s'expliquer que par le parti pris par le patriarche de se placer sous le patronage moral de Charles.

III. — Ce qui corrobore cette explication, c'est la suite des événements et en particulier l'échange d'ambassades entre Charles et le calife qui succède aux légations de Jérusalem : en juin 801, l'arrivée d'un ambassadeur du calife accompagné d'un envoyé de l'émir d'Afrique, Ibrahim ben Aghlab, qui annoncent à Charles le retour de son ambassade de 797 avec le fameux éléphant¹ ; en 802, le départ du *missus* Ratbert, chargé par Charlemagne d'une mission auprès d'Haroun-al-Raschid et qui revint seulement en 806².

L'ambassade de Ratbert, dont les Annales royales mentionnent seulement le retour périlleux à travers la flotte byzantine qui croisait dans l'Adriatique, nous est connue, en outre, par un texte de la *Vita Caroli* d'Éginhard, dont l'interprétation a une importance décisive³. Parlant des rois dont Charlemagne a su se concilier l'amitié, Éginhard cite en particulier Haroun-al-Raschid, avec qui « les rapports furent si cordiaux que celui-ci attachait plus de prix à ses bonnes grâces qu'à l'amitié de tous les rois et de tous les princes du reste du monde, et n'avait d'attentions et de munificences que pour lui⁴ ». En faisant la part de l'exagération, il n'en reste pas moins que les bonnes dispositions du calife pour Charlemagne sont attestées par les somptueux cadeaux qu'il lui a adressés. Dans la suite de son récit, Éginhard rappelle les deux ambassades de Charlemagne au calife, celle de 797 qui aboutit à l'envoi de l'éléphant, et une autre qui ne peut être que celle de 802 et dont les résultats sont résumés ainsi :

Ac proinde cum legati ejus, quos cum donariis ad sacratissimum Domini ac salvatoris nostri sepulchrum locumque resurrectionis miserat, ad eum venissent et ei domini sui voluntatem indicassent, non solum quae petebantur fieri permisit, sed etiam sacrum illum et salutarem locum ut illius potestati adscriberetur concessit ; et revertentibus legatis suos adjungens, inter vestes et aromata et caeteras orientalium terrarum opes ingentia illi dona direxit...

1. *Ann. Lauriss. maj.* (M. G. S. S., I, p. 190).

2. *Ibid.*, p. 190.

3. Éginhard, *Vita Caroli*, 16, édit. Halphen, p. 46.

4. Trad. Halphen, p. 47.

Il résulte de ce texte que Charles a adressé au calife certaines demandes qui lui ont été accordées et qu'il y a ajouté de son propre gré le don du Saint-Sépulcre, sur lequel il lui a conféré une autorité désignée par l'expression de « potestas ».

Kleinclausz s'est efforcé de préciser la nature de la concession faite à Charlemagne. S'autorisant des renseignements donnés par l'itinéraire d'Arculf, vers 670, qui, dans l'édifice du Saint-Sépulcre, distingue nettement : 1° *Monumentum*, c'est-à-dire la rotonde monolithe, revêtue de marbre à l'extérieur, placée au centre de l'église circulaire ; 2° *Sepulcrum*, l'espace situé sur le flanc nord du monument et dans lequel fut déposé le corps du Sauveur¹, il affirme qu'Haroun-al-Raschid a donné à Charlemagne, non l'église du Saint-Sépulcre, ni même le monument, mais simplement l'espace dans lequel fut enseveli Jésus, *sacrum illum et salutarem locum*, désigné plus haut *locum resurrectionis*, et qui, d'après les mesures d'Arculf, a une longueur de sept pieds. Ce n'est donc que « le geste plein de noblesse d'un souverain à qui la tolérance était familière », mais dénué de toute importance politique. Cet endroit particulièrement vénérable étant le cœur même de l'édifice du Saint-Sépulcre, la relique insigne, l'élément essentiel du sanctuaire dont les autres constructions n'étaient que l'enveloppe, il sera toujours permis de supposer que l'autorité conférée sur ce lieu sacré supposait *ipso facto* un pouvoir sur l'ensemble de l'édifice. Enfin, en admettant même l'interprétation de Kleinclausz, il n'en reste pas moins que cette attribution du « lieu salubre » au pouvoir de Charlemagne, si étroit qu'on suppose l'espace concédé, était, de la part d'un calife musulman, une concession sans exemple ; elle ne pouvait que donner à Charlemagne un immense prestige auprès des chrétiens de Palestine et de ses propres sujets.

Joranson a sans doute senti ces difficultés, auxquelles on ne peut échapper si l'on admet d'une manière quelconque le témoignage d'Éginhard. S'autorisant des observations critiques présentées par Halphen sur la *Vita Caroli*², tout en rejetant les réserves faites par Ganshof sur ces conclusions³, il dénie simplement toute espèce de valeur à ce témoignage. Reproduisant une note critique de l'édition d'Halphen⁴, il pense qu'Éginhard a pris dans les Annales royales les renseignements sur les diverses ambassades, et qu'il s'est contenté de les amalgamer. Observons en passant que cette vue n'est pas tout à fait juste. Éginhard n'a rien confondu ; au contraire, il a nettement distingué les deux seules ambassades que Charlemagne ait envoyées au calife, celle de 797 et celle de 802. Examinant le détail du texte, Joranson

1. « Arculf relatio de locis sanctis », édit. Geyer, *Itin. hierosol.*, p. 225.

2. Halphen, *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*. III : Einhard, historien de Charlemagne. Paris, 1921.

3. F. Ganshof, *Notes critiques sur Éginhard* (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1925, p. 725-758).

4. Éginhard, *Vita Caroli*, édit. Halphen, p. 48, n. 2.

avance qu'en parlant de présents envoyés au Saint-Sépulcre, Éginhard a confondu l'ambassade de Zacharie en 799 et l'ambassade de 802 : ce n'est là qu'une simple conjecture tout à fait arbitraire et qui dénote une prévention systématique contre tout témoignage d'Éginhard. Il s'étonne que, si Éginhard, comme on l'a supposé, avait eu à sa disposition la correspondance diplomatique de Charlemagne, il en ait tiré si peu de renseignements sur l'objet des négociations et se soit contenté d'une phrase banale : Charlemagne fit au calife des demandes qui reçurent satisfaction.

Quel que soit le motif qui ait poussé Éginhard à taire l'objet de ces demandes, son témoignage n'en est pas moins très important, puisqu'il nous apprend qu'il y avait entre l'empire franc et le califat des questions à régler et qu'elles le furent à la satisfaction de Charles, autrement dit que Charles a remporté auprès du calife un certain succès diplomatique. Jamais nous ne connaissons d'une manière précise la nature de ce succès, mais le fait qu'à la fin de la négociation le calife fait don du Saint-Sépulcre à Charlemagne nous autorise à penser que dans ces pourparlers il avait été question de la Palestine et de Jérusalem : ce don magnifique ne peut s'expliquer que s'il a été en quelque sorte préparé par une conversation préalable. Il est vrai qu'avec une logique parfaite Joranson déclare ce cadeau suspect et conclut que, même s'il est authentique, il n'impliquait pour Charlemagne aucune autorité en Palestine. Il va sans dire que nul n'admet qu'Haroun-al-Raschid ait cédé une part quelconque de sa souveraineté à Charlemagne, mais, comme l'explique bien Ganshof¹, un pouvoir, notion large et un peu vague qui indique surtout une autorité morale.

Nous ne croyons donc pas qu'il faille écarter le témoignage d'Éginhard et nous pensons que c'est à la suite de cette ambassade de Ratbert, dont la durée a été de quatre ans (802-806), qu'une certaine liberté d'action a été reconnue à Charlemagne à Jérusalem.

Les ambassades postérieures qui cessent brusquement après 807 semblent bien représenter, en effet, la clôture d'une longue négociation. Nous savons par des annales provenant de Salzbourg qu'en 803 deux moines de Jérusalem firent un séjour assez prolongé auprès de Charlemagne² ; s'il n'y avait pas eu entre eux et l'empereur des intérêts importants à débattre, on ne comprendrait pas très bien la raison de cette insistance.

Ce qui est surtout significatif, c'est la double ambassade du calife et du patriarche de Jérusalem qui vient trouver Charlemagne à Aix-la-Chapelle et lui apporte de magnifiques présents³, dont la somptuosité ne s'expliquerait guère, s'ils n'étaient le gage d'un accord conclu à la suite de négociations laborieuses. Mais, tandis que Kleinclausz admet que les deux missions

1. Ganshof, *op. cit.*, p. 745.

2. *Ann. Maximiniani* (*M. G. S. S.*, XIII, p. 23). — *Ann. Juvavenses majores* (*M. G. S. S.*, I, p. 87). Sur ces annales rédigées entre 811-816, voir Halphen, *Études critiques*, p. 44-47.

3. *Ann. Lauriss. maj.* (*M. G. S. S.*, I, p. 194).

forment une seule ambassade (p. 224), Joranson s'efforce de démontrer qu'elles sont absolument indépendantes l'une de l'autre. Il reste ainsi dans la logique de sa thèse, car si l'on admet la liaison entre l'ambassade du calife et celle du patriarche, on est bien obligé de reconnaître que le gouvernement du calife n'ignorait en rien les relations entre Charlemagne et le patriarche de Jérusalem ; non seulement il n'y faisait nulle opposition, mais il les facilitait même d'une certaine manière. Et ce serait bien la meilleure preuve de ce fait. Afin d'échapper à cette conclusion, Joranson ne tient pas compte du texte pourtant formel :

Legatus regis Persarum nomine Abdella cum monachis de Hierusalem, qui legatione Thomae patriarchae fungebantur, quorum nomina fuere Georgius et Felix.

Il voit, au contraire, dans la distinction entre Abdallah *legatus regis Persarum* et les deux moines *qui legatione Thomae patriarchae fungebantur* la preuve péremptoire de l'indépendance des deux missions, sans qu'on puisse dire qu'elles venaient pour la même affaire. Il est, en effet, trop évident qu'il y a deux missions distinctes, mais la circonstance qu'elles arrivent en même temps n'est pourtant pas négligeable et donne, au contraire, à penser qu'elles ont un programme commun.

IV. — Ainsi se termine la série des ambassades qui avait commencé en 797, et il est impossible de croire qu'un effort aussi important ait été fait, au prix de difficultés et de dépenses considérables, pour aboutir à des échanges de politesses banales. Il semble bien, au contraire, que l'activité franque, que l'on constate en Palestine au cours du IX^e siècle, soit en relations étroites avec ces négociations.

Kleinclausz reconnaît, p. 224, que « cette entente des deux souverains a produit des fruits précieux pour les chrétiens » de Palestine. Avec un certain illogisme, puisqu'il s'est attaché à diminuer la portée des faits signalés par les Annales, il écrit que « l'œuvre de Charlemagne en Terre Sainte, même ramenée à ses véritables proportions, est encore considérable », et il donne des exemples bien choisis de l'intérêt témoigné par Charlemagne aux monastères et aux églises de Jérusalem.

Joranson, au contraire, institue un examen critique des faits allégués pour prouver l'activité de Charlemagne en Terre Sainte et cherche à démontrer qu'on en a exagéré la portée. Charlemagne a envoyé des aumônes en Palestine, mais il en a envoyé aussi à Carthage et à Alexandrie. Le capitulaire de 810, et je crois qu'en ceci Joranson a complètement raison, ordonne la levée d'aumônes pour la Palestine, mais ne prouve pas que ces levées soient périodiques¹. Charlemagne a aussi restauré des églises, mais rien n'indique qu'il en ait construit de nouvelles. Le seul témoignage que nous possédions, celui de Bernard le Moine, vers 867-870, mentionne l'hospice

1. *M. G. Leges*, I, p. 154.

« du glorieux empereur Charles » accessible aux pèlerins de langue romane, une église et une bibliothèque due au même empereur¹, mais rien n'indique qu'il ait bâti ces édifices, et « ces bienfaits n'impliquent nullement l'exercice d'un protectorat ». Joranson cite également, mais sans y attacher d'importance, le témoignage de Constantin Porphyrogénète, qui attribue à Charlemagne l'envoi d'abondantes aumônes et la construction de nombreux monastères en Palestine², ainsi que celui de Druthmar de Corbie relatif à la fondation d'une basilique au « Champ du Sang³ ». Il mentionne aussi le curieux inventaire des églises de Jérusalem, *Commematorium de Casis Dei*, mais simplement pour constater, ce que nul n'a jamais soutenu, que Charlemagne n'a pas construit les nombreuses églises énumérées dans ce document et que le nombre des clercs appartenant à l'empire de Charles qui y est mentionné est insignifiant. Par une méprise singulière, Joranson semble prendre pour des clercs « les dix-sept vierges consacrées, dont une d'Espagne », qui appartiennent à l'empire de Charlemagne⁴. De plus, il ne s'est pas rendu compte que, sauf ce dernier détail assez remarquable d'ailleurs, le document ne nous donne aucun renseignement sur l'origine des clercs et des moines qui sont énumérés. Nous savons cependant, d'autre part, que le monastère du Mont des Oliviers était composé de moines latins et un de ses abbés, Georges, qui, avant d'entrer au couvent, s'appelait Égibald, était originaire de Germanie et fit partie de la légation envoyée par le patriarche à Charles en 807⁵.

Ainsi, on ne peut admettre, comme le soutient Joranson, que l'activité de Charlemagne en Palestine ait été tout à fait restreinte. Bien que Bernard le Moine ne l'ait pas dit expressément, il est clair que l'hospice qui portait son nom était une de ses fondations, ainsi que la bibliothèque qu'il avait organisée à l'église Sainte-Marie, pourvue elle-même de biens-fonds dans la vallée de Josaphat.

Un document auquel Joranson n'a pas attaché une importance suffisante, le *Commematorium de Casis Dei vel monasteriis*, me paraît avoir un rapport certain avec l'action de Charlemagne à Jérusalem. On sait qu'il consiste dans une énumération des églises et des monastères avec le chiffre des prêtres et des moines qui les desservent. De plus, il renferme un état du budget des dépenses du patriarche. Ce document a été rédigé en latin du vivant de Charlemagne, comme le prouve la mention des dix-sept religieuses de l'em-

1. Tobler, *Itinera*, I, p. 314.

2. *De administrando imperio*, chap. xxvi, édit. de Bonn, p. 115.

3. Tobler, *Itinera*, I, p. 299-308.

4. Tobler, *Itinera hieros.*, I, p. 302. *De imperio domini Caroli que ad sepulcrum Domini serviunt Deo sacrata XVII*, inclusa de Hispania I. « These few Frankish ecclesiastics seem insignificant in comparison with the large number (over one hundred and fifty) of other clerics connected with the Church of the Holy Sepulchre » (Joranson, p. 254).

5. *Ann. Lauriss. maj.* (*M. G. S. S.*, I, p. 194).

pire du seigneur Charles qui desservent le Saint-Sépulcre. Comme, d'autre part, il fait allusion à la dévastation par des brigands arabes du monastère de Saint-Théodose, fait relaté par la chronique de Théophanes en 809¹, sa rédaction est forcément comprise entre 809 et 814. Quel pouvait être l'objet d'un pareil inventaire, sinon de procurer des renseignements précis sur l'état matériel et les besoins des églises de Palestine, et qui pouvait à ce moment utiliser ces renseignements, sinon Charlemagne lui-même? La mention des dix-sept religieuses concordantes qui desservent le Saint-Sépulcre est un détail intéressant qui me paraît confirmer l'authenticité de la donation du Saint-Sépulcre à Charlemagne par Éginhard : leur établissement s'expliquerait mal sans l'agrément des autorités arabes. Je trouve donc très raisonnable la conjecture des PP. H. Vincent et Abel, qui pensent que cet inventaire a été dressé par un envoyé de Charlemagne².

Enfin, Kleinclausz et Joranson me semblent faire trop bon marché des témoignages concordants et contemporains, mais de source différente, qui nous dépeignent la sécurité dont jouissent les chrétiens de Palestine dans la seconde moitié du IX^e siècle, la lettre du patriarche Théodose à Ignace, patriarche de Constantinople en 869³, et le récit du pèlerinage de Bernard le Moine en 870⁴. Il ne suffit pas de dire, comme Joranson⁵, que ces renseignements « prouvent que les Sarrasins maintiennent l'ordre et sont bien disposés pour les chrétiens, tant que ceux-ci sont des sujets loyaux ». Ils prouvent, à mon sens, bien davantage, et le fait que le patriarche correspond librement avec Constantinople, ce qui était difficile en 787⁶, montre que la rigueur des autorités arabes vis-à-vis des chrétiens s'était singulièrement relâchée. Si les chrétiens ont été l'objet de nouveaux sévices de 809 à 813⁷, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils aient été victimes d'une guerre civile qui embrasait l'empire tout entier ; mais, l'ordre rétabli, leur condition apparaît comme très supérieure à ce qu'elle était avant les rapports entre Charlemagne et Haroun-al-Raschid. On ne peut croire que ces rapports cordiaux et ceux qui en sont probablement résultés n'aient pas contribué à cette amélioration.

Ainsi, en dépit des lacunes de notre information, nous devons admettre une relation entre ces trois séries de faits : état précaire des chrétiens de Palestine, négociations de Charlemagne avec le calife et le patriarche de Jérusalem, fondations franques en Palestine et amélioration du sort des chrétiens. Si l'on refuse d'accepter cette liaison, on ne comprend plus le sens des

1. Théophanes, édit. de Boor, I, p. 484. — Tobler, *Itin.*, I, p. 303.

2. H. Vincent et Abel, *Jérusalem*, II, p. 938.

3. Mansi, *Concilia*, XVI, p. 26.

4. Tobler, *Itinera*, I, p. 314.

5. Joranson, p. 257, n. 69.

6. Mansi, *Concilia*, XII, p. 1127-1134.

7. Théophanes, édit. de Boor, I, p. 484, 499.

neuf ambassades échangées à des intervalles rapprochés, donnant l'impression de conversations suivies, entre 797 et 807. On ne peut donc nier que le calife n'ait reconnu à Charlemagne une sorte de privilège de protection des chrétiens que les empereurs byzantins n'ont jamais possédé, sauf peut-être au XI^e siècle, et qu'il est abusif, j'en demeure d'accord, de qualifier de protectorat. Cette autorité toute morale n'en a pas moins permis à Charlemagne et à ses successeurs d'améliorer la condition matérielle des chrétiens de Palestine, car il est impossible de croire qu'il ait pu faire la moindre fondation à Jérusalem s'il n'y avait été autorisé par un acte formel du calife. Sans doute, comme l'a montré Kleinclausz, le moine de Saint-Gall, suivi par toute une série de chroniqueurs et plus tard d'historiens, a faussé le caractère de ces relations et leur a donné cet aspect fabuleux qui a permis de mettre en doute leur importance, mais les bévues d'un chroniqueur, si fâcheuses qu'en aient été les conséquences, ne sauraient supprimer les faits qui appartiennent véritablement à l'histoire.

LOUIS BRÉHIER.

LES MÉMOIRES DE JOSEPH REY

Joseph Rey (1779-1855) a laissé trois volumes de mémoires manuscrits, qui sont conservés à la bibliothèque de la ville de Grenoble. Ils sont intitulés : *Mémoires sur la Restauration* (T 3938) ; *Appréciation des divers partis qui furent opposés à la branche aînée des Bourbons depuis son retour en France* (T 3939) ; *Ma biographie morale et politique depuis ma naissance en 1779 jusqu'en 1820* (T 3940). M. Dumolard, dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, a, le premier, montré l'intérêt de ces récits et donné d'après eux une esquisse de la vie de l'auteur¹. Je voudrais faire à ces trois manuscrits des emprunts beaucoup plus étendus, car ils renferment nombre de renseignements intéressants pour l'histoire².

Ces Mémoires ont été rédigés entre 1839 et 1841. Rey les a écrits avec l'intention de les publier. Ce qui l'y décida, ce fut l'apparition de quelques écrits « calomnieux ou mercantiles », particulièrement les Mémoires de Peuchet qui accusaient le capitaine Nantil d'avoir joué le rôle d'agent provoca-

1. Joseph Rey, de Grenoble, et ses *Mémoires politiques*, 1927. Cet article nous renseigne également sur la correspondance de Rey, conservée à la bibliothèque de Grenoble, et sur les publications qu'on en a tirées.

2. Je les désignerai par leurs numéros.

teur en 1820 ; Rey, ami de Nantil et sûr de sa loyauté, en fut indigné¹. Il se mit à l'œuvre, mais en étendant toujours son sujet, en faisant des additions successives au texte primitif. Ce n'est pas une œuvre littéraire, dit-il ; je prie le lecteur « de ne considérer mon travail que comme une suite de procès-verbaux sur des événements à la plupart desquels j'ai assisté² ». Il a utilisé des notes prises par lui à différentes époques ; il a demandé aussi à quelques-uns de ses contemporains de fixer pour lui leurs souvenirs. Ainsi Dumoulin, dont il sera question plus loin, fournit une note sur ses rapports avec Napoléon ; une lettre de Crépu, rédacteur du *Patriote des Alpes*, raconte la visite de Cousin à Grenoble en 1820. Rey a cité aussi, en confirmant leur exactitude, quelques récits imprimés, comme la notice de Trélat sur la Charbonnerie dans *Paris révolutionnaire*, ou l'article du journaliste Frédéric Degeorge (dans le *Propagateur du Pas-de-Calais*, 17 septembre 1834) sur la vie des réfugiés libéraux à Londres vers 1824.

Pourquoi Rey n'a-t-il pas publié l'ouvrage ainsi préparé ? Pourquoi s'est-il contenté d'en extraire quelques articles parus dans le *Patriote des Alpes* en 1846 et 1847 ? Nous n'en savons rien. Il n'a jamais perdu de vue ses Mémoires ; on trouve dans les marges quelques notes, datées par lui, écrites en 1849 et 1850, à propos de personnages dont la carrière avait continué après 1841³.

I

Né à Grenoble en 1779 dans une famille de commerçants aisés, Rey se rappelait, parmi les premiers spectacles qui frappèrent ses yeux, celui de la Journée des tuiles en 1787. Les années suivantes virent les débuts de la Révolution ; nulle part elle ne fut, dit-il, moins cruelle qu'à Grenoble. L'enfant demeura ébloui par l'ardeur patriotique des Dauphinois, par leurs manifestations de solidarité, par l'éclat des fêtes nationales. C'est là, dit-il encore, que « je puisai moi-même ce qui peut avoir, par la suite, élevé mon âme au-dessus des flétrissantes impulsions de l'intérêt personnel exclusif ». Cependant, Rey, venu à Lyon vers le début de 1794, faillit changer d'opinion ; l'aspect de cette ville, désolée par la répression qui avait suivi le siège de 1793, lui fit horreur ; aussi accepta-t-il quelque temps les mensonges répandus contre les jacobins par la réaction thermidorienne. Mais cette

1. 3938, p. III. Il s'agit des *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*, par Peuchet, 1837-1838, 6 t. en 3 vol. — Rey donne à ce propos un exemple de la façon dont furent composés tant de prétendus Mémoires entre 1820 et 1848. Peuchet, archiviste de la police, était mort en 1830, laissant quelques notes ; elles furent vendues par sa veuve et servirent de point de départ à l'ouvrage fabriqué sous son nom (probablement par Lamothe-Langon). L'éditeur dut le reconnaître au procès en calomnie que lui fit Nantil devant la cour d'assises de Nantes, le 18 juin 1839.

2. 3938, p. xvi.

3. Pour toute la période jusqu'à 1815, v. 3940.

réaction même le guérit de son erreur, à cause des cruautés commises par les membres de la Compagnie de Jésus et leurs acolytes ; désormais, dit-il, « je restai pour toujours acquis à la grande cause de notre admirable Révolution ».

Sa passion pour l'étude et une brouille avec sa famille, surtout avec une marâtre haineuse, le décidèrent à venir à Paris. Pendant plusieurs années il y mena une vie précaire, n'ayant souvent que du pain et de l'eau ; mais cela ne l'empêcha pas de s'instruire. Conquis par les doctrines du XVIII^e siècle, fier d'être né dans la ville de Condillac, il étudia tour à tour les sciences, la philosophie et le droit. Ces travaux le mirent en rapport avec Destutt de Tracy, qui devint pour lui « un second père ». Rey devait demeurer toute sa vie l'admirateur et le disciple du célèbre idéologue, dont il défendra énergiquement la méthode positive et le sage réalisme contre les attaques des philosophes éclectiques.

Le travail intellectuel faisait alors négliger par le jeune étudiant la politique militante. On le savait pourtant d'idées avancées. Un ancien complice de Babeuf lui parla, sous le Directoire, de recommencer la conspiration avortée ; sous le Consulat, un ami d'enfance, devenu capitaine de grenadiers, voulut l'entraîner dans un complot militaire contre le Premier Consul, qu'on pensait assassiner. Les deux fois il rejeta ces ouvertures.

L'enseignement le tentait, comme il le tentera plusieurs fois encore. Le jeune idéologue avait rêvé de devenir professeur de grammaire générale dans une école centrale ; mais les écoles centrales disparurent, et la grammaire générale avec elles. Ses connaissances en droit lui permirent de travailler chez un avoué, puis de devenir secrétaire de l'avocat Teste, celui qui sera le trop célèbre héros du procès de concussion de 1847 ; il faillit être secrétaire de Volney. Cependant Tracy ne le perdait pas de vue ; Lanjournais, dont il suivait les cours à l'Académie de législation, s'intéressait aussi à un élève aussi studieux. Les deux sénateurs allèrent présenter le jeune homme au grand juge Régnier¹. Celui-ci promit de le faire entrer dans la magistrature, à condition qu'il débutât dans les départements réunis depuis peu à l'Empire français. Rey ne demandait que cela : c'était le moyen d'apprendre les langues étrangères et de continuer ses travaux de législation comparée. Nommé à la fin de 1807, il allait rester en fonctions jusqu'en 1815.

Rey débuta comme substitut du procureur impérial à Plaisance (département du Taro) et remplit pendant dix-huit mois une tâche très lourde, à laquelle se joignait l'étude de l'italien. Après une grave maladie, le médecin lui ordonna un changement de climat ; Rey demanda un poste en pays alle-

1. Les jolies lettres de Tracy à Rey ont été résumées, avec de longues citations, par Stryien-ski dans *Revue des Alpes*, 1892. Tracy, avant la visite au grand juge, indique à Rey comment il doit s'habiller : « Votre costume est en noir de la tête aux pieds, sans épée, des souliers à boucles, l'habit à la française, s'il se peut, et, par conséquent, un chapeau à trois cornes. »

mand, pour apprendre à connaître une langue et une civilisation nouvelles. Devenu substitut à Mayence, où la besogne était moins absorbante, il put se familiariser avec l'allemand, pousser très loin ses recherches juridiques, entrer en rapports avec l'Université de Heidelberg. Cependant le blocus continental faisait créer sur le Rhin des tribunaux spéciaux de douanes, pour lesquels on cherchait un personnel de confiance. Les chefs de Rey voulurent l'y nommer procureur en 1811 ; son antipathie pour les tribunaux d'exception lui fit refuser cet avancement. Mais en 1812, par suite d'un malentendu, Tracy obtint pour lui la présidence du nouveau tribunal de douanes établi à Lunebourg ; malgré sa répugnance, Rey n'osa blesser son protecteur en déclinant cette offre, et il occupa ce poste jusqu'à la fin de l'Empire.

Pendant ces huit ans le jeune magistrat fut scandalisé par l'asservissement de la justice à l'autorité impériale ; plus d'une fois il entra en conflit avec d'autres fonctionnaires, préfets, agents fiscaux ou militaires, qui le trouvaient trop peu docile¹. L'un d'eux lui disait : « Il faut toujours que les droits de l'administration l'emportent ». « Eh ! mon Dieu ! Monsieur, répliqua Rey, les administrés n'ont-ils pas aussi quelques droits ? » Et l'autre de répondre avec dédain : « Propos de 93, Monsieur, propos de 93 ! » Rey constata aussi que l'Empire à son déclin recherchait de plus en plus, dans la magistrature comme ailleurs, les hommes du passé : « Quiconque pouvait rappeler une vieille tradition des cours, quelque sotte forme d'étiquette ancienne, était choyé, caressé, comblé de faveurs². » Au tribunal de Lunebourg, parmi ses quatre assesseurs, il y avait un gentilhomme fort ignorant et un ancien militaire au service de l'Autriche, ce qui fut noté favorablement parce que l'impératrice était Marie-Louise.

Mais si le régime impérial a déçu à ce magistrat de tendances républicaines, les hommes lui ont laissé bon souvenir. Son premier chef direct, le procureur de Plaisance, malade et presque paralysé, lui témoigna une bonté véritable. A Mayence, le vice-président du tribunal, « vrai puits de science », guida ses études sur les lois allemandes. A Lunebourg ses collègues, si peu compétents en droit, étaient aimables et doux. Rey en profita pour les décider à modérer les peines contre les contrebandiers : tandis qu'à Hambourg les autorités judiciaires prononçaient continuellement, sous prétexte d'*entreprise* de contrebande, la condamnation à douze ans de fers avec marque, à Lunebourg on appliqua aux délits peu importants le minimum de la peine, six mois de prison. Mais, après Lutzen et Bautzen les collègues de Rey, irrités par l'opposition qui grandissait dans le pays, revinrent malgré lui à la

1. Tracy, tout en l'approuvant, l'invitait à la prudence : « Je vois », lui écrivait-il en 1808, « que vous faites vos fonctions avec nerf et que vous guerroyez contre l'intrigue et l'injustice ; c'est un beau rôle, honorable et utile aux hommes, mais dangereux pour soi » (Stryienski, *ibid.*).

2. 3940, p. 80.

jurisprudence la plus rigoureuse. Rey d'ailleurs demeurait bien vu en haut lieu ; à la fin de l'Empire le grand juge le proposait, à cause de sa connaissance de l'allemand et de l'italien, comme procureur général de la cour de douanes qu'on devait installer dans les provinces illyriennes. Mais la débâcle survint ; les juges de Lunebourg, s'étant retirés à Hambourg, durent y rester jusqu'à ce que Davout eût rendu la place.

Rentré à Paris en juillet 1814, Rey avait droit à un poste, comme tous les fonctionnaires des départements perdus par la France. Destutt de Tracy, quoique mal vu du nouveau gouvernement, le conduisit chez le chancelier Dambray ; celui-ci le nomma président du tribunal de Rumilly (Mont-Blanc), dans la partie de la Savoie que le traité laissait à la France. Il se plut beaucoup dans ce nouveau séjour ; la population était sympathique, les collègues aimables. Tout à coup on apprend le retour de Napoléon, la triomphale entrée à Grenoble ; l'enthousiasme gagne Rumilly. Rey, qui ne le partageait guère, passa une soirée avec le procureur, attaché comme lui aux principes de 1789, à déplorer qu'un fol engouement les personnifiât dans un despote. C'est après cet entretien que Rey, ne pouvant dormir, employa la nuit à écrire son *Adresse à l'Empereur*. Cette courte brochure, la seule de lui qui ait eu un véritable retentissement, donnait à Napoléon de graves conseils ; elle le sommait d'oublier son passé, de renoncer à l'absolutisme et à la guerre : « Tout est perdu si tu songes à t'imiter encore toi-même ! » La brochure, imprimée aussitôt, traduite en allemand, se répandit dans la France entière. L'auteur s'attendait à être puni, tout au moins révoqué ; on ne l'inquiéta pas.

Le second traité de Paris, enlevant à la France toute la Savoie, fit disparaître le tribunal de Rumilly. Le ministre de Louis XVIII, avant de nommer Rey dans un autre poste, lui demanda une lettre désavouant sa brochure (elle contenait quelques mots sévères pour les Bourbons) et protestant de son attachement *personnel* pour les membres de la famille royale. Ayant refusé d'écrire cette lettre, il ne fut pas réintégré.

II

Rey vint alors se fixer dans sa ville natale et se fit inscrire au barreau. Grenoble accueillit bien l'enfant du pays, l'auteur de la fameuse brochure libérale. Les avoués s'empressèrent de lui donner des affaires à plaider. Mais la politique l'avait conquis, surtout depuis la Terreur blanche. « C'est calomnier 1793, même dans ses plus cruels écarts », écrit-il, « que de l'assimiler à 1815¹. » Au commencement de 1816 il lut dans un journal le rescrit du roi de Prusse qui interdisait dans ses États les sociétés secrètes, en prohibant nommément le Tugend-Bund. Rey, frappé de cette ingratitude envers une

1. 3939, p. 25. C'est ce manuscrit qui donne l'histoire la plus complète de la société secrète dite l'Union, de 1816 à 1818.

société fameuse, se rappela le rôle qu'elle avait joué; il se dit que, dans un pays livré aux fureurs de la Chambre ardente (c'est le nom donné par lui à la Chambre introuvable), on devait grouper toutes les forces libérales. Ce serait une société secrète, puisqu'on ne pouvait s'organiser au grand jour, mais elle n'agirait que pour soutenir les résistances légales. L'ancien magistrat ne songeait pas encore à employer la force. Il communiqua son idée à quelques amis, tels que le jeune Champollion, qui venait de perdre sa place à la bibliothèque de Grenoble¹. Ils approuvèrent son projet; le groupe grenoblois de l'Union (ce fut le nom de la nouvelle société) tint sa première assemblée le 26 février 1816.

Quelques jours plus tard, Joseph Rey partit pour l'Allemagne. « J'y allais », dit-il, « prêter mes services de légiste à une famille qui m'avait offert naguère un refuge contre la chance des persécutions et qui venait de perdre son chef dont la succession offrait beaucoup d'embarras² ». Il comptait aussi utiliser ce voyage pour la nouvelle association; les fondateurs avaient décidé qu'elle s'adresserait aux libéraux de tous les pays. Rey voulait initier ses amis de Mayence et renouveler ses relations à Heidelberg avec « un des plus célèbres professeurs de l'Université³ ». Les affaires de la famille qu'il aidait le retinrent dix-huit mois à Neustadt, dans l'ancien département du Mont-Tonnerre; de là il se rendait à Mayence, Spire, Landau, ailleurs encore. « Partout », dit-il, « je tâchai de semer en bonne terre. » A Landau, il confia les affaires de l'Union à Félix Desportes, l'ancien préfet du Haut-Rhin, qui avait dû quitter la France. A Francfort il eut une entrevue avec Teste, son ancien patron, et le chargea d'agir aux Pays-Bas. Son voyage de retour à la fin de 1817, par la Suisse et la Savoie, lui permit de continuer la propagande; c'est alors qu'il obtint l'affiliation de La Harpe, l'ancien précepteur d'Alexandre I^{er}.

Ce voyage avait tenu Rey loin de Grenoble pendant la conspiration de Didier; il ne fut donc point compromis dans cette affaire. Pendant ce temps, ses amis avaient organisé l'Union dans les départements dauphinois et commencé les relations avec le Midi. Un des plus actifs, intime avec Rey à cette époque, était Béranger (de la Drôme), destiné à devenir sous Louis-Philippe conseiller à la Cour de cassation et pair de France. L'Union eut ses statuts. Le préambule disait que les agents de la tyrannie sont partout organisés; donc les amis de la liberté, c'est-à-dire du libre exercice des droits de tous, « qui n'est que l'accomplissement de la justice éternelle », doivent

1. Rey dit qu'il laissa de côté Champollion-Figeac, dont les charges de famille étaient lourdes.

2. 3940, p. 119.

3. Rey ne nomme pas les Allemands qu'il a connus et ne veut pas publier les noms des villes allemandes où il a séjourné, car « la tyrannie n'est pas oublieuse quand il s'agit de persécutions envers ses adversaires » (3938, p. 195). Mais plusieurs de ces noms de villes, barrés sur le manuscrit, sont faciles à lire.

s'unir à leur tour ; la violence des gouvernements rend le secret nécessaire. Le but de l'Union est la « propagation générale des lumières et des justes principes du droit social », afin qu'on ne soit pas surpris au jour de la délivrance. Les statuts assignaient à la société une action purement morale ; on emploierait la presse, la tribune, on soutiendrait le barreau et les écoles, on fonderait des cabinets de lecture et des bibliothèques populaires. L'Union n'eut pas d'organisme central ; ainsi la découverte d'une section locale par l'autorité publique ne pourrait pas nuire aux autres¹.

Joseph Rey trouvait à Grenoble sa situation matérielle compromise : les avoués, mécontents de l'avoir vu partir pour l'Allemagne en abandonnant les affaires à lui confiées, ne voulaient plus lui en donner de nouvelles. Comme il entraît d'ailleurs dans la politique militante, Paris l'attirait ; il résolut de s'y fixer. En passant par Lyon, il organisa un groupe de l'Union avec le concours de l'avocat Duplan, un autre futur conseiller à la Cour de cassation. Il se fit inscrire au barreau de Paris, avec l'intention de prendre place dans ce groupe d'avocats libéraux qui se chargeaient spécialement de défendre devant les tribunaux les principes de 1789 et les libertés garanties par la charte ; les plus actifs, qui devinrent ses amis, étaient Odilon Barrot et Mérilhou. Rey plaida pour le *Père Michel*, une brochure faite par un ancien ultra-royaliste converti au libéralisme ; ce fut l'occasion pour lui d'une passe d'armes avec le représentant du parquet, Marchangy, en 1818². L'année suivante, les libéraux grenoblois le chargèrent de soutenir une plainte déposée contre le général Donnadieu, qui s'était signalé par sa cruauté envers les complices de Didier. Rey alla faire une enquête à Grenoble et, muni de tous les renseignements nécessaires, entama le procès. On lui opposa l'article 75 de la Constitution de l'an VIII, exigeant que les poursuites contre un fonctionnaire fussent autorisées par le Conseil d'État. Rey affirmait que cet article était implicitement aboli par la Charte. Non seulement il n'obtint rien, mais le procureur général, relevant quelques expressions trop vives dans le texte de la plainte, le déféra au conseil de l'ordre. Nouvelle résistance de l'obstiné Dauphinois, qui affirme reconnaître à ce corps une juridiction morale, non une juridiction légale. Le conseil de l'ordre prononça la radiation ; cela n'empêcha pas Joseph Rey de se montrer encore au Palais en robe, mais sans essayer de plaider³.

L'année 1819 lui avait fourni d'autres occasions d'agir. Il avait organisé l'Union à Paris. Là comme à Grenoble on forma un groupe très peu nombreux, mais composé d'hommes sûrs, non gâtés par le fétichisme bonapartiste ; ils ne furent guère plus de trente. On y fit entrer d'abord Lafayette,

1. 3939, p. 95 et suiv.

2. Voir *Défense du Père Michel*, 1818 (Bibl. nat., Lb⁴⁸ 3050).

3. Voir son Mémoire contre la décision du conseil de discipline (Lb⁴⁸ 1326).

que Rey avait connu chez Tracy et qu'il vénéra toujours¹. Les autres députés admis furent Voyer d'Argenson, Dupont de l'Eure, Corcelles, les généraux Tarayre et Demarçay, Labbey de Pompières; on ne sollicita point Laffitte, Foy et Manuel, pas plus que Benjamin Constant ni Casimir Périer, dont le caractère inspirait peu de confiance. Parmi les autres affiliés, citons des magistrats comme Schonen et Girod de l'Ain, des avocats comme Odilon Barrot et Mérilhou, des professeurs comme Victor Cousin dont l'influence était considérable au quartier latin. « En même temps », ajoute Rey, « nous fîmes à Paris, sous l'influence de Cousin, une opération des plus importantes, celle de l'établissement d'une loge maçonnique, sous le nom des *Amis de la vérité*, dont les membres étaient choisis parmi les jeunes gens les plus libéraux des écoles et du commerce et qui eut, par conséquent, dès le principe une direction toute politique². »

L'Union favorisa la formation d'un autre groupement libéral, l'Association pour la liberté de la presse, constituée en 1819 par le duc Victor de Broglie et son beau-frère Auguste de Staël. Cette association, en bons termes avec M. de Serre, le garde des sceaux, l'aida beaucoup à faire la loi sur la presse. Bientôt elle parut trop avancée au duc de Broglie qui se retira³.

Vers la même époque Rey jouait un rôle considérable dans l'élection de Grégoire. A Paris, ce furent Béranger (de la Drôme) et lui qui prirent l'initiative de cette candidature, vue avec une certaine crainte par la presse libérale. A Grenoble, ce fut l'Union qui mena la campagne électorale : Béranger, alors fixé dans cette ville, était le chef de file; Rey alla visiter les électeurs chez eux, vantant les services de l'ancien conventionnel et montrant, pièces en main, qu'il n'avait pas figuré parmi les régicides. On sait que Grégoire l'emporta grâce aux voix des ultras, enchantés d'embarrasser le ministère. L'élection de Grégoire fut annulée par la Chambre, et ce vote eut des conséquences graves, que Rey a mises en lumière. Jusque-là, dit-il, les complots avaient été presque tous bonapartistes, et l'état-major du parti libéral vou-

1. Il le défend énergiquement (3939, p. 103 et suiv.) contre les attaques de Capéfigue. Il vante son patriotisme et son abnégation. Quand Lafayette, quittant son armée en 1792, se rendit aux avant-postes autrichiens, les officiers lui demandèrent si l'invasion arriverait facilement à Paris. Un officier belge présent à la scène a rapporté à Rey la réponse de Lafayette, qui l'émut beaucoup : « J'ignore si vous pourrez arriver jusque-là; mais ce dont je suis bien certain, c'est qu'avant d'y parvenir, il n'y aura pas un seul pavé de la route qui n'ait été lancé contre vous. » Et Rey, songeant à 1790 et à 1830, ajoute : « Dans les deux phases les plus solennelles de son existence politique, à quarante années de distance, il eut la haute vertu de prêter son appui à deux gouvernements monarchiques, bien que ses convictions fussent toutes républicaines, mais parce qu'il croyait que la nation n'était pas encore mûre pour cette forme de gouvernement, ou, dans ces derniers temps, que le vœu général n'était pas conforme à son propre vœu » (p. 111).

2. 3939, p. 115.

3. Rey, malgré ses divergences avec Broglie, vante cet homme « dont le caractère, généralement digne, m'a paru toujours supérieur à celui de presque tous ses amis politiques » (p. 126).

lait s'en tenir aux moyens légaux. L'exclusion de Grégoire changea tout. « C'était un véritable coup d'État, qui rompait ouvertement le pacte social, puisqu'on arrachait brutalement à la législature un de ses membres dont on avait reconnu l'élection régulière... Dès lors les esprits les plus scrupuleux se préparaient à l'idée qu'une autre voie deviendrait inévitable et qu'elle serait entièrement légitime. Je me rappelle parfaitement le résultat de toutes nos conversations intimes à cet égard '... » Ainsi le parti libéral se préparait à la lutte quand l'assassinat du duc de Berry, en déchainant la réaction, vint rendre cette lutte inévitable.

Nous arrivons aux préparatifs de la journée du 19 août 1820, dans lesquels Rey fut un des principaux meneurs. Les tentatives dramatiques de la Charbonnerie en 1822 ont fait oublier ce mouvement de 1820. Nous le connaissons par le rapport détaillé que Pastoret fit à la Cour des pairs ; les Mémoires de Rey le complètent par des renseignements que les accusateurs ne pouvaient pas se procurer².

Rey ignora les débuts du mouvement. Après l'élection de Grégoire, il avait fondé avec plusieurs confrères un Journal mensuel de législation et de jurisprudence, auquel collaboraient les principaux avocats libéraux de Paris ; on avait confié le droit étranger à des juristes européens réfugiés en France. Rey, outre ses articles, devait traduire ou corriger les articles allemands et italiens ; aussi demeurait-il des semaines entières sans lire les journaux ou fréquenter les réunions politiques. Il resta en dehors des projets formés pour un soulèvement militaire dont le centre serait à Grenoble, et le chef le général Ledru des Essarts. En juin 1820 eurent lieu les débats sur la nouvelle loi électorale. Tous les historiens ont raconté les scènes violentes qui se produisirent alors dans la rue, les batailles entre ceux qui criaient *Vive le roi !* et ceux qui criaient *Vive la Charte !* Rey, sortant d'une longue séance de travail, était allé se promener au quai d'Orsay. Il tombe dans une bande de gardes du corps qui le somme de crier *Vive le roi !* Comme il joint à ces mots le cri de *Vive la Charte !*, on le roue de coups. Exaspéré, il va trouver ses amis, apprend leurs projets, assiste à leurs conciliabules. Bientôt un compatriote, fonctionnaire de la ville de Paris, l'avertit qu'on va l'arrêter ; nouvel exemple de cette solidarité dauphinoise qu'on voit souvent reparaitre dans sa carrière³. Rey trouve à Paris une maison sûre où il reste pendant trois semaines.

Rey sortit de sa cachette résolu à prendre part aux complots qui avaient longtemps choqué sa conscience de légiste. Il n'était pas le seul. « Alors il se manifesta dans Paris comme une sorte d'épidémie conspiratrice générale

1. 3939, p. 139.

2. Cette histoire détaillée se trouve dans 3938, section I.

3. Notons en passant qu'un Dauphinois dont M. Dumolard a montré les rapports avec notre héros, Stendhal, n'est nulle part nommé dans les Mémoires.

qui se communiquait aux hommes influents de toutes les nuances de l'opposition. » Cela devint plus frappant encore lorsqu'on apprit en juillet la révolution de Naples : « Quoi ! » se disait-on avec un profond dépit, « quoi ! non seulement l'Espagne a fait sa révolution sans que nous ayons su l'imiter, mais Naples, ce pays aux mœurs efféminées, ce pays si faible par lui-même, a osé secouer le joug en face des armées autrichiennes, tandis que nous, les fils du grand peuple naguère dominateur de l'Europe, nous supportons le nôtre avec la plus lâche résignation ! Combien de fois n'entendis-je pas s'exhaler de telles plaintes provocatrices ! »

Le complot formé alors eut-il pour chefs, comme le laissa entendre le rapporteur de la Cour des pairs, les membres les plus notables de l'opposition libérale ? Rey affirme le contraire. Dans les pays aristocratiques, dit-il, l'opposition légale ou violente suit quelques grands personnages dont elle attend le signal ; rien de pareil en France au temps de la Restauration. « L'impulsion, loin de venir de haut en bas, venait toujours du bas en haut, ou, pour être plus exact, elle commençait toujours à s'établir dans les classes moyennes de notre société, effet qui se conçoit parfaitement d'après la prépondérance que la classe intermédiaire a conquise en France depuis 1789 ». Dans l'armée, ce furent les officiers inférieurs et les sous-officiers qui s'unirent aux demi-soldes pour agir ; dans la population civile, ce furent des médecins, des avocats, des propriétaires du moyen ordre, des hommes de la moyenne industrie qui dirigèrent le mouvement².

Les deux chefs militaires de la conspiration de 1820 furent Dumesnil et Nantil. Dumesnil, un Grenoblois, était grand ami de Rey, bien que celui-ci lui reprochât souvent son « napoléonisme » passionné. Nantil, ancien polytechnicien, d'une culture très étendue, avait repris du service actif et recrutait de nombreux officiers. Parmi les civils, Cousin avait un grand rôle. Rey, peu après avoir quitté sa cachette de trois semaines, rencontra le célèbre professeur qui lui cria : « Mais d'où sortez-vous donc ? On vous cherche partout. » Et d'annoncer « un grand mouvement populaire pour forcer enfin le roi à rentrer dans les vœux de la Charte ». Il affirmait avoir complètement organisé la jeunesse des écoles, formant surtout une compagnie de quatre-vingts étudiants armés, commandés par son élève Montebello. Il présenta bientôt à Rey quelques-uns de ses fidèles, surtout Lamy et Sautet³.

Au commencement, tous parlaient seulement de ramener Louis XVIII à la Charte, comme l'armée espagnole avait obligé Ferdinand VII à rétablir la Constitution. Mais bientôt la tendance bonapartiste l'emporta, car le

1. 3938, p. 39.

2. P. 57. Ailleurs il a démenti la légende du comité directeur. « Je crois avoir été en position d'en avoir été instruit s'il eût existé, ce qui était d'ailleurs fortement dans mes vœux » (3939, p. 67).

3. 3938, p. 43.

nom de Napoléon pouvait seul entraîner la masse des sous-officiers. Y eut-il aussi, comme le dit Pastoret, un comité républicain? Rey, à qui l'on aurait sûrement proposé d'y entrer, affirme que c'est faux. « A aucune époque de notre histoire depuis cinquante ans », dit-il, « on ne pensa moins qu'alors à la République. Ce mot lui-même était presque inconnu aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la jeune armée ¹. » Rey ne fait exception que pour les écoles et reconnaît avec Trélat qu'il y avait là des républicains.

Dumesnil et Nantil dirigèrent donc tout, puis s'adjoignirent Joseph Rey, qui leur apportait le concours des civils et de l'Union. Le quatrième chef aurait dû être Cousin; mais, peu avant l'explosion du complot, Cousin éprouva le besoin d'aller étudier quelques textes à la bibliothèque de Turin. Rey lui donna des lettres pour les membres de l'Union: fêté par ceux-ci à Lyon, il vint à Grenoble où Béranger (de la Drôme) le reçut. On convoqua même une assemblée générale des unionistes de la ville pour l'entendre; mais cette fois, Cousin, après avoir fulminé contre « la race antinationale des Bourbons », conseilla la patience, blâma l'ardeur inconsidérée des Parisiens et partit en laissant les Grenoblois étonnés et déçus ².

A Paris les conjurés manquaient d'argent. Certains de leurs amis, Corcelles et le général Merlin, espéraient en recevoir du prince d'Orange, fils du roi des Pays-Bas, qui avait depuis 1815 manifesté des idées libérales et bien reçu les réfugiés français; mais, quand on lui demanda 100,000 francs, il se déroba, marchanda. Corcelles irrité rompit avec lui et donna de sa poche 10,000 francs; Combes-Syès, un ancien préfet de l'Empire, donna aussi 10,000 francs. Puis un avoué de Paris offrit à Mérilhou 70,000 francs, à condition que Lafayette serait à la tête du mouvement. Or, on avait laissé Lafayette de côté; Dumoulin, en effet, lui ayant dit dans un premier entretien qu'on arborerait le drapeau de l'Empire, le général riposta qu'il n'admettrait que le drapeau de 89. Mérilhou et Dumoulin, voulant accepter l'offre de l'avoué, s'entendirent bien vite, et Rey fut chargé par eux d'aller à Grange trouver Lafayette. Le général ne fut pas difficile à convaincre ³. Il dit oui, et les 70,000 francs furent donnés. On prépara diverses mesures pour le lendemain de la victoire. Un gouvernement provisoire, présidé par Lafayette, comprendrait d'Argenson à l'intérieur, Laffitte aux finances, Dupont de l'Eure à la justice, le général Tarayre à la guerre. Joseph Rey, à qui

1. P. 52. Un conjuré demandant à Rey ce qu'il fallait faire si l'on criait *Vive la République*! « je dis qu'il fallait tout faire pour prévenir une semblable manifestation qui ne pouvait que compromettre l'affaire ». On s'était mis d'accord pour faire crier *Vive la France*! et *A bas les privilégiés*!

2. 3938, p. 106: lettre de Crépu, qui assistait à la séance.

3. Après avoir adhéré, il demanda: « Quand faut-il que je monte à cheval? » Rey dit qu'on lui demandait seulement d'accepter ensuite la présidence du gouvernement provisoire. « Oh! je ne veux pas jouer le rôle d'un homme du lendemain et recueillir lâchement le prix du sang des autres ». On parvint enfin à le modérer (3938, p. 113).

l'on réservait la place de procureur général à Paris, dressa tout un programme comportant l'élection d'une assemblée nationale, la renaissance de la garde nationale, la refonte des cadres supérieurs de l'armée, l'abolition des impôts indirects, l'établissement d'un impôt sur le revenu imité de la Suisse et des mesures en faveur des « classes souffrantes »¹.

Les préparatifs se poursuivaient activement, avec beaucoup d'imprudences. « On a conspiré presque à ciel ouvert pendant deux mois². » Aussi le complot fut-il découvert le 19 août 1820 ; le rapport de Pastoret donne là-dessus des détails complets. Rey, averti par hasard, put quitter Paris et, avant que son nom fût cité par les journaux, passer la frontière de Savoie. On le rechercha bientôt ; mais la solidarité dauphinoise agit encore. Prévenu à temps, Rey partit pour Chamonix sous prétexte de faire une excursion et, passant par le Montenvert, gagna la frontière suisse au col de Balme. Le fugitif parvint à Lausanne où La Harpe le reçut bien. Tout en cherchant un asile, Rey n'oubliait pas l'Union ; d'accord avec La Harpe, il voulait visiter les unionistes de Suisse et d'Allemagne. Le désir de causer avec Pestalozzi le fit d'abord aller à Yverdon. Il y tomba gravement malade. Un médecin démocrate, Déveley, prit soin de lui et le guérit avec la méthode de Broussais. Le malade était à peu près rétabli quand on lui apporta un avis de La Harpe ; l'ordre d'extradition venait d'arriver ; il fallait quitter Yverdon avant deux heures. Des amis suisses l'aiderent à se cacher au village de Lucens, où il ne demeura pas inactif : deux unionistes allemands vinrent l'y voir, et l'on résolut de convoquer un congrès de l'association pour l'automne, à l'époque où l'arrivée de nombreux touristes rendait la surveillance presque nulle. Mais bientôt Rey, prévenu que son incognito était percé à jour, dut passer en Allemagne. Bien accueilli à l'Université de Heidelberg, il gagna ensuite une ville importante qui n'est pas nommée par lui, mais que nous savons être Stuttgart. Une rechute l'y retint quelque temps, suivie d'une longue convalescence à la campagne, chez un pasteur protestant aussi hospitalier que vertueux.

Pendant ce temps, la Cour des pairs le condamnait à mort par contumace. Rey avait adressé d'Allemagne une lettre au procureur général Bellart, déclarant que ses principes l'empêchaient d'admettre la légalité de la juridiction de la Cour des pairs, puisqu'on avait statué là-dessus par des ordonnances au lieu de lois, « système qu'on doit regarder comme le fléau de toute législation et la source de tout arbitraire, comme subversif de tout système constitutionnel et par conséquent de tout véritable ordre social, système que je ne balance point à considérer comme le plus grave de tous les crimes de

1. Dans les derniers jours il se dit que, si le gouvernement provisoire durait longtemps et gouvernait bien, cela ferait peut-être accepter la République. « Je ne fis part à personne de ces idées, sachant combien les préventions contraires étaient enracinées » (3938, p. 130).

2. P. 56.

haute trahison et de véritable lèse-majesté...¹ ». Cependant la police allemande, après les congrès de Carlsbad et de Vienne, était aussi dangereuse que la police française. Rey partit donc, muni d'un faux passeport, traversa les Pays-Bas et put arriver sain et sauf en Angleterre².

III

Le proscrit trouvait ici la sécurité, mais il fallait vivre. Il arrivait à Londres avec 1,100 francs, donnés par un banquier dauphinois grâce à l'entremise empressée de Cousin. Puis Lafayette fit un envoi ; enfin les membres de l'Union à Grenoble s'entendirent pour une souscription qui lui assura une rente annuelle de 1,200 francs. Toujours ami de la vie simple, Rey tâchait de s'en contenter ; c'est seulement dans les cas de détresse qu'il cherchait des leçons de français ou des traductions. Elles lui prenaient du temps, et ce temps, il voulait le consacrer à scruter les institutions anglaises comme il avait étudié les lois italiennes ou allemandes. Apprenant d'abord la langue, il mena très loin ses recherches ; pour le droit comparé, des juristes européens réfugiés lui prêtaient leur concours à Londres comme autrefois à Paris. Enfin, il fut bien reçu par Bentham : « Cet homme vénérable à tant de titres », dit-il, « m'aidera de sa bourse dans le moment de ma détresse industrielle et mit sa riche bibliothèque à ma disposition toutes les fois que j'en eus besoin³. » Le résultat de ces travaux fut le livre *Des institutions judiciaires*, paru en 1826, qui met sans cesse en regard les lois de l'Angleterre et de la France⁴.

À côté de ces études que Rey poursuivait depuis un quart de siècle, l'Angleterre allait lui fournir un nouveau sujet de réflexions. C'est là qu'il apprit à s'intéresser aux questions sociales, à ces travaux qui devaient seuls lui procurer « la paix intérieure et des principes définitifs ». L'avocat français

1. Cette lettre est au dossier de Rey aux Archives nationales (CC 518, liasse 8, dossier 5).

2. Rey profita de son passage à Amsterdam pour initier à l'Union le juriste juif Meyer, auteur de *l'Origine et les progrès des institutions politiques de la plupart des peuples de l'Europe* (3939). Il ne parle plus désormais de l'Union, disant seulement que la Charbonnerie « l'étouffa dans ses bras trop tumultueux » (3939, p. 94). Quant à la Charbonnerie, l'exil l'empêcha Rey d'y participer. Il cite seulement sur elle une lettre d'un carbonaro actif, son ami le journaliste Déloge (3938, p. 208), qui lui écrivait en 1840 : « Quant aux serments de haine à la royauté prêtés sur des poignards, c'est un conte ridicule, accrédité pour chagriner MM. Barthe, Mérilhou, de Schonen et *tutti quanti*. » Les agents de la Charbonnerie à Grenoble furent d'anciens membres de l'Union, Froussard et Hugues Blanc (3938, p. 222).

3. P. 21. Le séjour en Angleterre est exposé dans la 3^e section du ms. 3938, qui possède une pagination nouvelle depuis la page 1.

4. Bentham, en 1827, ignorant l'adresse de Rey qui était revenu en France, écrivait à Lafayette à propos de ce livre : « Le parallèle des lois françaises et anglaises m'a appris tant de choses et m'a tellement charmé que j'ai fait tout ce qui était en mon faible pouvoir... pour augmenter la circulation de ce volume » (lettres publiées par Stryienski dans *Journal des économistes*, juin 1890).

prit contact avec les prolétaires eux-mêmes : « J'entendis des hommes de beaucoup de sens, et quelquefois de très bons orateurs, dans d'obscurs cafés destinés exclusivement à la classe ouvrière. » Surtout le système de Robert Owen lui parut fournir la solution des problèmes qui se posaient devant l'Europe nouvelle. Nulle part il ne dit avoir causé avec Owen, mais il suivit à Londres les séances de la Société coopérative. Rey s'intéressait aussi depuis longtemps aux questions pédagogiques ; aussi fut-il heureux de visiter les salles d'asile inventées depuis peu. Ce spectacle confirmait l'idée, soutenue par ses maîtres français, que l'éducation peut transformer complètement l'individu. Ces travaux n'empêchaient pas Rey de fréquenter les réfugiés français de Londres. Il prit part aux organisations formées pour les secourir, avec l'aide généreuse de Bowring, le disciple favori de Bentham ; il fut chargé par le général Lallemand de seconder ceux qui voulaient gagner l'Espagne, terre bénie du libéralisme jusqu'à l'expédition de 1823 ; on le voyait quelquefois aux réunions où venaient, cherchant à se distraire un peu, les proscrits qui s'intitulaient « troubadours de la Jeune France ».

Condamné par la Cour des pairs en juillet 1821, Rey allait se trouver frappé de mort civile d'après la loi française du temps, s'il ne purgeait point sa contumace dans un délai de cinq ans, c'est-à-dire avant juillet 1826. Muni d'un passeport suisse, il revint à Paris et se présenta au chancelier Dambrey. Le vieux ministre, dont Rey avait déjà constaté la bienveillance en 1814, se montra tout disposé à l'indulgence ; il savait d'ailleurs que la Cour des pairs ne tenait nullement à se réunir pour juger un contumace. Quelques mois d'incertitude se passèrent ainsi ; Rey fit paraître ses *Institutions judiciaires*, pendant que la police le surveillait de près¹. Enfin, il bénéficia de l'amnistie accordée au jour de la Saint-Charles, tout en demeurant pour cinq ans soumis à la surveillance de la police. Le préfet de l'Isère demanda qu'on lui interdît la résidence à Grenoble où il avait trop d'amis ; on lui permit de s'établir en Saône-et-Loire, où il se maria. Le ministère Martignac lui accorda la levée de la surveillance (novembre 1828)².

Dès le retour à Paris un de ses premiers soins avait été d'exposer à ses anciens frères d'armes libéraux ses nouvelles idées sociales ; on ne le comprit

1. Un inconnu vint un jour trouver Rey pour lui demander de soutenir par la plume la cause de Louis XVII. Celui-ci, dit-il, n'est pas, comme on le croit généralement, le second fils de Louis XVI, emprisonné au Temple, mais le fils aîné, donné comme mort en 1789. Il a survécu, tout comme sa tante M^{me} Élisabeth ; car Marie-Antoinette et M^{me} Élisabeth, quoi qu'on ait répété, n'ont pas été guillotинées. Cet inconnu, découragé par le scepticisme de Rey, ne revint pas. Et Rey de conclure : « Était-ce un fou, un escroc ou un espion ? » (3938, section 3, p. 11).

2. Voir son dossier aux Archives nationales (F⁷ 6994, n° 13997). Le préfet de police, en août 1826, annonce que la faction révolutionnaire songe à l'envoyer comme agent au Portugal : « Elle ne saurait en choisir un de plus actif et de plus sûr. »

3. Son dossier nous renseigne là-dessus, et sur un voyage qu'il fit sans permission à Paris en 1828 pour publier un livre.

pas. Il avait renoué des relations avec Olinde Rodrigues, le disciple de Saint-Simon. Le premier recueil saint-simonien, le *Producteur*, publia en 1826 les deux lettres, encore composées à Londres, où Joseph Rey présentait et glorifiait le système d'Owen. Il essaya aussi de fonder une Société coopérative (au sens owenite) qui tint quelques réunions ; il était présent, nous le savons, à la première séance où Bazard commença la célèbre *Exposition* de la doctrine saint-simonienne¹. Mais l'obligation d'aller se fixer dans l'Est lui fit abandonner temporairement tout cela. Délivré de la surveillance de la police, il vint demeurer à Grenoble ; comme les débuts des chemins de fer en Grande-Bretagne l'avaient beaucoup intéressé, il essaya de constituer une société qui ferait une ligne de Vizille à Grenoble pour le transport de la houille et du plâtre. Il demeura donc éloigné de la vie politique jusqu'en juillet 1830².

Les trois journées causèrent à Grenoble une joie générale. C'étaient les amis de Rey qui arrivaient au pouvoir ; n'allait-on point lui faire sa place ? Il se rendit bientôt à Paris, d'autant plus que la crise économique provoquée par la révolution ruinait son projet de chemin de fer. Deux carrières le tentaient, la magistrature et surtout l'enseignement. Son rêve était d'occuper dans une Faculté de droit une de ces chaires nouvelles de droit naturel, d'économie politique ou d'histoire philosophique du droit que Royer-Colard avait déjà voulu établir. Mais Cousin, devenu le grand chef de l'enseignement supérieur, souffla sur ces illusions ; le duc de Broglie, ministre de l'instruction publique, déclara que ces chaires étaient inutiles. La rentrée dans la magistrature ne fut pas facile non plus : l'accueil glacial que lui fit son ancien ami Mérilhou, devenu secrétaire général du ministère de la justice, montra qu'on le trouvait gênant. Ce fut l'intervention toute-puissante de Lafayette qui lui valut d'être nommé conseiller à la cour d'Angers³. Avant de quitter Paris, le nouveau magistrat essaya d'intéresser la Chambre des députés à un vaste projet d'éducation nationale inspiré du plan de Condorcet ; mais sa pétition ne rencontra qu'indifférence⁴.

Dès lors commence la dernière partie de la vie de Joseph Rey. Après dix

1. Voir Georges Weill, *L'école saint-simonienne*, p. 26.

2. Il écrit à propos des antécédents de juillet : « Un grand mot d'ordre, dont l'exécution devait être décisive, fut donné dans toute la France ; c'était une invitation aux chefs d'ateliers libéraux d'interrompre les travaux de leurs manufactures à l'instant même où paraîtraient les ordonnances... » (3938, p. 97). C'est bien ce que les patrons typographes ont fait à Paris le 27 juillet. Rey a-t-il raison de dire que ce *lock-out* politique fut préparé dans la France entière ? Le point reste douteux.

3. Le ministre était Dupont de l'Eure ; quand Rey, nommé conseiller, alla le voir, il s'excusa de n'avoir rien su en disant : « Je suis absorbé par cette maudite politique, et l'on met ensuite sur mon compte une foule de cochonneries » (3938, p. 114).

4. Voir Georges Weill, *Un éducateur oublié, Joseph Rey (Revue internationale de l'enseignement, janvier 1905)*.

ans de services à la cour d'Angers, il obtint de passer à la cour de Grenoble et d'achever sa carrière dans sa ville natale où il fut mis à la retraite en 1844. Ce fut donc une existence paisible de magistrat de province, très différente de la vie agitée qu'il avait menée pendant les quinze ans de la Restauration. Mais ce fonctionnaire consciencieux, persuadé que le juge a le devoir d'appliquer la loi, était trop actif et trop plein d'idées pour se contenter de sa tâche obligatoire. A la fin de 1831 il publia une *Adresse au roi*, comme jadis une *Adresse à l'empereur*, pour éloigner Louis-Philippe du parti conservateur et l'intéresser aux réformes ouvrières; l'écrit passa inaperçu. Renonçant désormais à la politique militante, Rey partagea ses loisirs entre deux œuvres : une œuvre pratique, l'organisation des salles d'asile, et une œuvre théorique, l'étude des systèmes socialistes.

Ses Mémoires nous donnent quelques détails sur ce qu'il fit pour les salles d'asile. Dès son arrivée, il en parla aux autorités : pendant dix ans, tous les maires d'Angers, quelle que fût leur nuance politique, l'aiderent de leur mieux ; le préfet de 1830 essaya de faire échouer le projet, mais un nouveau préfet, Gauja, libéral militant de 1820, se montra beaucoup plus favorable. Le recteur et les chefs de la magistrature ne donnèrent que de bonnes paroles ; l'évêque manifesta beaucoup plus de bonne volonté ; comme c'était un ancien prélat constitutionnel, le clergé diocésain ne le respectait guère et soutint peu une entreprise dont il ne serait pas le seul directeur. Elle prospéra néanmoins, grâce à un maître pleinement dévoué à sa tâche¹.

Les doctrines sociales passionnèrent Joseph Rey jusqu'à son dernier jour. Aucun des systèmes répandus alors en France ne lui parut indifférent. Il avait connu le babouvisme et correspondu avec Buonarroti pendant son séjour en Angleterre ; en 1830, il le vit deux fois à Paris. « C'était un de ces types de force et de pureté tels que notre Révolution en avait tant produits, et dont la plupart furent méconnus si cruellement². » D'Angers, il correspondit avec l'École saint-simonienne, alors à son apogée, et l'encouragea tout en blâmant le caractère trop religieux adopté par elle³. Plus tard, il entra en relations avec Victor Considérant, qui l'estimait beaucoup. Les écrits de Cabet, les débuts de Proudhon sont signalés et jugés par lui, toujours avec sympathie, bien qu'il garde sa préférence pour le système d'Owen. D'ailleurs, en 1847, il invite publiquement tous les théoriciens socialistes à s'entendre sur un programme commun⁴.

Inutile de parler de ses ouvrages de droit public ou de sa candidature aux élections législatives en 1849 ; ses Mémoires seuls nous intéressent ici. Quelle est la valeur historique du témoignage de Rey ? Toutes les fois que nous

1. Rey a publié en 1835 les *Lettres à ma femme sur les écoles de la première enfance dites salles d'asile*.

2. 3938, section 3, p. 177.

3. Voir Pierre Avril dans *Revue politique et parlementaire*, 1907, t. LII.

4. Voir sa lettre dans la *Démocratie pacifique* du 27 juin 1847.

pouvons contrôler ses dires, nous constatons sa véracité. Quelques exemples suffiront. Magistrat sous l'Empire, il dit avoir combattu l'injustice : une lettre de Tracy prouve que c'est vrai. Ce qu'il raconte sur le rôle de son ami Dumoulin pendant les Cent-Jours est confirmé par tous les contemporains¹. Son histoire de la société l'Union est également exacte. Parmi les affiliés se trouvait un Danois, Jean Witt, dont les révélations faites au gouvernement bavarois en 1824 montrent l'importance du rôle joué par Rey². Rey nous montre Victor Cousin sous le jour assez inattendu de recruteur pour sociétés secrètes : son témoignage concorde avec celui de Dubois, le futur fondateur du *Globe*³. Rey parle de sa fuite en Allemagne ; des Allemands nous apprennent qu'il fut accueilli et caché à Stuttgart pendant un mois par un patriote⁴. Il insiste sur le travail fait à Londres pour connaître et comprendre les institutions anglaises ; la lettre de Bentham indique l'estime où le tenait le grand penseur anglais. On pourrait continuer ces rapprochements. Ils prouvent la valeur des Mémoires écrits par ce disciple de Condillac et de Tracy, gagné dès sa jeunesse à la forme républicaine et venu par une lente évolution aux doctrines démocratiques et socialistes.

Georges WEILL.

1. Voir Chuquet, *Napoléon à Grenoble* (*Revue de Paris*, novembre 1917).

2. On en trouve le texte aux Archives nationales (F⁷ 6684). Rey parle de la trahison de Witt (3939, p. 116). L'autre affilié allemand qu'il indique sans donner son nom est très probablement Karl Follen.

3. Voir Dubois, *Augustin Thierry* (*Revue bleue*, 1908). Dubois parle aussi de la loge des *Amis de l'Armorique*, citée par Rey à côté de celle des *Amis de la vérité*.

4. Voir les études de Fraenkel dans le tome III de Haupt, *Quellen und Darstellungen zur Geschichte der Burschenschaft*. Il parle de l'intimité de Follen avec Rey.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE GRECQUE

(1925-1926 ¹)

I. FOUILLES : *Attique*. — En 1925, KASTRIOTIS a dégagé sur toute sa longueur (67 mètres) le mur nord de l'Odéon de Périclès. D'autres fouilles ont mis au jour les restes d'un théâtre du VI^e siècle, dont la construction paraît remonter au temps de Pisistrate. Des pourparlers se sont engagés entre l'École américaine et le gouvernement grec en vue de fouilles dans la région de l'Agora. — ARVANITOPOULOS a reconnu à Spata l'existence de diverses tombes mycénienes et d'un palais ; à Kharvati, il a découvert des tombes à incinération du V^e siècle ; à Kératéa, un tombeau mycénien, etc. — En 1926, G. SOTIRIADIS a cherché à déterminer l'emplacement qu'occupait l'ancienne Marathon. Dans la passe séparant le mont Agriéliki du marais de Brexisa, à 1,500 mètres du tumulus et à 1 kilomètre du rivage, il a retrouvé une acropole aux murs épais de 2 mètres et formant une circonférence de 300 mètres environ. C'est, semble-t-il, l'ancienne Marathon. Une fouille a donné des fragments de vases appartenant aux époques géométrique et classique. C'est au sud du marais de Brexisa, à l'ouest du 34^e kilomètre de la route Athènes-Marathon, qu'il faut chercher l'emplacement de Probalinthos ; qu'il y ait eu là d'importantes constructions, c'est ce que laisse supposer la présence de pièces de marbre. Sur le rivage, il y a les restes d'un port, qui date vraisemblablement du temps d'Hérode Atticus. — Près du cap Zôster, les fouilles de KOUROUNIOTIS ont déblayé un temple de 12^m sur 6^m50, divisé par une cloison en deux parties inégales ; les murs ont été tardivement réparés et remaniés ; le sol est dallé de grandes plaques ; de la colonnade entourant l'édifice, on a retrouvé les soubassements et des fûts de colonnes en tuf ; en avant, à l'est, a été dégagé un autel. Comme l'indique un décret trouvé près du mur transversal, le temple était consacré à « Apollon

1. Ce Bulletin a été rédigé suivant les mêmes principes que les deux précédents (voir *Revue historique*, mai-juin 1926, p. 44, et janvier-février 1927, p. 85). Certaines omissions concernant les années 1923 et 1924 ont pu être ici réparées ; une partie des travaux de 1926 seront recensés ultérieurement. Ce Bulletin doit être complété à l'aide des comptes-rendus critiques et des notes bibliographiques insérées ailleurs dans la *Revue historique*.

Zôster » et dépendait du dème d'Halai ; en son premier état, le sanctuaire paraît remonter au moins à la fin du VI^e siècle ¹.

Égine. — On a obtenu de nouvelles précisions sur les établissements découverts en 1924 et on a fait d'importantes trouvailles de céramique géométrique à peinture mate, de vases minyens, de vases de Kamarès (importés ou d'imitation locale ²), etc.

Péloponnèse. — En 1925, au sud-est du théâtre de Corinthe, a été mis au jour un dépôt de 160 vases ronds, non décorés ; à 1,500 mètres à l'ouest du théâtre, on a commencé à déblayer une villa romaine, aux riches mosaïques (I^{er} siècle ap. J.-C.). Une deuxième campagne, dans la région du temple d'Apollon et de l'Agora, a achevé de dégager la grande Stoa qui, probablement, date du III^e siècle av. J.-C., et a permis de retrouver sur place les tambours inférieurs d'un grand nombre des quarante-sept colonnes doriques et d'apercevoir les soubassements de vingt colonnes intérieures ; on a recueilli de nombreux débris architecturaux de la Stoa : des têtes de marbre ; un cheval archaïque en poros, vu de face, d'un excellent travail, provenant peut-être d'une métope du temple d'Apollon. On a dégagé la partie ouest de la fontaine Glaukè. Au nord du musée a été mis au jour un édifice d'époque romaine, au sol fait d'une mosaïque simple, recouvert ensuite de plaques de marbre et de briques, et aux murs solidement construits. — En 1926, l'École américaine a achevé, au théâtre de Corinthe, le déblaiement de l'*orchestra*, des *parodoi* et de la partie antérieure de la scène. Un canal de marbre entoure le centre de l'*orchestra*. Trois niveaux différents ont été reconnus : deux pavements romains (le plus récent est dû à Hérode Atticus) et, à 0^m36 au-dessous du plus ancien, l'*orchestra* grecque, pavée de poros, et dont le centre différait de celui de l'*orchestra* romaine (diamètres respectifs : 20 mètres et 36 mètres). — On a découvert des sculptures variées (buste de Galba, etc.) ; des fragments de bas-reliefs, provenant au moins de deux ensembles : une Amazonomachie, d'époque romaine, et une Gigantomachie, d'époque hellénistique ; une tête féminine du IV^e siècle, etc. On a recueilli aussi 1,500 monnaies de bronze et des terres cuites archaïques. — Les fouilles de 1926 à l'Acrocorinthe, sur l'emplacement du temple d'Aphrodite, ont permis de reconnaître partiellement les matériaux dont il était construit. Enfin, une nouvelle partie de la rue du Léchaion a été déblayée ; sous la colonnade romaine bordant cette rue à l'est, on a trouvé des murailles d'époque hellénique, un tombeau renfermant un vase géométrique, une couche préhistorique contenant de la poterie de l'ancien âge du bronze et des temps néolithiques ³.

Les fouilles de Sicyone, reprises après trois ans d'interruption, tendent à

1. *Chronique des fouilles* (Bulletin de correspondance hellénique, 1925, p. 439-441 ; *Ibid.* 1926, p. 540-542).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 442).

3. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 442-443 ; 1926, p. 542-544).

montrer que le grand bâtiment situé en contre-bas de l'Acropole, au sud du théâtre, serait un gymnase ; le théâtre découvert en 1922 est un édifice dorique en poros, probablement du ^{ve} siècle, réparé à l'époque macédonienne¹.

Les fouilles américaines de Némée ont été fructueuses. A 15 mètres environ à l'est du temple, une fondation de blocs de poros (plus de 40^m sur 2^m42 de largeur maxima) appartient probablement à un autel de dimensions exceptionnelles, dont les extrémités nord et sud dépassent fortement les côtés du temple ; au sud de ce dernier est un établissement balnéaire de l'époque grecque ; à l'est de cet établissement, sous l'église byzantine, il y a une construction dont les murs atteignent 85 mètres de long. — Dans un champ a été découvert un dépôt d'offrandes : 700 petits vases et des figurines en terre cuite ; la poterie est surtout du type protocorinthien et corinthien. Sur la pente de la colline, à l'ouest du village d'Hérakleia, on a trouvé quantité de tessons d'âge néolithique².

A Argos, au nord-ouest de la région sise au-dessus de l'ancien temple, les fouilles de 1925 ont révélé l'existence d'un établissement préhistorique, riche en poteries de toute époque ; dans la couche de l'helladique ancien, on a retrouvé les murs de modestes maisons, en petites pierres à ciment argileux et non travaillées. Au nord-ouest de l'Héraion, la découverte de poterie néolithique (la première de cette nature en Argolide) vient appuyer la tradition sur la haute antiquité du sanctuaire ; on a trouvé aussi treize tombes avec dromos, aux formes diverses et de caractère nettement familial (le dernier occupant est placé au centre) ; les plus grandes ont une façade de stuc, avec décoration de spirale. On y a fait d'importantes trouvailles : 200 vases de l'helladique récent, dont une amphore ornée de poulpes ; des bronzes : pointes de lances, couteaux, grand bassin, épée brisée, deux beaux poignards sertis d'or, décorés l'un d'un dauphin, l'autre d'oiseaux en argent. De l'une des tombes, on a extrait des colliers d'or ; de l'autre, divers ornements en or (en forme de boucliers mycéniens), des objets en ivoire, des pierres de stéatite et de cornaline, etc. — On a découvert aussi un tombeau d'époque géométrique, avec différents objets en bronze. Sur la pente sud de l'Héraion, on a mis à jour beaucoup de bronzes, des objets d'ivoire et des poteries de style géométrique et protocorinthien³.

A Épidaure, en 1925, on a déblayé des thermes romains ; au sud, ont été trouvés deux bassins datant des époques hellénique et hellénistique. En 1926, KAVVADIAS a découvert une double Stoa, de 27 mètres de long et 9 mètres de large⁴.

A Asinè, on a étudié les riches trouvailles de 1924 : 150 vases ont été re-

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1926, p. 544).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1926, p. 544-545).

3. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 444-446).

4. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 446-448 ; 1926, p. 545).

constitués. En 1926, les fouilles danoises ont permis de reconnaître sur l'Acropole les ruines des époques successives, des temps prémycéniens aux temps romains. Dans la nécropole située entre la colline de Varvounia et la plaine avoisinant la ville basse, on a ouvert vingt-cinq tombeaux mycéniens, groupés en deux secteurs : les uns creusés à une grande profondeur, avec des armes, des parures, des vases richement ornés ; les autres contenant seulement des ustensiles et des provisions ¹.

Les fouilles de Tirynthe ont amené la découverte, à l'ouest du mur oriental du palais, de la fosse à offrandes d'un sanctuaire, avec de nombreux objets datant de la fin du géométrique et du début des temps archaïques. La trouvaille la plus notable de la ville haute est un vase de pierre de l'helladique ancien, portant une tête d'animal en relief. On a dégagé un quartier de la ville basse ; on a trouvé un grand nombre de beaux tessons du mycénien ancien ; les constructions datent principalement du mycénien tardif ².

Près de Midéa, à 10 kilomètres au nord de Nauplie, une tombe à coupole mycénienne, de 8 mètres de diamètre et dont le dromos atteignait 15 mètres, a livré d'admirables trouvailles. Il y avait là trois squelettes ; sur la poitrine de l'un d'eux (le « roi ») était une coupe d'or, comparable aux gobelets de Vaphio pour la finesse et la beauté de l'exécution ; elle est décorée de quatre poulpes, sur un fond imitant des rochers marins ; du bord de la coupe semblent plonger des dauphins. Sur le squelette reposaient également une coupe d'argent, deux vases d'argent et un vase de bronze ; près des épaules et des pieds se trouvaient cinq épées, généralement ornées d'or, dont l'une avec un pommeau de cristal de roche, des poignards et des pointes de lances. Près d'un autre squelette (celui de la « reine »), on a trouvé une coupe à l'intérieur d'or, et dont l'extérieur, en argent, portait cinq têtes de taureaux aux cornes incrustées d'or. Entre les deux squelettes, un collier fait de plaques d'or travaillées, une lampe en stéatite, etc. Un second squelette féminin, la « princesse », portait également un collier, fait de marguerites d'or ³.

A Stymphale, on a continué, en 1925, à déblayer les édifices dégagés en 1924, et on a découvert une porte de la ville, trois bases carrées d'un portique, des statuettes de marbre et de terre cuite, qui représentent surtout des femmes et proviennent probablement de l'Acropole, où s'élevaient des temples d'Artémis et d'Héra, etc. — Les fouilles de 1926 ont permis de découvrir une partie de l'enceinte à l'est de l'Agora et la porte orientale de la ville. Sur l'Acropole, on a achevé de déblayer le temple d'Héra. On a aussi dégagé totalement et en partie restauré la fontaine de l'Agora ⁴.

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 448 ; 1926, p. 547).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1926, p. 546-547).

3. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1926, p. 547-549 ; Ch. Picard, *Le Trésor de Midéa* (Acropole, 1926, p. 333 et suiv.).

4. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 448 ; 1926, p. 550).

A Sparte, les fouilles du théâtre sont en grand progrès ; en 1925, la scène a été dégagée, les murs des *parodoi* découverts et en partie dégagés. On a trouvé peu de sculptures, mais beaucoup d'inscriptions, d'époque impériale, et des monnaies, surtout byzantines. En 1926, de nouveaux blocs inscrits ont été découverts et on a achevé de déblayer la scène ; le mur, d'abord regardé comme hellénistique, paraît plutôt contemporain d'Auguste ; dans une chambre située derrière la scène, on a découvert un pithos archaïque, où sont figurés en relief deux chars montés. — Les fouilles de 1925 à l'Acropole ont fait découvrir de nombreux objets, allant de l'époque géométrique aux temps hellénistiques : entre autres, une statue de guerrier en marbre de Paros (gardée jusqu'à la ceinture), au cou large et vigoureux, aux muscles énergiquement rendus, paraissant dater de 480-470 ; une fine statuette d'Athéna en bronze, qui semble avoir subi l'influence de Phidias ; des statuettes masculines, du milieu du VI^e siècle au plus tard ; des objets en terre cuite, dont une belle tête peinte de grande figurine (de 700 av. J.-C. au plus tard) ; une poterie très variée, appartenant aux époques géométrique, attique et hellénistique (débris de cratères avec médaillons en relief et scènes mythologiques). Sur un éperon de l'Acropole, on a mis au jour de nombreux marbres travaillés, de l'époque classique, et des statuettes en terre cuite. En 1926, on a dégagé partiellement les murs nord et ouest d'un édifice nouvellement découvert ; au nord de cet édifice ont été recueillis quantité de débris de vases finement peints du style laconien II, III et IV. On a découvert aussi un fragment de relief archaïque en terre cuite, un bras gauche en marbre de Paros, qui provient presque sûrement de la statue de guerrier trouvée en 1925, etc.¹.

A Amyclées, sur l'emplacement du sanctuaire, on a trouvé des débris allant du commencement de l'helladique aux temps mycéniens ; nombre d'idoles féminines et de figures d'animaux à décorations mycéniennes révèlent l'existence d'un culte de l'époque mycénienne tardive ; la première céramique géométrique est représentée par des vases décorés ou entièrement enduits de noir. Les ex-voto vont jusqu'aux temps hellénistiques².

A Messène, les fouilles ont fait connaître les détails du synédriion en forme de théâtre qu'on avait jadis déblayé ; on a constaté que l'orchestre formait un cercle parfait ; une partie du synédriion date du milieu de l'époque alexandrine. A peu de distance était l'hérôon, formé de quatre tombes, au milieu desquelles est un autel. — A une heure et demie de l'ancienne acropole de Pylos, on a exploré un tombeau mycénien à coupole, riche en tessons, dont on a reconstitué deux grands vases à ornements linéaires ; il y avait aussi des débris d'ustensiles en argent et d'une pyxis peinte en porcelaine, attestant la richesse du mobilier³.

1. *Chronique des fouilles* (B. O. H., 1925, p. 449-452 ; 1926, p. 550-552).

2. *Chronique des fouilles* (B. O. H., 1925, p. 452-453).

3. *Chronique des fouilles* (B. O. H., 1925, p. 453-454 ; 1926, p. 552-553).

Dans la région de Patras, on a exploré une nécropole datant probablement de 1100 av. J.-C. ; dans les tombes, à dromos large de 3 mètres à 7 mètres, on a découvert des haches de bronze, des vases ornés de lignes, de cercles et de triangles¹.

Grèce centrale. — D'intéressants sondages ont eu lieu à Haliartos. L'Acropole (200 mètres sur 300 mètres) avait des murs de fortification où subsistent des restes de cinq styles différents. Il y avait : un mur mycénien, haut de 1 mètre en moyenne ; un mur en blocs carrés, assez grossiers, semblable aux murs archaïques d'Orchomène ; un mur d'une exécution plus soignée, sans doute du vi^e ou du début du v^e siècle ; un mur en blocs de calcaire rougeâtre ou jaunâtre (du iv^e siècle ?) ; enfin, un mur épais de 2 mètres, formé de petites pierres amalgamées dans du mortier, peut-être postérieur de quelques siècles au sac d'Haliartos en 171 avant J.-C. — On a mis au jour en partie le mur de péribole du sanctuaire, situé dans la région la plus élevée de l'Acropole : c'est un mur d'appareil polygonal, qui a 36 mètres sur son plus grand côté. Les fondations du temple étaient en gros blocs calcaires. Des restes d'un tambour de colonne dorique en poros, recouvert de stuc, donnent une certaine idée de l'architecture du sanctuaire. D'après la poterie ici recueillie, l'occupation doit avoir duré au moins du vi^e au iv^e siècle av. J.-C.².

A Eutrésis, les fouilles américaines de 1925 ont fait découvrir des maisons de l'helladique moyen, ordinairement rectangulaires, à petit vestibule et à grande chambre principale ; le foyer est en général situé dans un coin. On a déblayé aussi des maisons de la II^e période néolithique, plus grandes, mieux construites et plus riches. Les tombes, où les corps sont repliés, datent de l'helladique moyen. Au nord-ouest de l'établissement principal, on a découvert un cimetière d'époque hellénique, près de la route de Thespies, et une villa de l'époque romaine ou du début de l'époque byzantine³.

A Delphes, les recherches de J. REPLAT ont confirmé l'inexistence d'une colonnade ionique intérieure dans le temple d'Apollon et l'existence de socles d'offrandes à peu près continus sur les longs côtés de la cella⁴.

A Kalydon (Étolie), on a achevé en 1925 de dégager les restes d'un temple dorique et périptère du v^e siècle, aux parties hautes en poros et à la toiture de marbre ; à quelque distance sont les débris d'un édifice quadrangulaire péristyle ; sur le côté nord, des fragments de bancs de marbre numérotés avec des lettres. On a cru d'abord qu'il y avait eu là un *bouleuterion* ; mais la fouille de 1926 a montré qu'il s'agissait en réalité d'une maison, pourvue d'un péristyle carré (18^m50 de côté), autour duquel sont disposées symétriquement des chambres et des salles ; la plus importante a 12^m65 sur 5^m65 ou renferme des sièges de marbre et des débris de bustes figurant des dieux et

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 454).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1926, p. 555-556).

3. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 456-457).

4. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 457).

des héros. L'ensemble paraît dater du 1^{er} siècle après J.-C. Cette salle ouvre sur un espace dallé, où sont les restes d'une grande base pour plusieurs statues ; sous l'emplacement de cette base était une chambre funéraire ; l'aménagement et la décoration sont bien conservés. La salle voisine devait donc servir au culte des morts ; la famille y procédait aux repas funéraires et cérémonies commémoratives.

En 1926 également, on a achevé de dégager le soubassement du temple d'Artémis Laphria, le dallage environnant et le mur de soutènement du nord-ouest. Ce mur est en longues pierres calcaires, soigneusement travaillées. Il y a eu là d'abord un temple du VII^e siècle, qui fut agrandi dans la première moitié ou au début du siècle suivant ; ces deux édifices avaient leurs parties hautes en bois, avec une décoration de terre cuite¹.

Thessalie. — A Phères, a été fouillé en 1925 le temple dit de Zeus Thaulios. A l'ouest, on a découvert de nombreux bronzes ; à l'intérieur, sept tombes de style géométrique, médiocrement garnies. Une deuxième campagne a permis de constater que le temple date de la fin du V^e ou du début du IV^e siècle et remplaça un temple du VI^e siècle, succédant lui-même à un édifice antérieur, qui s'élevait sur une nécropole géométrique. On a ouvert là vingt-trois tombes rectangulaires, bien conservées, abondamment munies de vases, de bronzes et d'armes. — Les fouilles de 1926, dirigées par Y. BÉQUIGNON, M. COLLART et ARVANITOPOULOS, ont montré que la longueur du temple ne pouvait être évaluée qu'approximativement à 26^m50 ; le temple a été certainement terminé. A 11^m50 environ au sud du temple a été découverte une « favissa », renfermant des ex-voto en bronze d'âge archaïque, une statuette de guerrier, etc. ; un grand nombre d'ex-voto, en terre cuite, représentant le plus souvent un type féminin, le sanctuaire paraît avoir été consacré à une divinité féminine : on est d'autant plus autorisé à le supposer que les inscriptions qui avaient fait penser d'abord à Zeus Thaulios ont été découvertes à une distance assez considérable du monument².

Macédoine. — L'École anglaise a continué en 1925 l'exploration de la grande *toumba* de Varadova. Les fouilles de 1926 ont permis de classer les couches avec une assez grande précision. Il y a d'abord une couche prémycénienne, épaisse de 7 mètres, qui s'étend peut-être de 2300 à 1300 av. J.-C. et qu'on a pu subdiviser en trois parties : la plus ancienne atteste d'étroits rapports avec la poterie de Troie II ; la plus récente est marquée par l'emploi définitif d'éléments nouveaux (poteries incisées à décor de spirales et de méandres, grands vases coniques polis à la main, etc.). Puis vient une couche mycénienne et submycénienne, de 6^m50 (1300-1050 environ) ; la deuxième partie de cette couche correspond à une période de troubles violents ; la poterie, en argile noire et grossière, paraît originaire de l'Europe centrale. Une troisième couche renferme une abondante poterie géomé-

1. *Chronique des fouilles* (B. O. H., 1925, p. 458 ; 1926, p. 556-561).

2. *Chronique des fouilles* (B. O. H., 1925, p. 458-460 ; 1926, p. 562).

trique et des fragments de poterie hellénique importée du ^{vi}^e au ^{iv}^e siècle. Enfin, la quatrième couche est hellénistique. — Près de la *toumba* ont été explorées deux « tables » : l'une, occupée en dernier lieu par une maison hellénistique ; l'autre qui paraît avoir été habitée à la fin des temps mycéniens et au début de l'âge du fer, puis quittée. — Les fouilles anglaises près du lac de Doiran ont fait découvrir de belles poteries peintes, une hache en bronze à deux tranchants et une lourde faucille en bronze ¹.

Thasos. — Les fouilles d'A. LAUMONIER et Y. BÉQUIGNON en 1925 ont apporté des précisions sur les constructions entourant l'aulè ; à 30 mètres environ du côté ouest de l'Agora, on a mis au jour deux tronçons d'une rue dallée de marbre, bordée, semble-t-il, de monuments, dont une grande exèdre semi-circulaire d'époque romaine. A l'angle nord-ouest de l'Agora, on a découvert les fondations d'un portique ionique d'époque romaine ; à l'angle sud-est, une base triangulaire du ⁱⁱⁱ^e siècle, en forme de proue, a été mise au jour. A 30 mètres au sud-est de l'arc de Caracalla, on a trouvé les vestiges d'un bel édifice, peut-être archaïque.

Dans le sud de l'île, les mêmes savants ont repris l'étude du temple d'Aliki et constaté qu'il datait du début du ^{iv}^e siècle : c'est un édifice rectangulaire (16^m10 sur 15^m), au soutènement formé de deux fortes terrasses ; le mur du *pronaos* est percé de trois portes.

A. BON et H. SEYRIG ont montré qu'au nord-est du Dionysion s'étendait un autre sanctuaire, juste au fond du port antique ; on y a exhumé trois monuments : un petit temple (fondations), un autel quadrangulaire et les assises d'un autel circulaire ; plus loin étaient le péribole, puis une rue et le quartier du théâtre. — On a découvert aussi, en 1925, deux nouvelles portes de l'enceinte antique, trois bases de stèles inscrites du ^{iv}^e siècle, un fragment de distique funéraire du ^{vi}^e siècle (témoin ancien de l'écriture locale), etc.

En 1926, un sondage a fait connaître l'existence d'une nouvelle porte dans la muraille à l'est du port : l'une des parastades est décorée d'un bas-relief du début du ^v^e siècle, figurant une femme sur un char que traînent deux chevaux retenus par un homme : ce sont deux divinités, dont l'identification reste incertaine. A. BON a également dégagé, dans l'ouest de l'île, les restes d'une tour de garde, en blocs de marbre bien taillés.

Samothrace. — Les fouilles de F. CHAPOUTHIER au hiéron des Cabires, en 1925, n'ont rien appris de nouveau pour l'époque primitive du culte, mais ont fourni de nombreuses indications pour les temps hellénistiques. Sur le rivage, on a trouvé des fondations d'autel. — Les recherches de 1926 ont permis de reconnaître les restes d'un édifice de 55 mètres sur 24 mètres ².

Lemnos. — Les fouilles italiennes de 1926 ont fait découvrir à Vyrokastro une nécropole néolithique et à Héphaïstion une nécropole du ^x^e au ^{viii}^e siècle,

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 460-462 ; 1926, p. 564-565).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 462-466 ; 1926, p. 566-567).

qui a livré de nombreux vases, les uns très petits, les autres dépassant 1 mètre, en terre cuite, de couleur noire, décorés de losanges et de spirales; des armes de fer, des bijoux d'or, une parure féminine complète, etc.¹.

Délos. — Les travaux de J. REPLAT et A. LAUMONIER en 1925 ont abouti à la découverte d'un important sanctuaire en bordure de l'Agora des Italiens. Le temple, précédé d'un grand autel rectangulaire, avait 6^m65 sur 10^m45, avec ouverture unique vers l'est; la cella était revêtue sur les côtés de panneaux de stuc blanc; sur le fond, rouge vif, se détachait la statue de culte, sur une banquette de marbre; au nord et à l'ouest était un vaste portique coudé. L'état actuel de ce hiéron est à peu près le même qu'en 69 av. J.-C., lorsque Rome défendit l'île contre les pirates; il est possible qu'il ait été dédié à Artémis Sôteira. — Plusieurs constructions ont été mises au jour à la fin de 1925 et en 1926: notamment un édifice à grand seuil et large cour et des magasins remplis d'amphores. On a aussi découvert un certain nombre d'inscriptions, dont un décret de 202/1, qui défend de jeter des terres ou des cendres près du sanctuaire de Dionysos et dans celui de Lété.

Dans la région de la baie de Phourni, déjà fouillée en 1924, de nouvelles recherches ont dégagé trois constructions: un temple dorique prostyle, de 15^m75 sur 6^m, aux fondations de granit et de gneiss (fin du IV^e ou début du III^e siècle); à côté et en retrait, une salle de 10^m40 sur 8^m50, dont les murs présentent un double parement de granit; enfin, un dallage de marbre blanc sur fondations de gneiss (4^m10 sur 3^m50) (peut-être des propylées). D'après divers indices, ce sanctuaire est l'Asklépieion, très fréquenté au III^e siècle et encore, dans une certaine mesure, à l'époque athénienne².

Crète. — Des travaux de restauration à l'aile ouest du palais de Cnossos ont provoqué en 1925 de notables découvertes, concernant la disposition des entrées sud et ouest à l'époque du second palais (Minoen moyen III); on a découvert aussi l'existence d'une chambre à dépôts souterraine, en beaux blocs calcaires. — En 1926, on a trouvé à l'ouest du palais vingt vases de terre polychromes, de la fin du Minoen moyen, et divers autres objets. A l'est de Cnossos, sur la colline du Prophète Élie, on a fouillé des tombeaux taillés dans le roc, en forme de chambres carrées ou rondes, du Minoen moyen III; on y a recueilli des idoles en terre cuite peinte, des poignards de bronze, etc. — A Niroukhani ont été mises au jour plusieurs constructions maritimes: un abri dallé, avec beaucoup de vases du Minoen tardif; des restes de maisons; un grand espace, probablement rectangulaire, clos de murs en pierres calcaires. Au nord, la fouille, poursuivie jusqu' dans l'eau, a fait découvrir les vestiges d'une construction de poros, large de 18 mètres. Sur le cap, il y a des traces de maisons. Le port qui se trouvait là est le premier port minoen connu et était sans doute en relations avec Cnossos.

A Mallia, dans le quartier nord de la cour centrale, on a trouvé en 1925

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1926, 567-568).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 466-470; 1926, p. 568-572).

une vaste salle carrée hypostyle, à six piliers quadrangulaires ; plus au nord, deux salles profondes et étroites, puis une cour sur laquelle s'ouvre une autre chambre, dont les murs ont gardé leurs stucs. Dans le quartier est, on a commencé à étudier le portique, où alternent douze colonnes rondes et piliers quadrangulaires ; vers l'est est la zone des magasins ; plus au nord, des salles contenant différents vases (cuisines?). Les trouvailles céramiques abondent : pour la première fois, on a découvert à Mallia des vases en stéatite. — L'exploration a continué en 1926. Le côté sud de la cour centrale a été découvert : il est marqué par un mur long de 20 mètres, en pierres de taille. Au sud de ce mur, six salles communiquant entre elles et s'ouvrant sur le reste du palais par le côté ouest ; là, abondent les tessons peints, du Minoen récent I, avec la spirale à pastille centrale pour motif dominant. Sur une terrasse carrée, qui occupe, en partie, le côté ouest de la cour centrale, on a trouvé une pierre circulaire de 0^m90, faisant une saillie de 0^m11, percée d'un trou central assez profond et de trente-quatre petits trous le long du bord extérieur : document d'un intérêt capital pour l'étude de la religion crétoise : c'est là, semble-t-il, une combinaison de la table à libations et de la table à offrandes ; la terrasse où se trouve cette table était un sanctuaire. A l'ouest de cette terrasse, on a découvert une série de petites salles, à niveau plus bas que celui de la cour ; les murs de cette région sont épais et bien travaillés. — Les fouilles ont également montré que le palais s'étend beaucoup plus loin vers le nord qu'on ne devait s'y attendre ; un mur épais et sans issue, commun aux divers magasins de la partie septentrionale de l'édifice, semble former la limite nord du palais. Des recherches ont eu lieu aussi dans la partie est du palais, où l'on a continué à explorer deux magasins.

Dans l'îlot du Christ, M^{lle} M. OULIÉ a retrouvé en 1925 une nécropole du Minoen moyen I, avec des vases géométriques et un important matériel funéraire et dressé le plan de douze chambres avec céramique variée. — Les fouilles de l'île Gaudos, à 22 milles au sud de la côte de Sphakia, ont fait découvrir des restes de l'époque minoenne ; l'île semble avoir été alors fortement peuplée ; à l'époque hellénique, elle a pu dépendre de Gortyne ; de nombreuses ruines s'y trouvent au cap Saint-Jean ; aux environs, beaucoup de tombes à chambre, d'époque romaine.

A Vali, à l'est de Gortyne, a été exploré un tombeau protominoen à coupole, soigneusement construit ; on y a retrouvé deux beaux vases à une anse, du Minoen moyen, des vases de pierre, etc. — A Krasi, on a exploré un tombeau à coupole du Minoen ancien, où les morts étaient sans doute déposés par la partie supérieure (l'entrée, fermée par un semblant de porte, étant trop étroite ¹).

Samos. — A l'angle nord-est du temple d'Héra, on a dégagé en 1925 le pourtour nord de la cour dallée (70 mètres sur 50 mètres). A 50 mètres de l'angle en question, on a établi l'existence d'un temple périptère archaïque,

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 470-474 ; 1926, p. 572-578).

restauré à l'époque romaine ; à proximité, il y avait deux petits temples et des bases votives, dont l'une porte les traces de six statues. On a retrouvé aussi de nombreuses terres cuites (idoles féminines nues, figurant le plus souvent Héra) ; des bronzes, dont l'un représente un joueur de flûte, très bien travaillé ; une coupe ; des débris de chaudrons, etc. La céramique est surtout de fabrication indigène, mais aussi importée de Rhodes, de Corinthe et de la Cyrénaïque.

A 150 mètres au nord du temple, on a continué à dégager la voie Sacrée ; sous les maisons sises au niveau de la route, on a trouvé de la céramique hellénistique et romaine ; au nord de la route, une base quadrangulaire, avec un autel rond, et le pied d'un gigantesque Apollon. Au sud de la voie Sacrée, on a découvert un beau bronze archaïque (porteur d'ustensile) ; plus bas, de la céramique préhistorique.

En 1926, on a trouvé immédiatement au nord du grand temple un établissement préhistorique ; on a aussi dégagé plus complètement le temple péritère archaïque signalé l'année précédente ; il est certainement antérieur à l'Héraion diptère et, probablement aussi, à la cour dallée ; il avait six colonnes sur les petits côtés et, semble-t-il, douze sur les longs côtés ; le vestibule est exceptionnellement profond ; la cella devait avoir 9 mètres sur 6 mètres ; le plan annonce les grands diptères ioniques.

On a poursuivi l'exploration du quartier urbain à l'est de la base de Généléos. On distingue deux époques : celle où l'on a épargné les offrandes et bâtiments religieux, et celle qui suppose la destruction des derniers ex-voto ; au début de la période la plus récente appartient la canalisation qui sert à l'écoulement des eaux pour les rues voisines de la base de Généléos ; cette canalisation une fois détruite, le quartier déclina. La Voie Sacrée a été tardivement restaurée.

La nécropole de la fin du VI^e siècle a été en partie fouillée ; on a découvert des sarcophages de poros, des terres cuites et des vases (dont un beau vase de style laconien ¹).

Kymè. — Sur l'Acropole, les fouilles tchécoslovaques ont mis au jour un sanctuaire datant au plus tard du IV^e siècle av. J.-C. ; il possédait un temple ionique, où l'on révérait une déesse de la fécondité. Au II^e siècle av. J.-C., probablement, on y introduisit le culte d'Isis et d'Osiris ; on a retrouvé nombre d'objets en rapport avec ce changement : statuettes égyptiennes en pierre verte ; bas-relief relatif au culte isiaque, etc. ; une inscription du II^e siècle renferme une prière à Isis. Au bord de la mer a été découverte une colonnade de 200 mètres de long, menant au port. On a reconnu l'emplacement de l'Agora de l'époque romaine, dallé de marbre, et le théâtre, non encore dégagé ².

Téos. — Y. BÉQUIGNON et A. LAUMONIER publient sur les fouilles de 1924

1. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 474-476 ; 1926, p. 578-580).

2. *Chronique des fouilles* (B. C. H., 1925, p. 476-478).

à Téos une étude qui dégage nettement les résultats acquis : connaissance sommaire du dispositif du sanctuaire dionysiaque et distribution des principaux monuments ; on prévoit une dizaine de chantiers de fouilles (sur l'Acropole, l'Agora, les deux théâtres, etc.) et on espère retrouver, outre la ville sainte du II^e siècle, « la vieille cité ionienne d'Anacréon¹. »

Notion. — Un article de R. DEMANGEL et A. LAUMONIER expose les résultats des fouilles de Notion en 1921 en ce qui concerne la sculpture et la céramique ; les auteurs mettent en lumière l'importance de la découverte de l'Athénaion de Notion, grâce à laquelle a été définitivement établie la répartition des quartiers perse et hellénique vers la fin du V^e siècle ; de plus, nous voyons là une Athéna qui n'est peut-être pas sans rapport avec l'Apollon Clarien et qui figure à merveille la puissance ionienne, souveraine du littoral ; son sanctuaire commande le port, la vallée et la ville basse².

Éphèse. — Les fouilles de 1926 ont permis d'identifier le site de l'ancienne Éphèse sur la colline au nord et au nord-ouest du stade. Sur les pentes nord de l'ancien Piön a été découvert un sanctuaire dépourvu de temple, consacré à Zeus, à Cybèle et à d'autres divinités, et riche en inscriptions, avec neuf bas-reliefs votifs, où est figuré l'attelage de lions caractéristique de Cybèle. Près de la porte de Magnésie, on a trouvé un Nymphaion, richement orné, avec de nombreuses statues et inscriptions d'époque impériale ; dans un mur, une colonne de marbre, où était taillé un grand Hermès ailé. À l'est du Piön, on a entrepris l'exploration systématique des nécropoles ; près de l'antre des Sept Dormants, on a trouvé, dans les catacombes d'une vaste église, un riche mobilier : plusieurs centaines de lampes, des lécythes, des vases en terre cuite, etc.³.

Cyrénaïque. — Sous le temple d'Apollon, d'époque romaine, on a reconnu l'existence d'un temple datant d'environ 600 av. J.-C. ; la cella, aux murs en tuf (parties basses) et en briques (parties hautes), était ceinte d'une colonnade et formée de deux parties, divisées en trois nefs. On y a retrouvé des débris d'ex-voto (avec inscriptions remontant au VI^e siècle), des monnaies, des fragments de vases protocorinthiens ; les colonnes de la cella et de l'extérieur et les parties hautes de l'édifice étaient coloriées en bleu et en rouge ; l'intérieur de la cella était stucqué et peint en rouge ; le toit, formé de tuiles d'argile rosée ; au VI^e siècle, un grand acrotère de marbre a orné le fronton principal. Ce temple est un excellent spécimen de l'architecture grecque pendant la période de transition entre l'emploi du bois et celui du tuf⁴.

II. ÉPIGRAPHIE. — *Bulletins et recueils.* — Le bulletin épigraphique de la *Revue des Études grecques* par P. ROUSSEL, continue à rendre les plus grands

1. *Fouilles de Téos*, 1924 (*B. C. H.*, 1925, p. 281 et suiv.).

2. *Fouilles de Notion*, 1921 (*B. C. H.*, 1925, p. 322 et suiv.).

3. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1926, p. 580-581).

4. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1925, p. 479-480).

services¹; de même, ceux de N. TOD² et d'E. ZIEBARTH³. — Deux fascicules ont été ajoutés en 1922 et 1925 au tome IV des *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*. — HILLER VON GAERTRINGEN a publié 134 inscriptions métriques présentant un intérêt historique (du VII^e siècle av. J.-C. à 527 ap. J.-C.)⁴. — On doit à F. DURRBACH un nouveau fascicule des textes déliens; on y trouve les comptes des hiéropes de la seconde moitié du III^e siècle. Les textes sont accompagnés de notes extrêmement précises et instructives⁵.

Travaux épigraphiques : Attique. — L'important décret sur Salamine a fait l'objet de divers articles. Les hypothèses de S. Louriā (*Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Russie*, 1924, p. 134 et suiv.) ont été discutées par De Sanctis (*Rivista di Filologia*, 1926, p. 49 et suiv.) et maintenues par leur auteur (*Klio*, XXI, 1926, p. 68 et suiv.). Tous deux estiment que le début du décret concerne, non des Salaminiens, mais des clérouques; le décret, d'après Louriā, légalise leur installation, jusqu'alors provisoire; d'après De Sanctis, il règle leur situation de droit vis-à-vis de leur dème d'origine. De Sanctis accepte un important complément introduit aux l. 11-12 par Louriā : [ἐπ]ῖ τῆς Β... [αρχ]ῆς, au lieu de : [ἐπ]ῖ τῆς β[ουλ]ῆς. — J. J. E. HONDIUS publie et commente soixante-dix-neuf inscriptions attiques : entre autres, une convention entre Athènes et Égine (probablement après Cénophyta, en l'été 457); un décret concernant les Colophoniens (vers 460-464); le traité de 433/2 entre Athènes et Perdiccas; un décret de 307/6 pour des habitants de Priène; des fragments de décrets relatifs aux offrandes, aux comptes des épistates éleusiniens en 435-420; des inscriptions funéraires, etc.⁶. — P. H. DAVIS examine le décret sur les clérouques de Mytilène (*I. G.*, I², 60) et le décret *I. G.*, I², 72 (traité entre Athènes et Perdiccas); d'après ses restitutions, Perdiccas lui-même serait le premier des ambassadeurs macédoniens, nommé avec son fils et ses deux frères⁷. — Étudiant les inscriptions *I. G.*, I², 42, et I², 40-41, M. CARY formule les conclusions suivantes : la première montre que les clérouques d'Histiée payaient l'*eisphora*, et la seconde s'occupe d'un conflit entre deux groupes de clérouques⁸.

Sur les *phoroi* de l'Empire athénien, B. D. MERITT et A. B. WEST ont publié toute une série de minutieuses et solides études. D'après le décret *I. G.*

1. *Bulletin épigraphique* (*R. E. G.*, 1926, p. 255 et suiv.).

2. *The progress of greek Epigraphy, 1923-1924* (*J. H. S.*, 1925, p. 102 et suiv.; 183 et suiv.).

3. *Fünfundzwanzig Jahre griech. Inschriftenforschung, 1894-1919, 1925* (*Jahresbericht für Altertumswissenschaft*, t. CCXIII).

4. *Historische griechische Epigramme* (*Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, n° 156, 1926).

5. *Inscriptiones de Delos*. Paris, Champion, 1926.

6. J. J. E. HONDIUS, *Novae inscriptiones atticae*. Leyde, Sijthoff, 1925.

7. P. H. DAVIS, *Two attic decrees of the fifth century* (*Amer. Journal of Arch.*, 1926, p. 177 et suiv.).

8. M. CARY, *Athens and Hestiae* (*J. H. S.*, 1925, p. 243 et suiv.).

I², 63, concernant l'assiette des tributs dans certaines villes thraces, Meritt cherche à déterminer l'emplacement de ces villes et restitue du moins les noms de trois d'entre elles ; de cet examen, il conclut que, dès 425/4, Athènes avait remis la main sur la côte entière de la Chalcidique¹. — Rapprochant le texte de Thucydide, V, 18-19, des inscriptions *I. G.*, I², 220 et 90, il montre que la paix entre Athènes et la Botticée date de 422². — Un troisième article du même auteur concerne le remaniement du tribut entre 439/8 et 436/5 ; contrairement à l'opinion courante, il situe ce remaniement en 438/7 (c'est-à-dire en l'année qui suivit la réduction à quatre du nombre des districts³). — Examinant la répartition du tribut de 454/3 à 440/39, il discute la thèse de Wing, qui a fort exagéré le nombre et l'importance des exceptions à la règle sur la répartition périodique du tribut, et il conclut que les nouvelles répartitions furent au nombre de trois durant cette période (450/49, 446/5 et 443/2, celle-ci marquée par la division de l'Empire en cinq districts financiers) et mentionnèrent toutes les cités (et pas seulement celles dont les tributs étaient remaniés⁴). — A. B. WEST cherche à montrer que la taxation de 421 a ramené les *phoroi* au chiffre antérieur à la guerre du Péloponnèse⁵. — Du décret *I. G.*, I², 64, A. B. WEST et B. D. MERITT concluent qu'en dépit du récit de Thucydide la campagne de Cléon à Amphipolis contribua à relever le prestige athénien⁶. — Ces deux savants examinent à nouveau les listes de tributs gravées sur la « première stèle » (période 454/3-440/39) (*I. G.*, I², 191-205) ; ils procèdent à la reconstitution comparée des quatre côtés de la stèle, soulignent avec précision les divergences, souvent importantes, qui séparent leurs reconstitutions de celles du *Corpus* et signalent nettement les incertitudes qui subsistent encore. Ils concluent, contrairement à E. Cavaignac (*Études sur l'histoire financière d'Athènes*, p. xxxiv), qu'Athènes, en 454/3, ne comptait pas plus de 140 tributaires (et non 250 environ)⁷.

Ad. WILHELM étudie plusieurs inscriptions attiques : un décret des isotèles de Rhamnonte, probablement postérieur à 256/5 (des ξῆνοι en garnison à Rhamnonte ont reçu l'isotélie, sans doute à l'instigation d'Antigonos, resté maître de cette localité après la délivrance d'Athènes) ; le décret *I. G.*,

1. B. D. MERITT, *A restoration in IG*, I, 37 (*Amer. Journal of Arch.*, 1925, p. 26 et suiv.).

2. B. D. MERITT, *Peace between Athens and Bottice* (*Amer. Journal of Arch.*, 1925, p. 29 et suiv.).

3. B. D. MERITT, *The reassessment of tribute in 438-437* (*Amer. Journal of Arch.*, 1925, p. 292 et suiv.).

4. B. D. MERITT, *Tribute assessments in the athenian empire from 454 to 440 B. C.* (*Amer. Journal of Arch.*, 1925, p. 247 et suiv.).

5. A. B. WEST, *Aristidean tribute in the assessment of 421 B. C.* (*Amer. Journal of Arch.*, 1925, p. 135 et suiv.).

6. A. B. WEST et B. D. MERITT, *Cleon's amphipolitan campaign and the assessment list of 421* (*Amer. Journal of Arch.*, 1925, p. 59 et suiv.).

7. *A revision of athenian tribute lists* (*Harvard Studies in Class. Philol.*, XXXVII, 1926, p. 55 et suiv.).

II^e, 774, qui rappelle différents services rendus aux Athéniens par Aristomachos et son grand-père; il propose un certain nombre de rapprochements et de restitutions intéressant divers décrets athéniens du III^e siècle¹.

Grèce centrale et septentrionale. — B. LÉONARDO publie des inscriptions de l'*Amphiareion* d'Oropos : la plus notable est un contrat relatif à la réparation des λουτρῶνες et de la χρένη vers la fin du IV^e siècle². — N. G. PAPPADAKIS publie et commente un certain nombre d'inscriptions béotiennes : convention au sujet d'une dette entre Chorsiai et Thisbé; remises partielles de dettes à Akraiphiai; catalogues ou fragments de catalogues militaires de plusieurs cités; inscriptions concernant les *Pamboiotia*, etc.³. — Étudiant une convention entre Orchomène et Nikaréta de Thespies, DE SANCTIS essaye d'interpréter la clause fixant les conséquences d'un non paiement de la dette : elle autoriserait Nikaréta à se faire payer au double, par la cité et par ses magistrats personnellement responsables⁴. — G. KLAFFENBACH précise, en utilisant surtout les données des listes amphictyoniques, les distinctions qu'il convient d'établir entre la Locride épiconémidienne (Skarphée), au nord, et la Locride hypocnémidienne (Oponte), au sud⁵.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE examine des décrets delphiques de proxénie en faveur de Pellanéens; il étudie leur date d'après l'écriture, l'emplacement sur la pierre et les indications de quelques-uns d'entre eux sur les archontats : tous (sauf un, qui date du II^e siècle) paraissent compris entre 318-305 et les environs de 260. Si ce classement est définitivement admis, on devra en conclure que le traité entre Delphes et Pellana étudié par Haussoullier, et qui date de 262 au plus tôt et de 254 au plus tard, a été précédé d'actives relations entre les deux villes. — L'auteur s'occupe ensuite des inscriptions livrées par les fouilles du Portique ouest : aucune n'est antérieure à 250 av. J.-C.; plusieurs sont du II^e siècle. On peut en tirer des conclusions sur des dates d'archontats, des noms de bouleutes, etc.⁶. — Le même auteur et F. COURBY étudient les inscriptions du monument étolien de la place de l'opisthodomé à Delphes : ce sont des fragments de dédicace et des décrets de proxénie du II^e siècle⁷. — L. ROBERT propose diverses restitutions pour un décret du *Koinon* des Ainiens en l'honneur de juges étrangers (II^e siècle av. J.-C.)⁸.

Thrace et îles voisines. — O. TAFRALI a édité plusieurs inscriptions de

1. Ad. WILHELM, *Attische Urkunden* (Sitzungsber. der Akad. d. Wiss. in Wien, t. CCII, fasc. 5, 1925, p. 6 et suiv.).

2. *Ἀρχαιολ. Ἐφημ.*, 1923, p. 36 et suiv.

3. *Ἀρχαιολ. Δελτίον*, 1923, p. 181 et suiv.

4. *Rivista di Filol.*, 1925, p. 78 et suiv.

5. *Zur Geschichte von Ost-Lokris* (Klio, XX, 1925, p. 68 et suiv.).

6. P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Inscriptions de Delphes* (B. C. H., 1925, p. 61 et suiv.).

7. F. COURBY et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Monuments étoliens de la place de l'opisthodomé à Delphes* (B. C. H., 1926, p. 107 et suiv.).

8. *Notes d'épigraphie hellénistique* (B. C. H., 1925, p. 221 et suiv.).

Callatis, entre autres le décret d'un thiasse dionysiaque en vue d'une souscription pour l'érection d'un temple, les récompenses aux donateurs, le maniement des fonds, etc.¹. — G. DAUX publie et commente trente et une inscriptions de Thasos, entre autres deux lois datant du dernier quart du ve siècle. L'une est dirigée contre la spéculation sur les vins : elle interdit l'achat des récoltes sur pied avant une certaine date ; l'autre réprime différents délits relatifs au commerce des vins : mouillage des vins ; usage de récipients d'une capacité non réglementée ; importation par les vaisseaux thasiens de vin étranger sur le continent voisin dans de certaines limites. Des amendes sont prévues contre les magistrats qui, connaissant ces délits, n'ont pas intenté de poursuites. Intéressant également est un décret du II^e siècle ap. J.-C. concernant certains contrats privés et destiné à empêcher les fonctionnaires chargés de l'enregistrement de tirer profit de leurs fonctions². — L. ROBERT publie un décret en l'honneur de juges thasiens, trouvé à Thasos : ce décret paraît émaner d'une ville d'Asie (peut-être Samos)³. — D'après un fragment d'inscription appartenant à la dédicace du nouveau temple des « Grands Dieux » de Samothrace, A. SALAÇ situe vers 260 av. J.-C. la consécration du monument. F. CHAPOUTHIER commente un ex-voto en latin, datant soit de 99 av. J.-C., soit de 44 av. J.-C. et où est représenté un arbre : cet ex-voto est peut-être en relations avec le culte des Cabires, divinités de la végétation, et de Dionysos, qui se manifestait volontiers dans les arbres⁴.

Cyclades. — E. ZIEBARTH étudie la loi réglant la location des domaines sacrés à Délos pendant la période de l'indépendance⁵.

Asie Mineure et îles annexes. — L. ROBERT propose diverses corrections pour la lecture d'un décret des Asklépiastes de Kolophon : ces Asklépiastes sont tout simplement des dévots d'Asklépios, et non des médecins⁶. — Il corrige également la lecture d'un décret de Stratonice de Carie et d'un passage d'un décret de Bargylia ; il introduit plusieurs restitutions dans un intéressant décret de Mytilène, sans doute peu postérieur à 196 av. J.-C., remerciant les Thessaliens pour leur participation aux fêtes d'Asklépios⁷. — Le même auteur montre qu'un décret de Méthymna en l'honneur de juges milésiens concerne non pas un différend territorial entre Méthymna et Eréso, mais des procès d'ordre varié entre les citoyens des deux villes. Il rapproche de ce décret un autre décret lesbien trouvé à Délos⁸.

1. *Revue archéologique*, 1925, XXI, p. 240, 258 et suiv.

2. G. DAUX, *Nouvelles inscriptions de Thasos*, 1921-1924 (*B. C. H.*, 1926, p. 213 et suiv.).

3. L. ROBERT, *Inscriptions trouvées à Thasos* (*B. C. H.*, 1926, p. 250 et suiv.).

4. A. SALAÇ et F. CHAPOUTHIER, *Inscriptions inédites de Samothrace* (*B. C. H.*, 1925, p. 245 et suiv.).

5. E. ZIEBARTH, *Die ἱερὰ συγγαγή von Delos* (*Hermes*, 1926, p. 87 et suiv.).

6. L. ROBERT, *Décret des Asklépiastes de Kolophon* (*R. É. A.*, 1926, p. 5 et suiv.).

7. L. ROBERT, *Notes d'épigraphie hellénistique* (*B. C. H.*, 1925, p. 233 et suiv.).

8. L. ROBERT, *Lesbiaca* (*R. É. G.*, 1925, p. 29 et suiv.).

Y. BÉQUIGNON et A. LAUMONIER publient les inscriptions découvertes par l'École française d'Athènes à Téos en 1924 (actes concernant l'asylie de Téos, réponse de Téos à Tyr, qui voulait renouer l'ancienne amitié, etc.¹).

Cyrénaïque. — Avec le concours de Wilamowitz-Moellendorf, S. FERRI publie divers textes notables de Cyrène, concernant la constitution de la Cyrénaïque, la restitution du droit de cité aux gens de Théra, une donation de blé de Cyrène à des villes grecques (vers 330-326), une souscription des prêtresses d'Artémis pour une statue de la déesse (vers 185 ap. J.-C.), etc.².

III. PAPYROLOGIE. — H. KLING a publié un fascicule de papyrus relatifs aux époques grecque et romaine³; SEYMOUR DE RICCI a fait paraître son septième bulletin papyrologique, rédigé avec la même conscience et la même rigoureuse méthode que les précédents⁴. S. EITREM a composé le 1^{er} fascicule des *Papyri Osloenses*⁵. On doit également des publications de papyrus à W. L. WESTERMAN et C. J. KRAEMER⁶ et à P. VIERECK et F. ZUCKER⁷. — Sur l'intérêt de la papyrologie pour l'étude de l'histoire grecque et de la civilisation, il convient de signaler les travaux de F. PREISIGKE⁸, M. HOMBERT⁹ et P. COLLOMB¹⁰.

IV. NUMISMATIQUE. — Avant de mourir, E. BABELON avait terminé la description historique des monnaies de la Grèce du Nord aux temps classiques. La publication de cet ouvrage a été assurée par les soins de son fils¹¹. — Une deuxième édition, très enrichie, du recueil sur les monnaies grecques d'Asie Mineure, inauguré par Waddington et continué par E. Babelon et Th. Reinach, a été publiée, sous la direction de Th. REINACH et A. BLANCHET¹². — On doit à S. P. NOE un très utile répertoire de trouvailles de monnaies grecques, rangées suivant l'ordre alphabétique des noms de lieux; ce répertoire est accompagné d'une bibliographie des travaux concernant chaque trouvaille¹³. — D. LE SUFFLEUR étudie les principales monnaies

1. Y. BÉQUIGNON et A. LAUMONIER, *Fouilles de Téos* (B. C. H., 1925, p. 298 et suiv.).

2. S. FERRI, *Alcune iscrizioni di Cirene* (Abhandl. der preuss. Akad., 1925, Philol. histor. Klasse, n° 5).

3. *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Giessener Universitätsbibliothek*. Giessen, Töpelmann, 1924.

4. *Bulletin papyrologique* (R. É. G., 1925, p. 374 et suiv.).

5. Oslo, Dybwood, 1925.

6. *Greek Papyri in the Library of Cornell University*. New-York, Columbia, Univ. Press. 1926.

7. *Papyri, Ostraka und Wachstafeln aus Philadelphia in Fayum*. Berlin, Weidmann, 1926.

8. *Antikes Leben nach den ägyptischen Papyri*. Leipzig, Teubner, 1925.

9. *La papyrologie grecque* (Revue de l'Université de Bruxelles, 1926, p. 166 et suiv.).

10. *La papyrologie* (Bulletin de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1926-1927, p. 89 et suiv.).

11. E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 2^e partie, t. IV, 1. Paris, 1926.

12. *Recueil général des monnaies grecques d'Asie mineure*, t. I, 1 (Pont et Paphlagonie), 2^e éd. Paris, 1925, 240 p., XX pl.

13. S. P. NOE, *A bibliography of greek coins hoards* (Numism. notes and monographs, n° 24). New-York, 1925.

grecques entrées pendant ces dernières années au Cabinet des Médailles ¹. — Les acquisitions du British Museum en 1924 et 1925 ont été signalées par HILL ². — J. BABELON a publié deux volumes d'un catalogue de la belle collection de Luynes ³. — Grâce à B. PICK, le grand ouvrage commencé par J. N. SVORONOS sur les monnaies athéniennes a pu paraître. C'est un travail d'une chronologie très précise et appelé à rendre les plus grands services ⁴. — D'un caractère plus limité sont diverses études sur le monnayage athénien : celles de C. F. LEHMANN-HAUPT ⁵ et de F. HILLER VON GAERTHINGEN et G. KLAFFENBACH ⁶. — La monnaie spartiate a été étudiée par B. LAUM ⁷.

V. HISTOIRE GÉNÉRALE. — Plusieurs chapitres du troisième volume de la *Cambridge ancient History* intéressent l'histoire de la Grèce du XII^e au VII^e siècle. Il y est traité, notamment, de la formation et du développement des États doriens ; de l'ancienne Athènes ; des débuts des États de la Grèce septentrionale et centrale ; de la colonisation ; de l'évolution de la *polis*, etc. Dans l'ensemble, l'exposé est clair et attachant ; mais on peut regretter qu'il soit si réduit (en particulier quand il traite d'un phénomène aussi considérable que l'expansion coloniale) ⁸.

VI. HISTOIRE PARTICULIÈRE. — D'après un passage des *Suppliantes* (v. 250-259), Ch. VELLAY formule l'hypothèse suivant laquelle la Grèce aurait été unifiée sous la domination des Pélasges ; cet empire pélasgique se serait effondré, après une brève durée, sous les coups de l'invasion des Danaens en Argolide ⁹.

L'histoire d'Égine aux temps préhistoriques fait l'objet d'une monographie de J. P. HARLAND. L'auteur n'admet pas que les Crétois aient colonisé l'île, qui posséda d'abord une population égéenne originaire d'Asie Mineure et adorant le dieu marin Aigaïos ; elle était alors en relations avec les Cyclades. Puis elle fut colonisée par les Minyens ; le culte de Poséïdon-Poseïdôn remplaça celui d'Aigaïos. Vers 1400, les Achéens battirent les Minyens ; le temple d'Aphrodite, situé dans le nord-ouest de l'île, fut détruit et le culte

1. D. LE SUFFLEUR, *Les monnaies grecques récemment acquises par le Cabinet des Médailles* (Revue numismatique, 1925, p. 17-25, 133-142).

2. Numismatic Chronicle, 1925, p. 1 et suiv. ; The British Museum Quarterly, 1926, n° 1.

3. J. BABELON, *Catalogue de la collection de Luynes. Monnaies grecques. I : Italie et Sicile*. Paris, Florange et Ciani, 1924 ; II : Grèce continentale et îles. Ibid., 1925.

4. J. N. SVORONOS, *Les monnaies d'Athènes*. Munich, Bruckmann, 1923-1925.

5. C. F. LEHMANN-HAUPT, *Zum älteren attischen Münzwesen* (Klio, 1925, p. 241 et suiv.).

6. *Das Münzgesetz des ersten athenischen Bundes* (Zeitschr. Num., 1925, p. 217 et suiv.).

7. *Das Eisengeld der Spartaner*. Braunsberg, Bender, 1925.

8. *The Cambridge ancient History*, éd. par J. B. Bury, S. A. Cook et F. E. Adcock ; III : *The assyrian empire*. Cambridge University Press, 1925, xxv-821 p. (Sur les tomes V et VI, voir nos comptes-rendus critiques ultérieurs).

9. Ch. VELLAY, *La Grèce a-t-elle formé à l'époque pélasgique un État unitaire?* (Acropole, 1926, p. 329 et suiv.).

de Zeus succéda à celui de Poseidôn (qui survivra en partie dans l'amphityonie de Calaurie) ; au XII^e siècle arriveront les Doriens¹.

E. Norman GARDINER a consacré un important ouvrage à l'histoire, aux monuments et aux fêtes d'Olympie. Il montre l'Élide habitée avant l'arrivée des Grecs par une population dépourvue de tout contact avec les Crétois ; au début du XV^e siècle, elle fut occupée par des immigrants venus du nord (surtout par voie de mer) ; au XII^e siècle affluèrent d'autres bandes, qui venaient d'Illyrie. C'est du nord que la contrée reçut le culte de Zeus, qui devient bientôt prépondérant ; Zeus avait Gaia pour parèdre. L'influence crétoise a été extrêmement faible. Les jeux Olympiques furent primitivement des exercices guerriers, servant à l'entraînement des bandes qui avaient envahi le pays. — L'auteur décrit avec clarté et précision les fêtes et les édifices ; l'illustration est riche et soignée².

De certains documents hittites, L. PARMENTIER conclut qu'au II^e millénaire, avant l'époque d'Agamemnon, les Achéens formaient un État puissant, en relations avec les Hittites ; ils se répandaient déjà en Pamphylie, à Chypre et dans la Carie méridionale ; Orchomène était peut-être alors le centre de leur empire, que les invasions refouleront vers Mycènes. Vers 1250, le roi achéen Attarissijas (Atrée?) envahit le sud de la Carie ; vers 1225, il ravagea Chypre³.

Rhys CARPENTER décrit la colonisation grecque en Espagne. Il montre l'influence hellénique pénétrant dans la Sierra Morena par la vallée du Guadalquivir et étudie le voyage des Phocéens à Tartessos, le « périple marseillais », les rapports entre l'art hellénique et l'art indigène ; l'influence de l'archaïsme grec sur l'art colonial persista jusqu'en pleine époque hellénistique et romaine. L'ouvrage renferme une bibliographie méthodique et d'importants appendices⁴. — A. SCHULTEN met en lumière les rapports existant entre un texte des *Histoires* de Salluste (III, fragm. 6) et ce que nous savons de l'emporion primitif des Phocéens dans l'île de San Martin de Ampurias ; la description de l'historien, qui ne nomme pas l'île, convient trait pour trait à cette vieille colonie (indication d'une colline ; isthme bas et sablonneux reliant l'île à la côte, etc.⁵).

R. J. BONNER étudie les relations entre colons grecs et indigènes, notamment sur la côte nord d'Asie Mineure ; il pense qu'en général les colons préférèrent la diplomatie à la force, dont l'emploi leur était interdit par leur dispersion et par l'impossibilité d'absorber les indigènes. Les colonies, du reste,

1. J. P. HARLAND, *Prehistoric Egina. A history of the island in the bronze age*, 1926.

2. E. Norman GARDINER, *Olympia. Its history and remains*. Oxford Clarendon Press, 1925, xvi-316 p.

3. L. PARMENTIER, *Documents hittites du XIV^e siècle av. J.-C. sur des rois d'Achaïe* (Revue belge de philologie et d'histoire, 1925, p. 133 et suiv.).

4. Rhys CARPENTER, *The Greeks in Spain*. Bryn Mawr College et Londres, Longmans, Green and Co, 1925, 180 p., 25 pl.

5. A. SCHULTEN, *Eine unbekannte Topographie von Emporion* (Hermes, 1925, p. 66 et suiv.).

furent rarement asservies : les indigènes semblent avoir apprécié, le plus souvent, les avantages qu'offrait à leur négoce la présence des colons ¹.

OLDFATHER publie un article d'ensemble sur le rôle de la Locride et de Locres épizéphyrienne dans la civilisation antique (notamment au point de vue juridique, religieux et littéraire) ².

Suivant O. VIEDEBANTT, Phidon d'Argos fut vraiment, comme le veut Hérodote, un tyran, représentant les intérêts des couches sociales qui accédèrent à la richesse par le commerce et l'industrie ; son pouvoir date ainsi du VII^e siècle ; mais il se peut qu'il ait été d'abord, conformément à la tradition recueillie par Éphore, un roi légitime, qui, pour se maintenir au pouvoir, fit des concessions à la poussée roturière et gouverna dès lors en tyran ³.

Sur l'œuvre et la vie de Solon, M^{me} K. FREEMAN publie un ouvrage d'ensemble, intéressant, solide et clair. Étudiant successivement le régime oligarchique de l'Attique avant Solon, les institutions soloniennes (marquées surtout par le renforcement de la classe moyenne, l'affaiblissement des magistratures et de l'Aréopage), la *seisachtheia*, les réformes monétaires et économiques, les diverses lois et les faits saillants de la biographie de Solon, l'auteur met bien en lumière le souci très vif et aigu de mesure et d'équité qui domine l'œuvre du grand législateur ⁴.

R. W. LIVINGSTONE cherche à montrer que, dans les *Euménides* d'Eschyle, le débat entre les Erinnyes et Apollon fait allusion au conflit entre conservateurs et démocrates ; Athéna, porte-parole du poète, exhorte les deux partis à faire la paix ⁵.

A. FERRABINO étudie certaines opérations militaires du V^e siècle. D'abord, la bataille de Sybota : il discute de très près l'importance des effectifs engagés, la disposition des flottes, l'évolution du combat. Ensuite, l'expédition de Sicile ; ses minutieuses analyses visent à dégager les facteurs techniques du désastre athénien. Enfin, il examine avec la même rigueur méticuleuse les raisons des succès d'Athènes en Ionie et dans l'Hellespont ⁶.

F. TAEGER consacre à Alcibiade une brève et intéressante monographie. Il couvre d'éloges son héros, trop grand pour son temps, dit-il, seul capable de suivre les voies ouvertes par le génie d'un Thémistocle et d'un Périclès et de concevoir une politique qui eût brisé les cadres étroits du particularisme hellénique ⁷.

1. R. J. BONNER, *Greek colonies and the hinterland* (*Class. Journal*, XX, 1925, p. 359 et suiv.).

2. OLDFATHER, *Lokris and early civilization* (*Philol. Quarterly*, II, 1924, p. 1 et suiv.).

3. O. VIEDEBANTT, *Forschungen zur altpeloponnesischen Geschichte*. 1 : *Der Tyrann Phaidon von Argos* (*Philologus*, LXXXI, p. 208 et suiv.).

4. K. FREEMAN, *The work and life of Solon*. Cardiff et Londres, Humphrey Milford, 1926, 236 p.

5. R. W. LIVINGSTONE, *The problem of the Eumenides of Aeschylus* (*J. H. S.*, 1925, p. 120 et suiv.).

6. A. FERRABINO, *Armata greche nel V secolo a. C.* (*Riv. di Filol.*, 1925, p. 340-371, 494-512).

7. F. TAEGER, *Alkibiades*. Gotha, Perthes, 1925, 178 p.

Selon W. JUDEICH, les cinq éphores d'Athènes en 404 furent non pas de simples délégués privés des hétaires, mais de véritables fonctionnaires, comblant l'intervalle qui s'écoule entre la disparition des organes administratifs traditionnels et l'installation des Trente. Les uns étaient des modérés, les autres des oligarques ; les deux éléments se scindèrent à l'arrivée de Ly-sandre, qui appuya les oligarques¹.

A. P. DORJAHN estime qu'en 403 les gens du Pirée ne furent pas pleinement battus par Pausanias : celui-ci, n'ayant livré bataille à Thrasybule qu'afin de masquer sa bienveillance pour les exilés, n'aurait pas permis qu'on leur infligeât une défaite radicale. S'ils se décidèrent à négocier, c'est que, déjà auparavant, ils avaient cessé de détester le parti de la Ville². — E. CAVAIGNAC examine les données de Xénophon sur l'importance des forces qui se mesurèrent près de Corinthe en 394 : il y a eu là, non pas 6,000, mais, tout au plus, 3,500 Lacédémoniens. Parmi les alliés de Sparte, Xénophon a, du reste, oublié Mégare, dont la défection date au plus tôt de 393³. — W. JUDEICH s'efforce de montrer que le discours d'Andocide sur la Paix date du début de 392 : la bataille de Léchaion (deuxième moitié de 393) avait rendu la haute main au parti de la paix, qui obtint l'envoi d'une ambassade à Sparte. L'échec d'Andocide irrita ce parti, dont la colère s'exprima, peu après le discours sur la Paix, dans l'Assemblée des femmes (jouée aux Lénéennes de 392). C'est seulement après l'envoi d'Antalcidas en Perse et le départ d'une contre-ambassade athénienne que Callistratos lancera une accusation contre Andocide : le procès de ce dernier est ainsi sensiblement postérieur à son discours⁴.

C. BOTTIN publie une série d'études sur l'histoire, si mal connue, de l'Épire avant le protectorat macédonien. Il montre comment le peuple épirote, longtemps très inculte, a subi graduellement l'attraction de la civilisation des temps classiques, qu'il s'est en partie assimilée grâce aux efforts de certains dynastes (tels que Tharyps, fin lettré, admirateur d'Athènes et hardi novateur, et Alcétas, organisateur et diplomate avisé). L'auteur montre aussi comment la tribu des Chaoniens perdit la prépondérance, à la suite des défaites que lui infligea Athènes, au profit des Molosses⁵.

Contre la thèse de Kahrstedt et en usant d'arguments souvent différents de ceux de Pokorny, nous avons cherché à montrer que la politique de Démosthènes, de 354 à 346, n'eut pas pour but de gagner à Athènes la faveur

1. W. JUDEICH, *Untersuchungen zur athenischen Verfassungsgeschichte* ; 2 : *Die fünf athenischen Ephoren* (Rhein. Mus., 1925, p. 254 et suiv.).

2. A. P. DORJAHN, *On Pausanias' battle with Thrasybulus* (Class. Journal, XX, p. 368 et suiv.).

3. E. CAVAIGNAC, *A propos de la bataille du torrent de Némée* (R. É. A., 1925, p. 273 et suiv.).

4. W. JUDEICH, *Die Zeit der Friedensrede des Andokides* (Philologus, LXXXI, 1925, p. 141 et suiv.).

5. C. BOTTIN, *Les tribus et les dynastes d'Épire avant l'influence macédonienne* (352 av. J.-C.) (Musée belge, 1925, p. 57-76, 185-194, 239-256).

du Grand Roi, mais s'explique suffisamment par le désir de préserver la sécurité ou de renforcer la situation d'Athènes dans le Péloponnèse, en Chersonèse, à Rhodes, en Chalcidique, etc.¹. — Une étude sur les divers procès de stratèges athéniens au v^e et au iv^e siècle nous a mené aux conclusions suivantes : ces poursuites n'entraînèrent pas régulièrement des conséquences très graves pour les accusés ; elles ne furent pas toujours nécessairement illégitimes dans leur principe, ni inspirées par des antipathies de rhéteurs ou des préventions de démocrates à l'égard d'hommes de guerre ou d'aristocrates².

Dans un ouvrage aussi brillant que solide et dense, P. JOUGUET décrit les facteurs, les phases et les conséquences de l'expansion hellénique en Orient (surtout en Égypte, les sources nous documentant mieux sur cette contrée). L'auteur met admirablement en lumière les dons exceptionnels d'Alexandre : volonté de fer, capacité militaire hors ligne, intelligence à la fois lucide et imaginative, nourrie de philosophie et de littérature, apte à fondre les races et à instituer un ordre nouveau. Dans l'Empire qu'il créa, les villes jouèrent un rôle immense, à la fois par leur grand nombre et par l'éclatante floraison de plusieurs d'entre elles, véritables ruches de labeur intellectuel et économique. Tout ne fut pas excellent, il est vrai, dans cette œuvre gigantesque et démesurée, qui sacrifia la Grèce à l'hellénisme et rompit l'équilibre entre l'Orient et le monde grec. La fusion, du reste, ne sera que très imparfaite, surtout dans les campagnes, où triomphera le despotisme bureaucratique³. — Selon V. EHRENBURG, l'expédition d'Alexandre en Égypte s'explique, d'abord, par le désir de renforcer autour de la Méditerranée orientale la domination grecque ; ensuite, parce qu'Alexandre réservait à l'Égypte une mission toute spéciale dans la réalisation de son idée fondamentale : la fusion entre la Grèce et l'Orient. Dans cette politique, Alexandrie était appelée à jouer un rôle capital, d'ordre économique, religieux, ethnique, etc. ; elle serait la première cité « supranationale » de l'antiquité. La visite au sanctuaire d'Ammon, dont les rapports avec le monde hellénique étaient très anciens, et l'organisation administrative de l'Égypte répondaient aux mêmes conceptions⁴. — Partant du principe que l'Empire d'Alexandre ne fut pas un organisme définitivement constitué, mais un État en voie de transformation incessante, où le seul élément de fixité était le roi lui-même, H. BERVE trace le tableau des différentes institutions de cet Empire, examinées dans leurs rapports directs avec la personne du souverain ; il étudie

1. P. CLOCHÉ, *La politique de Démosthènes de 354 à 346 av. J. C.* (B. C. H., 1923, p. 97 et suiv.).

2. P. CLOCHÉ, *Les procès des stratèges athéniens* (R. É. A., 1925, p. 97 et suiv.).

3. P. JOUGUET, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*. Paris, La Renaissance du Livre, 1926, xvii-495 p.

4. V. EHRENBURG, *Alexander und Aegypten*. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1926, 58 p.

ainsi successivement, avec la plus grande précision, la cour (famille royale, fonctionnaires, secrétaires, entourage intellectuel, etc.), l'armée (combattants, services techniques, etc.) et l'administration. Un deuxième volume est une étude prosopographique, consacrée aux personnages qui furent en relations avec Alexandre. Si la bibliographie est parfois insuffisante (exemples : Démosthènes, Phocion, Isocrate), l'ouvrage n'en est pas moins indispensable à consulter pour l'étude du règne d'Alexandre¹. — B. A. VAN GRONINGEN essaye, fort ingénieusement, de réhabiliter Cléomène de Naucratis, personnage de second plan, si mal famé, avide assurément, mais fidèle à Alexandre et à sa « maison », et dont l'active administration, rigoureuse à l'égard du seul clergé, fut, en général, favorable aux intérêts de l'Égypte². — Sur le rôle de Démosthènes dans l'affaire d'Harpalos, G. COLIN publie deux consciencieux articles, nourris de discussions ; il conclut que l'orateur, s'il fut coupable d'irrégularités et d'imprudences, ne s'est pas vendu et n'a pas trahi ; dans la condamnation qui l'a frappé, la responsabilité de l'Aréopage est plus grande que celle des héliastes ; mais elle le cède à celle des accusateurs, en particulier à celle d'Hypéride, qui, en poursuivant Démosthènes, a agi sans loyauté ni franchise³.

Les guerres de Pyrrhus contre Rome n'ont pas été, selon W. JUDEICH, de simples fantaisies de soldat, mais un suprême essai pour fonder dans l'Ouest une domination grecque⁴. — W. W. TARN s'attache à démontrer qu'Aristodemos n'était pas encore tyran de Mégalopolis lors de l'archontat delphique d'Euménidas (260 ou 259) ; sa tyrannie, installée après cet archontat et marquée par la construction de deux temples, dura sans doute un certain temps et se termina par son assassinat en 253 ou 252⁵.

Contrairement à la thèse de M. Holleaux, T. WALEK estime que Rome a suivi en Grèce, depuis sa première guerre d'Illyrie, une politique impérialiste, du reste longtemps masquée ou contrariée par les circonstances (ainsi en 211-204) ; le traité de 205 ne fut à ses yeux qu'une simple trêve⁶. — Répondant à ces critiques, M. HOLLEAUX maintient ses conclusions : il montre que l'importance de la piraterie en Illyrie justifiait l'intervention romaine en ce pays ; que le traité entre Rome et Athènes (dont Walek fait état) n'a jamais existé ; que si, en 218-217, Rome n'intervient pas en Grèce, ce n'est pas à cause de la menace punique, mais parce qu'elle est indifférente aux affaires grecques (de même en 211-204) ; enfin, qu'elle vit dans la paix de

1. H. BERVE, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*. Munich, H. Beck, 1926, 2 vol., 360 et 446 p.

2. B. A. VAN GRONINGEN, *De Cleomene Naucratis* (*Mnemosyne*, 1925, p. 101 et suiv.).

3. G. COLIN, *Démosthène et l'affaire d'Harpale* (*R. É. G.*, 1925, p. 306-349 ; *Ibid.*, 1926, p. 31-89).

4. W. JUDEICH, *Königs Pyrrhos' römische Politik* (*Klio*, 1925, p. 1 et suiv.).

5. W. W. TARN, *The Arcadian league and Aristodemos* (*Class. Rev.*, 1925, p. 104 et suiv.).

6. T. WALEK, *La politique romaine en Grèce et dans l'Orient hellénistique au III^e siècle* (*Rev. de philol.*, 1925, p. 28-54).

205 une véritable paix, et qu'elle ne songeait nullement à abattre Philippe à la première occasion ¹.

VII. HISTORIOGRAPHIE. — T. R. GLOVER consacre à Hérodote un exposé clair et facile, où l'appareil d'érudition est fort réduit. Les conclusions sont très favorables à l'historien, en partie parce qu'il est notre source unique pour un grand nombre de faits ². — W. SPIEGELBERG se montre également favorable à Hérodote, dont les assertions lui semblent généralement d'accord avec les documents égyptiens (notamment en ce qui concerne l'Égypte du ^{ve} siècle) ³. — M^{me} M. HIRSCH pense que le récit de Thucydide sur le meurtre d'Hipparque ne fait qu'interpréter rationnellement la légende populaire, dont l'^{Λθ.} π^{ολ.} d'Aristote présente une autre version, d'inspiration démocratique ⁴.

Comme Pasquali l'avait déjà fait, mais à l'aide d'arguments nouveaux, P. ROUSSEL montre que l'auteur du discours « sur la révolution » n'est pas Antiphon : cet orateur se défend si nettement d'avoir pris part à la révolution oligarchique qu'il est impossible de l'identifier avec le célèbre rhéteur ⁵.

On a déjà beaucoup discuté sur la source des chapitres xxviii-xl de l'^{Λθ.} π^{ολ.} d'Aristote (période 404-403). Nous avons essayé de montrer que cette source, évidemment favorable à Thérémène, doit appartenir plutôt à l'entourage d'Archinos qu'à celui de Rhinon ou de Phormisios ⁶.

E. BUX pense que, dans les *Vies* d'Agis et de Cléomène, Plutarque fait œuvre d'artiste plutôt que d'historien ; ces biographies n'ont d'importance qu'en raison de l'absence d'autres documents. En les rédigeant, Plutarque s'est inspiré principalement de Phylarque, qui, lui aussi, comme le lui a reproché Polybe, traitait l'histoire à la manière d'un drame ⁷.

VIII. DROIT ET INSTITUTIONS. — On doit à H. SWOBODA un solide ouvrage d'ensemble sur les institutions grecques, continuation et remaniement des travaux de G. BUSOLT. C'est un tableau remarquablement précis des diverses institutions de chaque grand État ou groupe d'États et de l'organisation de leurs rapports mutuels (traités, confédérations, etc.). La bibliographie est très abondante (parfois même excessive, signalant des ouvrages périmés ou médiocres) ; les notes sont copieuses ; les divisions, nombreuses, mais sans complications gênantes ; la discussion est généralement claire et bien con-

1. M. HOLLEAUX, *Réponse à M. Th. Walek* (*Rev. de philol.*, 1926, p. 44-66, 194-218).

2. T. R. GLOVER, *Herodotus*. Berkeley, Univ. of California Press, 1924, xv-301 p.

3. W. SPIEGELBERG, *Die Glaubwürdigkeit von Herodots Bericht über Aegypten im Lichte der ägyptischen Denkmäler* (*Orient und Antike*, III, 1925).

4. M. HIRSCH, *Die athenischen Tyrannenmörder in Geschichtsschreibung und Volkslegende* (*Klio*, 1925, p. 129 et suiv.).

5. P. ROUSSEL, *La prétendue défense d'Antiphon* (*R. É. A.*, 1925, p. 5 et suiv.).

6. P. CLOCHÉ, *Hypothèses sur l'une des sources de l'^{Λθ}ναίων Πολιτεία* (*Musée belge*, 1925, p. 173-184).

7. E. BUX, *Zwei sozialistische Novellen bei Plutarch* (*Klio*, 1925, p. 413 et suiv.).

duite. On pourra faire quelques réserves sur telle ou telle conclusion de l'auteur (notamment dans son récit des crises d'Athènes au ^v^e siècle) et on regrettera un certain nombre de lacunes (ainsi dans les paragraphes consacrés à l'organisation judiciaire de l'Empire athénien, aux pouvoirs de la Boulè, au rôle des Neuf-Mille en 322-318, etc.); mais le sentiment dominant du lecteur sera, croyons-nous, celui de la plus vive gratitude pour un travail aussi fouillé, commode et bien informé¹.

Par l'analyse de nombreux exemples, G. U. PHILARÉTOS s'efforce de montrer qu'il ne faut pas considérer comme une nouveauté diplomatique l'institution de l'arbitrage, obligatoire ou volontaire : pendant des siècles, les Grecs l'ont expérimentée sous ses formes les plus variées².

Un article du regretté Th. HOMOLLE, publié par les soins de P. Roussel, étudie l'importante loi de Cadys réglementant le taux de l'intérêt. Le maximum institué est relativement modeste : 8,57 %, calculé sur la mine delphique, et 6 %, en comptant, suivant l'usage ordinaire, 100 drachmes par mine. Loi rétroactive, s'appliquant aux contrats passés sous le régime de la pleine liberté, elle est, à certains égards, révolutionnaire ; mais c'est aussi une loi de transaction, qui garantit solennellement sa créance au prêteur. A en juger par le dialecte et la forme des lettres, elle doit dater de 400 au plus tôt et de 365 au plus tard. Elle avait pour objet de remédier aux spoliations qu'avaient entraînées les âpres dissensions entre familles rivales et la pratique de l'usure ; vers 380-370, précisément, régnait à Delphes une atmosphère d'apaisement. Mais on ne tardera pas à voir renaître les querelles, d'où sortira une nouvelle guerre Sacrée³.

P. ROUSSEL publie et commente des inscriptions intéressantes les épimélètes éoliens à Delphes. Ces textes, de la fin du ⁱⁱⁱ^e ou du début du ⁱⁱ^e siècle, montrent que les épimélètes n'avaient pas seulement des attributions militaires : ils devaient aussi assurer les bons rapports entre l'Étolie et Delphes et apaiser les dissensions dans les cités ; à Delphes s'élevaient parfois des conflits entre les habitants et des étrangers domiciliés, originaires d'États membres de la Ligue étolienne (Phocidiens, Locriens, etc.). Certains passages de ces décrets tendent à prouver que Delphes était étrangère à la Ligue étolienne⁴.

D'après l'inscription d'Épidaure déjà souvent commentée, J. A. O. LARSEN cherche à montrer que, dans la composition des assemblées fédérales, on tenait compte de l'importance respective des différents États associés⁵.

1. *Griechische Staatskunde* von G. BUSOLT, 2^e Hälfte, bearb. von H. SWOBODA. Münch. Beck, 1926.

2. G. U. PHILARÉTOS, *L'arbitrage international chez les Hellènes* (Acropole, 1926, p. 37 et suiv.).

3. Th. HOMOLLE, *La loi de Cadys sur le prêt à intérêt* (B. C. H., 1926, p. 3 et suiv.).

4. P. ROUSSEL, *Les épimélètes éoliens à Delphes* (B. C. H., 1926, p. 124 et suiv.).

5. J. A. O. LARSEN, *Representative government in the panhellenic leagues* (Class. Philol., 1925, p. 313 et suiv.).

N. HOHLWEIN étudie l'action du stratège du nome dans les administrations fiscales et foncière et dans ses rapports avec les liturges ; son intervention n'est d'ailleurs pas très fréquente, les fermiers s'adressant plutôt aux fonctionnaires inférieurs. Le stratège joue un rôle dans la désignation des fonctionnaires du bourg, définitivement nommés par le pouvoir central. Son importance déclinera au III^e et au II^e siècle au profit des *Boulai* locales (notamment pour la perception des impôts, la désignation aux fonctions administratives, etc.¹).

IX. VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE. — A. TREVER voit dans l'histoire de Mégare un exemple particulièrement intéressant de la grande poussée industrielle et commerciale des VII^e et VI^e siècles. De cette évolution économique, il souligne les conséquences politiques : dans la guerre de Lélante, Mégare fut poussée par ses intérêts commerciaux du côté de Milet et d'Érétrie contre Corinthe ; la même raison en fit plus tard l'adversaire d'Athènes (à Salamine, sur les routes du Pont, etc.) ; c'est la croissance de la bourgeoisie commerçante qui éleva Théagène à la tyrannie contre la vieille noblesse ; puis les deux classes se rapprochèrent contre la poussée des masses populaires. L'agitation continuera, très violente, au V^e siècle, Athènes soutenant la démocratie. De toutes ces luttes, ayant pour objet essentiel la conquête de la richesse, qui changea ainsi fréquemment de détenteurs, la cité sortit épuisée².

Sur la vie économique d'Athènes, G. M. CALHOUN publie une série d'aperçus, destinés surtout à préciser le but et l'idéal des grands hommes d'affaires du IV^e siècle. Après avoir montré comment, depuis les temps archaïques, le négoce et l'industrie ont peu à peu supplanté l'agriculture en Attique, l'auteur étudie les principaux domaines de l'activité économique : d'abord, le trafic du blé, dont il montre à l'œuvre les différents artisans (capitalistes, chefs des grandes firmes ; importateurs ; armateurs, souvent obligés d'emprunter ; détaillants, généralement honnêtes, en dépit du préjugé populaire) ; ensuite, les banques, où l'on pratique principalement le change, le dépôt des contrats et, surtout, le prêt à intérêt ; enfin, l'auteur résume très clairement l'ouvrage d'Ardailon sur l'industrie minière³.

A. W. GOMME critique l'opinion suivant laquelle la situation des femmes athéniennes aux temps classiques aurait été nettement inférieure à celle des femmes dans les États doriens et pendant les périodes égéenne et homérique, à la fois au point de vue légal, au point de vue social et au point de vue de l'opinion publique. Il pense qu'on doit soigneusement distinguer ces trois points de vue et conclut qu'on n'a pas le droit formel de parler du « mépris des Athéniens pour les femmes » ; en ce qui concerne la liberté

1. N. HOHLWEIN, *Le stratège du nome* (Musée belge, 1925, p. 5-38, 85-114, 257-284).

2. A. TREVER, *The intimate relation between economic and political conditions in history, as illustrated in ancient Megara* (Class. Philol., 1925, p. 115 et suiv.).

3. G. M. CALHOUN, *The business life of ancient Athens*. Chicago, Univ. Press, 1926, x-175 p.

et l'importance sociale de la femme, rien ne permet d'affirmer qu'Athènes ait différé des autres États grecs (mis à part le domaine, très spécial, de l'éducation athlétique féminine, si développée à Lacédémone¹).

X. RELIGION. — Suivant A. D. NOCK, « la Déesse » des Crétois fut originellement une divinité de la terre et de la germination ; son caractère de déesse céleste est postérieur et accessoire². — H. SJÖVALL examine la signification, si discutée, des cornes crétoises « de consécration » : il convient d'y voir une représentation réduite, non pas du taureau de sacrifice, comme on l'a cru parfois, mais plutôt de l'autel lui-même, auquel elles appartenaient et dont elles avaient reçu, en quelque sorte, le caractère sacré³.

Après avoir étudié Zeus comme dieu du ciel serein et lumineux, A. B. COOK l'étudie comme dieu du ciel sombre et de la foudre, en deux volumes copieux, nourris de faits et de remarques, richement illustrés et munis d'une imposante bibliographie. L'auteur insiste sur le culte, très ancien, de la double hache, symbole de l'éclair, à laquelle succéderont la lance et l'épée, puis le sceptre, attribut de Zeus apaisé. L'ouvrage s'étend aussi très longuement sur les relations de Zeus avec Dionysos et Apollon à Delphes, où Zeus Aphésios, associé à la déesse Gê, fut honoré avant Dionysos, originaire de Thrace, qui y fut remplacé avant les temps épiques par Apollon. Celui-ci, qui venait du nord-ouest, sera à Delphes le prophète de Zeus, premier maître de l'oracle⁴.

Dans un brillant et substantiel article, S. REINACH montre que le récit de Pausanias sur le sacrifice de Mélanippos et Kômaitho a pour lointaine origine un culte préaryen, dont les éléments essentiels étaient un poulain noir et une pouliche alezane, immolés et dévorés avec respect. Dans la légende, l'anthropomorphisme transforma ce sacrifice de dieux-animaux en un sacrifice de deux jeunes gens, immolés à Artémis, déesse de la chasteté ; ce dernier sacrifice lui-même prit fin, d'après la légende, par l'arrivée du héros grec Eurypylos⁵.

Rappelant le passage des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes sur la construction des remparts thébains par Amphion et Zethos, A. H. KRAPPE recherche l'origine de la légende des rochers mus au son de la lyre. Le motif de la musique ou du chant magique apparaît dans le folklore de nombreux peuples, mais sans connexion avec la construction des remparts. La légende grecque doit avoir pour origine une ancienne coutume : celle de chants ou de

1. A. W. GOMME, *The position of women in Athens in the 5th and 4th century* (Class. Philol., 1925, p. 1 et suiv.).

2. A. D. NOCK, *The Mother Goddess* (Class. Rev., 1925, p. 173 et suiv.).

3. H. SJÖVALL, *Zur Bedeutung der altkretischen Horns of Consecration* (Archiv für Religionswissenschaft, XXIII, 1925, p. 185 et suiv.).

4. A. COOK, *Zeus. A study in ancient greek Religion*, II, 2 vol. Cambridge, Univ. Press, 1925, 1397 p.

5. S. REINACH, *Un mythe de sacrifice* (Revue de l'hist. des religions, mai-juin 1925, p. 137 et suiv.).

musique accompagnant réellement des travaux de ce genre (deux exemples : la destruction des Longs Murs en 404 et la construction de Messène par les Thébains au IV^e siècle). La légende d'Amphion ne fut que l'expression poétique de cette vieille coutume¹.

E. CAVAIGNAC étudie certaines fêtes religieuses de la Grèce au point de vue de la place qu'elles occupent pendant l'année et qu'expliquent leurs rapports avec la végétation. A Athènes, les fêtes d'Adonis ont lieu en mai-juin, époque de mort pour la végétation ; à Sparte, pour la même raison, les *Hyakinthies* sont célébrées en mai-juin (sauf en 479, où elles ont lieu en juin-juillet, à cause d'un retard subi par le calendrier local) ; les *Karneia*, fête des vendanges, se placent en août-septembre².

L. MALTEN recherche les origines et les traces de la légende de Bellérophon, surtout en Asie Mineure, où elle eut pour principaux centres la Lycie et la Carie. Il montre, notamment par les monnaies et l'étymologie, que le type de Pégase est originaire d'Asie Mineure, où il s'est peu à peu déplacé du centre vers l'ouest ; les Ioniens s'en sont emparés pour le transporter à Rhodes, d'où il a gagné la Grèce. C'est vraisemblablement vers la fin du III^e millénaire, ou au II^e, que le mythe de Bellérophon a pris naissance. Longtemps, Bellérophon, le combattant armé de l'éclair, et Zeus ont incarné la même idée religieuse ; puis ils se sont opposés l'un à l'autre, et Zeus a foudroyé Bellérophon. Peut-être y a-t-il là un écho des luttes entre le Rhodien Tlépolémus et le Lycien Sarpédôn³.

D'après divers passages d'Homère, E. S. MCCARTNEY s'attache à montrer qu'il existait chez les anciens Grecs un ensemble de procédés magiques (prières, sacrifices, etc.) permettant d'obtenir le temps désiré ou d'écarter le temps redouté⁴.

L. WEBER pense que le culte d'Androgeos, fils de Minos, date au plus tard du VI^e siècle av. J.-C. ; ce culte eut pour élément principal un rite funéraire, célébré annuellement au Céramique. La légende est un témoignage des anciennes relations entre l'Attique et la Crète⁵.

Un chapitre du gros ouvrage de W. A. JAYNE sur les dieux de salut dans l'antiquité est consacré à la Grèce. L'auteur met en lumière les variations que les croyances subirent d'âge en âge ; il insiste sur cette idée que les Grecs n'ont pas connu vraiment la peur de l'enfer⁶.

J. W. HEWITT étudie la conception que les Grecs se sont faite de la « gra-

1. A. H. KRAPPE, *The legend of Amphion* (Class. Journal, XXI, 1925, p. 21 et suiv.).

2. E. CAVAIGNAC, *Calendrier et fêtes religieuses* (Rev. de l'hist. des religions, juillet-décembre 1925, p. 8 et suiv.).

3. L. MALTEN, *Bellerophon* (Jahrbuch des deutschen archäol. Instituts, 1925, p. 121 et suiv.)

4. E. S. MCCARTNEY, *Magic and the weather in classical antiquity* (Class. Weekly, XVIII, p. 154 et suiv.).

5. L. WEBER, *Androgeos* (Archiv für Religionswissenschaft, 1925, p. 33 et suiv.).

6. W. A. JAYNE, *The healings Gods of ancient civilisation*. New-Haven, Univ. Press, 1925, 568 p.

titude des dieux ». Cette notion paraît provenir des idées helléniques sur le sacrifice, dont les auteurs avaient le droit de compter sur la reconnaissance de la divinité¹.

Après avoir rappelé l'histoire de la tête coupée d'Orphée qui continue à prophétiser, W. DÉONNA la rapproche de légendes analogues que l'on rencontre en Grèce, à Rome, en Scandinavie, etc. : on y voit des crânes utilisés comme têtes, des têtes artificielles comme têtes réelles. Si ce thème est tellement répandu dans le folklore et l'histoire de la magie, c'est qu'il y a là une donnée instinctive très puissante : la tête est apparue comme le symbole même de l'individu, comme la condition suffisante de son existence, comme un merveilleux talisman, dispensateur des biens les plus divers².

Commentant le récit de Diodore sur le songe d'Eumène (XVIII, 60 et suiv.), H. HERDER y voit une trace significative des vieilles croyances grecques sur le « trône-dieu », croyances qui ont persisté jusqu'aux temps les plus récents de l'antiquité³.

XI. VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — Sur l'histoire générale de l'art grec, P. CAVVADIAS a composé un ouvrage abondamment documenté, pourvu d'une riche illustration et accompagné d'une liste chronologique des fouilles et d'une importante bibliographie⁴. — P. DUCATI donne une deuxième édition, fortement remaniée, de son copieux ouvrage, magnifiquement illustré, sur l'art classique⁵.

O. WASER essaye de dégager le principe commun aux différentes manifestations de l'art crétois : ce qui domine dans cet art, c'est le goût pour les lignes dispersées, goût bien conforme au caractère général d'une population fort éprise de fantaisie⁶. — V. MÜLLER montre comment la représentation de l'espace s'est modifiée au cours de l'évolution de l'art créto-mycénien. Au début, on s'est borné à remplir le champ en y juxtaposant les divers objets ; peu à peu, la composition gagnera en unité et deviendra plus vivante ; mais jamais l'artiste n'est arrivé à représenter les lignes en profondeur⁷.

P. GARDNER a remanié, en utilisant les résultats de fouilles récentes, et groupé quatorze de ses articles déjà publiés dans différentes revues et touchant à des questions très variées d'histoire de l'art grec (l'Agias de Lysippe ; l'Aurige de Delphes ; l'art grec à l'époque romaine, etc.). La bibliographie est très développée⁸.

1. J. W. HEWITT, *The gratitude of the gods* (Class. Weekly, XVIII, p. 148 et suiv.).

2. W. DÉONNA, *Orphée et l'oracle de la tête coupée* (R. É. G., 1925, p. 44 et suiv.).

3. H. HERDER, *Zum bildlosen Kultus der Alten* (Rhein. Mus., 1925, p. 164 et suiv.).

4. P. CAVVADIAS, *Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς τέχνης*. Athènes, 1924.

5. P. DUCATI, *Arte classica*. Turin, 1926.

6. O. WASER, *Das Formprinzip der Kretisch-mykenischen Kunst* (Arch. Jahrb., Anz., 1925, p. 253 et suiv.).

7. V. MÜLLER, *Kretisch-mykenische Studien. I. : Die Kretische Raumdarstellung* (Arch. Jahrb., 1925, p. 85 et suiv.).

8. P. GARDNER, *New chapters in greek art*. Oxford, Clar. Press, 1926, xvi-367 p., 16 pl.

M. CLEMMENSEN et R. VALLOIS publient sur le temple de Zeus à Némée une très solide étude, nourrie d'indications précises sur l'orientation, la construction, le revêtement de stuc, etc. Les auteurs soulignent les analogies qui règnent entre ce temple et celui d'Aléa Athéna à Tégée : tous deux sont contemporains, de proportions semblables et faits des mêmes matériaux ; ils sont dus probablement au même architecte, Scopas. Peut-être le temple tégeate a-t-il précédé le temple néméen, mais de peu de temps ¹.

Les bases vôtives à double colonne de Delphes s'expliquent, selon M. P. NILSSON, par des raisons d'ordre pratique : le constructeur a eu besoin d'une surface portante plus considérable ; pour obtenir la place indispensable au-dessus de l'entablement supérieur, on a doublé les colonnes. Elles n'eurent pas, du reste, comme on l'a dit, qu'un « caractère local et éphémère » ².

J. CHARBONNEAUX s'attache à prouver que, contrairement à certaine théorie, les prytanées n'étaient pas, en principe, des monuments ronds. Les textes littéraires ou épigraphiques et l'archéologie militent également contre cette théorie. Les prytanées furent, en général, carrés ou rectangulaires ; plus vastes que des maisons particulières, ils s'adaptèrent aux nécessités changeantes des fonctions, des lieux et des époques ; la *tholos*, au contraire, qui a représenté le type architectural le plus simple et le plus réfractaire à l'évolution, ne pourrait être rangée dans la série des prytanées. Si Athènes a eu une *tholos* ronde, où l'on convoquait la Boulè, cette *tholos* est distincte du vieux prytanée ³.

Après avoir exposé les recherches opérées sur l'emplacement du théâtre de Tégée, R. VALLOIS donne une description très précise de ce bel édifice en marbre blanc, construit par Antiochus Épiphané. Il montre, notamment, comment la scène romaine était précédée d'un proskénion d'âge hellénistique ; au niveau de l'orchestre se trouvait une proédrie rectiligne, dont l'élément le plus ancien était une banquettes remontant au IV^e siècle ⁴.

A. PHILADELPHUS décrit un grand édifice hypostyle mis au jour à Sicyone en 1920. L'identification de cet édifice, qui semble remonter au IV^e siècle, ne lui paraît pas très sûre ; mais la comparaison avec divers monuments de Mégalopolis et de Priène l'incline à penser qu'il s'agit du bouleutériorion. Un texte de Pausanias tend à appuyer cette hypothèse ⁵.

G. WELTER essaye de déterminer les parts respectives des différentes époques dans la construction de l'Olympieion ébauché sous les Pisistratides. Il insiste sur l'œuvre de Cossutius, l'architecte romain d'Antiochus Épiphané, qui a gardé le plan du VI^e siècle pour la péristasis et est l'auteur des colonnes

1. M. CLEMMENSEN et R. VALLOIS, *Le temple de Zeus à Némée* (B. C. H., 1925, p. 1 et suiv.).

2. M. P. NILSSON, *Les bases vôtives à double colonne et l'arc de triomphe* (B. C. H., 1925, p. 143 et suiv.).

3. J. CHARBONNEAUX, *Tholos et Prytanée* (B. C. H., 1925, p. 158 et suiv.).

4. R. VALLOIS, *Le théâtre de Tégée* (B. C. H., 1926, p. 135 et suiv.).

5. A. PHILADELPHUS, *Note sur le bouleutériorion (?) de Sicyone* (B. C. H., 1926, p. 174 et suiv.).

de la face est (celles de la face ouest appartenant au règne d'Hadrien et une partie du long côté sud provenant peut-être des travaux des rois syriens au temps d'Auguste)¹.

H. C. BUTLER décrit le temple ionique octostyle d'Artémis à Sardes. Certaines de ses parties (piles de fondation de la péristasis; plusieurs colonnes, etc.) semblent antérieures à l'époque du dernier temple d'Éphèse, auquel il est comparable en importance².

Après la mort de H. LECHAT a été publié son dernier ouvrage sur les sculptures grecques antiques; on y retrouve les qualités de vie et de couleur qui distinguent les œuvres de cet auteur, en particulier son excellente *Sculpture grecque* (voir *Rev. histor.*, t. CLII, p. 63-64), que complète fort heureusement le présent ouvrage³.

La méthode et les qualités solides et brillantes qui signalaient le premier ouvrage de Ch. PICARD sur la sculpture antique se retrouvent dans un deuxième volume, exposant l'histoire de cette sculpture de l'époque de Phidias à l'ère byzantine. C'est une étude originale et vivante, renouvelant le sujet en un grand nombre de ses parties. La chronologie traditionnelle des œuvres de Phidias est ainsi partiellement modifiée; l'attribution à Praxitèle l'Ancien du groupe mantinéen est presque absolument rejetée; les incertitudes de la chronologie de Scopas sont bien indiquées, etc. Mais l'auteur réagit aussi contre les tendances hypercritiques de Schrader, qui diminuait à l'excès la part de Phidias dans la décoration du Parthénon. Avec un sens critique très ferme et très sûr, la conclusion marque la portée et les limites de l'œuvre sculpturale des Grecs: œuvre admirable, sans doute, de clarté et de sérénité, mais à laquelle certaines nuances, le sens du mystère, le goût pour la représentation des êtres faibles sont restés trop souvent étrangers. Cet art est d'une splendeur éclatante, mais il n'a pas donné à l'art humain « des cadres définitifs »⁴. — Dans une statuette en calcaire polychromé du musée du Caire, le même auteur relève les traces de rapports régnant entre les sculptures hellénique et égyptienne vers la fin du VI^e siècle: le visage est de type égyptien et l'attitude est celle que présentent habituellement les *corai* ioniennes⁵.

C. BLÜMEL discerne dans la sculpture athénienne du V^e siècle deux courants principaux, parfois mélangés à partir de 450 environ: l'un, qu'il qualifie de dorique et d'architectural et qui prédomine dans les métopes et les frontons; l'autre, ionien, de caractère plutôt « pictural », qui règne dans la frise décorative⁶.

1. G. WELTER, *Das Olympieion in Athen*. II: *Athen. Mitteil.*, 1923, p. 182 et suiv.

2. H. C. BUTLER, *Sardis*, II, Part I. *The temple of Artemis*. Leyde, 1925, XIII-146 p., 4 pl., 136 fig.

3. H. LECHAT, *Sculptures grecques antiques*. Paris, Hachette, 1925.

4. Ch. PICARD, *La sculpture antique. De Phidias à l'ère byzantine*. Paris, Laurens, 1926, 552 p.

5. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1926, p. 83 et suiv.

6. C. BLÜMEL, *Zwei Strömungen in der attischen Kunst des Vten Jahrhunderts*. Berlin, Altmann, 1924.

A. RUMPF s'élève contre la thèse qui tend à restreindre fortement la part de Phidias dans la décoration de Parthénon : nul autre que cet artiste n'était capable de concevoir et d'exécuter les merveilleux frontons de l'édifice. Les métopes seules étaient terminées en 442 ; la frise est de 442-438 environ, L'auteur montre aussi comment, à partir de 432, l'activité des sculpteurs diminua et les commandes officielles furent parfois suspendues¹.

Suivant E. KJELLBERG, ce n'est pas l'influence de Phidias, mais plutôt celle d'Agoracritos de Paros, qui se manifeste dans les débris des sculptures de Rhamnonte, qu'il convient de dater de 432 av. J.-C. environ².

La balustrade du temple d'Athéna Nikè a été étudiée et reconstituée par W. B. DINSMOOR. Il montre, que le dispositif est très analogue à celui de la frise du Parthénon (deux processions symétriques sur les longs côtés). Tandis que Schrader assignait l'ensemble au sculpteur Callimachos, l'auteur y voit l'œuvre de cinq ou six artistes ; il estime que la célèbre Nikè à la sandale était située au sud³.

Ch. PICARD étudie la statue d'éphèbe en bronze trouvée dans la baie de Marathon : c'est une statue de 1^m30, presque intacte, très belle, à la tête expressive et au regard animé. L'époque demeure incertaine⁴.

M^{lle} M. BIEBER date de 333 la tête d'Alexandre provenant de l'Asklépieion de Cos ; elle y voit un fragment de la grande statue du roi que possédait cette île et que signale Carystios de Pergame⁵. — H. B. WALTERS place vers 300 av. J.-C. l'exécution d'une statuette de Socrate, découverte à Alexandrie. La physionomie est pleine de finesse et de vie⁶.

Étudiant la grande frise de l'autel de Pergame, W. H. SCHUCHHARDT essaie de discerner la part respective de chacun des exécutants ; il base ses hypothèses sur les différences de style entre les diverses parties de l'œuvre⁷.

L'une des thèses de M^{lle} M. OULIÉ est consacrée à la représentation animale dans la peinture crétoise jusqu'au XII^e siècle. Comme l'indique très bien la préface, le sujet présente un intérêt à la fois artistique et religieux, le culte des animaux étant en Crète l'un des éléments essentiels de la religion naturaliste. L'auteur étudie successivement les quadrupèdes (plus spécialement les bovidés, dont le rôle fut si important dans la vie crétoise), les oiseaux, les poissons (auxquels sont joints les divers éléments du décor marin :

1. *Archäol. Jahrb.*, XL, 1925, p. 29 et suiv.

2. E. KJELLBERG, *Studien zu den attischen Reliefs des Vten Jahrhunderts*. Diss. inaug., Upsal, 1926.

3. W. B. DINSMOOR, *The sculptured parapet of Athena Nike* (*Amer. Journal of Arch.*, 1926, p. 1 et suiv.).

4. Ch. PICARD, *L'éphèbe de Marathon* (*L'Acropole*, 1926, p. 40 et suiv.). Cf. *Revue de l'art*, 1926, II, p. 241 et suiv.

5. *Arch. Jahrb.*, XL, 1925, p. 167 et suiv.

6. H. B. WALTERS, *A portrait-statuettes of Socrates* (*J. H. S.*, 1925, p. 255 et suiv.).

7. W. H. SCHUCHHARDT, *Die Meister des grossen Frieses von Pergamon*. Berlin et Leipzig, 1925.

coraux, étoiles, etc.) et les reptiles. Les trois périodes de l'évolution, respectivement marquées par le schématisme, le naturalisme et la stylisation, sont très nettement distinguées; la description, accompagnée d'une riche illustration, est précise et colorée. La conclusion signale fortement la prédominance des éléments marins qui, dans l'état actuel de la documentation, caractérise la peinture crétoise; elle rappelle que, tout en empruntant beaucoup à l'étranger, cet art lui a aussi beaucoup donné et demeure, au total, très vivant, allègre et personnel¹.

E. CAHEN présente d'ingénieuses observations sur certaines origines de l'art géométrique: le type dipylon apparaît déjà sur des monuments égéens, notamment sur des ivoires et des gemmes; ce n'est même, souvent, qu'un type égéen outré et « barbarisé ». Il a ainsi existé une véritable esthétique « mycénodipylonienne »². — M^{lle} G. WEYDE établit aussi un lien de filiation entre l'art égéen (dans sa dernière période) et le style géométrique, caractérisé surtout par l'abstraction et par la schématisation des mouvements, qui apparaissait déjà sur les stèles funéraires de Mycènes. C'est seulement vers la fin de l'époque géométrique que se manifeste à nouveau la tendance naturaliste, qui avait été si puissante dans l'art créto-mycénien³.

A. EVANS étudie le célèbre « anneau de Nestor », dont l'intérêt est à la fois artistique et religieux, et explique les scènes qui y sont figurées: au centre du chaton, un arbre à trois branches, « l'arbre du monde »; de part et d'autre des branches se tiennent différents personnages: la déesse; un couple qu'elle ressuscite; des papillons, représentant la vie d'outre-tombe; le lion, compagnon de la déesse, et les suivantes de celle-ci; des pousses de « lierre sacré »; une scène d'initiation, en présence du Griffon (semblable à celui de la salle du trône de Cnossos), etc.⁴.

E. J. FORSDYKE consacre une copieuse étude à la céramique égéenne, dont il suit les étapes successives en Asie Mineure, en Grèce, dans les Cyclades et en Crète; un dernier chapitre examine la céramique mycénienne⁵.

Remaniant et enrichissant un travail antérieur, E. POTTIER dégage nettement, à l'aide d'un certain nombre d'exemples bien choisis, les principaux aspects de la peinture de vases en Grèce, et il montre ce qui en fait l'intérêt durable⁶. — G. NICOLE a rassemblé sur soixante-quatre planches, accompagnées d'aperçus historiques, les types les plus significatifs de poteries peintes⁷.

1. M. OULIÉ, *Les animaux dans la peinture de la Crète préhellénique*. Paris, Alcan, 1926, 176 p.

2. E. CAHEN, *Sur la représentation de la figure humaine dans la céramique dipylonienne et dans l'art égéen* (*R. É. G.*, 1925, p. 1 et suiv.).

3. G. WEYDE, *Probleme des griechischen geometrischen Stils* (*Jahr. d. österr. arch. Inst. in Wien*, XXIII, 1926, p. 16 et suiv.).

4. A. EVANS, *The ring of Nestor* (*J. H. S.*, 1925, p. 1 et suiv.).

5. E. J. FORSDYKE, *Prehistoric aegean pottery*, 1925.

6. E. POTTIER, *Le dessin chez les Grecs d'après les vases peints*. Paris, « Les Belles-Lettres », 1926.

7. G. NICOLE, *La peinture des vases grecs*. Paris et Bruxelles, 1926.

Les fascicules I et II du *Corpus vasorum antiquorum* du British Museum ont été édités. Dans le premier figurent les vases panathénaiques, les vases cypriotes de l'âge du bronze et de l'âge mycénien ; dans le second, les vases attiques à figures noires, les vases cypriotes de l'âge du fer, les vases campaniens à figures rouges. Une importante bibliographie est jointe à ces riches publications¹.

Étudiant le vase trouvé à Coéré en 1866, S. B. LUCE essaye de prouver, contrairement à l'opinion générale, que Nicosthènes n'a pas précisément inventé la forme spéciale dont ce vase est un exemple : il a seulement développé un modèle préexistant. Puis, après avoir examiné les rapports de Nicosthènes avec différents céramistes, l'auteur montre que cet artiste dut avoir pour associé Pamphaïos, vers la fin de la période à figures noires ; après la mort de Nicosthènes, Pamphaïos continua l'entreprise².

J. D. BEAZLEY publie un ouvrage d'ensemble sur la céramique athénienne à figures rouges. Les vases sont rangés d'après les noms des peintres et, sous chaque nom, d'après leur forme³.

F. J. M. DE WAELE décrit, d'après quelques vases, la vente de l'huile en Attique, soit dans les quartiers spéciaux (le *κόλλος* de l'huile), soit dans les vergers eux-mêmes. Les différents instruments, les scènes et les gestes sont retracés avec une rigoureuse précision⁴.

W. DÉONNA relève l'existence de nombreuses ressemblances entre le Marsyas de Myron et diverses représentations de Silènes peints sur des vases : les attitudes sont presque identiques ; l'une des jambes est projetée en avant, l'autre ramenée en arrière ; le corps est renversé et les bras étendus de côté ; ce mouvement se retrouve chez les éphèbes. Le motif était donc connu avant Myron ; cet artiste a dû subir l'influence du drame satyrique⁵.

K. REGLING a composé un travail d'ensemble sur les monnaies antiques considérées comme œuvres d'art. Il distingue quatre grandes périodes : la période archaïque, la période de l'épanouissement (de la II^e guerre médique à la mort d'Alexandre), la période hellénistique (à laquelle il adjoint celle de la république romaine) et l'Empire. Il examine successivement la tête et le corps humains, les vêtements, les animaux, les symboles, les légendes, etc.⁶.

1. *Corpus vasorum antiquorum*, fasc. I et II. Brit. Mus., Londres, 1925 et 1926.

2. S. B. LUCE, *Nicosthenes : his activity and affiliations* (Amer. Journal of Arch., 1925, p. 38 et suiv.).

3. J. D. BEAZLEY, *Attische Vasenmaler des rotfigurigen Stils*. Tübingen, Mohr, 1925, vi-612 p.

4. F. J. M. DE WAELE, *La représentation de la vente de l'huile à Athènes* (Rev. arch., 1926, t. XXIII, p. 282 et suiv.).

5. W. DÉONNA, *Les prototypes du groupe d'Athéna et de Marsyas par Myron* (Rev. arch., 1926, XXIII, p. 188 et suiv.).

6. K. REGLING, *Die antike Münze als Kunstwerk*. Berlin, Schoetz et Parrhysius, 1924, 148 p., XLV pl.

V. BÉRARD voit dans Homère, du VIII^e au VI^e siècle, un « auteur de scène », que les aèdes, puis les rhapsodes récitaient et jouaient. Dans son édition de l'Odyssée, il se propose de nous montrer ce « premier Homère » ; à la division traditionnelle du poème en chants, il substitue la division en actes et des actes en scènes (avec les noms des personnages et indications du dialogue). Il fait fréquemment appel aux ressources de l'archéologie et de la papyrologie¹.

P. BISE essaye de dégager, d'après de trop brefs fragments, les principes essentiels de la politique d'Héraclite. Cette politique se relie à la métaphysique de l'Éphésien : la Loi qui régit l'univers doit être le fondement des lois particulières des États ; or, cette Loi, le peuple l'ignore ; les tyrans et les princes l'ignorent également ; seul, le Sage la connaît et peut en déduire les lois des cités. Héraclite est donc hostile à la démocratie comme à la tyrannie. Le bannissement de son ami Hermodore, exilé parce que ses concitoyens le jugeaient « excellent », a dû contribuer à l'exaspérer contre la démocratie. A cet idéal antidémocratique se rattache sa conception de la guerre, « mère et souveraine de tout », qui assure le règne des forts et des hommes libres. Certains rapprochements de l'auteur entre la démocratie d'Éphèse et celle d'Athènes (rendue bien promptement responsable du meurtre judiciaire de Socrate) semblent risqués ; une confrontation plus précise et suivie entre la politique d'Héraclite et l'histoire de son temps (en particulier l'histoire d'Athènes) n'eût pas été inutile².

Suivant A. DELATTE, c'est à une époque relativement récente que les pythagoriciens furent amenés à formuler des doctrines politiques (de caractère aristocratique, en raison de leurs théories sur la hiérarchie des mérites) et à appuyer les régimes qui s'en inspiraient. C'est à Crotone que siègea leur société officielle, dont l'influence rayonna au dehors. Contrairement à l'opinion courante, l'auteur cherche à montrer que la plupart des écrits où s'est exprimée la doctrine (écrits d'Hippodamos, d'Archytas de Tarente, etc.) sont bien authentiques ; entre leurs conclusions et celles des théoriciens du IV^e siècle, les ressemblances sont fréquentes, par suite de l'identité des conditions sociales³.

XII. DIVERS. — On consultera avec grand profit les bibliographies de la *Revue des Questions historiques* (*Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine*, par M. BESNIER : la plus récente a paru en 1927, sous le titre *L'année 1926*) et de la *Revue des Études grecques* (*Bulletin bibliographique*, par M^{lle} G. ROUILLARD : le plus récemment paru est celui qui se rapporte à

1. V. BÉRARD, *Introduction à l'Odyssée* ; t. I : *L'épos homérique ; le poème représenté*. Paris, « Les Belles-Lettres », 1924, 459 p. Un article de la *Revue de Paris* (décembre 1925), *L'épos homérique*, résume les théories de l'auteur sur la question.

2. P. BISE, *La politique d'Héraclite d'Éphèse*. Paris, Félix Alcan, 1925, 281 p.

3. A. DELATTE, *Essai sur la politique pythagoricienne* (*Bibl. de la Faculté de philosophie de Liège*, fasc. 29. Liège et Paris, 1922, xi-292 p.).

l'année 1925, dans le numéro d'octobre-décembre 1925). Cette dernière revue continue également à publier un très précieux *bulletin archéologique*; le plus récent a paru dans le numéro de janvier-mars 1926, sous la signature de J. CHARBONNEAUX, R. VALLOIS, Ch. PICARD, Ch. DUGAS et A. DAVID LE SUFFLEUR. Enfin les 24^e et 25^e demi-volumes de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa-Kroll ont été publiés en 1925 et 1926.

Paul CLOCHÉ.

HISTOIRE DE FRANCE

DE 1800 A NOS JOURS ET QUESTIONS GÉNÉRALES CONTEMPORAINES

I. DE 1800 A 1814. — Les recueils de mémoires sur l'époque impériale se font plus rares. Cependant, l'année 1927 nous a apporté deux témoignages inédits, d'importance très inégale d'ailleurs. Les *Mémoires de la reine Hortense* ont commencé de paraître, par les soins du feu prince NAPOLÉON, avec la très diligente et utile collaboration de M. Jean HANOTEAU¹. Ils ont été rédigés à Arenenberg de 1816 à 1820 environ, et souvent remaniés ou complétés par l'auteur jusqu'à sa mort, en 1837. Pour les années 1814 à 1816, l'essentiel de ce qu'ils contiennent a déjà passé dans diverses publications inspirées par la reine, notamment le recueil paru en 1836 sous le nom de sa lectrice, M^{lle} Cochelet (depuis M^{me} Parquin). Mais tout ce qui est antérieur à la Restauration, c'est-à-dire la presque totalité des deux volumes actuellement parus, est nouveau et nous apporte sur beaucoup de points des indications précises et en général exactes. La reine Hortense n'avait guère d'ambitions politiques, mais sa position personnelle et la confiance que lui témoignait l'Empereur donnent de l'importance aux détails mêmes de sa biographie. Tout ce qu'elle dit sur la vie intime de la famille impériale, sur les origines et les conditions du divorce de Napoléon, sur son mariage, ses rapports avec le roi Louis, bien que déjà connu en partie surtout par Frédéric Masson, est intéressant et parfois nouveau. Mais le livre vaut surtout par le portrait, sincère, en somme, et non sans charme, que la reine y fait sans cesse d'elle-même, de sa vie intellectuelle et sentimentale, où, malgré une discrétion fort naturelle, rien d'essentiel n'est dissimulé. Il faut louer particulièrement le soin apporté à la publication du texte, les notes, abondantes et précises, et les appendices, qui contiennent de nombreuses lettres de Napoléon, souvent importantes, et pour la plupart inédites.

Il n'y a naturellement aucune comparaison à établir entre ces mémoires et ceux du *Mameluck Ali*, publiés par l'un de ses héritiers, M. Gustave Mi-

1. *Mémoires de la Reine Hortense*, publiés par le prince NAPOLÉON, avec notes de Jean HANOTEAU. Paris, Plon, 1927, 2 vol. in-8° (portraits), xviii-309 et 391 p.; prix : 25 fr. le volume.

CHAUT¹. Ali, de son vrai nom Saint-Denis, n'était nullement Égyptien; employé d'abord dans les écuries impériales, il fut en 1811 attaché au service personnel de l'Empereur; en campagne, il faisait office auprès de lui de second valet de chambre, et il ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Cette fidélité est à son éloge et inspire le récit, qui, sauf quelques épisodes de la campagne de Russie, contient surtout des détails, parfois d'intérêt médiocre, sur le séjour de l'Empereur à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène. Il y a là quelques petits faits à glaner sur le caractère et les habitudes de Napoléon; peu de chose pour l'histoire de l'Empire. Ce texte, qui paraît avoir été rédigé après 1830, et où l'auteur parle assez souvent par ouï-dire, est publié sans notes ni index.

Des documents d'un autre ordre, où il est souvent question des vrais Mamelucks, nous sont fournis par M. DRIAULT dans un fort beau volume intitulé *Mohamed Aly et Napoléon (1807-1814)*². C'est la correspondance, conservée aux archives des Affaires étrangères, des consuls de France en Égypte sous l'Empire. Il y manque un certain nombre de lettres, surtout du ministre aux consuls. Mais ce qui subsiste est plus que suffisant pour compléter et préciser les indications de la Correspondance de Napoléon sur la persistance, jusqu'en 1811, des projets de l'Empereur relativement à l'Égypte. Il y a aussi de très intéressants rapports sur la politique de Mohamed Aly en Arabie.

Bien que les *Mémoires du duc de Gaète*³ soient fort anciens et connus, nous ne saurions manquer de signaler la réédition qui vient d'en être faite. Ce n'est pas une réimpression, mais un fac-similé exact de l'édition de 1826-1834. Comme le premier texte est presque introuvable, la présente publication, luxueusement exécutée, rendra service aux historiens, bien qu'elle n'ait pas été faite spécialement à leur intention. Une pièce inédite (note sur la Banque de France adressée à Villèle en 1824) est jointe au troisième volume.

Les biographies à tendance psychologique continuent d'être en faveur auprès du grand public. C'est à lui que s'adresse le gros volume de M. Mac-Nair WILSON⁴, qui retrace, d'un style passablement romanesque, toute la vie de Napoléon. L'idée fondamentale est que la politique impériale tendait au triomphe de la souveraineté populaire et du principe des nationalités et n'est devenue belliqueuse que par l'opposition de l'Angleterre. La démonstration semblera souvent un peu fragile. L'érudition de M. Wilson est parfois en défaut, par exemple lorsqu'il reproduit comme authentique le pseudo-

1. *Souvenirs du Mameluck Ali sur l'empereur Napoléon*, publiés par G. MICHAUT. Paris, Payot, 1926, in-8°, 320 p.; prix : 25 fr.

2. Édouard DRIAULT, *Mohamed Aly et Napoléon, 1807-1814*. Le Caire, Société royale de Géographie d'Égypte, 1925, in-8° (portrait), xxxix-278 p.; s. p.

3. *Mémoires, souvenirs, opinions et écrits*, du duc DE GAËTE. Paris, Armand Colin, 1926, 3 vol. in-8°, viii-336, 596 et 335 p.

4. R. Mac-Nair WILSON, *Napoléon, the man*. London, Murray, 1927, in-8°, xvii-558 p. (gravures); prix : 21 sh.

portrait de 1785. Cette peinture du caractère de l'Empereur, assez vigoureuse par endroits, supporte assez mal la comparaison avec le petit volume que J. Holland Rose a consacré à la *Personnalité de Napoléon*.

M. DE LA VILLA-URRUTIA s'est diverti à composer, à son tour, un « essai biographique » sur *Talleyrand*¹, de lecture agréable, et où les portraits de femmes tiennent une place assez importante. Le public espagnol y trouvera résumés les meilleurs travaux parus en France; mais le lecteur français regrettera que l'historien espagnol n'ait pas développé davantage la partie de son étude où il retrace, d'après les archives espagnoles, les rapports de Talleyrand avec Izquierdo. S'il y a encore du nouveau à trouver sur le prince de Bénévent, c'est probablement en Espagne. L'agréable volume de M. BARTHOU sur le *Général Hugo*², écrit à l'aide d'une abondante correspondance inédite entre le « vieux soldat », sa femme et ses fils, intéresse surtout la biographie morale du personnage, mais n'ajoute guère de renseignements proprement historiques à ses Mémoires.

C'est aussi à la vie privée et aux aventures personnelles, plus qu'au rôle politique du *Beau Montrond*, que M. MALO³ s'est attaché dans le petit livre qu'il consacre à ce complice de Talleyrand, et qu'on trouvera fort intéressant, mais d'une indulgence un peu excessive. Les archives françaises, publiques et privées, lui ont fourni du piquant et de l'inédit. S'il reste à découvrir de l'instructif, c'est sans doute à Londres, à en juger par ce que les *Dropmore papers* nous apprennent des rapports de Montrond avec Yarmouth à Paris en 1806, et qui semble avoir échappé aux recherches très consciencieuses de l'auteur.

M. Gustave GAUTHEROT a eu à sa disposition les papiers de Bourmont. Il s'en est servi pour écrire une biographie de ce personnage qu'il appelle, après Barbey d'Aurevilly, *Un gentilhomme de grand chemin*⁴. Il semble que ces archives de famille, riches surtout en documents postérieurs à 1815, ne contiennent pas grand'chose sur l'épisode le plus important de la vie de Bourmont, qui est son rôle pendant les Cent-Jours. M. Gautherot discute minutieusement les témoignages connus, sans que son plaidoyer, du reste prudent, emporte la conviction du lecteur. Que Bourmont ait, à la veille de Waterloo, déserté seulement, et non trahi à proprement parler, la différence n'est pas grande pour un soldat. Il était, au fond, conspirateur et politicien bien plus que militaire.

C'est, au contraire, un parfait modèle de loyauté que le chevalier DE

1. Marquis DE VILLA-URRUTIA, *Talleyrand*. Madrid, Francisco Beltran, 1926, in-8° (portrait), 311 p.

2. Louis BARTHOU, *Le général Hugo*. Paris, Hachette, s. d., in-8° (portraits), 205 p.

3. Henri MALO, *Le beau Montrond*. Paris, Émile-Paul, 1926, in-12 (portrait), xv-334 p.; prix : 12 fr.

4. Gustave GAUTHEROT, *Un gentilhomme de grand chemin (le maréchal de Bourmont, 1773-1846)*. Paris, Presses universitaires de France, 1926, in-8° (gravures), 479 p.; prix : 25 fr.

CONSTANTIN, dont le *Journal de campagne*¹, publié par M. Joseph DURIEUX, va de 1806 à 1813. Ce n'est guère qu'un itinéraire, du reste précis, et animé parfois de détails qui frappent. On y a joint un livre de comptes journaliers, de 1814 à 1827, qui est curieux et fournit des précisions utiles pour l'histoire sociale (achats de vêtements, gages de domestiques, etc.).

Sir Plunket BARTON vient d'achever ses études sur *Bernadotte*² avec un troisième volume, qui se rapporte à la période 1810-1844. Le récit, désormais plus rapide, repose principalement sur des travaux français et les documents du Record Office. Les sources suédoises n'ont été utilisées qu'exceptionnellement, de même que les documents russes. On appréciera dans ce volume, comme dans les précédents, la clarté de l'exposé, l'indépendance et la modération du jugement et une présentation matérielle excellente, avec des illustrations nombreuses et bien choisies.

Il faut louer M. Henri GRÉGOIRE d'avoir entrepris la traduction en français des remarquables travaux de M. ASKENASY sur *Napoléon et la Pologne*³. Le premier volume, qui est une sorte d'introduction, s'arrête au moment où Bonaparte part pour l'Égypte. On y trouvera notamment une histoire complète, et des plus captivantes, des légions polonaises organisées pendant la campagne d'Italie. Les recherches de M. Askenasy, étendues à toutes les archives publiques d'Europe et à de nombreuses collections privées, lui ont fourni quantité de faits nouveaux qu'il a su commenter et mettre en valeur avec beaucoup de verve, bien qu'à notre avis il traite parfois un peu trop durement le gouvernement du Directoire. Souhaitons d'avoir bientôt la suite de ce très intéressant ouvrage.

M. Édouard DRIAULT a eu le mérite — et le bonheur — de pouvoir mener à son terme, parmi tant d'autres travaux, la série d'études qu'il avait entreprise sur la politique extérieure de Napoléon. Si, dans un désir fort naturel d'achever ce monument, il a peut-être traité d'un peu haut ce dernier volume, consacré à la *Chute de l'Empire*⁴, si par moments son style s'écarte un peu de la simplicité scientifique qui le distinguait naguère encore, l'exposé n'en repose pas moins sur une étude attentive et sérieuse des faits. Le fond du sujet est évidemment ici l'examen des négociations de 1813-1814, des conférences de Dresde au Congrès de Châtillon. M. Driault met en lumière — et apprécie sévèrement — le rôle de Metternich ; son récit et son jugement

1. *Itinéraires du chevalier de Constantin*, publiés par le baron Yves de CONSTANTIN, avec une préface de Frantz FUNCK-BRENTANO et des notes de J. DURIEUX. Paris, publications de la Sabretache, 1925, in-8° (gravures), v-130 p.

2. Sir Plunket BARTON, *Bernadotte Prince and King, 1810-1844*. London, Murray, 1925, in-8° (gravures), vii-248 p. ; prix : 12 sh.

3. Simon ASKENASY, *Napoléon et la Pologne*, traduit par Henri GRÉGOIRE, avant-propos d'Arthur CHUQUET, lettre-préface de G. LACOUR-GAYET. Paris, Ernest Leroux, 1925, in-8°, t. I, xiv-404 p.

4. Édouard DRIAULT, *La chute de l'Empire*. Paris, Félix Alcan, 1927, in-8°, vi-484 p. ; prix : 40 fr.

concordent, en somme, avec ceux de Sorel. Pourtant, des documents anglais, récemment utilisés par Webster et Temperley, semblent appeler quelques correctifs. Au reste, la conclusion de M. Driault, si éloquente qu'elle soit, laisse le lecteur indécis sur le point de savoir si Napoléon créateur des nationalités, qui est le Napoléon de la légende, celui du *Mémorial*, est bien le Napoléon de l'histoire. Il semble bien vrai que Napoléon a vu, avant d'autres, les conséquences de sa politique. Mais c'est dans l'exil, et après l'écroulement de son rêve de grand Empire, si étranger aux doctrines du XIX^e siècle. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, on ne saurait assez dire combien, par son œuvre historique inlassablement poursuivie pendant trente années, M. Éd. Driault a fourni aux travailleurs un bel exemple, que beaucoup souhaiteront en vain de pouvoir imiter.

Les questions relatives au système continental continuent, comme il est naturel, d'intéresser spécialement les historiens américains. C'est ainsi qu'a paru dans la collection des monographies publiées par l'Université de Michigan un travail de M. GALPIN sur le *Ravitaillement en céréales de l'Angleterre pendant la période napoléonienne*¹. L'étude attentive des statistiques d'importation et des rapports du Board of trade permet à l'auteur de souscrire au jugement formulé il y a vingt ans déjà par Holland Rose : Napoléon a sauvé l'Angleterre en 1810, en autorisant, par crainte d'une crise commerciale, l'exportation des grains par voie de mer.

La thèse de M. René DURAND sur le *Département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire*² a montré combien les travaux de l'histoire locale, poursuivis avec soin et avec méthode, peuvent modifier les jugements traditionnels sur une période pourtant déjà très étudiée et que l'on croit bien connaître. Ces deux volumes, établis principalement avec les documents des archives départementales, représentent un très long et très consciencieux travail, étendu non seulement à l'époque impériale, mais à tout ce qui l'a préparée et suivie. C'est, suivant l'heureuse expression de l'auteur, « une course très instructive à travers les fondations de la France contemporaine ». Le plan suivi — qui peut paraître un peu rigide — comporte la description des institutions administratives et de leur fonctionnement. Les détails précis sur la vie politique, économique, religieuse, sociale, etc., y abondent. La conclusion est que, dans les Côtes-du-Nord, le gouvernement de Napoléon, qui a apporté l'ordre et imposé l'exécution des lois, a d'abord été bienfaisant et très populaire, en partie grâce au zèle et à la capacité des fonctionnaires. Mais dans le domaine économique, comme dans celui de l'instruction et de l'assistance, on en est resté aux projets, et la prospérité matérielle n'a pas compensé les torts graves causés par le despotisme administratif, fiscal et

1. W. Freeman GALPIN, *The grain supply of England during the Napoleonic period*. New-York, Macmillan, 1925, in-8°, x-305 p.

2. René DURAND, *Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire, 1806-1815*. Paris, Félix Alcan, 1926, 2 vol. in-8°, LXXIX-603 et 565 p. ; prix : 40 fr. le volume.

militaire. La vie provinciale étant, à cette époque, fort atténuée, M. Durand estime, d'après les autres études déjà faites pour quelques départements, que cette conclusion a des chances d'être valable à peu près pour la France entière.

On doit aussi regarder comme une contribution (de premier ordre) à l'histoire locale de la France sous le Premier Empire, le tome VI de la magistrale *Histoire de Belgique* de M. Henri PIRENNE¹. Les chapitres II et III du livre II (situation économique et situation morale) sont un exposé d'une clarté et d'une précision parfaites, dont la documentation est souvent de première main.

II. DE 1814 A 1848. — Les *Papiers inédits et journal du duc de Reichstadt*, qui avaient été conservés par son précepteur Dietrichstein et publiés en allemand par M. Jean de BOURGOING, ont paru en français par les soins de M. Étienne Kruger². Ce n'est pas une révélation. Mais l'ensemble confirme le témoignage de Prokesch et montre que le duc, contrairement à la légende, a bien connu l'histoire de son père et lu, en les annotant, tous les écrits de Sainte-Hélène. Ces annotations seraient peut-être curieuses, et l'on doit souhaiter que l'auteur en entreprenne la publication.

Le quatrième et dernier volume du *Journal du comte Rodolphe Apponyi*³, que feu Ernest DAUDET avait commencé d'éditer, couvre la période 1814 à 1852. Il contient, outre les anecdotes et racontars du monde diplomatique qui abondaient déjà dans les tomes précédents, un témoignage direct, à retenir, sur les journées de février (notamment la fusillade du boulevard des Capucines, où l'auteur fut blessé) et sur le coup d'État de décembre 1851. Ce volume, le plus intéressant des quatre, est muni d'un index général.

Les *Souvenirs* du comte DE SAINT-AULAIRE⁴ sur son ambassade à Vienne (1832-1841) sont fort intéressants. L'auteur, qui les a rédigés après 1848, est évidemment préoccupé de défendre la politique du gouvernement déchu. Mais il ne manque ni de liberté d'esprit ni d'ironie. Soit qu'il retrace les projets de mariage du duc d'Orléans avec la fille de l'archiduc Charles, ou les affaires orientales de 1840, soit qu'il mette en scène les principaux personnages de la cour et de la société autrichiennes, son récit, tracé d'une plume très exercée, ne languit jamais et a parfois autant de piquant que de discrétion.

1. HENRI PIRENNE, *Histoire de la Belgique*. Bruxelles, M. Lamertin, 1926, t. VI, in-8°, VIII-477 p.

2. *Papiers intimes et journal du duc de Reichstadt*, provenant des archives du comte Maurice Dietrichstein, publiés par Jean de BOURGOING; traduction française par Étienne KRUGER. Paris, Payot, 1927, in-8° (gravures), 197 p.; prix : 18 fr.

3. *Journal du comte Rodolphe Apponyi*, publié par Ernest DAUDET. Paris, Plon, 1926, t. IV, 548 p. (gravures); prix : 25 fr.

4. *Souvenirs du comte de Saint-Aulaire*, publiés par Marcel THIÉBAUT. Paris, Calmann-Lévy, 1927, in-8°, XXIX-36 p.; prix : 25 fr.

tion. La publication a été préparée avec beaucoup de soin par M. Marcel Thiébaut.

On aurait pu faire un utile recueil de documents avec les papiers laissés par le vicomte LAINÉ¹. Sa correspondance, fort abondante, éclaire les origines du soulèvement royaliste à Bordeaux en 1814, la préparation de la loi électorale de 1817 et l'histoire du premier ministère Richelieu. M. Émile DE PERCEVAL a préféré écrire une biographie en deux volumes, où ne manquent ni digressions ni longueurs, et d'un ton uniformément apologétique. C'est beaucoup pour ce personnage, en somme secondaire. M. A. AUGUSTIN-THIERRY, en composant son très agréable volume sur la *Princesse Belgiojoso*², a au contraire utilisé et encadré très habilement les lettres de la princesse trouvées dans les papiers de son aïeul l'historien ; il a su faire revivre, en peu de pages, l'attachante figure de cette femme courageuse et charmante. C'est un métier que de faire un livre...

L'étude de M. J. S. M. ALLISON sur *Thiers et la monarchie française*³ doit aussi beaucoup aux documents personnels qu'il a pu consulter à la Bibliothèque nationale et à celle de la rue Saint-Georges. On y trouvera nombre de détails inédits sur la vie privée de Thiers, ses origines politiques, l'influence de M^{me} Dosne sur sa carrière. Sa vie comme député et ministre est traitée plus rapidement. Ainsi les vraies causes de sa retraite n'apparaissent pas, ni son intrigue en 1846 avec Palmerston par l'intermédiaire de Panizzi. Par endroits, quelques anachronismes ont échappé à l'auteur et les textes français sont parfois bien malmenés. Livre fort utile en somme, bien composé et d'agréable lecture, mais sujet difficile pour un étranger, même aussi bien informé des choses de France et aussi expérimenté que le savant professeur de Yale.

Bien que M. le chanoine GARNIER se défende d'avoir voulu écrire autre chose qu'une biographie partielle, son livre sur *Frayssinous, son rôle dans l'Université sous la Restauration*⁴, est une histoire à peu près complète de l'enseignement public et privé pendant le règne de Louis XVIII. Ce travail, qui repose sur une documentation très sûre et de première main, est presque entièrement nouveau ; il substitue à des légendes assez vagues des faits et des jugements plutôt à la louange du personnage étudié. Frayssinous s'acquitta de ses fonctions avec modération et contribua à sauver l'Université. Sa tentative de la « royaliser » échoua du reste complètement. On ne peut que louer les excellentes qualités de ce livre clair, complet et impartial.

1. Émile DE PERCEVAL, *Le vicomte Lainé, 1767-1895*. Paris, Champion, 1926, 2 vol. in-8° (portraits), XXI-391 et 553 p.

2. A. AUGUSTIN-THIERRY, *La princesse Belgiojoso*. Paris, Plon, 1926, in-8°, 281 p.

3. John S. M. ALLISON, *Thiers. The French Monarchy 1797-1848*. London, Constable, s. d., in-8° (gravures), VIII-379 pages ; prix : 18 sh.

4. Chanoine Adrien GARNIER, *Frayssinous, son rôle dans l'Université sous la Restauration, 1822-1828*. Paris, A. Picard, 1925, in-8° (portrait), LVIII-588 p. ; prix : 25 fr.

M. LUCAS-DUBRETON a fait paraître, en deux ans, quatre volumes de caractère très divers. L'*Évasion de Lavalette*¹ est un court récit, à forme presque dramatique, où les personnages parlent souvent en style direct; adroitement conduit et apportant quelques détails nouveaux sur un sujet fort mince, il ne vise qu'à distraire le grand public. L'étude sur l'*Affaire Alibaud*² est plus détaillée; la biographie de ce commis de boutique qui essaya de tuer Louis-Philippe intéresse l'histoire des partis révolutionnaires et M. Lucas-Dubreton y apporte beaucoup de précisions utiles, tout en conservant le plus souvent au récit la forme romanesque actuellement en faveur. Le *Charles X*³, dont un chapitre seulement est consacré à l'histoire du règne, est une sorte de portrait minutieux, tracé seulement, semble-t-il, d'après les témoignages imprimés, mais avec un soin tout particulier et un art véritable de composition et de style. Enfin, le volume sur la *Restauration et la monarchie de Juillet*⁴ est une synthèse rapide, où l'essentiel de l'histoire politique intérieure, et même de l'histoire intellectuelle, est résumé adroitement et saupoudré d'anecdotes, mais où la politique extérieure, la vie économique, les questions religieuses et financières sont sacrifiées. Du moins, l'auteur a-t-il tenté d'en dire quelques mots, ce qui n'est pas le cas pour la plupart des autres volumes de la collection où celui-ci a paru.

M. Gabriel PERREUX a condensé en une centaine de pages de lecture aisée les travaux antérieurs sur les *Conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte*⁵, et M. Pierre JACOMET, dans le *Palais sous la monarchie de Juillet*⁶, a continué d'extraire des journaux judiciaires du temps l'analyse des principaux procès plaqués à Paris sous la monarchie constitutionnelle, en les classant par catégories d'affaires.

L'ouvrage posthume du vicomte DE REISET, intitulé *Autour des Bourbons*⁷, est un recueil de trois études sur M^{me} de Chanterenne, amie et correspondante de la duchesse d'Angoulême, sur la tentative d'empoisonnement dont le comte de Provence fut l'objet en 1804, enfin sur les conditions dans lesquelles Louis XVIII, à son lit de mort, demanda et reçut l'assistance du clergé. Ces pages sont toutes pénétrées de sentiment monarchique et religieux.

1. J. LUCAS-DUBRETON, *L'évasion de Lavalette*. Paris, Hachette, s. d., in-12, 119 p.; prix : 5 fr.

2. ID., *L'affaire Alibaud, 1836*. Paris, Perrin, 1927, in-12 (portrait), 240 p.; prix : 12 fr.

3. ID., *Charles X*. Paris, Hachette, s. d., in-8°, 258 p.

4. ID., *La Restauration et la monarchie de Juillet*. Ibid., s. d., in-8°, 319 p.

5. Gabriel PERREUX, *Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte*. Paris, Hachette, s. d., in-12, 123 p.; prix : 5 fr.

6. Pierre JACOMET, *Le Palais sous la monarchie de Juillet, 1830-1848*, préface d'Henri-ROBERT. Paris, Plon, 1927, in-12, vii-290 p.; prix : 15 fr.

7. Vicomte DE REISET, *Autour des Bourbons*. Paris, Émile-Paul, 1927, in-8°, iii-215 p.; prix : 15 fr.

Le *Cardinal de La Tour d'Auvergne-Lauragais*¹, évêque d'Arras de 1802 à 1851, est le type le plus parfait du prélat opportuniste et concordataire selon le cœur de Napoléon. De ce personnage sans caractère, mais assez pittoresque, M. Émile LESUEUR a tracé un portrait tout à fait vivant ; chemin faisant, il a donné des renseignements inédits et fort intéressants sur la vie religieuse et politique du diocèse pendant ce long épiscopat.

On sait combien il y eut de faux Louis XVII après 1814. Il paraît que les amateurs de merveilleux capables de se laisser duper sont devenus rares, après tout ce qui a paru sur l'« énigme » de 1795. C'est cependant à leur adresse et par égard pour leur foi monarchique que M. DE ROUX² a résumé, dans une élégante plaquette, tous les arguments qui rendent infiniment vraisemblable, sinon tout à fait certaine, la mort du dauphin au Temple.

Le centenaire du romantisme a rappelé l'attention sur l'histoire littéraire et artistique de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Déjà en 1925 ont paru les deux volumes de M. TRAHARD sur la *Jeunesse de Mérimée*³. L'auteur est surtout préoccupé d'éclairer les points obscurs de la vie de son héros et d'étudier sa technique d'écrivain. Mais, chemin faisant, il nous donne sur la vie de société et des milieux littéraires de Paris, de Londres et d'Espagne des indications précieuses pour l'histoire générale. M. Ernest SEILLIÈRE a, la même année, étudié le conflit du christianisme et du romantisme chez un penseur protestant, *Alexandre Vinet*⁴, dont la philosophie religieuse est très accueillante, le goût pour la poésie lyrique très vif, mais qui repousse, comme dangereux pour la morale, le « mysticisme naturiste » de 1830.

Tandis que M. Victor GIRAUD consacre à Lucile de Chateaubriand la plus importante de ses délicates études sur trois *Sœurs de grands hommes*⁵ (les autres sont Jacqueline Pascal et Henriette Renan) et que M^{me} M.-J. DURRY retrace, avec une pénétrante vivacité, l'*Ambassade romaine de Chateaubriand*⁶, peu connue jusqu'ici, M. Pierre MOREAU résume, en un court et agréable volume, l'état de nos connaissances actuelles sur la vie et les œuvres de l'« Enchanteur »⁷, non sans avoir tenté, pour les éclairer ou les accroître, un effort de comparaison et de critique souvent heureux. M. Pierre FLOTTES

1. Émile LESUEUR, *Le cardinal de La Tour d'Auvergne-Lauragais, 1768-1851*. Paris, Payot, 1927, in-8°, 254 p. ; prix : 18 fr.

2. Marquis DE ROUX, *Louis XVII et la légende des faux dauphins*. Paris, Le Divan, 1926, in-12, 86 p.

3. Pierre TRAHARD, *La jeunesse de Prosper Mérimée, 1803-1834*. Paris, Champion, 1925, 2 vol. in-8°, xviii-358 et 424 p. (gravures) ; prix : 72 fr.

4. Ernest SEILLIÈRE, *Alexandre Vinet, historien de la pensée française*, suivi d'un appendice sur Henri-Frédéric Amiel. Paris, Payot, 1925, in-8°, 212 p. ; prix : 12 fr.

5. Victor GIRAUD, *Sœurs de grands hommes*. Paris, Crès, 1926, in-12, iii-216 p. ; prix : 40 fr.

6. Marie-Jeanne DURRY, *L'ambassade romaine de Chateaubriand*. Paris, Champion, 1927, in-8°, 163 p. ; prix : 25 fr.

7. Pierre MOREAU, *Chateaubriand*. Paris, Garnier, 1927, in-8°, iii-313 p. ; prix : 15 fr.

dégage la *Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*¹ des études attentives qu'il a poursuivies, depuis plusieurs années, sur sa vie et son œuvre. Cette pensée n'est ni bien originale, ni exempte de contradictions. Elle nous intéresse cependant, comme témoignage de l'évolution qui porta, sous Louis-Philippe, d'authentiques aristocrates vers les doctrines sociales, par haine ou dégoût de la monarchie bourgeoise, et fit de l'ancien mousquetaire de Louis XVIII un candidat à l'Assemblée constituante de 1848. M. Jean-Marie CARRÉ, dans une série d'articles (ou de leçons) intitulée *Michelet et son temps*², complète très utilement, à l'aide des documents légués au musée Carnavalet par Gabriel Monod, l'œuvre qu'il a laissée inachevée. Monod avait surtout étudié la pensée de Michelet ; M. J.-M. Carré retrace sa vie, qui, si souvent, l'explique et parfois la détermine. A le voir ainsi plus humain, nous ne saurions trouver le grand historien moins digne d'une gloire qu'on paraît aujourd'hui — bien à tort — lui marchander parfois.

Parmi les étrangers mêlés au mouvement romantique français, un des plus énigmatiques est le médecin-magnétiseur Koreff, un juif de Silésie, fixé après 1830 à Paris, où il acquit une grande réputation. Mlle Marietta MARTIN, qui lui a consacré une étude minutieuse et en grande partie nouvelle, le qualifie avec raison d'« aventurier intellectuel »³. Il fut sans doute quelque chose de pis, et sa vie s'acheva parmi des procès à scandale, dont un contre les héritiers de la « Dame aux Camélias ». Il valait assurément la peine de tirer de l'oubli cette figure singulière. Eusèbe de Salles⁴, qui fut également médecin, mais surtout orientaliste et un peu aventurier aussi, avait débuté par être collaborateur d'Amédée Pichot et par publier des ouvrages apocryphes, dont un attribué tranquillement à Byron. Sa vie est obscure, mais c'est un assez bon type de « raté » romantique. M. Ch.-André JULIEN, qui a retrouvé les papiers de Salles à Montpellier, en a tiré une biographie vivement tracée et qu'on pourra consulter utilement. Mme Mohl, née Mary Clarke⁵, l'amie de Fauriel, de J.-J. Ampère, de Stendhal, était déjà connue. Mais les papiers de Fauriel, conservés à la bibliothèque de l'Institut, ont permis à Mlle Marion-Elmina SMITH d'écrire sur elle et sur son « salon académique et international » une étude un peu timide, mais délicate et en partie nouvelle.

L'*Histoire du romantisme* de M. Maurice SOURIAU⁶ est le résultat de longs

1. Pierre FLOTTES, *La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*. Paris, « Les Belles-Lettres », 1927, in-8°, xvi-356 p. ; prix : 40 fr.

2. Jean-Marie CARRÉ, *Michelet et son temps*. Paris, Perrin, 1926, in-12, xviii-246 p. ; prix : 12 fr.

3. Marietta MARTIN, *Le docteur Koreff, 1783-1851*. Paris, Champion, 1925, in-8°, vii-169 p. (gravures).

4. Ch. André JULIEN, *Un médecin romantique interprète et professeur d'arabe, Eusèbe de Salles*. Alger, Carbonei, 1925, in-8°, 164 p.

5. Marion Elmina SMITH, *Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration, Miss Mary Clarke*. Paris, Champion, 1927, in-8°, 145 p.

6. Maurice SOURIAU, *Histoire du romantisme en France*. Paris, « Éditions Spes », 1927, 2 vol. in-8°, 280-310 p. ; prix : 30 fr. le volume.

travaux et d'un grand effort de synthèse. Il ne s'agit que du romantisme littéraire, et ce sont surtout les œuvres qui sont étudiées; l'auteur veut en faire sentir la valeur esthétique, en donner le goût, en même temps que les expliquer et en rendre compte par la méthode historique. Cela répond, un peu par la question préalable, aux procès de tendance de ces dernières années. Il faudrait, pour analyser ces deux volumes, quelque loisir. Disons seulement ici qu'ils méritent, de la part de l'historien, une lecture attentive et réfléchie. On n'est pas toujours du même avis que l'auteur, qui sent et juge vivement, quoique sans passion. On trouve parfois qu'il utilise, comme de même qualité, des témoignages de valeur inégale (et pourtant il sait critiquer; cf. le chapitre sur M^{me} de Staël et Napoléon). Mais l'essentiel est qu'il fait comprendre et intéresse. On penserait à Faguet, même si M. Souriau n'avait pas, par gratitude, inscrit son nom en tête du premier volume¹.

L'histoire des origines du socialisme français continue à occuper les chercheurs. Outre une très élégante réimpression des *Lettres d'un habitant de Genève*, publiées par Saint-Simon en 1803, que M. Alfred PÉREIRE² a munie d'une excellente introduction, nous signalons un florilège, établi par M. Célestin BOUGLÉ, de l'*Œuvre d'Henri de Saint-Simon*³. Ce petit volume a l'avantage de rendre accessibles des textes devenus difficiles à trouver, mais on regrette de n'y trouver ni notes explicatives, ni index. M^{me} Marguerite THIBERT a étudié, d'un point de vue plus philosophique qu'historique, mais avec beaucoup de soin et de méthode, le *Rôle social de l'art d'après les Saint-Simoniens*⁴. Son livre sur le *Féminisme dans le socialisme français*⁵, si l'on y relève quelques traces d'inexpérience, surtout dans la forme, et une lacune inattendue (Louis Blanc est à peine nommé), n'en apporte pas moins des éléments nouveaux, même après le livre très complet, très bien ordonné, pénétrant et parfois émouvant, de M. Jules PUECH sur *Flora Tristan*⁶.

1. On nous pardonnera de ne faire que citer ici les deux volumes de M. Henri d'ALMÉRAS, *La vie parisienne sous Louis-Philippe* et *La vie parisienne sous la République de 1848* (Paris, Albin Michel, in-8°). Ce sont des rééditions, sans date, d'ouvrages parus pour la première fois il y a plus de quinze ans. Cette pratique devient courante, même pour les ouvrages historiques. Il nous sera sans doute permis de le regretter, dans l'intérêt du public.

2. Comte Henri de SAINT-SIMON, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains* (1803), suivies de deux documents inédits : *Lettre aux Européens, Essai sur l'organisation sociale*. Introduction par Alfred PÉREIRE. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, LX-93 p.; prix : 10 fr.

3. *L'œuvre d'Henri de Saint-Simon*. Introduction de C. BOUGLÉ. Notice bibliographique d'Alfred PÉREIRE. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, xxxii-264 p.; prix : 10 fr.

4. Marguerite THIBERT, *Le rôle social de l'art d'après les Saint-Simoniens*. Paris, M. Rivière, 1926, in-8°, 73 p.

5. Id., *Le féminisme dans le socialisme français de 1830 à 1850*. Paris, M. Giard, 1926, in-8° VII-374 p.

6. Jules-L. PUECH, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan. Le socialisme français avant 1848*. Paris, M. Rivière, 1925, in-8°, 111-514 p.; prix : 25 fr.

III. 1848-1875. — Nous n'avons guère d'ouvrages à signaler sur la Révolution et la République de 1848, au moins sur leur histoire intérieure. Il faut cependant faire une place à part au petit livre de M. Charles SCHMIDT sur les *Journées de juin*¹. Bien que publié dans une collection de vulgarisation, c'est un travail aussi original qu'intéressant. L'auteur a manié longuement les documents des Archives nationales et il semble qu'il ait vécu ce qu'il raconte. Récit très sûr et on ne peut plus attachant. M. Donald M. GREER a rassemblé, dans un volume sur *l'Angleterre, la France et la Révolution de 1848*², le résultat d'attentives recherches au Record Office et aux Affaires étrangères. A vrai dire, il n'apporte pas exactement ce que promet son titre. Il s'agit plutôt de la rupture de l'Entente cordiale et de la politique de Palmerston envers les révolutions de 1848 (celle de France à peu près exclue). Le détail des négociations diplomatiques est bien étudié, mais le sens général de la politique de Palmerston (et notamment l'action des intérêts économiques) pourrait être mieux mis en lumière. Il n'y a non plus guère de recherches en ce sens dans l'instructive, amusante, ironique biographie de *Palmerston* par M. Ph. GUEDALLA³. L'auteur, à qui les archives de Broadlands ont été largement ouvertes, a tracé de son personnage un portrait plein de vie et qui vaudra autant et plus pour l'histoire sociale de la période *early Victorian* que pour celle des relations diplomatiques. Son récit a parfois cette allure « Maupinesque » que lui-même attribue aux cavalcades aristocratiques du grand parc de Windsor. M. Guedalla travaille sur un fond très solide, mais, par crainte d'ennuyer apparemment, il est plus souvent amusant que vraiment instructif. Sachons lui gré pourtant de tout ce qu'il nous apporte de documents inédits, surtout iconographiques.

On lira également avec intérêt la version française du *Léopold I^{er}* de M. le comte CORTI, très heureusement complétée grâce à la collaboration du baron BUFFIN⁴. Par beaucoup de points, cette biographie, très adroitement présentée, touche à l'histoire de France ; on y trouvera notamment le récit des tentatives d'union douanière franco-belge sous Louis-Philippe. Mais le plus intéressant est le rôle européen du premier roi des Belges. Les auteurs nous en donnent une preuve nouvelle en révélant que le Parlement de Francfort, en 1848, essaya de faire entrer la Belgique dans la future « Grande-Allemagne » en offrant la couronne impériale à Léopold.

M. le vicomte DE GUICHEN consacrera deux volumes à l'analyse des documents d'archives sur la *Diplomatie des puissances sous la Seconde Répu-*

1. Charles SCHMIDT, *Les journées de juin 1848*. Paris, Hachette, 1926, in-12, 127 p. ; prix : 5 fr.

2. Donald M. GREER, *L'Angleterre, la France et la Révolution de 1848. Le troisième ministère Palmerston, 1846-1861*. Paris, Rieder, 1925, in-8°, xvi-196 pages ; prix : 35 fr.

3. Philip GUEDALLA, *Palmerston*. Londres, Benn, 1926, in-8° (gravures), 501 p. ; prix : 25 sh.

4. Comte E. CORTI, baron C. BUFFIN, *Léopold I^{er}*, Bruxelles, A. Dewit, 1926,, in-8°, 385 p. (portrait) ; prix : 25 fr.

blique¹, qu'il a consultés à Paris, à Londres, Vienne, Bruxelles et Turin. Le tome I^{er} va d'octobre 1847 à mai 1850. Comme les précédents travaux de l'auteur, il abonde en textes utiles ; mais c'est la mise en œuvre qui laisse souvent à désirer, car le sujet n'est pas délimité autrement que par les dates extrêmes, et les lignes essentielles n'apparaissent pas nettement.

L'étude de M. Marcel BOULENGER sur le *Duc de Morny*² est d'une lecture agréable et n'est pas sans nouveauté documentaire, puisque l'auteur a consulté les papiers de la famille de Morny et recueilli d'assez nombreux souvenirs personnels. Mais il est soucieux de faire œuvre moins d'érudit que d'écrivain et d'artiste ; son récit a souvent le ton du roman ou de la chronique élégante et, quand les faits présentent de l'obscurité ou de l'incertitude, son effort pour les éclaircir n'est pas illimité. Le même auteur a écrit sur l'*Attentat d'Orsini*³ un petit volume à peu près de même nature et de forme encore plus romanesque. La question de l'influence exercée par l'attentat sur la politique de Napoléon III, la seule importante, n'est pas sérieusement étudiée, et M. Boulenger se borne là-dessus à paraphraser quelques lignes de M. Bainville.

Il y a plus d'esprit historique chez M. ARNAUD, auteur de l'étude sur le *Coup d'État du 2 décembre*⁴, parue dans la même collection. Son récit est clair et généralement exact. Mais il porte des traces d'une rédaction un peu hâtive, et on se demande s'il a utilisé toutes les sources actuellement accessibles, entre autres les documents publiés naguère par Lord KERRY et M. Philippe GUEDALLA dans ce livre sur le *Secret du coup d'État* dont nous avons annoncé ici même l'édition anglaise, et que M. DE MARICOURT⁵ a élégamment traduit, en donnant les documents, français pour la plupart, dans leur texte original.

A propos du *Mariage du roi Léopold II* avec l'archiduchesse Marie-Henriette, M. A. DE RIDDER⁶ étudie les relations franco-belges de 1852 à 1855. Les nombreuses pièces inédites qu'il publie apportent des preuves nouvelles de l'inquiétude qui régnait en Belgique quant aux desseins de conquête de

1. Vicomte DE GUICHEN, *Les grandes questions européennes et la diplomatie des puissances sous la Seconde République française*, t. I. Paris, Attinger, 1925, in-8°, xiii-549 p. ; prix : 36 fr.

2. Marcel BOULENGER, *Le duc de Morny*. Paris, Hachette, 1925, in-8°, iii-247 p. (portrait).

3. Id., *L'attentat d'Orsini*. Paris, Hachette, 1927, in-12, 121 p. ; prix : 5 fr.

4. René ARNAUD, *Le coup d'État du 2 décembre*. Paris, Hachette, 1926, 127 p. ; prix : 5 fr.

5. *Le secret du coup d'État*. Correspondance inédite du prince Louis-Napoléon, de MM. de Morny, de Flahault et autres (1848-1852), publié avec une étude de Philip GUEDALLA et une introduction de lord KERRY. Traduit de l'anglais par le baron Jacques DE MARICOURT. Paris, Émile-Paul, 1928, in-8°, xii-312 p. ; prix : 15 fr.

6. A. DE RIDDER, *Le mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits*. Bruxelles, Dewit, 1925, in-8°, 297 p. ; prix : 15 fr. Le même auteur a publié, en collaboration avec M. F. LORENT, dans la *Revue générale* du 15 août 1926, un curieux article sur les démarches de Napoléon III en 1854 pour obtenir l'appui de Léopold I^{er} au projet de mariage du prince Napoléon avec la fille du duc de Cambridge.

Napoléon III. La ténacité de ce sentiment est attestée par un fait à peine croyable. Encore en 1892, Frère-Orban déclarait à la tribune que l'Empereur des Français avait, au début de son règne, décidé de réunir *par décret* à la France la Savoie, la Belgique et les provinces rhénanes !

Le deuxième volume du *Second Empire* de M. le baron BEYENS¹ ne le cède pas en intérêt au premier. Il contient cette fois le témoignage personnel de l'auteur, et non seulement celui de son père. Un tableau de la cour impériale et du gouvernement précède le récit des faits politiques, qui commence en 1866. L'auteur a particulièrement insisté sur la crise qui précéda et suivit Sadowa, sans d'ailleurs que son récit, inspiré en partie de Stern, apporte beaucoup de documents nouveaux ; les chapitres sur l'affaire de Luxembourg et sur celle des chemins de fer belges, au contraire, sont nourris de documents de première main. Quant aux préliminaires de la guerre de 1870, les diplomates belges ne paraissent pas en avoir été, sur le moment, informés dans le détail.

Dans le premier volume de l'*Histoire de Notre-Dame de Lourdes* du Père jésuite L.-J.-M. CROS², qui est le dossier de l'enquête épiscopale ouverte en 1877 sur les apparitions de 1858, on trouvera des documents et témoignages utiles sur les origines de cette dévotion nouvelle, et notamment sur l'attitude, longtemps déflante et même hostile, des fonctionnaires et du clergé.

Le côté européen, si l'on peut dire, de l'affaire mexicaine est éclairé d'un jour nouveau par les travaux de M. le comte CORTI³ sur *Maximilien et Charlotte du Mexique*, que M. VERNAY a traduits en français. L'auteur a disposé, en effet, de nombreux documents tirés des archives de Vienne ; il a publié la correspondance des souverains entre eux et avec Napoléon III. Le récit, très complet et précis, manque parfois un peu d'art dans la composition, mais reste vivant, et d'ailleurs le caractère dramatique du sujet s'impose au lecteur. On retiendra surtout ce qui regarde les rapports de Maximilien avec Bazaine et le voyage de Charlotte à Paris et à Rome en 1866. Un rapport inédit adressé par elle à Maximilien fixe notamment les détails de la tragique entrevue du 11 août avec Napoléon III. Des compléments souvent utiles à l'ouvrage du comte Corti se trouvent encore, avec une illustration abondante, dans un volume de M^{me} la comtesse DE REINACH-FOUSSEMAGNE⁴, qui pousse jusqu'à ses derniers jours la biographie de l'impératrice Charlotte, et dont la documentation provient surtout de la famille royale de Belgique.

M. Albin CULLBERG a fait paraître la seconde partie de son étude sur la

1. Baron BEYENS, *Le Second Empire vu par un diplomate belge*. Paris, Plon, 1926, in-8°, t. II, 1866-1870, 489 p. ; prix : 20 fr.

2. L.-M.-J. CROS, S. J., *Histoire de Notre-Dame de Lourdes d'après les documents et les témoins* ; t. I : *Les apparitions*. Paris, Beauchesne, 1925, in-8°, xvii-520 p. ; prix : 30 fr.

3. Comte CORTI, *Maximilien et Charlotte du Mexique*. Traduction de J. VERNAY. Paris, Plon, 1927, in-8° ; t. II, 1864-1865, 413 p. (gravures) ; prix : 30 fr.

4. Comtesse H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE, *Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique*. Préface de Pierre DE LA GORCE. Paris, Plon, 1925, in-8°, xviii-407 p. (gravures) ; prix : 20 fr.

*Politique du roi Oscar I^{er} pendant la guerre de Crimée*¹. C'est l'histoire des origines du traité anglo-franco-suédois du 21 novembre 1855. L'auteur, en utilisant des correspondances diplomatiques inédites, montre comment la mort de Nicolas I^{er} fut l'événement décisif qui entraîna Oscar I^{er} à suivre le mouvement russophobe de l'opinion suédoise et à rompre ainsi avec les traditions constantes de son gouvernement. Ce travail, rédigé en un français excellent, complète fort utilement nos connaissances sur une partie peu étudiée de la guerre de Crimée.

Le ministère allemand des affaires étrangères, toujours préoccupé de détruire les bases juridiques du traité de Versailles, entreprend de prouver que la restitution du Slesvig septentrional au Danemark en 1919 n'est pas une réparation fondée sur l'article 5 du traité de Prague, qui prévoyait un plébiscite, la non exécution de cet article (supprimé en 1879 par accord austro-allemand) n'étant pas imputable à Bismarck. Le gros recueil de textes mis à jour dans cette intention, sous le titre *Bismarck et la question du Slesvig septentrional*², montre que le chancelier accepta, en effet, le principe d'une restitution éventuelle de quelques districts danois, mais à la condition qu'ils fussent inutiles à la défense militaire. et en stipulant, pour les minorités allemandes, toutes sortes d'avantages que le Danemark refusa d'accorder. C'était selon le mot de Lord Cowley, « la lutte du pot de terre contre le pot de fer ». Après 1879, toute restitution fut refusée.

M^{lle} A. A. W. RAMSAY, fille de Sir William Ramsay, en étudiant la politique de l'Angleterre envers l'Allemagne et la France de 1860 à 1878, a cherché moins à raconter les événements diplomatiques qu'à montrer en conflit, dans l'opinion anglaise, l'*Idéalisme et la politique étrangère*³. Elle fait bien voir l'étendue — et les origines — de l'illusion que les hommes politiques anglais de l'époque victorienne s'étaient faite sur l'Allemagne *dark, true and tender*, et sur tout ce qu'on pouvait attendre de ce grand peuple enfin unifié. Le désenchantement vint après le Congrès de Berlin — et l'établissement du tarif protectionniste allemand. Le récit des faits est appuyé sur une information solide et même sur des recherches d'archives, mais le travail vaut surtout par la pensée qui s'en dégage et qui marque une évolution intéressante dans les jugements portés, en Angleterre, sur l'histoire du milieu du xix^e siècle. — Un travail analogue, plus spécialement limité à l'étude de l'opinion publique, a été fait pour l'Amérique par M. J. G. GAZLEY⁴. Il s'ap-

1. ALBIN CULLBERG, *La politique du roi Oscar I^{er} pendant la guerre de Crimée*. Stockholm, 1926. Författarens. Förlag : in-8°, t. II, 114 p.

2. *Bismarck und die Nordschleswigsche Frage 1864-1879*. Publication du ministère allemand des affaires étrangères. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 1925, in-8°, 479 p. ; prix : 12 mk.

3. A. A. W. RAMSAY, M. A., Phil. D., *Idealism and Foreign Policy*. Londres, Murray, 1925, in-8°, xi-450 p. ; prix : 21 sh.

4. JOHN GEROW GAZLEY, Ph. D., *American opinion of german unification 1848-1871*. New-York, Columbia University, 1926, in-8°, 575 p.

plique à la période 1848-1871 et repose sur un dépouillement très attentif des journaux, des correspondances et des mémoires. Les conclusions qui s'en dégagent sont instructives sur l'état d'esprit des Américains, non seulement à cette époque, mais même à présent. L'auteur ne dissimule pas combien la connaissance exacte des faits et le raisonnement jouent peu de rôle dans les jugements portés sur les affaires d'Europe, et en particulier sur les conflits politiques entre les États du « Vieux Monde ». Sentimentalisme vague, action prépondérante de traditions invérifiées et de « stéréotypes » souvent contradictoires, ce sont là traces d'un jugement encore mal formé et, comme dit M. Gazley, défauts de nation trop jeune. Mais sur le moyen d'éduquer l'opinion de ce peuple si nombreux, absorbé par la vie moderne, et que le doute n'effleure guère, il avoue une hésitation où l'on démêle quelque inquiétude.

L'histoire économique du règne de Napoléon III s'est enrichie d'une bonne étude de M. Pierre DUPONT-FERRIER sur le *Marché financier de Paris sous le Second Empire*¹. Il n'est appuyé que sur la documentation imprimée; et on doit penser que des recherches dans les archives des grands établissements financiers, et même dans les dépôts publics, donneraient sans doute des clartés nouvelles sur les questions controversées, comme celle des origines et de la chute du Crédit mobilier, l'influence des questions financières sur la politique orientale de Napoléon III, etc. Mais, dès à présent ce travail consciencieux, clair et bien ordonné, rendra de bons services.

Dans un louable sentiment de pitié envers la mémoire de son frère, M. Armand BAPST a entrepris, à l'aide des notes laissées par Germain Bapst, d'achever ses travaux sur le maréchal Canrobert. Le volume qu'il publie se rapporte au *Siège de Metz*², et la partie la plus développée retrace les négociations de Bazaine avec l'impératrice et avec les Allemands. C'est aussi à peu près la seule qui comporte des références. Encore ne permettent-elles pas toujours de vérifier d'après quelle source les nombreuses conversations rapportées en style direct ont pu être rétablies. Le récit est accablant pour Bazaine et se termine par une malédiction contre lui.

M. GUÉRIOT retrace, dans un volume agréablement présenté, la *Captivité de Napoléon III en Allemagne*³. Il n'apporte rien d'inédit, mais on trouvera utilement rapprochés par ses soins des souvenirs et propos d'exil de l'Empereur recueillis par divers témoins. S'ils supportent mal la comparaison avec les œuvres de Sainte-Hélène, ils contiennent parfois des détails intéressants. Toutefois, la valeur historique de ces témoignages demeure souvent douteuse, et M. Guériot n'a pu la contrôler que d'une manière approximative.

1. P. DUPONT-FERRIER, *Le marché financier de Paris sous le Second Empire*. Paris, Félix Alcan, s. d., in-8°, x-245 p.; prix : 10 fr.

2. Armand BAPST, *Le siège de Metz en 1870*, d'après les notes de Germain BAPST. Paris, Lahure, 1926, in-8°, vi-560 p. (portrait et carte); prix : 12 fr.

3. Paul GUÉRIOT, *La captivité de Napoléon III en Allemagne (septembre 1870-mars 1871)*. Paris, Perrin, 1926, in-8°, 284 p. (gravures); prix : 20 fr.

M. Gabriel HANOTAUX donne une nouvelle édition de son *Histoire de la fondation de la Troisième République*, d'un format plus commode que la précédente et divisée par la date du 24 mai 1873 en deux parties de deux volumes chacune. La première¹ diffère seulement par quelques retouches du texte publié en 1903-1905. Rien n'indique que l'auteur ait utilisé les papiers Thiers de la Bibliothèque nationale. Dans la seconde partie², le récit a été complété ou rectifié au moyen de divers mémoires encore inédits (duc Albert de Broglie, Raoul Duval, etc.).

Les historiens du mouvement religieux et philosophique consulteront utilement, sur la *Pensée religieuse de Renan*, une sorte de répertoire analytique et critique de ses œuvres dressé avec beaucoup de science et de sagacité par M. Jean POMMIER³.

III. 1875 A NOS JOURS. — Les mémoires que M. Louis ANDRIEUX publie sous le titre *A travers la République*⁴ sont intéressants, quoique inégalement, ou plutôt à des titres divers. Le début, assez détaillé, est un récit du mouvement communaliste à Lyon où l'auteur était procureur de la République en 1870-1871. La seconde partie donne des indications un peu fragmentaires, mais curieuses, sur la préfecture de police et le rôle du préfet dans les affaires politiques et religieuses (l'exécution du fameux article 7 notamment) de 1879 à 1881. La troisième n'est guère qu'un recueil d'anecdotes sur la vie parlementaire, souvent amusantes, et dont l'auteur, qui a gardé une vigueur d'esprit et un *sense of humour* exceptionnels, semble s'amuser lui-même. On devrait croire la génération suivante infiniment plus sérieuse et même attristée, s'il fallait la juger sur l'exemple de M. Hubert BOURGIN. Ses *Cinquante ans d'expérience démocratique*⁵ sont la confession parfois émouvante d'un intellectuel désabusé de la politique, du socialisme, et peut-être même du civisme. Il n'est sans doute pas le seul, et ce témoignage est à retenir pour les historiens de l'esprit public. On serait presque tenté d'en dire autant de la copieuse *Histoire de la Troisième République* de M. ZÉVAËS⁶. C'est le plus souvent un précis, généralement exact, des événements de la vie politique et surtout parlementaire ; mais certaines parties, plus développées (la Commune, le boulangisme, par exemple) sont de ton oratoire, parfois polémique ; elles témoignent chez l'auteur, placé par son âge, croyons-nous, entre

1. Gabriel HANOTAUX, *Le gouvernement de Monsieur Thiers, 1870-1873*. Paris, Plon, 1925, 2 vol. in-8°, viii-288-310 p.

2. Id., *L'échec de la monarchie et la fondation de la République (mai 1873-mai 1876)*. Paris, Plon, 1926, 2 vol. in-8°, v-298-368 p.

3. Jean POMMIER, *La pensée religieuse de Renan*. Paris, Rieder, 1925, in-12, 236 p. ; prix : 9 fr.

4. Louis ANDRIEUX, *A travers la République*. Paris, Payot, 1926, in-8°, 358 p. ; prix : 25 fr.

5. Hubert BOURGIN, *Cinquante ans d'expérience démocratique*. Paris, N. L. N., 1925, in-8°, viii-319 p. ; prix : 40 fr.

6. Alexandre ZÉVAËS, *Histoire de la Troisième République, 1870-1925*. Paris, Anquetil, 1925, in-8°, 637 p. ; prix : 15 fr.

M. Andrieux et M. Bourgin, d'une foi persistante dans le progrès démocratique et la vitalité nationale, nuancée pourtant de regret et d'inquiétude, au spectacle de la vie présente.

M. Raymond POINCARÉ rassemble et publie les souvenirs de sa vie politique de 1911 à 1920 en une série de volumes dont chacun porte un titre spécial¹. Le récit suit strictement l'ordre chronologique, il contient de nombreuses pièces inédites (mémoranda, dépêches, lettres privées, etc.). C'est un témoignage de tout premier ordre, surtout pour l'histoire extérieure, car les questions de politique intérieure sont parfois traitées très discrètement et avec un désir évident de ne pas manquer aux règles parlementaires envers d'anciens et peut-être futurs collaborateurs. M. Poincaré est préoccupé — et d'ailleurs il ne s'en cache pas — de défendre sa politique et de répondre aux attaques dont il est ou a été l'objet. Son argumentation est toujours serrée, pressante, parfois d'un ton assez vif, et il lui arrive d'honorer d'une réfutation détaillée des adversaires de rang médiocre. La contribution que les trois premiers volumes apportent à nos connaissances n'en est pas moins importante, en particulier sur les affaires d'Orient de 1912-1913 et les relations avec la Russie pendant la guerre balkanique, bien que M. Poincaré ait déjà fait usage, dans ses *Origines de la guerre*, d'une partie des pièces publiées ici. Ces volumes ont provoqué et provoqueront encore des polémiques ; on ne pourra refuser d'y reconnaître des preuves évidentes de la clairvoyance et de la bonne foi de l'auteur.

La *Politique nationale de Paul Deschanel* est exposée par son ancien secrétaire particulier, M. René MALLIAVIN², dans une brochure où les adversaires et concurrents de l'ancien président ne sont pas ménagés. C'est tout juste si l'accident dont Deschanel fut victime n'est pas présenté comme un crime. Mais le livre est à lire et à utiliser, comme témoignage direct et évidemment sincère sur les idées politiques d'un homme dont la place dans l'histoire de notre temps reste, au demeurant, assez petite. Quant au volume de M. Louis SONOLET sur la *Vie et l'œuvre de Paul Deschanel*³, ce n'est guère qu'un éloge académique, dont toute la documentation provient soit des discours et écrits de Deschanel, soit des souvenirs de M. Malliavin.

La biographie du *Cardinal Mathieu* par M. Edmond RENARD⁴, qui fut un de ses collaborateurs à Rome, contient des souvenirs personnels et des textes fort utiles pour l'histoire des rapports entre la France et le Saint-Siège dans

1. Raymond POINCARÉ, *Au service de la France* ; t. I : *Le lendemain d'Agadir, 1912* ; t. II : *Les Balkans en feu, 1913* ; t. III : *L'Europe sous les armes, 1913*. Paris, Plon, 1926, in-8°, 391-429-367 p. (gravures).

2. René MALLIAVIN, *La politique nationale de Paul Deschanel*. Paris, Champion, 1925, in-8°, 192 p. (portrait) ; prix : 8 fr.

3. Louis SONOLET, *La vie et l'œuvre de Paul Deschanel, 1855-1922*. Paris, Hachette, 1926, in-8°, 318 p. (portrait) ; prix : 15 fr.

4. Edmond RENARD, *Le cardinal Mathieu, 1839-1908*. Paris, de Gigord 1925, in-8°, VIII-610 p. (portrait).

les derniers temps du Concordat. Quant aux jugements portés par l'auteur, ils appelleront de nombreuses réserves : sans parler des questions religieuses, que M. Renard apprécie naturellement du point de vue de l'Église romaine, admettra-t-on que Delcassé soit représenté comme occupé entièrement, en 1904, par « sa politique d'encerclement de l'Allemagne » ?

Ce n'est pas non plus une étude historique que MM. Jérôme et Jean THARAUD nous donnent sur la *Vie et la mort de Paul Déroulède*¹, mais plutôt une sorte d'éloge funèbre, d'allure souvent poétique. L'historien du nationalisme français y trouvera de nombreux propos de Déroulède, recueillis apparemment par les soins de sa sœur, bien que les auteurs ne fassent pas connaître leurs sources d'information.

C'est aussi une sorte de monument funéraire que le volume contenant des souvenirs et fragments littéraires (vers et prose) du baron de Warengien², ancien président de la Société des sciences et des arts de Douai, mort en 1920. Le sentiment de famille est également le motif qui a dicté à M. le duc DE DOUDEAUVILLE une sorte d'histoire générale de la France contemporaine³ où apparaissent, par endroits, sans grand relief, les figures de ses ancêtres, et notamment des ducs Ambroise et Sosthène de La Rochefoucauld. Un simple recueil de souvenirs ou de lettres, s'il en existe, serait bien plus utile que ce gros volume. Et c'est encore un peu une œuvre familiale que le petit volume, du reste très finement écrit, où M^{me} SAINTE-MARIE-PERRIN⁴ a, comme elle dit, « tenté d'abattre certaines barrières qui obstruent le chemin des lecteurs de M. Claudel » (son beau-frère, sauf erreur). Introduction, anthologie, bibliographie, triple hommage que peu de poètes ont reçu de leur vivant, et moins encore plus tard.

L'Union française pour le suffrage des femmes a organisé en 1926 une série de conférences dont elle publie le texte sous le titre *La vie publique dans la France contemporaine*⁵. C'est un recueil de notions sommaires, mais qui sera utile au grand public et aux étudiants. La partie la plus développée est relative aux institutions politiques et constitutionnelles, étudiées par MM. Ramon et Cahen-Salvador. Sur le même sujet, nous devons signaler la quatrième édition, revue et complétée avec soin, de l'excellent recueil de M. Léon DUGUIT, *Les constitutions et les principales lois politiques de la*

1. Jérôme et Jean THARAUD, *La vie et la mort de Déroulède*. Paris, Plon, 1925, in-12, 281 p.; prix : 7 fr. 50.

2. BARON DE WARENGIEN, *1851-1920. Souvenirs et fragments*. Préface de P. DE LA GORCE. Paris, Plon, 1925, in-8°, 322 p. (gravures).

3. DUC DE DOUDEAUVILLE, *Une politique française au XIX^e siècle*. Paris, Champion, 1927, in-8°, 534 p. (portraits).

4. E. SAINTE-MARIE-PERRIN, *Introduction à l'œuvre de Paul Claudel*. Paris, Bloud et Gay, 1926, in-12, 240 p. (portrait); prix : 9 fr.

5. *La vie publique dans la France contemporaine*, conférences d'éducation politique et sociale. Introduction de F. BUISSON. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, x-216 p.; prix : 7 fr. 50.

*France depuis 1789*¹. La première partie est un résumé très exact et précis de notre histoire constitutionnelle jusqu'en 1924.

Le tome III du recueil de lectures historiques publié par MM. GUÉNIN et NOUAILLAC concerne la *France et les grandes puissances du Monde de 1830 à 1880*², la France surtout (près des trois cinquièmes du volume). Ces textes, narratifs le plus souvent, sont bien choisis, sobrement commentés au besoin. Ils se rapportent à peu près uniquement à l'histoire politique et militaire et paraissent destinés principalement aux futurs officiers des armées de terre et de mer.

C'est un excellent instrument de travail que nous donne M. Georges BOURGIN en publiant son recueil sur les *Sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France moderne*³. L'inventaire sommaire de ces sources (les plus abondantes sont aux Archives nationales) est précédé d'un précis sur la législation des cultes remarquablement net, et qui rendra les meilleurs services.

Le livre où M. MONTEILHET étudie les *Institutions militaires de la France (1814-1924)*⁴ n'est pas uniquement, ni même principalement un exposé historique. L'auteur s'adresse au Parlement et au public pour démontrer la supériorité du système des milices sur celui de l'armée active permanente; il argumente autant et plus qu'il ne raconte. Mais il est très au fait de notre législation militaire, de l'esprit qui l'a dictée et des résultats qu'elle a donnés. Son livre se lit avec intérêt et pourra être fort utilement consulté par les historiens. Malheureusement, il ne cite pas ses sources, et on ignore d'où viennent en particulier les renseignements sur les effectifs, si rarement exacts dans les documents publics, qu'ils soient d'origine administrative ou parlementaire.

La petite collection Armand Colin s'est enrichie d'un très clair et pénétrant résumé des *Doctrines économiques en France depuis 1870*, dû à M. G. PIROU⁵, qui ne s'est pas contenté d'exposer les systèmes, même les plus récents, mais a recherché leurs origines psychologiques et découvre parfois un fonds commun à des théories antagonistes en apparence. Ce petit livre instruit et fait réfléchir. C'est aussi un très bon guide, sûr et commode, que l'*Histoire de la littérature et de la pensée française contemporaines (1870-1925)* de M. Daniel MORNET⁶. Les ouvrages ne sont pas classés par genres littéraires (il n'en

1. LÉON DUGUIT, *Les constitutions et les principales lois de la France depuis 1789*. Pichon et Durand Auzias, 1925, in-8°, CCXXXVI-285 p.; prix : 15 fr.

2. G. GUÉNIN et J. NOUAILLAC, *La France et les grandes puissances du monde, 1830-1880*. Paris, Plon, 1925, in-8°, t. III, 477 p.; prix : 12 fr.

3. Georges BOURGIN, *Les sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France moderne*. Paris, Letouzey et Ané, 1925, in-8°, 443 p.

4. J. MONTEILHET, *Les institutions militaires de la France, 1814-1924*. Préface de J. Paul-Boncour. Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°, ix-414 p.; prix : 30 fr.

5. Gaëtan PIROU, *Les doctrines économiques en France depuis 1870*. Paris, A. Colin, 1925, in-16, 204 p.; prix : 6 fr.

6. Daniel MORNET, *Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines (1870-1925)*. Paris, Larousse, 1927, in-8°, 263 p. (gravures).

subsiste plus guère de nets), mais les principaux courants de la pensée et du goût sont définis avec netteté, et même hardiesse, au moyen des œuvres les plus significatives, dans des chapitres distincts, suivis d'une énumération des écrivains et des œuvres, sous forme de répertoire. La partie proprement critique est donc surtout explicative et interprétative, l'autre étant purement documentaire. Ainsi chacun pourra, selon ses besoins ou ses préférences, chercher dans ce court et pourtant riche recueil des idées et des jugements, ou bien des faits, des titres et des dates. Cette application des procédés de la méthode historique à la critique littéraire s'impose de plus en plus, même aux écrivains les plus « subjectifs » et à ceux qui, comme M. Pierre MOREAU dans une agréable série de portraits littéraires contemporains, cherchent surtout dans les œuvres le « reflet moral » du *Victorieux XX^e siècle*¹.

Il nous faut mentionner ici, bien que leur cadre dépasse celui de l'histoire de France, deux ouvrages sur les origines de la guerre, ceux de MM. Pierre RENOUVIN² et Edmond VERMEIL³. Le premier est une histoire critique très précise et prudente des événements diplomatiques entre le 28 juin et le 4 août 1914. C'est, croyons-nous, le travail le plus objectif et le plus vraiment scientifique publié jusqu'à présent sur ce sujet. Le second est un résumé très clair, commode, mais qui semble parfois fait un peu vite, des volumes de la collection allemande *Die grosse Politik...*, etc., relatifs aux années 1900-1908.

Dans la série française des publications de la donation Carnegie a paru, outre la monumentale *Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre*, due à M. Camille BLOCH⁴, et dont la *Revue historique* a déjà signalé l'importance et l'utilité, une étude originale et tout à fait instructive de M. P. RENOUVIN sur les *Formes du gouvernement de guerre en France*⁵. Notons-y, comme particulièrement intéressants, les chapitres sur l'état de siège, la juridiction des conseils de guerre et la censure.

*L'Occupation allemande en France (1914-1918)*⁶ est un dossier de témoignages recueillis sur place par l'auteur, M. GROMAIRE, au cours de deux voyages d'études, en 1919 et 1921, complétés et contrôlés par les documents déjà publiés ou conservés au musée de la Guerre. Il est à rapprocher des rapports officiels publiés en France et en Angleterre et rendra les plus grands

1. Pierre MOREAU, *Le victorieux XX^e siècle*. Paris, Plon, 1925, in-16, 231 p.; prix : 9 fr.

2. P. RENOUVIN, *Les origines immédiates de la guerre (28 juin-4 août 1914)*. Paris, Costes, 1925, in-8°, 292 p.; prix : 15 fr.

3. Edmond VERMEIL, *Les origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début du XX^e siècle*. Préface de M. E. CHAUMIÉ. Paris, Payot, 1926, in-8°, 252 p.; prix : 20 fr.

4. Camille BLOCH, *Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre*. Paris, Presses universitaires de France, 1925, XXXVI-919 p.; prix : 100 fr. Voir *Rev. histor.*, t. CLII, p. 279.

5. Pierre RENOUVIN, *Les formes du gouvernement de guerre*. Paris, Presses universitaires de France, 1925, in-8°, XII-185 p.; prix : 16 fr.

6. Georges GROMAIRE, *L'occupation allemande en France, 1914-1918*. Paris, Payot, 1925, in-8°, 501 p. (carte); prix : 20 fr.

services quand on voudra plus tard contrôler les indications des nombreux carnets de route de militaires allemands conservés aux archives de la Guerre. La conclusion qui s'en dégage est que les rigueurs de l'occupation furent rendues odieuses surtout par leur brutalité systématique et tracassière, comme il était arrivé déjà en 1815 dans des régions où cantonnaient les troupes prussiennes.

Citons, en terminant, deux courts ouvrages où l'histoire du passé sert surtout à étayer des projets d'avenir : la brochure où M. Fernand LAURENT¹ prévoit l'extension nouvelle du quartier d'Auteuil qu'il représente au Conseil municipal de Paris, et en retrace, d'après les études spéciales déjà parues, les transformations antérieures, — et le plan de réformes politiques de M. Eugène DUTHOIT, réimpression d'articles où l'auteur a montré *Comment aménager la cité française*² selon les principes du catholicisme libéral.

IV. QUESTIONS GÉNÉRALES CONTEMPORAINES. — Nous avons déjà dit à propos du tome I^{er} quel indispensable instrument de travail M. Ch. SEIGNOBOS avait donné aux historiens et aux étudiants dans la septième édition de son *Histoire politique de l'Europe contemporaine*³. Le second volume contient naturellement beaucoup plus de développements et de chapitres nouveaux, notamment sur l'Allemagne, la Russie, les Balkans, etc. Il a été fait état, autant que possible, des publications de documents les plus récentes, et les bibliographies, forcément sélectives, sont à jour jusqu'en 1926. La difficulté de traiter tout à fait à part l'histoire politique proprement dite apparaît nettement, surtout pour les premières années du xx^e siècle ; mais il fallait se borner. C'est pourquoi aussi M. Seignobos n'a fait que résumer à grands traits les relations internationales depuis 1900. Donner aux événements de cette période un développement plus étendu aurait trop accru les dimensions de l'ouvrage et peut-être dépassé les possibilités d'un seul travailleur, même unissant, comme fait l'auteur, une activité inlassable à une expérience consommée.

Le volume de M. Gaston RICHARD sur l'*Évolution des mœurs*⁴ n'est pas une étude historique, mais un essai de méthodologie sociologique. L'auteur soutient la légitimité d'une science des mœurs, comme seule propre à expliquer les origines de la morale dite personnelle, à condition qu'elle suive une méthode rigoureusement historique et renonce à chercher dans la préhistoire seule, ou dans l'étude des sociétés dites primitives, ses principes d'explication. Les historiens, parfois un peu sceptiques sur la solidité des sys-

1. Fernand LAURENT, *Du village d'Auteuil au plus grand Paris*. Paris, Boivin, s. d., in-8°, 235 p. (gravures) ; prix : 10 fr.

2. Eugène DUTHOIT, *Comment aménager la cité française*. Paris, Bloud et Gay, 1926, in-12, 126 p.

3. Ch. SEIGNOBOS, *Histoire politique de l'Europe contemporaine. Évolution des partis et des formes politiques, 1814-1914*, t. II. Paris, Armand Colin, 1926, in-8°, 694 p.

4. Gaston RICHARD, *L'évolution des mœurs*. Paris, Doin, s. d. (1926), in-16, 371 p. ; prix : 20 fr.

tèmes sociologiques, auront profit à réfléchir sur cette méthode, moins aventurée, semble-t-il, et en tout cas reposant sur de plus larges bases. Dans la même collection, M. Hubert BOURGIN nous donne un guide très clair et qui s'efforce d'être impartial dans l'histoire des *Systèmes socialistes*¹ (non des partis, ni de leur action). Les doctrines sont exposées sommairement, mais avec précision, et critiquées au point de vue logique et historique. Recueil bien établi et fort utile ; l'auteur en signale lui-même le caractère provisoire ; mais il a raison aussi de penser que ce résumé rendra des services.

M. G.-P. GOOCH a rédigé à l'usage des étudiants une analyse des documents nouveaux mis au jour depuis 1914 sur l'histoire diplomatique de l'Europe de 1888 à 1914. Ces *Révélations récentes sur la diplomatie européenne*² sont groupées par pays d'origine des documents (y compris les États-Unis). Le recueil sera d'une grande utilité par sa précision et le soin avec lequel il est établi. Mais la conclusion, où l'auteur donne son avis sur les responsabilités de la guerre, prêterait à controverse. Sans parler des jugements portés sur la politique anglaise, quelle erreur de dire que la France « n'avait jamais renoncé à recouvrer les provinces du Rhin » ! A moins qu'on n'entende par là l'Alsace. Alors il faudrait le dire clairement. Et encore...

On se rappelle les polémiques auxquelles a donné lieu la publication partielle, par M. JUDET, des *Carnets de Georges Louis*. Ces documents pourront désormais être jugés à leur valeur réelle, grâce à l'édition qu'en donne la librairie Rieder³. On a dû, paraît-il, supprimer certains passages trop vifs. Cependant, il reste bien des commérages.

M. Richard GRELLING montre bien que la *Campagne « innocentiste » en Allemagne* au sujet des responsabilités de la guerre est faite sans base logique ni juridique, et surtout sans beaucoup de scrupules. Son exposé est démonstratif, mais malheureusement assez confus. M. le D^r Lucien GRAUX termine avec le tome IV, arrêté à la date de décembre 1926, son *Histoire des violations du traité de paix*⁴. C'est une sorte d'annuaire historique des événements diplomatiques survenus pendant quatre ans (depuis janvier 1923), racontés et commentés surtout d'après les journaux, et dans le sens que le titre indique. Il contient en annexes de nombreux documents utiles, par exemple les rapports des experts du plan Dawes, le traité de Locarno, etc. Mention-

1. Hubert BOURGIN, *Les systèmes socialistes*. Paris, Doin, 1923, in-16, xvi-417 p. ; prix : 15 fr.

2. G. P. GOOCH, D. LITT, F. B. A., *Recent Revelations of European Diplomacy*. Londres, Longmans, 1927, in-8°, vi-218 p. ; prix : 1 sh. 6 d.

3. *Les carnets de Georges Louis*. Paris, Rieder, 1926, 2 vol. in-16, 251-266 p. ; prix : 9 fr. le volume.

4. Richard GRELLING, *La campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles*, traduit par Louis MOREAU. Paris, Costes, 1925, in-16, xi-319 p. ; prix : 8 fr.

5. D^r Lucien GRAUX, *Histoire des violations du traité de paix* ; t. IV : *Janvier 1923-décembre 1926*. Paris, Champion, 1926, in-8°, xv-628 p. (gravure) ; prix : 15 fr.

nons en même temps le *Locarno sans rêves* de M. Alfred FABRE-LUCE¹, qui n'est pas une histoire de la Convention du 16 octobre 1925, mais un vaste programme de politique étrangère, comportant une alliance franco-allemande pour article principal ; — un appel de M. Lucas NACOS aux intellectuels du monde entier pour conjurer la *Crise sociale et politique de l'Europe*², imminente à ses yeux ; — et un recueil d'articles où M. J. HOLLAND-ROSE étudie, avec la maîtrise qu'on lui connaît, le *Caractère indécis des guerres modernes*³, ainsi que plusieurs épisodes des guerres navales du Premier Empire. L'histoire religieuse de ce temps, si elle n'a pas grand-chose à tirer de l'*Agonie du christianisme* de Miguel DE UNAMUNO⁴, sorte de confession lyrique et décosue, d'ailleurs assez souvent éloquente, pourra retenir quelques souvenirs personnels de M. Ernest JUDET, noyés dans un ouvrage de polémique contre le « schisme de l'Action française » qu'il intitule le *Vatican et la paix*⁵. Elle trouvera davantage dans le gros livre où un prêtre bava-rois, M. Frédéric DE LAMA, étudie la politique du Saint-Siège après la guerre⁶. Non que l'ouvrage soit d'esprit historique : son objet est de justifier la cour de Rome de tout reproche d'hostilité ou même d'éloignement envers l'Allemagne ; l'auteur, qui est journaliste en Bavière, pense et écrit en patriote allemand, cite abondamment le *Kurier* de l'abbé Haegy et traite M. Poincaré sans excès d'onction. Mais il nous apporte, à défaut de documents nouveaux, un tableau d'ensemble, avec les textes essentiels et les dates, de la politique pontificale. On pourra l'utiliser, avec précaution, en attendant que le Saint-Siège lui-même désigne un interprète autorisé pour définir exactement ses intentions « supra-nationales » et en faire voir l'application.

On a fort heureusement traduit en français les *Papiers intimes du colonel House*⁷, ainsi que les *Mémoires de Robert Lansing*⁸. Il est intéressant de rapprocher ces deux témoignages, bien que celui de House se rapporte aux années 1912-1917, au lieu que Lansing ne parle guère que de la conférence de Paris, où il fut le collègue de House à la délégation américaine et signa, en qualité de secrétaire d'État des États-Unis, les traités de Versailles. Rien

1. Alfred FABRE-LUCE, *Locarno sans rêves*. Paris, Grasset, 1927, in-8°, 241 p. ; prix : 12 fr.

2. Lucas NACOS, *La crise sociale et politique de l'Europe*. Paris, Rivière, 1926, in-8°, ix-80 p. ; prix : 5 fr.

3. J. Holland ROSE, *The Indecisiveness of modern War and other essays*. Londres, G. Bell, 1927, in-8°, vi-204 p. ; prix : 10 sh. 6 d.

4. Miguel de UNAMUNO, *L'agonie du christianisme*, trad. française par Jean CASSON. Paris, Rieder, 1925, in-16, 102 p. ; prix : 7 fr. 50.

5. Ernest JUDET, *Le Vatican et la paix*. Paris, Delpeuch, 1927, in-16, x-304 p. ; prix : 15 fr.

6. Friedrich Ritter von LAMA, *Papst und Kurie in ihrer Politik nach dem Weltkriege*. Illertissen (Bavière), librairie Saint-Martin, 1925, in-8°, 694 p.

7. *Papiers intimes du colonel House*, publiés par Charles SEYMOUR. Traduction de MM. MAYRA et DE FONLONGUE. Paris, Payot, 1927, 2 vol. in-8°, 526-518 p. ; prix : 50 fr.

8. *Mémoires de Robert Lansing*. Traduction par Louis-Paul ALAUX. Paris, Payot, 1925, in-8°, 306 p. ; prix : 20 fr.

n'est plus significatif, et à vrai dire plus surprenant, que le rôle joué par Housse dans un gouvernement que tant d'hommes considèrent encore comme essentiellement démocratique. Ce personnage, à certains égards remarquable, mais sans autre titre que l'amitié personnelle de Wilson, a été en mesure de diriger véritablement la politique étrangère américaine ; il en est venu à regretter, pour le succès de ses vues, de ne pas trouver devant lui d'autres « personnalités ayant une influence dominante ». Comme il dit sans détour : « si l'on possédait à Londres un Palmerston ou un Chatham, et à Berlin un Bismarck, tout serait plus facile » (I, 441). On comprend l'amertume et même la colère qui percent dans le récit de Lansing. On comprend aussi qu'il ait voulu, aux yeux de l'opinion américaine surtout, dégager sa responsabilité de certains actes du président auxquels il dut souscrire, sans avoir même contribué à les préparer, comme la rédaction du pacte de la Société des Nations, ou la décision des *big five* sur la cession de Tsin-tao et Kiao-tchéou au Japon. Ces textes méritent une lecture attentive. Ils n'instruisent pas seulement, ils font réfléchir. La biographie de *Guillaume II* par M. Emil Ludwig¹ a eu, en Allemagne et ailleurs, un grand succès. Cela peut tenir au ton du récit, tantôt dramatique et tantôt oratoire, à une multitude de détails précis, voire intimes, qui donnent l'impression de la vie. Mais c'est surtout, sans doute, à cause du caractère singulier de cette « apologie à rebours », comme on l'a justement appelée. L'Empereur allemand, chef obéi, en somme, et porte-parole d'un grand peuple, apparaît comme une sorte de *minus habens*, tour à tour faible et surexcité, accablé par un rôle qui le dépasse, « civil condamné à l'uniforme obligatoire », travesti en grand homme par ses flatteurs et par lui-même, alors qu'il est demeuré toute sa vie une sorte d'enfant malade, sur qui pesait une lourde hérédité. Plaidoyer pour l'homme, mais réquisitoire accablant pour le régime, pour la nation qui n'a su rien y changer et qui, au jour de la catastrophe, hésitait encore à ramasser le pouvoir tombé de ces mains débiles.

MM. DRIAULT et LHÉRITIER ont achevé avec les tomes IV et V, leur monumentale *Histoire diplomatique de la Grèce*². Ces deux volumes, dont le premier va du traité de Berlin à la révolution turque, et dont le second s'arrête à 1923, au traité de Lausanne, sont conçus et rédigés assez différemment. Dans le tome IV, M. Lhéritier suit pas à pas les événements, cite ou résume les textes des archives helléniques, y renvoie en note. M. Driault, au contraire, bien qu'il ait consulté évidemment bien des pièces inédites, n'y renvoie pas. Il raconte, commente, apprécie, souvent avec vivacité, avec humour, voire avec indignation ou enthousiasme. Son volume se termine par une longue conclusion générale, fort éloquente ; le président du Comité Michelet y prend parfois le ton prophétique où s'élevait volontiers, vers la fin de sa vie, l'au-

1. EMIL LUDWIG, *Wilhelm der Zweite*. Berlin, Ernst Rowohlt, 1926, in-8°, 495 p. (portraits).

2. Édouard DRIAULT et Michel LHÉRITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos*

teur du *Peuple* et de l'*Oiseau*. L'ensemble de l'ouvrage est à l'éloge et même à la gloire de l'hellénisme. On devra tenir compte de cela en l'utilisant. Mais il nous apporte un récit animé, souvent très neuf, nourri de textes que nous ne connaîtrions pas sans lui. C'est tout bénéfice, même pour cette « école des fiches » que M. Driault malmène plaisamment, et nous devons des remerciements aux deux travailleurs qui nous le procurent.

M. Algernon CECIL a rassemblé dans un volume bien ordonné et de lecture aisée les portraits des principaux *Ministres anglais des Affaires étrangères*¹ de 1807 à 1916 : Castlereagh, Canning, Aberdeen, Palmerston, Clarendon, Granville, Rosebery, Salisbury et le vicomte Grey of Fallodon. On n'y trouvera guère d'inédit, mais l'auteur, visiblement familier avec les sentiments et les mœurs du Foreign Office et de l'aristocratie politique, réussit à nous donner une impression assez vive, et sans doute exacte, des caractères et du milieu. La diplomatie anglaise est peut-être celle où l'action personnelle des ministres est demeurée la plus forte jusqu'à nos jours, et certainement les événements de 1914 auraient tourné tout autrement, par exemple, si Lord Grey eût été un homme d'un autre tempérament. Ainsi s'explique et se justifie la façon dont l'auteur a compris son sujet. Il l'a traité avec adresse, méthode et liberté d'esprit, outre une particulière élégance de style et, si l'on peut dire, de sentiments.

La version française que M. Georges BOURGIN a donnée du livre encore inédit de G. PREZZOLINI sur le *Fascisme*² sera la bienvenue. Non que l'ouvrage n'ait prêté parfois à la critique, comme il est naturel sur un pareil sujet. Mais il a le mérite de fournir, du mouvement fasciste, une explication morale et psychologique où la personne même de Mussolini est mise à son rang, et de nous renseigner à la fois sur les autres chefs du mouvement et sur ses origines intellectuelles, d'ordinaire très mal connues. C'est sans doute l'étude la plus compréhensive qui ait paru sur la question.

L'excellent *Manuel historique de la question d'Orient* de M. Jacques ANCEL³, rapidement épuisé, a été réédité avec retouches et compléments jusqu'en 1925. Nous avons dit tous les services qu'il rendra aux travailleurs. Peut-être trouvera-t-on qu'il est un peu sobre d'indications sur l'histoire de la Syrie et de l'Égypte depuis 1919.

M. Maurice PERNOT a rapporté d'un long voyage d'études deux intéressants volumes d'impressions sur l'Égypte, l'Inde anglaise, l'Afghanistan, la

jours, t. IV et V. Paris, Presses universitaires de France, 1926, in-8°, xvi-579, xvi-568 p. (cartes); prix : 40 fr. le volume.

1. Algernon CECIL, *British Foreign Secretaries, 1807-1916*. Londres, Bell, 1927, in-8°, xu-378 p. (portraits); prix : 15 sh.

2. Giuseppe PREZZOLINI, *Le fascisme*. Traduit par G. BOURGIN. Paris, Bossard, 1925, in-16, 279 p.; prix : 9 fr.

3. Jacques ANCEL, *Manuel historique de la question d'Orient, 1792-1925*. Paris, Delagrave, 1926, in-8°, 346 p.

Perse et la Turquie¹. C'est un beau spécimen de ces « grands reportages » qui sont à la mode à présent. L'auteur y était préparé par une carrière déjà longue de journaliste et de voyageur ; il avait parcouru la plupart de ces pays en 1913 et peut établir des comparaisons. On aurait tort toutefois d'attendre de lui autre chose que des impressions et des suggestions. Son récit ne contient d'histoire et de politique que ce qui est nécessaire pour l'explication des faits qu'il décrit et des entretiens qu'il rapporte. Témoignage direct, sincère et qui laisse au lecteur le soin de conclure. Mais on sent que l'auteur croit à l'éveil de l'Orient.

C'est ce titre même que M. G.-M. DUTCHER a donné à son recueil de conférences sur le progrès politique en Égypte, dans l'Inde, en Chine, au Japon et aux Philippines². Son ouvrage est plus proprement historique et écrit pour l'usage du public des universités ; il conclut dans un sens en général favorable à l'avenir des nations asiatiques, à condition qu'elles acceptent, sinon les croyances, au moins les principes moraux essentiels du christianisme, en même temps que ceux de la démocratie. L'exemple lui paraît avoir été donné dans cette voie par les Philippines, et M. Dutcher trouve là l'occasion assez rare de mettre d'accord les sentiments du chrétien, du démocrate et du patriote américain avec son évidente sympathie pour les peuples de couleur. M. Maurice MURET, au contraire, s'inquiète du *Crépuscule des nations blanches*³. Son livre, très vivement écrit, mais très général et parfois un peu loin des faits, est une exhortation aux peuples européens, qu'il adjure de s'unir contre le danger. Ce danger, il l'aperçoit surtout en Asie et à Moscou. Avertissement utile sans doute, sinon efficace. Mais connaît-on assez bien les peuples d'Extrême-Orient pour prédire avec certitude leur développement et leur progrès ? L'exemple est frappant des contradictions où parviennent, sur un pays comme la Chine, par exemple, les Européens qui passent pour connaisseurs, et dont chaque jour dément les prophéties. Aussi l'observateur attentif a-t-il soin, comme fait M. André DUBOSCQ dans son étude sur la *Chine et les puissances*⁴, d'éviter les conclusions trop prononcées. Son avis est pourtant que l'évolution de la Chine, en la rapprochant matériellement de l'Europe, l'en éloigne moralement. Mais il se garde de prédire de grands événements prochains, même au point de vue politique, et cette prudence, qui est de règle en histoire, peut aussi inspirer les diplomates, surtout en Extrême-Orient.

Raymond GUYOT.

1. Maurice PERNOT, *L'inquiétude de l'Orient* ; t. I : *Sur la route de l'Inde* ; t. II : *En Asie musulmane*. Paris, Hachette, 1927, in-16, VIII-252 et 243 p. ; prix : 12 fr. 50 le volume.

2. George Matthew DUTCHER, *The political Awakening of the East*. New-York, The Abingdon Press, 1925, in-8°, 372 p. ; prix : 8 sh. 50 d.

3. Maurice MURET, *Le crépuscule des nations blanches*. Paris, Payot, 1925, in-8°, 234 p. ; prix : 15 fr.

4. André DUBOSCQ, *La Chine en face des puissances*. Paris, Delagrave, 1926, in-8°, 127 p. (cartes) ; prix : 7 fr.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

N. IORGA. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*. Paris, J. Gamber, 1926-1928. 4 vol. in-8°, x-390, 570, 528 et 497 pages. Prix : 42 fr. le t. I et 45 fr. chacun des trois autres.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler, lors de l'apparition du tome I, l'important *Essai* de M. Iorga¹. En l'espace de quelques mois seulement, l'auteur a pu achever son œuvre en nous livrant coup sur coup ses tomes II, III et IV. C'est un ensemble de près de 2,000 pages, et l'on reste confondu d'étonnement devant tout ce qu'un livre pareil suppose de labeur et de savoir. Jouant même la difficulté, M. Iorga a voulu écrire en une langue plus répandue que sa langue nationale et, parmi toutes celles qu'il manie avec aisance, il a choisi la nôtre, donnant ainsi à notre pays un nouveau témoignage de son ancienne et fidèle amitié.

C'est bien une synthèse, et non une suite d'histoires séparées qu'il a tenté de nous offrir ; et, quoique son point de vue reste essentiellement européen, quoiqu'il néglige presque entièrement l'histoire des faits sociaux, économiques, intellectuels, artistiques ou religieux, on doit le féliciter d'avoir du moins réussi à mener de front dans l'ordre chronologique le récit des événements politiques dont, de siècle en siècle, les principaux pays du monde ont été les témoins depuis les origines mêmes de l'humanité jusqu'à l'époque contemporaine.

Pour l'antiquité (t. I), le plan est simple et conforme aux usages courants : Égypte et Chaldée d'abord, puis les premiers peuples sémitiques, la formation et l'expansion de l'hellénisme, Carthage et Rome, l'Empire romain et le christianisme. Tout au plus peut-on remarquer que la place faite à la civilisation dite « égéenne » et aux problèmes de peuplement est bien restreinte.

Dans le volume du Moyen Age (t. II) apparaît un effort de nouveauté plus grand : après avoir rappelé les traits essentiels de l'Empire romain, l'auteur montre ce qu'il appelle « la formation des *Romaniae* populaires », c'est-à-dire, si nous comprenons bien, la mise en pratique des traditions romaines dans des milieux qui ne l'étaient point ; suivent le tableau de la formation de l'Europe barbare et la « formation de l'impérialisme occidental à base populaire » sous les Carolingiens ; puis le redressement de Byzance, qui « reprend sa mission de croisade » en face de la « papauté impérialiste » du IX^e siècle ; puis la naissance des royautes « de volonté populaire » à la fin de ce même siècle, l'anarchie du X^e et « l'avènement des nations » au XI^e. Les chapitres suivants ont pour titres : « Mouvements populaires de croisade et essor des communes italiennes », « Moines, chevaliers et bourgeois, rois nationaux comme remplaçants des hiérarchies », « Un César : Frédéric II » : le dessein de l'auteur dans ces trois chapitres est peut-être moins net. Ceux qui ter-

1. *Rev. histor.*, t. CLIII (1926), p. 273-274.

minent le volume étudient tour à tour le mouvement de « concentration territoriale » du XIII^e siècle dans les principaux pays d'Europe, la guerre de Cent ans et, pour conclure, l'« établissement définitif de l'ordre monarchique ». Dans l'ensemble, ce tome II est sans conteste la partie de l'ouvrage la plus originale et la plus digne d'attention.

Le tome III a pour sous-titre *L'époque moderne* et s'ouvre par un tableau de « la triple France du roi Charles VII » — triple, parce que partagée entre le roi de France, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne. Presque tous les autres chapitres traitent de l'organisation des monarchies absolues en Europe ou montrent les tendances auxquelles ces monarchies se heurtèrent. A noter que la crise de la Réforme n'est étudiée que de biais et d'une façon très rapide.

Le tome IV traite de *L'époque contemporaine* en onze chapitres particulièrement ramassés et dont le premier est consacré à la Révolution américaine. Viennent ensuite quelques pages sur le règne des « philosophes » au XVIII^e siècle en Europe, un bref récit de la Révolution française et de sa lutte contre les monarchies, puis — sans que Napoléon ait été isolé de la Révolution — l'époque du « libéralisme », celle des « monarchies nationales » après 1848 (se subdivisant elle-même en deux périodes : celle de l'« hégémonie française », puis celle de l'« avènement de l'Allemagne » en 1870), enfin les cinquante dernières années (avant la Grande Guerre, puis la guerre et les traités). Réserve faite du chapitre 1^{er} et des pages qui traitent de l'expansion coloniale, le monde extra-européen est jusqu'au bout relégué à l'arrière-plan.

L'exposé est inégal. Certaines parties — spécialement celles qui touchent à l'Europe orientale — dénotent une pensée personnelle et reposent sur une étude directe des documents ; mais il faut avouer que cette pensée n'est pas toujours traduite en une langue assez souple ni même assez correcte pour qu'on la puisse saisir aisément. Souvent aussi *l'Essai* tourne un peu court : une idée qui demanderait à être développée, nuancée et étayée de preuves est jetée au passage en quelques mots trop sommaires. Mais surtout on a le sentiment — et les notes bibliographiques (d'ailleurs déparées par de nombreuses fautes d'impression) n'y contre-dissent pas — que l'auteur n'a pas toujours pris le temps de se mettre sur tous les points également au fait des dernières recherches : de là bien des hypothèses risquées, bien des erreurs de détail ou des fausses précisions que M. Iorga tiendra sans aucun doute à faire disparaître lors d'un prochain tirage. Le ton est en général celui qui sied à l'histoire impartiale et sereine ; cependant, dans l'exposé des faits contemporains, on voudrait parfois un peu plus de sang-froid et de calme.

Quoi qu'il en soit, les hommes du métier trouveront en plus d'un endroit de ces quatre volumes des idées ingénieuses et des points de vue nouveaux qui leur fourniront matière à d'utiles réflexions.

LOUIS HALPHEN.

A. SCHULTEN. Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen (1905-1913). Band III : *Die Lager des Scipio*, mit einem Beitrag von Oberst M. von GROLLER. Munich, Brückmann, 1927. Un vol. in-4^o, VIII-264 pages, 54 planches hors texte, un atlas de 46 plans et une carte.

Une part fort importante de l'activité scientifique de M. A. Schulten est consa-

crée à l'histoire ancienne de la Péninsule ibérique. Publications de textes, articles d'encyclopédie, dissertations sur l'ethnologie ou la topographie antique du pays, il est peu de questions d'ordre archéologique ou historique qu'il n'ait abordées. Cependant, l'étude de la conquête romaine et des luttes soutenues par les indigènes pour retrouver leur indépendance semble bien avoir ses préférences. Tour à tour Viriathe et Sertorius ont été ses héros favoris ; de 1905 à 1912, M. Schulten a fouillé les ruines de Numance et des établissements militaires romains édifiés aux abords de la ville ; dans un premier volume paru en 1914, il avait brossé à grands traits le tableau des guerres celtibériennes et exposé ses théories sur l'ethnologie des Ibères, Celtes et Celtibères. Abandonnant pour l'instant la publication du second tome, dans lequel il se propose de nous donner une monographie de la cité ibérique et de ses faubourgs, l'auteur aborde le récit de l'épisode final de ce grand drame, le siège et la prise de Numance, auxquels le troisième volume tout entier est consacré. Cet ouvrage, illustré de plans et de photographies excellents, offre un intérêt capital pour l'étude de l'histoire militaire à Rome à l'avant-dernier siècle de la République. Au cours de trois campagnes de fouilles conduites par l'auteur lui-même avec le plus grand soin, les travaux de déblaiement ont amené la découverte des vestiges des travaux d'approche édifiés par Scipion. Dans cette exploration, M. Schulten a eu pour guide le texte d'Appien qui renseigne sur les deux camps légionnaires et sur la disposition des lignes d'investissement. La ville avait été entourée d'un fossé avec palissades sur une longueur de cinquante stades, en arrière duquel s'élevait une muraille, flanquée de sept ouvrages fortifiés et renforcée de place en place par des tours ; des travaux d'art, digues et ponts, barrage flottant, étaient placés sous la protection de châteaux forts.

Ce sont les ruines de ces divers monuments que les fouilles ont remises au jour, confirmant le plus souvent les notes d'Appien et même apportant d'importants compléments au récit de l'historien. Le tracé de la circonvallation entièrement reconnu, deux camps légionnaires déblayés à Peña Redonda et Castillejo, cinq places d'armes explorées à Valdevorron, Travesadas, Dehesilla, Alto Real et Raza, tel est le bilan de la campagne de M. Schulten aux abords de Numance.

La circonvallation s'étend sur une longueur de neuf kilomètres et une largeur qui varie de trois à cinq mètres. De même que dans les constructions indigènes contemporaines, la muraille est faite de deux parements de quarante centimètres d'épaisseur, entre lesquels est fortement tassé un blocage de terre et de pierrailles ; un escalier, également en pierre, permet de monter au sommet du mur. La nature rocheuse du terrain n'a pas permis de creuser un fossé sur tout le pourtour de la circonvallation, renforcée de trente en trente mètres par des tours rectangulaires construites en bois, dont les madriers supportant les plates-formes étaient encastés dans des manchons de pierre. A la hauteur du moulin de Garay, on a découvert les ruines de l'un des châteaux forts édifiés sur les rives du Douro, renforçant l'ouvrage en un point particulièrement dangereux. La ligne d'investissement franchit le Douro en deux endroits : au sud-ouest, en aval du confluent du Merdancha avec le fleuve, une île a facilité l'établissement d'un pont dont M. Schulten a retrouvé les amorces sur l'une et l'autre rive. Si l'on considère l'ensemble de ces travaux d'approche, on s'aperçoit qu'ils répondent parfaitement au but recherché par Scipion : isoler complètement la ville de l'extérieur. Ils dénotent également une science parfaite de l'utilisation du terrain. Les places d'armes constituées par les camps sont disposées à intervalles réguliers en des points stratégiques judicieu-

sement choisis, à proximité des points d'eau et des lieux pouvant fournir bois et fourrage.

Les camps légionnaires de Castillejo et de Peña Redonda, situés en face l'un de l'autre, étaient placés l'un sous le commandement de Scipion, l'autre sous l'autorité de son frère Maxime. Le premier est dressé à un kilomètre au nord-est de la ville, entre un marais et le cours de la Tera, sur la plate-forme d'une colline dont les pentes retombent à pic vers Numance. Il occupe l'emplacement de deux camps précédents, élevés l'un par Claudius Marcellus en 152 av. J.-C., l'autre par Q. Pompeius en 140. De forme trapézoïdale, il couvre une superficie de 7 hectares 35 ares et est orienté est-ouest, ce qui correspond au lever apparent du soleil en octobre, date à laquelle M. Schulten pense que le camp fut tracé. Le second est protégé par la tranchée où coule le Merdancho et par l'abrupt des pentes. Orienté nord-ouest-sud-est, il s'étend sur onze hectares et de même que le camp de Castillejo, affecte une forme irrégulière. L'un et l'autre étaient entourés par un rempart constitué par une double muraille, semblable à celle de la circonvallation ; ils renfermaient des casernes d'infanterie et de cavalerie, des greniers et des magasins. Le *prætorium* de Castillejo, à cour intérieure, était construit d'après le type grec, celui de Peña Redonda, avec *atrium*, sur plan italien.

Les découvertes de M. Schulten ont apporté une contribution des plus intéressantes pour l'étude de l'archéologie militaire à l'époque républicaine. Les camps explorés aux abords de Numance diffèrent sensiblement des établissements de ce genre construits sous l'Empire. Leur forme s'écarte du type classique quadrangulaire, si fréquent en Germanie et sur le Danube. Ce sont des forteresses pour la construction desquelles on s'est efforcé avant tout de profiter des avantages que pouvait offrir une utilisation judicieuse du terrain.

Raymond LANTIER.

M. ROSTOVITZEFF, Professor of Ancient History in Yale University. **The social and economic History of the Roman Empire.** Oxford Clarendon Press, 1926. In-4°, xxv-695 pages, 60 planches hors texte, index.

C'est une œuvre tout à fait magistrale qu'offre à la science M. Rostovtzeff avec son *Histoire sociale et économique de l'Empire romain*, si riche d'idées qu'il est impossible qu'elle ne suscite pas sur certains points la controverse, mais si simplement autoritaire et fondée sur tant d'années de labeur et sur une telle documentation que nul ne saurait oser s'élever contre elle sans avoir étudié à fond et discuté dans le détail les 140 à 150 pages de notes qui, en caractères serrés et sans rien d'oiseux, suivent un texte en apparence purement narratif. Bien que les dernières années aient vu imprimer d'importants ouvrages touchant cette matière, il est visible au premier abord que nous avons ici affaire à une synthèse qui, par l'ampleur de son projet et de son exécution, atteint presque à l'histoire « intégrale » que rêvait Michelet et qui doit rester, en effet, le suprême idéal des savants : car presque tous les faits politiques importants y sont évoqués comme causes ou conséquences des réalités économiques et sociales.

Le plan comporte douze chapitres, dont cinq sont consacrés à la période des Flaviens et des Antonins (p. 101-343), quatre aux deux derniers siècles de l'Empire (p. 344-487). Si l'on tient compte de l'abondance relative de notre documentation

sur ces deux périodes, on jugera que les proportions pouvaient être moins bien respectées. Pourtant — et il fallait s'y attendre — la première apparaît bien plus riche en faits et bien plus nuancée ; la seconde davantage construite sur des idées générales et plus simpliste. Quant aux premiers chapitres (I : *L'Italie et la guerre civile* ; II : *Auguste et la politique de restauration et de reconstruction* ; III : *La tyrannie militaire des Julii et des Claudii*), ils constituent une préparation modèle : on y reviendra avec un plaisir doublé après avoir achevé la lecture de l'ouvrage.

M. Rostovtzeff a tenu, en effet, à expliquer d'abord comment se développa la domination romaine, surtout aux dépens des États hellénistiques ; et ce lui est une occasion de nous faire profiter à l'avance de ses études sur l'économie de ces États qui, sur certains points, sont les prototypes du Haut-Empire romain (accumulation des capitaux, vastes marchés commerciaux, progrès techniques, etc...), et, sur d'autres, comme l'étatisation, la fiscalité ou les corvées, semblent déjà annoncer le Bas-Empire. Peu à peu, à travers les guerres et les révolutions, l'Orient se ruine, tandis que l'Italie devient la plus riche région du domaine méditerranéen ; et elle le reste malgré les crises civiles du 1^{er} siècle avant notre ère ; l'agriculture, industrialisée, y attire les capitaux et ne souffre guère des mutations de propriété, si nombreuses qu'elles soient ; mais le commerce de l'argent, concentré à Rome, est encore entravé par la vieille habitude de l'usure, et les progrès industriels sont lents. Quoi qu'il en soit, l'Italie tient alors la première place et veut la garder : Auguste se fit porter à Actium par cette volonté étroitement nationale et devint empereur parce que chacun désirait l'ordre et la paix, favorables à la consolidation de la richesse. Il sut répondre à ces vœux. Bien qu'il eût adopté des solutions révolutionnaires toutes les fois qu'elles lui semblaient nécessaires, se fiant à son crédit personnel, gardant la main sur l'armée, et surtout préparant déjà la confusion de la fortune personnelle du prince avec celle de l'État, il reste un aristocrate qui cherche à fixer et consolider, qui élève les barrières entre les classes sociales et se montre très peu libéral du droit de cité. Pourtant de graves changements se préparent : l'administration est plus surveillée ; le système des cités municipales gérées par les riches s'étend à tout l'Empire : Auguste gouverne non plus une cité, mais un ensemble de cités qui méprisent la campagne. Dans l'Empire pacifié, le grand capitalisme reste dominant ; une bourgeoisie d'affaires prospère, dont le type est Trimalchion ; la terre s'exploite scientifiquement en Italie, par moyennes propriétés ; l'industrie se fortifie en Toscane et en Campanie ; le commerce intérieur est très actif. C'est en Italie, et non pas à Rome seulement, que la vie économique est le plus développée : mais l'empereur n'y intervient pas, il suit la politique du laissez-faire. — Tout cela est d'une richesse dont quelques pauvres formules ne peuvent donner l'idée.

On ne manquera pas de s'étonner, songeant à Tibère, que M. Rostovtzeff ait intitulé le chapitre suivant : *La tyrannie « militaire » des Julii et des Claudii*. Mais il veut suggérer que, pendant cette période, le prince, appuyé sur l'armée, est en conflit avec les sénateurs, qui persistent à le considérer comme l'un d'entre eux. Vaine illusion : car le Sénat est impuissant financièrement, tandis que l'empereur, déjà fabuleusement riche, s'accroît encore des biens de ses victimes et surveille par ses procureurs toute l'administration. En passant, on goûtera une très belle « réhabilitation » de Claude, et qui doit, me semble-t-il, entraîner l'acquiescement. Mais on ira surtout aux faits économiques essentiels. L'Empire s'« urbanise », en

partie par la volonté du prince ; sa structure « tend à ressembler à celle des États hellénistiques », mais avec un empereur romain, soutenu par les citoyens de Rome et dont la sainteté se confond avec celle de l'État ; les armées seraient encore presque toutes italiennes. Ainsi il reste d'importants vestiges de l'ancien impérialisme national, italo-romain. Mais l'Italie traverse une crise : l'Orient ressuscite, l'Occident naît à la vie économique. Causes suffisantes, mais non pas les seules : il se forme de grands domaines, surtout entre les mains du prince, et qui ne sont pas encore exploités rationnellement. Devant la concurrence des provinces (en vins et huiles surtout), l'Italie se donne à la culture du blé. Socialement, le nombre des affranchis croît sans cesse : les uns forment une sorte d'aristocratie, les autres contribuent à former un prolétariat qu'un empereur comme Vespasien cherchera à éliminer de l'armée, en la recrutant parmi la bourgeoisie provinciale.

L'avènement des Flaviens, puis des Antonins, donne occasion à M. Rostovtzeff de mettre en lumière les développements sociaux et politiques d'une idée qu'il trouve souvent sur son chemin. Les philosophes, stoïciens et cyniques, opposaient le « tyran », qui veut transmettre son pouvoir héréditairement, sans garantie morale, au « roi », choisi pour ses seuls mérites et dont la lignée des Antonins devait contribuer à préciser la notion. Par la propagation de telles idées, ils attisèrent les troubles qui, sous Vespasien, à Alexandrie et dans d'autres villes d'Orient, opposèrent riches et pauvres et les dressèrent tous contre l'administration romaine ; ils contribuèrent à la chute de Domitien et à l'acceptation des Antonins, qui marqua la victoire des « classes éclairées » de l'Empire comme l'avènement d'Auguste avait signifié celle des *cives Romani*. A d'autres égards, d'ailleurs, ces empereurs, d'origine provinciale, ne limitent pas leur intérêt à l'Italie ; ils voyagent, surveillent de plus près l'administration. L'armée même, devenue moins bourgeoise et plus paysanne, tend à se barbariser. Tous faits sociaux importants et qui préparent, de loin, la crise effroyable du III^e siècle. Mais, en attendant, le monde romain prend un aspect civilisé, tout moderne ; les cités, en nombre presque infini, goûtent le confort et le bien-être. Elles comptent beaucoup de citoyens riches dont les contributions volontaires, immenses, allègent la charge des impôts et dissimulent ce qu'a de périlleux leur principe. Ces grandes fortunes se sont surtout acquises dans le commerce et l'industrie des transports. En effet, non seulement le trafic inter-provincial prend des proportions inouïes ; mais le commerce extérieur s'élargit de toute part et ne se limite plus aux objets de luxe. L'industrie, profitant de l'absence de toute législation protectrice, se développe par contrefaçon et en visant au bon marché plus qu'à la qualité. En tous ces domaines, la suprématie de l'Italie est battue en brèche, en particulier par la Gaule et par les grandes cités d'Asie et d'Égypte, où le mouvement industriel est si puissant qu'il en résulte même des troubles sociaux. Une législation économique très souple, variant suivant les provinces et y faisant part aux anciennes coutumes, se constitue d'année en année, atteint (en Égypte, par exemple) un haut degré de raffinement et finira par se fondre avec le droit romain. Quant à l'ordre social, il apparaît aussi vivant que l'ordre économique : par sa stérilité même, la classe sénatoriale cesse pour ainsi dire d'être héréditaire ; il se forme une aristocratie provinciale, d'origine diverse, surtout une petite bourgeoisie aisée. Ainsi s'élargissent les bases de l'Empire, mais non sans inconvénient : sans même parler du prolétariat misérable, la culture grecque ou romaine décline, malgré les efforts de l'État pour la maintenir, au

moins dans la bourgeoisie. Les habitants des villes n'ont pas absolument tort de considérer les paysans comme des demi-barbares, encore attardés dans leurs langues et leurs superstitions passées.

Dans les chapitres VI et VII, on suivra M. Rostovtzeff à travers toutes les provinces de l'Empire. On y lira, avec une foule de remarques du plus haut prix, sur les Illyro-Thraces, le royaume du Bosphore, la Syrie, sur le développement de la vie urbaine en Afrique, etc., les preuves de cette variété harmonieuse du monde romain au second siècle de notre ère. Mais après une telle description, qui suggère plutôt l'idée de prospérité, ne trouvera-t-on pas un peu étrange le pessimisme des conclusions : oppression et misère d'une masse énorme de paysans, serfs pour une bonne part ; décadence de l'industrie due à l'absence de concurrence et à l'arrêt de l'expansion politique ? Il semble que M. Rostovtzeff y ait été conduit par la nécessité d'expliquer la crise sociale du III^e siècle et par ses vues, en partie très originales, sur la politique des Antonins. Laissons de côté les expéditions de Trajan, qui auraient été une nécessité militaire ruineuse (mais M. Carcopino n'a-t-il pas montré récemment, dans *Dacia*, 1924, p. 28-34, quels fructueux pillages représentèrent celles de Dacie ?) ; il semble que, d'un bout à l'autre du siècle, les empereurs, et surtout le grand Hadrien, aient été inquiets d'un avenir plein de périls : de là la politique d'affranchissements, la création des *alimenta*, la protection des *humiliores* contre les *honestiores*, les économies d'Antonin. Il faut bien reconnaître que, soudain, sous Marc-Aurèle, l'Empire se vit à deux doigts de sa perte. A cette décadence secrète, M. Rostovtzeff trouve une cause première : l'antique principe de la suprématie des intérêts de l'État sur ceux de la population. D'où résultent, selon lui, et l'écrasement des campagnes sous une urbanisation excessive, et l'énerverment des énergies individuelles brisées par le système des « liturgies » et des réquisitions, qui épuisaient le capital au lieu de taxer les revenus.

Trois chapitres ne seront pas de trop pour décrire le III^e siècle sous son double aspect : *Monarchie militaire* et *Anarchie militaire*. Avec Septime-Sévère, en effet, et de plus en plus après lui, l'armée recrute l'ordre équestre et les chevaliers envahissent l'administration des provinces ; si l'on ajoute que le Sénat, décimé presque sous chaque règne, finit par être tout entier d'origine militaire comme la nouvelle aristocratie de propriétaires (ce qui explique que, dans les dernières années du siècle, il n'y ait plus de conflit possible entre l'empereur et le Sénat), on peut se rendre compte de la violence et de la portée d'une telle révolution. L'empereur a beau admirer les Antonins et vivre encore comme un Romain au milieu d'une cour orientale, les principes gouvernementaux et sociaux sont inversés : les riches, les cités sont épiés par la police impériale, accablés d'impôts, avilis ; les basses classes sont favorisées et s'attachent au prince ; non qu'elles soient plus heureuses, car la misère s'étend partout, par le fait des pillages, des réquisitions et des corvées, sans compter les invasions et la piraterie. Mais un signe des temps, c'est que ce sont les villes qui se révoltent, non plus les campagnes. Sous Maximin, un terrorisme sans mesure sévit sur la bourgeoisie : il faut bien donner de l'argent aux soldats que les périls extérieurs ont fait les maîtres. Même un empereur d'origine sénatoriale, comme Gallien, eut l'intelligence patriotique de militariser de plus en plus l'Empire, de constituer une armée de mercenaires qui va cesser d'être nationale. Aurélien, en unifiant la monnaie, en nationalisant les associations utiles au service de l'État, travaille au même but, qui est de concentrer toutes les forces du monde romain contre les Barbares. Mais la bourgeoisie, qui en

avait fait la force au siècle précédent, était annihilée : « La vraie dyarchie, celle du temps de la monarchie éclairée, la dyarchie du gouvernement central et du self-gouvernement des villes, avait disparu. » M. Rostovtzeff insiste, en effet, sur cette idée fondamentale que les tristesses de ce siècle ne furent pas dues à de basses ambitions politiques, mais à une lutte sociale entre les villes et les paysans soutenus par l'armée. Les conséquences économiques en furent, bien entendu, navrantes : apparition de la monnaie fiduciaire sans valeur réelle, variation et hausse folle des prix, spéculation et vol. arrêt du commerce, abandon de la culture, même en Égypte où l'on entretient mal les canaux, productivité en constante décade, famines. Dans l'ordre social, la « tyrannie du centurion », la fin de la classe moyenne, dénatalité partout ; mais des gens sans scrupules édifient de grandes fortunes foncières et une sorte de féodalité naît ou renaît. Les empereurs avaient fait tout le possible pour sauver l'Empire ; mais l'Empire ressemblait à une grande ville assiégée et démoralisée par les solutions de violence. Un immense besoin d'ordre et de paix dominait toutes les consciences : Dioclétien et Constantin eurent à créer l'ordre nouveau, comme l'avaient fait Auguste et Vespasien.

Cet ordre fut simple et grossier, comme il convenait à une société militaire et paysanne. L'empereur se divinisa personnellement pour restaurer son autorité, en attendant que Constantin se fit soutenir par le christianisme ; l'armée fut presque toute barbare, entretenue par une taxe spéciale qui remplaçait l'ancienne obligation du service militaire ; les impôts furent unifiés et leur assiette d'une simplicité brutale, par *jugum* et par tête ; ils furent perçus souvent en nature, et sous la responsabilité des riches, des *curiales*. Était-ce le salut ? Au contraire. L'étatisation outrée, l'enchaînement des familles à leur condition, la formation de castes, entraînent une morne résignation, la stagnation du commerce et de l'industrie. Quelques féodaux riches et brillants ne sont pas une image exacte de l'Empire. Tous ces faits sont assez connus pour que nous n'y insistions pas. La décadence du monde gréco-romain se précipitait. M. Rostovtzeff y voit un phénomène complexe qui admet, à des degrés divers, les différentes explications qu'on en a données. On sent qu'il accorde la principale part aux actions économiques et qu'il est surtout préoccupé d'en tirer des leçons pour nous-mêmes. Selon lui, pour qu'une civilisation se survive, il faut qu'elle ne s'arrête pas à une classe, mais pénètre les masses ; mais, si elle y pénètre, n'est-elle pas condamnée à la déchéance ? Son autre conclusion est forte : le nivellement ne fait qu'accélérer la barbarie, sans servir aux masses.

Il est vrai qu'une des noblesses de l'Histoire romaine est de nous rester toujours actuelle par la variété des expériences tentées. Il est vrai aussi qu'on ne fait guère l'histoire d'une société morte que sur sa propre expérience, celle du présent. Ainsi chaque savant ne voit-il d'une façon aiguë dans le passé que ce qui se rapproche du temps où il vit. Le nôtre est particulièrement propice aux reconstructions économiques et sociales. Il nous avertit aussi d'être prudents dans l'interprétation des phénomènes, financiers par exemple : si le taux de l'intérêt baissa entre les règnes de Caracalla et d'Alexandre-Sévère, pouvons-nous affirmer que c'est là un signe de la stagnation des affaires ? M. Rostovtzeff le déduit apparemment et de ce qui précède et de ce qui suit. Quelle autre méthode serait possible ? Il est bon cependant de se rendre compte qu'une science aussi effrayante et une telle perspicacité d'enchaînement des faits ont encore besoin d'une force d'imagination ou plutôt d'une puissance créatrice dont bien peu de gens sont capables. Que cela

puisse entraîner quelques erreurs, qui en doute? Mais combien plus de vérités, et combien plus importantes! A lire ce volume, si splendidement illustré¹, on a l'impression de vivre et de comprendre l'intime existence de tout un monde; on est forcé à la sympathie. Quand on parcourt les notes, quand on sonde les bases de l'édifice, on est contraint à l'admiration pour qui l'a élevé.

Jean BAYET.

S^t Francis of Assisi (1226-1226). Essays in commemoration. Londres, University of London Press, 1926. In-8°, xiv-332 pages, 11 pl. et un frontispice. Prix : 16 s.

Saint François d'Assise ; son œuvre, son influence (1226-1226), publié sous la direction de Henri LEMAÎTRE et d'Alexandre MASSERON, avec préface de S. É. le cardinal DUBOIS. Paris, Droz, 1927. In-4°, 323 pages.

Nous avons à signaler deux importants recueils d'articles parus à l'occasion du septième centenaire de saint François. Le premier en Angleterre. Après une brève préface de M. Paul Sabatier, M. Tancred Borenius publie et commente quelques peintures peu connues relatives à saint François. M. F. C. Burkitt s'attaque au problème des sources, le pose avec une admirable clarté, en présente une solution plausible, sinon certaine. Nous posséderions quelques-uns des matériaux sur lesquels a été écrite la seconde Vie de Celano; savoir, d'une part, l'*Intentio Regule* et les *Verba Francisci*, ainsi qu'une partie du *Speculum Lemmens* (tous textes jadis publiés par le P. Lemmens dans ses *Documenta Antiqua Franciscana*); d'autre part, une partie de la *Legenda Antiqua* découverte à Pérouse par le P. Delorme; tout cela œuvres de frère Léon, authentiquées comme telles par les citations d'Ange de Clareno et d'Ubertino de Casale. La *Légende des Trois Compagnons* est une compilation tardive; le *Speculum Perfectionis*, sous la forme publiée par Sabatier, est un arrangement de la *Legenda Antiqua* de Pérouse. — M. Edmund G. Gardner, avec une grande finesse et une extrême connaissance de l'un et de l'autre personnage, recherche ce qu'il y a de franciscain chez Dante (écarte la tradition très postérieure de Dante novice, et même celle de Dante tertiaire), notamment l'importance donnée à la « courtoisie » considérée comme un attribut de Dieu et à l'humilité (mais n'y a-t-il pas autre chose encore chez Dante, son culte pour la science, par exemple, son souci passionné de maintenir l'indépendance, les droits, les devoirs, le rôle capital du pouvoir civil; n'est-il pas un des premiers chez lesquels on discerne l'idéal nouveau de la *virtù*? Tout cela bien peu franciscain). — Du même M. Gardner, charmante et pénétrante étude sur les *Fioretti*. — M. Harold E. Goad traite du « dilemme » de saint François : vie contemplative ou apostolat, et montre après quelles hésitations il l'a résolu (mais François a-t-il bien vu et accepté ce que sa décision comportait : grands couvents, études et tout ce qui s'ensuit? M. Goad nous paraît réduire un peu ce que d'autres exagèrent, c'est-à-dire les conflits de tendances dans l'ordre, dès le temps de saint François. Il est très dur pour

1. Peut-être que certaines des mosaïques africaines reproduites auraient gagné à être datées plus précisément. Dans la légende de la Plaque LIII, p. 346, 2, on intervertira les indications relatives aux monnaies a et d. — Inutile d'ajouter que la présentation du volume est de toute beauté et d'une correction exceptionnelle.

les Spirituels, avec raison à beaucoup d'égards ; tout de même, ils avaient le Testament pour eux). — M. A. G. Little fait ressortir l'importance et l'originalité de l'école franciscaine d'Oxford, dans le premier siècle de son existence : le fait qu'elle a eu assez longtemps à sa tête des maîtres séculiers et la grande place qu'y était faite à l'étude des langues et des sciences. — M. Camillo Pellizzi étudie les caractères généraux de la philosophie franciscaine et ses rapports avec quelques théories modernes. — M. Walter Seton s'efforce d'établir avec le plus de précision possible la chronologie des deux dernières années de saint François. — Le même rappelle sommairement les phases de la « redécouverte » de saint François. — Les voyages de saint François à Rome, les impressions qu'il en a reçues, les traditions romaines qui se rattachent à lui forment le sujet de l'article de Mrs. Arthur Strong. Elle admet la présence du saint à Rome et sa rencontre avec saint Dominique au moment du IV^e concile de Latran ; elle met dans le relief qu'il mérite, et qu'il n'a pas toujours, le bel épisode de l'amitié de François avec Jacqueline de Settesoli. — M^{lle} Evelyn Underhill a consacré un article à deux mystiques franciscains : Jacopone de Todi et Angèle de Foligno.

L'ouvrage français est assez différent de l'ouvrage anglais : des études d'ensemble au lieu de monographies de détail. Naturellement il fallait bien aussi y parler de la question des sources. M. Masseron l'a fait avec beaucoup de soin et de compétence. Un travail comme le sien ne se résume pas, ni ne se discute en quelques lignes ; on n'en peut même pas indiquer les conclusions, car il n'y en a pas. Sans méconnaître que les découvertes du P. Lemmens, de M. Little et du P. Delorme ont permis de serrer de plus près le problème, M. Masseron estime qu'il est « insoluble dans l'état actuel de nos connaissances ». Nous serions assez de son avis. Il y a là un bel exemple de l'impuissance de la critique interne, où il entre décidément trop de subjectif, devant certains problèmes. « Bravant », plus encore que M. Masseron, « le risque d'être unanimement désapprouvé », oserons-nous ajouter que la question n'a peut-être pas toute l'importance qu'on paraît y mettre. Quelle que soit la solution à laquelle on s'arrête, ni la physionomie de saint François, ni l'histoire de l'ordre n'en seront beaucoup changées. — M. Goyau a raconté, avec son érudition et son talent ordinaires, *Les étranges destinées du livre des conformités*, très apprécié au Moyen Age, devenu pierre de scandale pour la Réforme et pour les philosophes et qui bénéficie aujourd'hui d'un retour de faveur dans les milieux franciscanais (« n'exagérons pas », disent sagement les PP. de Quaracchi). — Nous avons essayé d'esquisser les grandes crises traversées par l'ordre dans le premier siècle de son histoire. — M. Pourrat fait ressortir l'originalité du rôle religieux de saint François. — L'influence franciscaine a été profonde sur la pensée philosophique (M. Gilson, avec sa compétence et sa pénétration, a montré ce qu'ont de commun et de franciscain les grands docteurs de l'ordre : Alexandre de Hales, saint Bonaventure, Roger Bacon, Raymond Lulle, Duns Scot, Guillaume d'Occam) ; — sur la littérature (M. Tardi traite de la poésie franciscaine en langue latine et en met bien en lumière les deux chefs-d'œuvre : le *Dies irae* de Thomas de Celano et le *Stabat* de Jacopone de Todi ; M. Arcari retrace les destinées de ce genre bien italien de la *laude* ou poésie religieuse en langue vulgaire, où s'est exprimée pendant des siècles la piété populaire italienne, d'inspiration toute franciscaine) ; — sur l'art (après les vues d'ensemble de M. Bracaloni, M. Gillet discute les théories récentes auxquelles a donné lieu la basilique d'Assise) ; enfin

sur l'apostolat missionnaire (M. É. Bréhier résume l'histoire des missions franciscaines au Moyen Age en des pages qu'on voudrait plus nombreuses, tant le sujet est intéressant, et tant il est visible que l'auteur le connaît bien ; en fin M. de Cenival traite en particulier de la mission du Maroc).

E. JORDAN.

Franciszek PERSOWSKI. *Osady na prawie ruskiem, polskiem, niemieckiem i woloskiem w ziemi Lwowskiej* [*Les colonies de droit russe, polonais, allemand et valaque dans le département de Lemberg*]. Lwów, kasa m. rektora J. Mianowskiego, 1926, in-8°, 160 pages, 29 figures et 3 cartes (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych [Études d'histoire sociale et économique], z. 3.

Quand on regarde une carte d'état-major, on est frappé des dispositions très différentes du groupement des habitations rurales suivant les régions. Il y a dans ces divergences des traces de la façon dont un pays a été colonisé. Discutées simultanément avec les traditions historiques, elles peuvent permettre certaines conclusions sur ce phénomène primordial, capital et définitif. C'est une étude de ce genre que M. Persowski a tentée dans ce mémoire pour le département de Lwów. Sa première pensée a naturellement été de rechercher quels renseignements fournissent les textes historiques. Quoique très maigres, ils ont été fort précieux, car ils ont permis de préciser ce qui a dû se passer lors de l'établissement de certaines colonies. Sauf de très rares exceptions, ces textes remontaient d'ailleurs au plus tôt au *xiv^e* siècle. A cette époque, le territoire de Lwów n'était encore que très partiellement colonisé. Nombreux sont les villages pour lesquels aux *xiv^e* et *xv^e* siècles il est dit qu'ils ont été fondés *in nova radice*. On avait donc alors un souvenir précis de la fondation d'un certain nombre d'entre ceux dont parlent les *lustrationes* et autres documents parvenus jusqu'à nous. Les autres villages étaient généralement le développement d'établissements antérieurs. M. Persowski croit pouvoir conclure de l'appellation russe *dworzyszcz* (que l'on pourrait traduire par *villette*) donnée à leurs parties composantes que ces premiers établissements étaient de petites fermes d'une famille. Quand ils furent fondés, on ne connaissait pas encore de mesure des terres ; aussi les étendues de terrain sont-elles indiquées dans ces anciens textes par le nombre de *dworzyszcz* que contenait un village (*wieś*, *villa*).

Au *xvi^e* siècle, l'évaluation en *dworzyszcz* est remplacée par le nombre de *lan* (*lehen* [fief] allemand ? ou *lan* flamand ? ou *lan* polonais, qui veut dire charrie ?). Les inventaires distinguent à cette époque des *lan* mesurés et non mesurés. D'autres fois, ils considèrent le *dworzyszcz* et le *lan* comme équivalents. Il semble cependant que cette équivalence entraînait une certaine diminution de l'étendue du premier. Le *lan* se subdivisait en 45 *morgen* (1 *morgen* = 25,5 ares) et valait donc un peu plus de 11 hectares.

Une particularité a permis à M. Persowski de préciser l'origine et le caractère d'un certain nombre de colonies. Dans la Galicie du Moyen Age, chaque village était régi par le droit que possédaient ses fondateurs. Au *xiv^e* siècle, ceux-ci étaient tous des Ruthènes, et leurs villages étaient *jure Ruthenico*. A partir de la fin du *xiv^e* siècle, des villages nouveaux sont fondés *jure Polonico*, *Teutonico* ou *Walachico*. Comme les deux derniers droits comportaient un allègement considérable des

charges imposées par les deux autres, ils ont été accordés aussi à des villages fondés sous le régime de ceux-ci, qui étaient fort semblables entre eux. M. Persowski a examiné si une forme spécifique des villages avait correspondu à chacun de ces droits et est arrivé à des résultats qui ne sont nullement négatifs.

Sur 39 villages *jure Ruthenico*, 6 sont à maisons entassées (*Haufendörfer*), mais peut-être par concrétion autour d'un noyau construit dans une enceinte circulaire pour la défense; cette forme circulaire serait spécifiquement slave d'après Meitzen (*Siedelung und Agrarwesen*, 3 vol. et 1 atlas, 1895), ou plutôt spécifiquement orientale d'après Schlüter (*Geogr. Zeitschr.*, Bd. V, 1900), qui en dérive la forme « en tas », ce qui semble vérifié pour le département de Lwów; 5 villages sont purement en tas, 3 en tas avec tendance à l'allongement, 10 en tas, partiellement mais avec des maisons isolées, 9 en tas allongés, 4 en forme de planche, 1 en forme de rue (*Strassendorf*), 1 à maisons dispersées. La population de ces 39 villages est en très grande partie de rite grec orthodoxe. Sur 11 villages de droit polonais, 1 est disposé en tas, 8 en tas allongés, 2 en rues. Ces résultats confirment donc les vues de Schlüter et de Balzer, qui voient dans le village en rue un type slave et même spécifiquement polonais. — La population de ces onze villages est en grande majorité catholique grecque. — Sur 45 villages de droit allemand, 3 sont en forme de tas, 29 en forme de tas allongé, 5 en forme de planche, 8 en forme de rues. Faible majorité orthodoxe dans ces 45 villages. Sur 24 villages valaques, 15 sont à maisons dispersées sans ordre, 9 à maisons dispersées, mais avec des parties où existe un ordre. La population des 24 villages est en très grande majorité catholique grecque.

On voit que la forme des villages valaques est tout à fait différente de celle des autres. A ces différences de plan correspondaient des différences de droit. Les Valaques ne devaient guère que des redevances en nature (animaux et miel). Quand ils se sont établis, ils ne s'occupaient guère de culture, ils étaient presque purement pasteurs et apiculteurs.

Les colonies valaques étaient groupées exclusivement dans les Carpathes. Celles des autres nationalités étaient, au contraire, situées au nord du Dniester. Elles étaient mêlées les unes aux autres, ce qui est la conséquence de l'anéantissement d'un grand nombre de villages par les invasions au ^{xiv}^e siècle; ces anéantissements se renouvelèrent au milieu du ^{xvii}^e siècle : de 1564 à 1661, la population agricole semble avoir diminué de moitié. M. Persowski incline à croire que la forme « en tas » des villages est la conséquence d'une seconde fondation sur les vestiges d'un premier village.

Il a également étudié le mode de construction des chaumières. Là aussi, il constate des différences constantes d'après l'origine. C'est ainsi que celles des Ruthènes et des Valaques ont toujours leur entrée tournée vers l'orient; celles des Allemands et des Polonais vers la rue. Les détails de l'agencement reportent parfois à des temps reculés : quelques-unes des chaumières n'ont pas de cheminée; dans d'autres, la fumée sort par des trous percés en dessous du toit.

La méthode de M. Persowski dans son travail ressemble à celle des paléontologistes. Il a été obligé d'échafauder ses conclusions sur des fondations très exigües. C'est souvent inévitable dans les études sur les origines, mais cela ne leur fait rien perdre de leur légitimité et de leur intérêt. Il en résulte seulement la nécessité d'être prudent dans les conclusions. M. Persowski a su l'être. Son travail peut servir de modèle.

Émile LALAY.

R. COUPLAND. *Sir Thomas Stamford Raffles, 1781-1826*. Londres, Oxford University Press, 1926. 134 pages, une carte de l'archipel Malais. Prix : 6 s.

Gouverneur de Java, fondateur de Singapour, savant éminent en même temps que grand administrateur, Sir Thomas Stamford Raffles est une figure coloniale marquante du premier quart du XIX^e siècle. Sa vie, féconde en péripéties, méritait d'être exposée en détail, comme M. R. Coupland, professeur d'histoire coloniale à l'Université d'Oxford, vient de le faire en un livre nourri et alerte.

Raffles naquit le 6 juillet 1781 à la Jamaïque, à bord d'un bâtiment de commerce commandé par son père. Sa famille était pauvre, et pour la soulager il entra à moins de quatorze ans comme *extra-clerk* dans les bureaux de la Compagnie des Indes orientales. Souffrant d'avoir été privé d'études régulières, il apprend seul la langue française et acquiert des notions de zoologie et de botanique, source de prochaines et vives satisfactions intellectuelles.

En 1805, la Compagnie des Indes fonde dans la péninsule malaise la province de Wollesley, avec Penang pour chef-lieu. Raffles s'est si bien signalé à l'attention de ses supérieurs qu'ils lui proposent le poste d'*assistant secretary* au Conseil, au traitement annuel de 1,500 livres. C'est le premier sourire de la fortune.

En avril 1805, Raffles s'embarque pour l'Orient avec une jeune femme, Olivia Fancourt, qu'il vient d'épouser. La durée de la traversée d'Angleterre en Malaisie est de cinq mois. Raffles les emploie à se rendre maître de la langue malaise.

Ses fonctions à Penang étaient subalternes. Il les élargit promptement. Il devient l'homme qui, dans une administration, est toujours présent, sait tout, devient indispensable à ses chefs. Il poursuit ses études sur la péninsule malaise, en apprend l'histoire dans les livres et, le plus souvent possible, cause avec les indigènes, gagne leur confiance, s'initie à leurs mœurs et à leurs usages. Bientôt, il présente à l'Asiatic Society de Calcutta un mémoire intitulé : *Étude sur le peuple malais, avec une traduction de ses usages maritimes*.

Tombé malade, Raffles alla prendre quelque repos à Malacca. Or, pendant qu'il y séjournait, il prit une initiative hardie qui allait le signaler à l'attention des grands chefs de la Compagnie des Indes.

On sait combien les dernières années du XVIII^e siècle ont été favorables aux progrès de la Grande-Bretagne dans l'océan Indien. A la faveur de l'état de guerre avec la République batave, alliée de la France, elle s'empare des positions maltraitées que les Hollandais détenaient dans l'océan Indien, le Cap de Bonne-Espérance et Malacca en 1795, Colombo en 1796.

Mais les directeurs de la Compagnie des Indes, jugeant trop onéreuse l'occupation de deux postes dans la péninsule malaise, Penang et Malacca, avaient en 1808 décidé l'évacuation de ce dernier point. Au moment où Raffles arrive fortuitement à Malacca, l'opération est commencée. Il comprend la faute que l'on commet et rédige un mémoire dans lequel, à un mercantilisme borné, il oppose une large vue impérialiste. L'empressement des Portugais, puis des Hollandais à s'établir à Malacca prouve l'importance de cette position sur la route des mers, écrit Raffles. Abandonnée par la Grande-Bretagne, elle sera bientôt occupée par une autre puissance européenne qui, en cas de guerre, pourra entraver sérieusement le commerce avec la Chine. C'est, en outre, la clef de la péninsule malaise. De ce point il sera possible d'assujettir graduellement tous les rajahs malais. Remarquable vue d'avenir. Or, contre toutes les coutumes administratives, les directeurs

de la Compagnie, les gros Milords qui siégeaient à India House, acceptèrent la leçon qu'un jeune agent subalterne se permettait de leur donner et renoncèrent à évacuer Malacca. Revenu à Penang, il se sent languir dans ce poste secondaire ; il traverse le golfe du Bengale, arrive à Calcutta et se présente chez le gouverneur général, Lord Minto.

Or, nous sommes en ces années 1808-1810, où l'océan Indien est devenu l'un des théâtres de la grande lutte engagée entre l'Angleterre, d'une part, et la France avec son satellite la Hollande, de l'autre. En 1808, les Anglais s'emparent des Moluques ; la même année et la suivante, ils s'efforcent de nous déloger de la forte position que, grâce à nos missions successives et à l'ambassade du général Gardane, nous avons prise depuis 1805 en Perse. Une première mission commandée par le général Malcolm n'est pas reçue par Feth Ali Chah, qui veut rester fidèle à l'engagement stipulé dans le traité de Finckenstein. Mais des mois passent. Feth Ali Chah s'aperçoit que Napoléon, lié avec la Russie par le traité de Tilsitt et absorbé par les affaires d'Espagne, le néglige. Une seconde mission anglaise, commandée par Sir Hartford Jones Brydges, est reçue à Téhéran, et le général Gardane estime de sa dignité de se retirer. L'année suivante, c'est à nos Mascareignes que les Anglais s'attaquent. Le 8 juillet 1810, ils s'emparent de la Réunion et le 2 décembre de l'Île-de-France.

Une seule colonie restait dans la mer des Indes en possession de nos alliés, mais la perle, si l'on peut dire, de l'océan Indien, Java. Or, Lord Minto et Raffles, chacun de son côté, avaient envisagé cette conquête. Raffles raconta plus tard que, au cours d'une conversation avec Lord Minto, il prononça le nom de Java : « Je n'oublierai jamais le regard interrogateur, lointain et bienveillant que Sa Seigneurie me lança. »

L'expédition fut décidée et Raffles chargé de la préparer. Il partit pour Malacca, avec le titre d'agent du gouverneur général dans les États malais. Grand travailleur, il rédigea une série de mémoires formant une véritable encyclopédie sur Java, sur les indigènes, leurs chefs, les cultures de l'île, les méthodes de gouvernement et de commerce des Hollandais. La navigation dans ces mers de l'archipel asiatique était mal connue. Les pilotes hollandais en avaient gardé le secret. Raffles fit explorer le détroit de Karimata, qui sépare l'île de Bornéo des îles Banka et Billiton. Lord Minto vint en personne à Malacca pour prendre le commandement de l'expédition. Une centaine de bâtiments avaient été rassemblés. Le départ eut lieu le 18 juin 1811 ; le 29 juillet, la flotte arrivait en vue de Java. À la tête de 9,000 hommes, dont 5,000 Anglais, le général Auchmuty attaqua le 26 août 1811 la forte position de Cornelis et vainquit facilement. Le gouverneur général Janssens, jugeant impossible de continuer la résistance, capitula le 18 septembre.

Lord Minto avait reçu des directeurs de la Compagnie des Indes pour instructions de détruire l'administration hollandaise à Java et de remettre ensuite le pouvoir aux rajahs indigènes. Il n'hésita pas à désobéir à cet ordre. Il décida d'occuper l'île et nomma comme lieutenant-gouverneur son principal collaborateur, Raffles. Ainsi, à trente ans, le modeste employé de la Compagnie des Indes gouvernait la plus belle colonie européenne de l'archipel indonésien.

Exposer les détails de son administration m'entraînerait trop loin. Qu'il suffise de dire que pendant les cinq ans qu'elle dura il sut faire régner la paix dans l'île. Au début, un rajah ayant fomenté une révolte, Raffles marcha contre lui, le destitua et le remplaça par son fils. Le principe de cette politique fut celui qui a si bien

réussi aux Européens dans maintes colonies : maintien en place des rajahs indigènes, assistance de résidents anglais qui disposaient de la réalité du pouvoir. Il accomplit aussi une réforme agraire de première importance. A l'ancien système hollandais qui obligeait les indigènes à fournir un contingent de produits agricoles, il substitua le travail libre : les paysans devinrent sur leurs terres des fermiers.

L'administration ne l'absorba pas entièrement : il eut une vie mondaine très active. A Buitenzorg, où il résida beaucoup plus qu'à Batavia, il donna de grandes réceptions, des soirées, des dîners. Il fut admirablement secondé par sa femme, qui sut faire les honneurs à « Government House ».

Il voyagea beaucoup dans l'île et si rapidement que sa suite demandait grâce ; il voyageait comme gouverneur et aussi comme savant, avide de tout connaître de Java, archéologie, histoire, histoire naturelle, populations.

L'un de ses traits caractéristiques fut l'affabilité à l'égard des indigènes. Il parlait couramment le malais ; quand il voyageait, il s'arrêtait le long de la route pour causer avec les passants. A Buitenzorg ou à Samarang, il invitait les rajahs indigènes à sa table. Un Malais nommé Abdulla bin Abdulkader, qui l'a servi comme secrétaire, a laissé une autobiographie dans laquelle il parle nécessairement souvent de son ancien chef : « M. Raffles se plaisait à être en bons termes avec les Malais », écrit-il ; « les plus pauvres trouvaient accès auprès de lui ; il désapprouvait l'usage des Hollandais de rudoyer les indigènes. Il était toujours affable. Il parlait avec le sourire. » Raffles n'avait donc aucun préjugé de race. Ce fut pour lui un avantage de ne pas être né dans la *gentry*, d'appartenir par sa naissance à la *middle class* et même à cette partie de cette classe qui confinait au peuple. Il n'était pas distant avec les indigènes, attitude assez rare, il faut l'avouer, parmi les fonctionnaires du *civil service*.

Pendant le Congrès de Vienne, Raffles fait auprès du gouvernement anglais un gros effort pour obtenir que Java reste colonie anglaise. Mais il se heurte à un parti pris. Dès 1813, quand la chute de Napoléon parut probable, Castlereagh avait déclaré que, dès que les Pays-Bas auraient recouvré leur indépendance politique, leurs colonies leur seraient rendues. Cette promesse ne fut que partiellement tenue, puisque le Cap de Bonne-Espérance et Ceylan sont restées colonies anglaises, mais Java fut restituée au royaume des Pays-Bas. La transmission des pouvoirs eut lieu à Batavia le 16 août 1816. D'ailleurs, depuis cinq mois déjà Raffles avait quitté l'île. La dernière année de sa résidence avait été profondément attristée. Il avait perdu sa femme et tous ses enfants. Lord Minto, son protecteur et son défenseur à India House, retourné en Angleterre, périt dans un accident. Enfin, l'administration de Raffles, précisément parce qu'elle était très active, suscitait des mécontents, et à Londres même il était très discuté.

Il demande un long congé et en juillet 1816 il débarque en Angleterre. Onze ans plus tôt il en était parti tout à fait obscur, il y revenait presque célèbre. En relations épistolaires avec l'orientaliste Sir William Marsden, auteur d'un dictionnaire de la langue malaise, et avec Sir Joseph Banks, président de la Société royale, qui exerçait en Angleterre une primauté comparable à celle de Georges Cuvier en France, Raffles fut introduit par eux dans le monde scientifique. Causeur plein de verve, il fut recherché par les salons aristocratiques ; il fréquenta chez la duchesse de Somerset, chez le duc et la duchesse d'Harcourt, chez le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, qui avait épousé la princesse Charlotte, fille du prince de Galles,

et qui devint le roi Léopold 1^{er} de Belgique. La reine invita Raffles à dîner à Frogmore.

Ses obligations mondaines n'empêchent pas Raffles d'écrire une *Histoire de Java* en deux volumes, illustrée d'après ses dessins. Le jour où il présenta cet ouvrage au prince régent, il fut fait chevalier.

Son repos en Angleterre fut de quinze mois. En octobre 1817, il repartit pour l'Extrême-Orient comme lieutenant-gouverneur de la Compagnie des Indes à Sumatra, avec résidence à Bencolen. Il venait de se remarier et emmenait sa jeune femme.

Négligé pendant la longue guerre, l'établissement de Bencolen était misérable. « Pas moyen de vous donner une idée de l'état de ruine et de dégradation de tout ce qui m'entoure », écrit Raffles : « chemins impraticables, rues envahies par les herbes et ma maison un repaire de chiens féroces et de putois. » Mais Raffles ne se décourageait jamais. Il se mit à l'œuvre : abolition de l'esclavage, suppression du travail forcé imposé aux indigènes pour la culture du poivre, exploration de Sumatra, qui était presque inconnue. Il visita le long de la côte Padang, Pasumah et, dans l'intérieur de l'île, Menancabon, capitale d'un ancien empire malais. Il commença à réunir les éléments d'une carte générale de Sumatra. Ces voyages, dans lesquels il était accompagné de sa femme, présentaient des difficultés. Pour logis, des cabanes indigènes ; pour toute nourriture, du riz ; souvent une pluie diluvienne. Un médecin naturaliste, Joseph Arnold, faisait partie des expéditions. Ce fut pendant l'une d'elles que fut découverte une plante nouvelle, remarquable par sa fleur gigantesque et à laquelle les botanistes conservèrent le nom de *Rafflesia-Arnoldi*.

Cependant les Hollandais, qui avaient pensé perdre Java, n'oubliaient pas cette rude leçon. Ils étaient décidés à s'opposer à l'expansion des Anglais à Sumatra, d'où des différends et même des conflits avec le lieutenant-gouverneur Raffles.

Le nouveau gouverneur de l'Inde, Lord Hastings, manda Raffles à Calcutta pour en causer avec lui. Des conversations qui eurent lieu entre ces deux fonctionnaires en octobre 1818 sortit une décision qui devait avoir pour conséquence l'acte qui allait faire passer le nom de Raffles à la postérité.

Entre l'Océan Indien et la mer de Chine, il existe, on le sait, deux passages, le détroit de la Sonde et le détroit de Malacca. Du premier, les Hollandais, possesseurs de Java et partiellement de Sumatra, étaient les maîtres. Fallait-il leur abandonner la domination de cette seconde route, mondiale, dirions-nous aujourd'hui ? Hastings et Raffles ne le pensèrent pas. Il fut décidé qu'un point serait occupé à l'extrémité de la presqu'île de Malacca. Raffles avait déjà soumis cette idée à Canning, lors de son séjour à Londres.

Le 12 décembre 1818, de l'embouchure de l'Hougly, Raffles écrit à son ami Marsden : « Me voici en route pour l'Est. Mon attention est maintenant tout entière fixée sur Johore, et vous ne serez pas surpris si ma prochaine lettre est datée de l'ancienne ville de Singapoura. » Et le 31 janvier 1819 : « Me voici à Singapoura, fidèle à ma parole et dans la joie d'avoir mis le pied sur ce sol classique. On voit encore les défenses de l'ancienne ville et le drapeau britannique flotte librement à l'abri de ses remparts. »

Raffles procède dans les formes. Singapour faisait partie du territoire d'un certain sultan de Johore. Raffles signa avec lui le 6 février 1819 un traité par lequel

les Anglais pouvaient établir des comptoirs dans toute l'étendue de son royaume et lui-même s'engageait, moyennant une rente annuelle de 5,000 dollars, à ne conclure ni traité, ni aliénation de territoire avec une puissance étrangère.

La nouvelle de cette occupation souleva, comme Raffles l'avait prévu, une tempête à Batavia. Le gouverneur hollandais s'apercevait trop tard de la faute qu'il avait commise en n'occupant pas Singapour. Il adressa immédiatement une protestation solennelle à Lord Hastings. Le gouvernement des Pays-Bas souleva un incident diplomatique au Foreign Office.

Par les directeurs de la Compagnie des Indes Raffles fut officiellement blâmé pour avoir soulevé un conflit international, mais officieusement il fut approuvé, car Singapour plaïda bientôt pour lui. La position était admirable, le port entre la côte et les îles très sûr. Dès qu'on vit les Anglais installés, les jonques annamites, javanaises et chinoises arrivèrent en nombre. Quand Raffles avait débarqué, en janvier 1819, Singapour était un village ; en juin, il y avait déjà 5,000 habitants.

Finalement, en 1824, après beaucoup de pourparlers, tout s'arrangea entre les deux gouvernements. Il fut convenu que les Anglais resteraient à Singapour, mais qu'ils abandonneraient aux Hollandais toutes leurs possessions de Sumatra, y compris Bencolen.

Mais en 1820 on n'en était pas encore là. Officiellement, Raffles, étant toujours lieutenant-gouverneur à Bencolen, laissa à Singapour un représentant, le colonel Farquhar. Il retourna à Bencolen où il reprit son œuvre administrative, agricole et savante. A Calcutta, il avait rencontré deux naturalistes français, qu'il emmena à Bencolen. L'un d'eux était le beau-fils de Georges Cuvier, Alfred Duvaucel, qui devait succomber en Extrême-Orient. Se sentant malade, Raffles demanda un congé. Il commença par faire une longue escale à Singapour, où il se sépara de son lieutenant, le colonel Farquhar, qui laissait la traite des esclaves se pratiquer, qui avait autorisé l'ouverture de maisons de jeux et les combats de coqs ; il le remplaça par un orientaliste, John Crawfurd, auteur d'une histoire de l'archipel Indien. Un Conseil, dans lequel une large place fut faite aux négociants européens établis à Singapour, fut institué. Enfin, Raffles quitta pour toujours l'Extrême-Orient. Il débarqua à Plymouth le 22 août 1824. Il avait été très éprouvé et, quoiqu'il n'eût que quarante-trois ans, il se dépeint comme un vieux petit homme, tout jaune, dont les cheveux sont blancs et qui a constamment des maux de tête.

Plus encore qu'en 1816, Raffles fut un homme à la mode. Incapable de rester inactif, il s'adonna à des œuvres multiples, dont la plus durable fut la fondation du jardin zoologique de Londres. Il écrivit en mars 1825 : « Je m'intéresse beaucoup à la création d'une société pour l'introduction d'animaux vivants. Le prospectus est lancé. Nous espérons avoir 2,000 souscripteurs à deux livres par tête. C'est Sir Humphry Davy et moi qui sommes les promoteurs. » L'entreprise réussit ; et c'est ainsi qu'en créant le Zoo, Raffles a fait la joie de millions de petits Londoniens et de leurs mamans.

Ne nous étonnons pas du goût que, dans la retraite, il a marqué ainsi pour l'histoire naturelle. Grand administrateur, Raffles a été toute sa vie un amateur passionné des sciences. Langues, histoire, archéologie, sociologie, histoire naturelle, il a pendant son séjour en Extrême-Orient tout étudié. En 1811, à Malacca, pendant qu'il préparait l'expédition de Java, bien loin d'être entièrement absorbé par les questions administratives et militaires, il organise une séance solennelle de la branche malaise de l'Asiatic Society et la fait présider par Lord Minto. Installé à

Java, l'un de ses premiers actes fut de rendre à la vie la Société des Arts et Sciences, qui avait été fondée par Rudimacher et qui se mourait. « Je recueille pour vous », écrivait-il à Marsden en 1812, « une collection des inscriptions. J'ai déjà maintenant les dessins de tous les temples en ruines. » En 1815, il envoya à India House une collection considérable de quadrupèdes, d'oiseaux empaillés et d'insectes de Java. De même, à Sumatra, il ne cessa de faire des études ; à Singapour, il fonda un Institut pour l'étude des langues et littératures chinoises et malaises.

Mais son œuvre capitale, c'est la fondation de Singapour. Cette ville compte maintenant un demi-million d'habitants. Raffles espérait modestement qu'elle deviendrait le port le plus important de l'Inde après Calcutta... Or, le commerce de Singapour l'emporte de beaucoup sur celui de Calcutta et de tous les ports de l'Inde réunis. C'est un des douze grands ports du monde. Avec Gibraltar, Malte, Colombo, c'est un des points d'appui de la puissance britannique. Singapour sait ce qu'elle doit à son fondateur. On y rencontre Raffles Quay, Raffles Place, Raffles Museum, Raffles Hôtel, et au milieu de la place se dresse, face à la rade, la statue de Raffles.

Les derniers mois de Raffles furent assombrés par des démêlés d'ordre financier avec la Compagnie des Indes et aussi par l'état de sa santé, qui devenait précaire. Il mourut subitement le 5 juillet 1826.

On a élevé une statue en son honneur dans l'abbaye de Westminster. Juste hommage rendu à son mérite : Sir Thomas Stamford Raffles a droit de figurer parmi ceux que les Anglais honorent du beau titre de fondateurs de l'Empire britannique.

Henri DEHÉRAIN.

Eugène TARLÉ. *Le Blocus continental et le royaume d'Italie. La situation économique de l'Italie sous Napoléon I^{er}, d'après des documents inédits.* Paris, Félix Alcan, 1928, xii-377 pages. Prix : 40 fr.

Professeur à l'Université de Petrograd, M. Tarlé avait publié en 1913 un important ouvrage (en russe) sur le blocus continental. Il en avait aussitôt entrepris un autre pour montrer l'application du blocus à l'Italie et il nous donne aujourd'hui (en français) le résultat de recherches patiemment poursuivies à travers les épreuves de dix années de guerres et de révolutions, dans les archives de Paris et de Milan. Le sous-titre de son livre (*La situation économique de l'Italie sous Napoléon I^{er}*) en précise suffisamment l'objet. Laissant de côté les grands événements dont le spectacle semble avoir jusqu'ici absorbé l'attention des historiens, il s'est attaché à étudier la poursuite et les effets d'une politique économique qui, fondée sur l'exploitation du royaume d'Italie par l'Empire français, visait à faire de l'un le grenier, le marché et la colonie de l'autre. Un savant système de prohibitions, de tarifs et de barrières douanières devait, dans la pensée de Napoléon, réserver à la France la disposition exclusive des richesses agricoles de la Lombardie, lui permettre d'y écouler sans concurrence ses produits manufacturés, associer étroitement enfin les pays italiens à la lutte entreprise pour réduire l'Angleterre à merci.

Le développement de cette politique est examiné sous toutes ses faces et exposé dans toute son ampleur en des chapitres dont le premier représente une introduc-

tion politique et les quatre suivants passent en revue les éléments constitutifs de l'économie générale italienne au moment de la Révolution française : conditions des principales classes de producteurs (chap. II), état de l'agriculture et de l'élevage, principales ressources du pays (chap. III), état du commerce extérieur et des courants d'échange (chap. IV). C'est dans un milieu ainsi décrit que les trois chapitres suivants (chap. V-VII) vont montrer l'application de trois mesures principales : le décret de Berlin (21 novembre 1806), qui interdit dans le Royaume, comme dans l'Empire, tout trafic avec les Îles britanniques ; le traité de commerce italo-français (20 juin 1808), qui réserve aux produits français, à leur entrée en Italie, des réductions de droit suffisantes pour écarter toute concurrence ; et enfin, pour rendre inutiles les ruses de la contrebande, le décret du 10 octobre 1810, interdisant de façon absolue l'importation de certains articles ou denrées considérés comme des spécialités de l'industrie ou du commerce britanniques.

Il ne reste plus à l'auteur qu'à faire voir, dans une série de monographies qui remplissent les derniers chapitres (VIII-XIV), les effets de ces restrictions sur les principales industries nationales (soie, laine, coton, chanvre, cuirs, métallurgie, produits chimiques). De cet examen se dégage la conclusion que la politique napoléonienne dans le Royaume a atteint son objet en ce sens qu'elle y a remplacé les produits anglais par les produits français, en réussissant à prévenir la concurrence de l'industrie locale ; mais que, d'autre part et par voie de conséquence directe, cette politique a arrêté net le développement des forces productives du pays ; au moment où elle a cessé d'être appliquée, elle conduisait à l'appauvrissement certaines régions, notamment la Vénétie, dont toute l'activité économique reposait sur celle du commerce extérieur.

L'enquête qui aboutit à ces constatations a été menée presque exclusivement avec des documents d'archives : rapports et statistiques officielles découverts par l'auteur dans les Archives nationales (papiers de la Secrétairerie d'État) ou à l'*Archivio di Stato* de Milan (Archives du royaume d'Italie). S'il les a utilisés et interprétés avec une conscience et un sens critique auxquels il est juste de rendre hommage, on peut exprimer le regret qu'il n'ait pas cru devoir recourir plus largement aux sources imprimées, plus nombreuses ou moins insignifiantes qu'il ne semble le croire. Déclarer, par exemple, comme il le fait (p. 91) que l'histoire agricole de l'Italie du Nord au début du XIX^e siècle « n'a donné lieu à aucune monographie susceptible de satisfaire notre curiosité », n'est-ce pas faire trop bon marché de l'ouvrage déjà ancien (1856), mais capital pourtant, de Jacini sur « la propriété foncière et les populations agricoles de Lombardie » ? M. Tarlé aurait été également bien inspiré de consulter le livre de Sandonà sur le royaume lombard-vénitien, qui lui aurait apporté le moyen de contrôler avec des statistiques autrichiennes les données puisées dans les dépôts de Vienne et de Paris. La lecture de la récente étude de M. M. Blanchard sur les routes des Alpes pendant l'époque napoléonienne lui aurait enfin fourni de curieux renseignements sur les déviations que la politique impériale devait faire subir aux courants commerciaux dirigés précédemment à travers le territoire du Royaume. Ces petites lacunes bibliographiques, difficiles à éviter lorsque l'on traite un aussi vaste sujet, n'enlèvent d'ailleurs rien au mérite d'un ouvrage neuf, solide, clair, bien documenté, bien ordonné et qui, dans l'ensemble, paraît définitif.

Albert PINCAUD.

1. D'assez nombreuses fautes d'impression dans les noms de personnes (p. 32, *Dannay*

Il carteggio Cavour-Nigra dal 1858 al 1861. Bologne, Zanichelli, 1927. 2 vol. in-8°, 320 et 304 pages.

Telles qu'elles sont parvenues à notre connaissance, les lettres de Cavour représentent à la fois le plus précieux des témoignages historiques et le plus imparfait des instruments de travail. Si, parmi les correspondances d'hommes d'État, il n'en est guère où l'on trouve, avec une verve aussi prime-sautière, des clartés plus vives sur les événements du jour et la physionomie même de l'auteur, il n'en est peut-être pas non plus dont certaines erreurs de publication n'aient rendu la consultation plus difficile, laissé le texte plus incertain ou la série moins complète. Il suffira pour s'en convaincre de rappeler dans quelles conditions ont été composés les divers recueils édités jusqu'ici. Sans parler de ceux dont l'intérêt est surtout épisodique (de La Rive, Circourt), le premier en date comme en importance était celui que le sénateur Chiala avait formé de lettres recueillies auprès des familles de leurs destinataires et classées par ordre chronologique; après en avoir rempli quatre volumes, il a dû recommencer une autre série en deux volumes avec celles qui lui avaient été communiquées tardivement. Il ne s'est malheureusement pas fait scrupule de pratiquer dans beaucoup d'entre elles des coupures ou des remaniements propres à en diminuer beaucoup la valeur documentaire (relevées autrefois dans une étude de M. Gabotto). Après Chiala, Bianchi, Mayor et Bollea publièrent successivement, en un volume chacun, trois autres recueils moins considérables, composés d'après les mêmes méthodes. Il résulte de cet état de choses que les travailleurs désireux d'étudier une période donnée de la vie de Cavour devaient d'abord partager leurs recherches entre cinq ou six séries de documents sans avoir l'assurance qu'aucune fût complète, puisqu'elles avaient été formées au hasard des communications reçues des correspondants de Cavour et de leurs familles.

Les papiers laissés par l'homme d'État ayant été légués — quoique avec quelques lacunes — aux Archives d'État de Turin, il existait heureusement un moyen de remédier aux inconvénients de cette dispersion; c'était de rechercher les lettres de Cavour à leur source même, dans les registres où il les faisait d'abord copier avant de les expédier; elles y figurent au nombre de 1,700, alors que 1,300 avaient été publiées et que sur ce nombre 300 doivent l'être à nouveau en raison de leur mutilation. Elles sont en outre accompagnées de celles auxquelles elles répondaient, et dont beaucoup, émanant de personnages considérables, présentent un intérêt historique presque égal. — C'est devant cette masse énorme de documents que se sont trouvés les membres de la Commission nommée en 1911 par le gouvernement italien, pour préparer une publication qui fût, en même temps qu'un service rendu à la science, un hommage à la mémoire de Cavour. Leur première pensée avait été de reprendre à pied d'œuvre la besogne ébauchée avant eux et de publier dans leur ordre chronologique tous les papiers remis entre leurs mains. Pour aboutir plus vite et ne pas s'exposer à réimprimer des documents déjà mis au jour, ils ont préféré en extraire, pour les publier à part, certains fonds formant un ensemble. Le premier a été constitué par la correspondance échangée entre Cavour et le plus intime

pour Darnay; p. 84, *Beccharia* pour *Beccaria*; p. 150, *Guicardi* pour *Guicciardi*) et surtout de lieux (p. 68, *Panauro* pour *Panaro*; p. 79, *Roverdo* pour *Roveredo*; p. 81, *Salsamaggiore* pour *Salsomaggiore*, *Intra* pour *Intra*, *Varalla* pour *Varallo*; p. 131, *Vercelli* pour *Vercelli*; p. 143, *Lumellina* pour *Lomellina*; p. 224, *Cossoco* pour *Cassano*).

de ses collaborateurs pendant la période la plus décisive de sa carrière. C'était ce jeune Nigra dans lequel il voyait son élève de prédilection, auquel, à partir de 1858, il confia, avec la plénitude de sa confiance, le rôle d'intermédiaire officieux auprès de Napoléon III. Les lettres que tous deux échangèrent forment la partie principale de la publication qui porte leur nom ; mais elles servent de centre et de lien à la reproduction de tous les principaux documents relatifs aux affaires qu'ils traitèrent de concert.

C'est d'après ce plan qu'ont été composés les deux premiers volumes parus, consacrés l'un (*Plombières*) à la préparation de l'entreprise italienne pendant l'année 1858, l'autre (*La campagne diplomatique et militaire de 1859*) à son exécution depuis le 1^{er} janvier 1859 jusqu'à l'armistice de Villafranca. On y trouve d'abord, outre les lettres de Cavour, dont la plupart ont été déjà publiées, les rapports confidentiels de Nigra, qui le sont pour la première fois et qui les dépassent souvent en intérêt ; des lettres de personnages souverains ou princiers, Victor-Emmanuel, Napoléon III, le prince Jérôme Napoléon ; des dépêches diplomatiques, et enfin des notes jetées sur des feuilles volantes pour servir de mémoires ou de résumés de conversation. C'est assez dire quel trésor de matériaux un recueil de ce genre peut présenter aux recherches des historiens. Il ne leur apportera pas sans doute de révélations proprement dites sur un sujet trop souvent traité déjà pour n'être pas connu dans ses grandes lignes. Mais on y trouvera souvent des aspects nouveaux et des détails inédits : par exemple sur les négociations secrètes, presque entièrement ignorées jusqu'ici, entreprises par Napoléon III pour obtenir l'appui de la Russie avant la campagne d'Italie et sur les deux missions que remplit à cet effet à Pétersbourg le capitaine de vaisseau La Roncière le Noury (déc. 1858, janv. 1859). Plus loin, le témoignage de Nigra, qui voyait souvent l'Empereur et avait su approcher de sa pensée, permet d'ajouter quelques touches à une figure qui semble rebelle jusqu'ici aux efforts tentés pour en fixer les lignes. Nigra paraît avoir caractérisé dans une formule assez heureuse les contrastes de cette nature quand, après avoir représenté Napoléon III comme un esprit rêveur, faible et mobile, il remarque que « son inconstance et sa mobilité ne peuvent être comparées qu'à sa ténacité et à sa persévérance ». « Il n'y a qu'un moyen de réussir », conclut-il, « c'est d'être aussi persévérant que lui en revenant sans crainte sur la même idée et de le renfermer dans le cercle de Popilius, lorsque le temps propice sera venu » (t. I, p. 273). N'est-ce pas définir à l'avance en une phrase toute la tactique suivie aux Tuileries, pendant tout le cours du règne, par les tenants de la cause italienne ? Parmi ceux-ci, les documents nouveaux publiés aujourd'hui font ressortir le rôle du prince Napoléon comme beaucoup plus actif et efficace qu'on ne l'avait cru jusqu'alors ; on peut même se demander si, à partir de son mariage, il n'a pas agi en gendre de Victor-Emmanuel bien plus qu'en cousin de l'Empereur des Français. Enfin, la lecture de ces deux volumes fournit, avec plus de netteté que dans les publications antérieures, une explication logique du mouvement de recul que sembla prononcer Napoléon à la veille de la guerre d'Italie, alors qu'il accepta la médiation anglaise, la proposition de congrès russe et qu'il parut sur le point de renoncer aux projets dont il avait pris lui-même l'initiative à Plombières. Il n'y avait de sa part ni contradiction, ni défaillance morale, comme on semblait le croire à Turin. Il jugeait avec raison impossible de se lancer dans une guerre de cette importance sans paraître aux yeux des puissances y être amené par une raison impérieuse. Le prétexte cherché avait été trouvé à Plom-

nières ; ce devait être une insurrection dans le Haut-Modénais dont la répression probable par les troupes autrichiennes aurait paru comme une infraction aux traités et justifié une intervention française. Les Modénais n'ayant pas bougé, Napoléon III se trouvait fort embarrassé pour rompre, sans autre raison que sa sympathie pour l'Italie, une paix qui durait depuis un demi-siècle ; de là ses tâtonnements de la dernière heure.

La valeur de cet ouvrage se trouve rehaussée par une somptueuse présentation matérielle et par la reproduction en fac-similé de nombreux autographes de Cavour et de Victor-Emmanuel. L'intérêt en fait souhaiter que la Commission italienne donne promptement une suite aux deux premiers volumes parus¹.

Albert PINGAUD.

LOUIS RÉAU. *L'art russe de Pierre le Grand jusqu'à nos jours*. Ouvrage publié sous le patronage de l'Institut d'Études slaves de Paris. Paris, H. Laurens, 1922, 1-xi-291 pages.

Le deuxième et dernier volume de l'*Art russe*, de M. Louis Réau, comprend la période de Pierre le Grand jusqu'à nos jours. Nous avons dit, lors de l'apparition du premier volume, quels en étaient les mérites, en quoi il était nettement supérieur au médiocre essai de Viollet-le-Duc, les avantages que conféraient à l'auteur une connaissance parfaite de la langue russe, une étude directe des monuments, enfin une excellente méthode qui s'attache à marquer les rapports de l'art et de l'histoire générale de la civilisation.

M. Réau fait remarquer, dès le début, que le trait marquant de la seconde période qu'il va décrire est le déplacement de la civilisation russe du midi vers le nord ; la période pétersbourgeoise aboutit à la création d'un centre d'art unique : les influences occidentales se substituent d'une façon frappante aux traditions byzantines. A l'homogénéité de l'art ancien succède un art nouveau, fait pour une élite, qu'il s'agisse d'architecture, de sculpture ou d'art décoratifs. Les influences diverses se succèdent : l'influence hollandaise, d'abord prépondérante, est supplantée par l'influence française. L'auteur cherche à dégager ces influences et en étudie le rôle dans l'architecture classique, dans le style Empire sous Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}, qu'il s'agisse de sculpture ou de peinture. L'auteur constate ensuite (II^e partie) que l'art russe s'est émancipé et il note les heureux fruits de cette émancipation. La conclusion (*L'art dans la Russie des Soviets*, p. 254-269) nous rassure, dans une certaine mesure, sur le sort des objets d'art au cours de la tourmente, et, manifestant le peu de goût de l'auteur pour les créations de l'art soviétique, aboutit cependant à cette déclaration que l'art russe « sera, selon toute vraisemblance, un art à tendances nationales ».

L'auteur écrit (p. 13) *Tartares*, bien qu'il sache que la véritable forme, qu'il avait assez d'autorité pour justifier, est *Tatares*. C'était une bonne occasion de

1. Les éditeurs n'ont pas voulu alourdir, en les accompagnant de notes, les textes publiés ; quelques-unes n'auraient pas été inutiles pour en faciliter l'intelligence. A la fin des volumes, la table des matières est remplacée par un index qui ne rend pas les mêmes services et répond à un autre objet. La reproduction des documents écrits en français comporte d'assez nombreuses fautes d'accent.

nous débarrasser de cette forme bizarre, née de la fantaisie intempestive d'un chroniqueur magyar qui, en son latin, s'avise de les déclarer *vere e Tartaro emissos*. L'ouvrage est illustré d'abondantes gravures et muni d'une bibliographie de l'art russe moderne, d'un vocabulaire de cet art disposé sous forme de lexique et d'un index alphabétique.

E. DUCHESNE.

ERIC KEYSER. Der Kampf um die Weichsel. Untersuchungen zur Geschichte des polnischen Korridors, unter Mitwirkung von M. GEISLER, H. HUBNER, K. J. KAUFMANN, W. LA BAUME, M. LAUBERT, F. LORENTZ, W. MIL-LACK. Berlin und Leipzig, Oldenbourg, 1926. In-8°, vii-178 pages, avec une carte des nationalités qui occupent la région de la Vistule.

Plusieurs historiens et géographes prussiens se sont réunis à Dantzig pour essayer de prouver au monde entier, par cet ouvrage, que le Congrès de Versailles a eu tort de rendre à la Pologne la Poméranie et l'accès à la mer. Pour justifier le démembrement de 1772, qui a donné cette Poméranie à la Prusse, les historiens en question prétendent qu'en entrant en Poméranie les troupes prussiennes n'ont rencontré nulle part de résistance sérieuse de la part des habitants¹. Ont-ils eu en vue principalement les paysans cachoubes, polonais? Ils eussent été sages de ne pas oublier qu'en 1806, après Iéna, le paysan allemand de Prusse n'a pas bougé pour défendre sa patrie contre Napoléon. Est-ce à d'autres éléments de la population qu'ils ont pensé? Mais le démembrement de la Pologne n'a été que l'épilogue d'une longue lutte des insurgés polonais dans tout le pays contre les envahisseurs (Confédération de Bar). Les auteurs eux-mêmes reconnaissent (p. 99) que ces confédérés se battirent aussi en Poméranie. Pourquoi ne disent-ils rien de Joseph Wybicki, l'un des confédérés, qui — ainsi que l'a démontré dernièrement le professeur Skalkowski — était déjà, par ses aïeux, de corps et d'âme fils de la Poméranie polonaise? Grand patriote polonais, Wybicki est l'auteur de l'hymne national polonais *Jeszcze Polska nie zginela* (La Pologne n'est pas encore morte), et plus tard, ainsi que le dit cet hymne, il « passa la Warta » avec l'armée napoléonienne et les insurgés polonais pour reprendre aux Prussiens sa Poméranie et assiéger Dantzig! Dans ses ouvrages, nos historiens prussiens auraient pu trouver un témoignage en faveur de la Poméranie polonaise, qui leur aurait montré à quel point il est injuste et contraire à la vérité d'appeler la terre des Cachoubes un pays barbare et arriéré. Les *Lettres patriotiques* de Wybicki (par exemple t. I, p. 198) prouvent que le sort des paysans de Poméranie à cette époque n'était nullement aussi misérable qu'ils le prétendent.

Ils ne citent guère le passage de la correspondance de Frédéric II (à Domhardt, 1^{er} avril 1772), où il reconnaît que les habitants du Palatinat de Poméranie sont « principalement de nationalité polonaise ». C'est pourquoi sans doute il tenait à expliquer le partage de la Pologne aux philosophes français : « Je me regarde comme le Lycurge ou le Solon de ces barbares », écrivait-il à d'Alembert (19 juin

1. Pourquoi le livre ne fait-il aucune mention de la résistance opposée par la Poméranie polonaise en 1308, ni du massacre de Dantzig commis à cette date par les chevaliers Teutoniques?

1775) en parlant de la population poméranienne ; à Voltaire, il disait qu'en agissant ainsi, son seul but était le bien qui pouvait en résulter pour la culture de ce pays sauvage et arriéré qu'il surnommait « Canada ». Rapprochement savoureux, qu'il convient de remarquer en passant et de retenir.

Les auteurs du livre que nous signalons s'attachent à démontrer que le « Corridor polonais » n'a jamais été et n'est pas polonais, mais qu'il est allemand et l'a toujours été depuis les temps les plus reculés. Si, du fait que, lors de la grande migration des peuples, certaines tribus gothiques sorties de Scandinavie et de Gothland passèrent par la Poméranie il résultait en toute justice, comme le veulent nos auteurs, que le corridor doit appartenir aux Allemands, pourquoi ne serait-ce pas plutôt aux Suédois ? Mais alors l'Angleterre devrait appartenir aux Danois, et la France, envahie par les Wisigoths et les Francs, aux Allemands ! De même, si les colons allemands établis dans diverses villes de Poméranie, avaient, en se servant pendant un certain temps de la langue allemande, créé à l'Allemagne un droit sur cette terre polonaise, ne faudrait-il pas conclure que, puisque la bourgeoisie suédoise s'était aussi servie de la langue allemande, la Suède, également, est devenue terre allemande ?

Nos auteurs se contredisent parfois entre eux. L'un (p. 174), en discutant sur le terme de « Corridor polonais », affirme que dans ce corridor la population polonaise et cachoube ne forme pas un groupement compact ; un autre (p. 147) déclare au contraire que les Polonais ont réussi à former une pointe allant jusqu'à la mer, en éloignant ainsi les Allemands.

Sur cette question de races, un d'eux, M. Lorenz, a choisi une méthode différente : il reconnaît qu'effectivement le corridor est habité par des Slaves, mais il déclare que ces Slaves (Cachoubes) ne sont pas d'origine polonaise, qu'ils proviennent d'une souche différente. La question n'est pas nouvelle, et les linguistes savent à quoi s'en tenir là-dessus. M. Lorenz a sans doute oublié un discours prononcé au commencement du ^{xx}e siècle à la Chambre des députés de Prusse par le ministre de l'instruction publique : il déclarait que les Cachoubes déchiraient les catéchismes allemands apportés de l'école par leurs enfants, et que ceux-ci ne voulaient apprendre la religion qu'en polonais. Cette protestation, disait-il, venait principalement des villes cachoubes comme Wejherowo, Starogard et autres (voir Geffcken, *Preussen-Deutschland und Polen*, 1907, p. 108). M. Lorenz aura de la peine à prouver aujourd'hui que les Cachoubes, tout en luttant pour obtenir l'étude de la religion en langue polonaise, ne se sentaient aucun attachement pour cette langue ! Contrairement à son opinion, l'histoire nous apprend que, depuis près de mille ans, les Cachoubes se sentaient attirés vers la Pologne. En 997, les habitants de la Poméranie écoutèrent de bon gré les sermons de saint Adalbert. La petite ville de Saint-Adalbert, près de Dantzig, continue à en porter témoignage aujourd'hui encore. C'est bien à la Pologne que la Poméranie doit le christianisme, qui n'est peut-être pas le contraire de la civilisation. En 1282 et 1295, les Cachoubes reconnurent de bonne volonté la souveraineté de l'autorité polonaise ; en 1454 ils se révoltèrent contre les chevaliers Teutoniques et se réunirent toujours de bonne volonté à la Pologne. Enfin, ils accueillirent avec enthousiasme l'armée polonaise en 1920, lorsque les nations occidentales décidèrent de rendre la Poméranie à la Pologne.

Voilà un certain nombre de faits que notre équipe prussienne eût été sage de ne

pas négliger. Qu'elle l'ait fait cependant, cela caractérise et juge l'esprit « historique » de ce livre.

W. SORIESKI.

G. LEGARET. *Histoire du développement du commerce depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à nos jours*. Paris, Eugène Belin, 1927. In-8°, 480 pages.

Ceci est un manuel destiné spécialement aux élèves des Écoles de commerce. Mais c'est, dans toute la force du terme, un manuel intelligent, un excellent type de ce que peut être un *text book* français. Les bibliographies qui terminent chacune des grandes divisions sont assez bien au courant (elles ne contiennent que des ouvrages français ou traduits en français). De même que les brèves citations qui émaillent le texte (p. 397, une citation de N.-S.-B. Gras sans le nom de l'auteur), elles donneront aux élèves le désir de lire.

Dans l'ensemble, c'est un très bon exposé de l'évolution commerciale, où toutes les parties du sujet, produits, routes, marchés, technique commerciale, rapports avec l'industrie, sont présentées d'une façon intéressante. Il n'y a guère d'un peu négligé que le commerce de l'argent : s'il y a quelques mots sur le capitalisme bancaire à Augsbourg et à Anvers, il y a trop peu (voy. cependant p. 160) sur le rôle international de Lyon. Avant les foires de Lyon, il aurait fallu (p. 51) mentionner celles de Genève. L'auteur pourra combler ces lacunes dans une prochaine édition, qui me paraît devoir s'imposer à bref délai, car l'ouvrage aura un légitime succès.

D'autres lacunes ou insuffisances s'expliquent par les besoins pédagogiques auxquels il fallait satisfaire. Sur le plan chronologique, le haut Moyen Âge est réduit à la portion congrue, et le vrai développement ne commence qu'avec le XIII^e siècle. Mais c'est une tendance générale de notre enseignement de donner aux phases historiques une place inversement proportionnelle à leur éloignement dans le temps. Géographiquement, le commerce apparaît à peu près exclusivement comme un phénomène eupéo-méditerranéen. Trop peu de choses même sur les Sarrasins, sur la Sicile et l'Italie du Sud. On pourrait croire que les civilisations orientales et extrême-orientales n'ont pas connu le commerce avant qu'à la fin du XV^e siècle les Occidentaux eussent pris la peine d'aller leur en donner leçons. Même alors, il y a insuffisance. Rien, par exemple, sur la première ouverture du Japon, ce qui fait que les relations des Hollandais avec ce pays étonnent un peu (p. 130).

L'ouvrage n'est pas conçu assez nettement sur le plan international. L'opposition entre la France (p. 157) et l'Angleterre (p. 161) est quelque peu forcée. Les interventions de la royauté française dans les questions de travail et de salaires ne sont rien à côté des *Assessments of wages* et du *Statute of artificers*, et il est trop simple de dire que la France se protège « par des tarifs douaniers, tandis que l'Angleterre » a ses actes de navigation : l'Angleterre a aussi ses douanes. De même, en face du *Système*, il aurait fallu mettre le *South Sea Bubble*. Si le « blocus » continental est bien présenté, on ne nous fait pas comprendre ce qu'était au vrai le « système » continental.

Quelques menues observations. P. 138, sur les *Merchant Adventurers*, il aurait fallu citer la thèse de George Unwin, qui voit en eux une oligarchie de monopoleurs.

Le nom est d'ailleurs inexactement interprété : ce ne sont pas des « aventuriers », mais des « marchands à l'aventure ». P. 141, au lieu de « le roi », dire « la reine » ; il s'agit de la grande reine Bess. P. 226, lire *Darby* et non *Derby*. Paul de Rousiers, *passim*, et non des Rousiers. Il n'est pas exact (p. 429) que l'émigration allemande se soit réduite dès 1870.

Il est fâcheux, dans un ouvrage destiné à l'enseignement, de relever des taches qu'une meilleure correction des épreuves eût fait disparaître, comme *moyennage* (pour monnayage, p. 61), tarifiée (p. 61 et 160), un extraordinaire « qu'hantent » de la p. 355, et un mépris systématique de la règle d'accord du participe passé.

Un index rendrait de très grands services.

Henri HAUSER.

Reginald Arthur RYE, Goldsmiths' librarian of the University of London.

The students' guide to the libraries of London ; with an account of the most important archives and other aids to Study. University of London Press, 1927. 3^e édit., xxv-580 pages et 61 planches hors-texte. Prix : 10 sh.

Voici un livre que devra posséder toute bibliothèque où l'on travaille ; les étudiants de toute discipline y trouveront les plus utiles indications pour diriger leurs recherches. Paru pour la première fois en 1908 et rapidement épuisé, revu et augmenté en 1910, il reparait, après dix-sept ans, entièrement remanié et mis au courant par un bibliographe émérite, fils d'un ancien conservateur du département des imprimés au Musée britannique. Édité sous les auspices de l'Université de Londres et grâce à une subvention fournie par le « Publication fund », qui permet de le vendre à un prix très modéré, enrichi de nombreuses illustrations et de plusieurs fac-similés, il se présente sous le meilleur aspect. Une rapide analyse montrera que le fond est aussi riche que la forme est engageante.

M. Rye débute (chap. 1) par une introduction où il résume ce qu'il sait sur les bibliothèques des civilisations antiques, de Babylone, d'Assyrie, d'Égypte, sur les lieux où l'on a trouvé les papyrus et les anciennes archives de l'État égyptien. Cette esquisse, qui ne laisse pas de paraître un hors d'œuvre, ne manque pourtant ni d'intérêt, ni même d'à-propos ; elle est d'ailleurs expédiée en dix pages. On arrive alors tout de suite à l'Angleterre, où furent nombreuses les bibliothèques monastiques, épiscopales et autres. La brutale suppression du clergé régulier en 1534 leur fut fatale : leurs livres furent dispersés, dilapidés, comme autant de témoins et d'instruments de la superstition que l'on prétendait abolir à tout jamais. On n'épargna même pas ceux qui appartenaient à l'antique hôpital londonien de Saint-Barthélemy. A Londres encore, la plupart des évêques avaient leur résidence plus ou moins garnie de manuscrits vénérables ; ils subirent le même sort. « L'ignorance », écrit M. Rye, « la négligence, la bigoterie, la rapacité contribuèrent à la destruction des anciennes bibliothèques et cet état déplorable a persisté jusqu'à nos jours » (p. 22).

A partir du XVII^e siècle s'opère une heureuse réaction : les « Inns of court », les grandes « Compagnies à livrée » de la Cité, des amateurs éclairés comme Sir Robert Cotton, les rois, depuis Édouard IV, tinrent à honneur de posséder de beaux livres, imprimés et manuscrits. Au collège de Sion, reconstruit après le grand incendie de 1666, fut ouverte (1669) la première bibliothèque publique. Le Musée britannique

fut fondé en 1759. Mais c'est seulement au xix^e siècle que l'on s'occupa sérieusement d'organiser ce grand dépôt. Depuis lors, le nombre des bibliothèques publiques et privées n'a cessé de croître. Dans ce nombre, il est juste que M. Rye, bibliothécaire de l'Université, fasse une place à part aux trois bibliothèques qui en dépendent : « University library », « library of University college », « library of King's college » (p. 62).

A tout seigneur, tout honneur : le chapitre II est consacré au Musée britannique. M. Rye décrit alors en détail les départements qui l'ont constitué dans la suite des temps, et plus longuement ceux où sont aujourd'hui conservés 1^o les livres imprimés, 2^o les livres et manuscrits orientaux, 3^o les manuscrits du Moyen Age occidental, 4^o enfin tout ce qui se rapporte aux antiquités égyptiennes et assyriennes. Pour chacun d'eux, il indique les catalogues, les règlements concernant les jours et heures d'entrée, etc.

Le chapitre III traite des Archives nationales concentrées au P. Record office, avec ses trois salles de travail spécialement réservées aux recherches historiques, juridiques et administratives. Au musée du P. R. O. est consacrée une description exceptionnellement détaillée qui remplit les pages 145-169 avec cinq fac-similés ; elle dispense presque de recourir au Guide officiel, dont il y a déjà douze éditions (cf. *Rev. histor.*, t. CLIV, p. 187).

Le chapitre IV est réservé aux bibliothèques « générales » de Londres ; nous mentionnerons seulement celles de la Cité (Guildhall library) ; la bibliothèque archiepiscopale de Lambeth ; la « London library », fondée d'après les suggestions pressantes de Carlyle, ouverte au public depuis 1841 et où se trouve depuis 1914 une remarquable collection de caricatures concernant la guerre franco-allemande de 1870-1871 ; la bibliothèque du collège de Sion déjà mentionnée plus haut et qui est spéciale pour les études théologiques (p. 182-185) ; enfin, les trois bibliothèques dépendant de l'Université de Londres. Celle qui porte le titre particulier d'« University library » possède le manuscrit du poème sur la vie du Prince Noir ; il lui fut confié à titre de « prêt perpétuel » par l'actuel prince de Galles à l'occasion des diplômes qui lui furent conférés en 1921 de « Master of commerce » et de « doctor of science ». — Londres possède d'ailleurs un grand nombre d'autres bibliothèques dites aussi générales, mais qui sont destinées pour la plupart à l'enseignement et à l'éducation.

Le chapitre V est pour les bibliothèques dites spéciales et qui sont classées ici suivant l'ordre alphabétique des spécialités (p. 249-452). On en compte une centaine. Dans le nombre, certaines intéressent l'histoire dans ses domaines les plus variés : anthropologie, archéologie, colonies et dominions, économie politique et sociale, folklore, géographie, langues et littératures des grands pays occidentaux et orientaux. Une attention particulière se porte vers le « Victoria and Albert Museum », qui possède environ 150,000 volumes et un million de photographies sur l'histoire de l'art ; l'« Imperial Institute » et le « Royal colonial Institute » où sont réunis les ouvrages relatifs à l'Inde et aux colonies, le « Royal Institute of international affairs », inauguré en 1918 et destiné à prendre une extension considérable ; le « College of arms », riche en livres sur la généalogie et l'héraldique. A l'histoire, à ses sources et à ses instruments de travail sont réservées deux sections qui occupent les pages 329-345 ; c'est là qu'on trouvera (p. 329-334) des renseignements sur les riches archives de la Cité de Londres, explorées jadis par Delpit selon une méthode

imparfaite et maintenant exploitées avec l'érudition la plus scrupuleuse par les archivistes de la Cité.

Cette énumération, sans doute assez fastidieuse, est loin d'épuiser toute la substance de l'ouvrage ; elle suffira néanmoins sans doute pour montrer quelle infinie variété de ressources les travailleurs trouveront dans les dépôts londoniens de livres et d'archives. Sans doute, c'est à Londres même qu'il faut aller pour les utiliser, ce qui n'empêche que le Guide de M. Rye ne puisse être consulté avec fruit hors d'Angleterre. Recommandons-le en toute confiance, notamment à ceux de nos compatriotes qui seront admis à la Maison de l'Institut de France¹, fondée et entretenue avec la libéralité la plus éclairée par le baron Edmond de Rothschild. Il leur épargnera dès le début beaucoup d'inutiles démarches et une grande perte de temps.

Ch. BÉMONT.

1. L'Institut français du Royaume-Uni est mentionné p. 323-324. La Maison de l'Institut de France à Londres n'est pas encore pourvue d'une assez riche bibliothèque pour avoir sa place dans le volume. Y pensera-t-on ?

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — G. VOLPE. *Il medioevo* (Florence, Vallecchi [1927], in-12, 578 p. ; vol. XXIV de la *Collana storica* ; prix : 25 lires). — Voilà, à coup sûr, une des meilleures vues d'ensemble du Moyen Age européen. Ce n'est pas un manuel à proprement parler : M. Volpe suppose connus les faits essentiels ; il ne s'astreint pas à tout raconter par le menu ni dans un ordre chronologique impeccable, mais il trace avec art les cadres généraux d'un exposé large et compréhensif dont un étudiant ou un lecteur déjà quelque peu initié peut aisément tirer la matière de réflexions fécondes. Les divers aspects de la vie médiévale sont fort bien mis en relief ; mais ce sont les pages consacrées à la vie des cités italiennes, à leur activité commerciale, à leur rayonnement artistique et intellectuel qui ont été écrites avec le plus d'amour. — Il y aurait, bien entendu, dans le détail des réserves à faire touchant telles ou telles conclusions de l'auteur ; on pourrait lui reprocher son point de vue vraiment trop européen et les omissions qu'il entraîne (le mot *europaeo* devrait au moins figurer au titre après celui de *medioevo*) ; mais il n'est que juste de rendre hommage à la science lucide et à l'art ingénieux de l'historien. Son œuvre mériterait d'être reprise, élargie et enrichie d'un appareil de références bibliographiques qui, sans l'alourdir beaucoup, en accroîtrait notablement l'intérêt.

L. HALPHEN.

— MAX EASTMAN. *La science de la Révolution* (Paris, Gallimard, 1927, in-16, 296 p. ; prix : 13 fr. 50). — On trouvera dans ce volume une critique pénétrante des doctrines marxistes ; l'auteur montre avec force l'influence sur Karl Marx de la doctrine hégélienne ; il prouve aussi que le marxisme, chez bien de ses disciples, est devenu une « religion métaphysique ». Cependant, les bolchevistes, et en particulier Lenine, que M. Eastman considère comme un homme de génie, ont agi en réalistes, et c'est, à son avis, leur supériorité. On lira aussi avec intérêt les chapitres relatifs au syndicalisme révolutionnaire, à l'anarchisme, que l'auteur considère comme animés d'un esprit plus scientifique que les marxistes et aux mencheviks. Beaucoup de notes très intéressantes ont été rejetées à la fin, suivant la déplorable pratique qui commence à s'établir.

H. S.

Histoire de l'antiquité. — A. MORET. *La mise à mort du dieu en Égypte* (Paris, Paul Geuthner, 1927, 1 gr. in-8°, 59 p. et 17 fig.). — Comme tous les primitifs, l'ancien Égyptien a constaté que sa vie et sa mort dépendent de la nature ; aussi s'est-il efforcé de se libérer de ses caprices ; en la maîtrisant, en disciplinant la fertilité du sol et des troupeaux. Diodore et Plutarque nous avaient déjà renseignés sur la passion d'Osiris, dieu agraire qui meurt et renaît chaque année avec la végétation. Par l'étude des stèles figurées et des légendes qui les accompagnent, M. Moret reconstitue les principaux épisodes de la mise à mort du

dieu en Égypte. Il n'est pas douteux que « le paysan égyptien croyait qu'en se livrant au travail de fossoyer la terre avec le hoyau, il préparait la tombe de l'Esprit des grains, Osiris ; en recouvrant les semences de terre au moyen de la charrue, ou par le piétinement des troupeaux, il mettait en terre Osiris » (p. 33). Une heureuse et nouvelle interprétation d'une chanson du tombeau de Ti apporte la preuve que les bergers avaient conscience que leurs bêtes en foulant le sol poussaient en terre l'Esprit du grain. Cet ensevelissement du dieu, dont le corps agissait comme un charme, assurait la croissance des moissons. De même que dans d'autres pays, dans l'Égypte ancienne, on enterrait une effigie du dieu agraire. Le sacrifice d'Osiris n'était pas seulement profitable à la végétation ; son action bienfaisante s'étendait à toutes les créatures et, à ce propos, M. Moret revient sur l'idée féconde exprimée par lui dans son livre *Le Nil et la civilisation égyptienne* : la passion d'Osiris a montré aux hommes comment ils pouvaient se sauver de la mort à l'exemple des dieux, et l'histoire sociale de l'Égypte nous fait assister aux luttes des Égyptiens avides d'obtenir pour eux-mêmes ces promesses de résurrection. Enfin, le thème du dieu qui meurt offre d'autres variantes. L'une des plus curieuses est celle du dieu que l'on tue lorsque l'on suppose que sa vigueur ou sa fécondité est en défaut. Cette coutume qui existait en Égypte pour les animaux (le bœuf Apis) est loin d'être prouvée en ce qui concerne les rois. Cette analyse rapide suffit à montrer l'importance de la contribution apportée par M. Moret à l'étude des cultes agraires dans la vallée du Nil.

Raymond LANTIER.

— A. SCHULTEN. *Sertorius* (Leipzig, Dieterische Buchhandlung, 1926, 1 vol. in-8°, iv-168 p. et 2 cartes ; prix : 4 m.). — M. Schulten professe pour son héros une grande admiration et témoigne à son égard d'un amour romantique. N'a-t-il pas inscrit en tête de son ouvrage cette phrase : « L'amour est la véritable clef de l'histoire? » De là vient la grandiloquence du style qui rend souvent pénible la lecture de ce livre, d'ailleurs intéressant et le meilleur qui nous ait été encore donné sur Sertorius. L'auteur suit pas à pas son héros, depuis sa naissance dans les montagnes de la Sabine jusqu'à son assassinat, à Osca, en Espagne. Le récit des événements qui se dérouleront dans la péninsule occupe la majeure partie du volume. M. Schulten a su très bien mettre en relief le caractère de ce rebelle qui, malgré sa révolte, reste romain au point de tenter la romanisation de la jeunesse ibérique et de créer un simulacre de Sénat à l'image de celui de Rome. De bonnes pages sont consacrées à des études de tactique et de topographie militaire que précisent les excellents relevés et les cartes ou plans dressés par le général Lammerer.

Raymond LANTIER.

— Jan Rinse WARTENA. *Inleiding of een uitgave der Tabula Peutingeriana* (Thèse de l'Université de Leyde. Amsterdam, 1927, viii-113 p. in-8°). — Cette « Introduction à une édition de la Table de Peutinger » risque de paraître inutile à côté du grand travail de Millet ; en fait elle contient un certain nombre de pages qui ne nous apprennent rien de nouveau, en particulier sur les vicissitudes qu'a subies depuis quatre siècles le célèbre manuscrit. Mais l'auteur a cherché à nous donner des idées précises sur les sources de la Table : il nous offre une théorie intéressante, un peu hardie peut-être, qu'il y aura lieu de vérifier avant de la retenir. Pour lui (on se souvient que Millet conteste ce fait), la Table de Peutinger, l'Itinéraire d'Antonin et la Cosmographie de Ravenne ont une source commune. Cette source serait une carte dérivée de la célèbre carte d'Agrippa, rééditée et remise à

jour à diverses reprises. M. Wartena résume les rapports qu'il croit pouvoir établir entre nos trois documents dans le schéma suivant (p. 33) :

carte a
Itinerarium Antonini \wedge carte b
Ravennas \wedge Tabula P.

La *carte a* serait une revision de la carte d'Agrippa datant du début du III^e siècle, retouchée (pour le tracé des routes) après 256 (perte de la Dacie) et après Dioclétien. L'Itinéraire d'Antonin est un résumé de ce document. L'étude des vignettes, représentant sur la Table de Peutinger Constantinople et Antioche, révèle des retouches faites à deux reprises, d'abord entre 331-361, puis entre 361-387 : la *carte b* représente le résultat de ces revisions du IV^e siècle ; elle a été employée par le Ravennate et constitue l'original de notre *Tabula*. Henri MARROU.

Histoire religieuse. — Une étude critique sur *Sainte Hélène*, la mère de l'empereur Constantin, par M. Jules MAURICE (Lille, De Brouwer, 1927, cxxx p.) ne peut manquer d'attirer l'attention. L'hagiographie lui attribue deux faits considérables : la conversion de son fils au christianisme et l'invention de la vraie croix à Jérusalem. Sur le premier point il faut intervertir les faits : Constantin, déjà très ému par l'apparition de la croix dans le ciel lorsqu'il traversa les Alpes à la tête de son armée, eut aux portes de Rome une nouvelle vision ; un songe lui enseigna « que ce n'est pas seulement la croix, mais le Christ lui-même qui devait lui donner la victoire ». Il faut donc croire Eusèbe quand il dit qu'Hélène fut convertie par son fils. Devenue chrétienne, élevée par l'empereur au rang suprême d'*Augusta* (324), comblée de dons qu'elle employa en fondations pieuses, Hélène partit pour un long pèlerinage en Orient. A Jérusalem, elle présida aux travaux ordonnés pour orner la ville nouvelle. Eusèbe, que M. Maurice a, jusqu'à ce moment, suivi de près, se tait sur l'invention de la vraie croix par Hélène ; mais il estime que ce silence n'a « plus aucune signification », et il conclut que, s'il est difficile de « croire à la conservation des croix de Jésus et des larrons pendant trois cents ans », on peut admettre cependant « que sainte Hélène a pu réellement trouver la vraie croix, et que dès le règne de Constantin on a cru à la découverte ».

Ch. B.

— Sous la direction autorisée de Hermann Gunkel et de Leopold Zscharnack, la librairie J. C. B. Mohr, de Tübingen, donne une seconde édition refondue de l'excellente encyclopédie des sciences religieuses intitulée : *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*. La publication, commencée en septembre 1926, marche bon train, puisqu'en décembre 1927 elle est arrivée au terme de son premier volume (lettres A-D, 22 livraisons, 2,052 colonnes grand in-4^o et 8 planches). On nous promet le cinquième et dernier volume pour la fin de 1931, et il y a tout lieu de croire que nous n'aurons pas à l'attendre plus longtemps. Il en faut louer les éditeurs, car un ouvrage de ce genre qui s'attarde en chemin perd de sa valeur et de son utilité. J'aurai occasion de revenir sur celui-ci, mais je veux dès maintenant le signaler aux travailleurs comme un répertoire riche, sûr et extrêmement pratique. Il répond à toutes les questions qu'on lui pose dans le domaine de l'histoire des religions et même sur les confins de ce domaine, avec sobriété, précision et exactitude. Il renseigne et il oriente la recherche. A peu près tous les meilleurs érudits de l'Allemagne y ont mis la main, et les plus illustres d'entre eux n'ont pas dédaigné quel-

quefois de signer des articles de vingt lignes. Cet exemple de solidarité scientifique est, certes, louable et enviable. Et aussi il vient en témoignage de la solidité scientifique de ce *Handwörterbuch für Theologie und Religionswissenschaft* — c'est le sous-titre — qui a voulu d'abord être un instrument de travail et a su en être un, en effet.

Ch. GUIGNEBERT.

— Albert DUFOURCQ. *L'avenir du christianisme*. 1^{re} partie : *Histoire moderne de l'Église*; VII : *Le christianisme et la désorganisation individualiste*, 1294-1527 (Paris, Plon, 1925, 4^e édit., in-12, iv-351 p.; prix : 12 fr.). — Nous nous excusons d'annoncer si en retard ce volume de M. Dufourcq. Il a les qualités, les caractères des précédents; apportant les fruits de très vastes lectures, il donne des renseignements bibliographiques très abondants (parfois un peu trop sommaires pour des débutants); beaucoup de vues, de rapprochements ingénieux, frappants, parfois un peu discutables; un style et des formules brillantes; bref, quelque chose qui se lit avec beaucoup d'intérêt. La nécessité de faire court l'oblige quelquefois à procéder par voie d'allusions; les lecteurs avertis comprendront. Entre les deux soucis qu'il est si difficile de concilier, celui de souligner fortement les traits caractéristiques, d'accuser les divisions qu'exige la clarté, et celui de marquer les nuances, le choix de M. Dufourcq est fait: tant pis pour les nuances; il est l'homme des formules arrêtées. Il attache la plus grande importance à l'histoire des idées (politiques, sociales, philosophiques, théologiques) et des sentiments. Le volume est divisé en trois grands chapitres: la crise sociale (il s'agit avant tout des réactions nationales contre l'idée de chrétienté); la crise ecclésiastique (c'est-à-dire le grand schisme); la crise de la réforme (ou l'impuissance de l'Église à se réformer elle-même, et les premiers débuts de la Réforme protestante). Chaque chapitre est encadré entre deux dates auxquelles il ne faut pas attacher trop d'importance: dans l'exposé, les faits sont groupés moins par ordre chronologique que de manière à faire valoir quelques thèses essentielles.

E. J.

— Heinrich ZINZIUS. *Untersuchungen über Heiligenleben der Diözese Besançon* (Gotha, Perthes, 1927, 12 p.). — Résumé d'une thèse de doctorat de l'Université de Bonn. L'auteur aboutit à des résultats négatifs: aucune des vies de saints étudiés par lui n'est contemporaine et n'a de valeur historique.

E. J.

Allemagne. — Albert BRACKMANN et Fritz HARTUNG. *Jahresberichte für deutsche Geschichte*. 1. Jahrgang, 1925 (Leipzig, K. F. Köhler, 1927, xiv-752 p.). — Ce premier volume d'une bibliographie annuelle de l'histoire d'Allemagne ne peut manquer d'être accueilli très favorablement en tout pays par les érudits. Il se compose de deux parties: d'abord la bibliographie proprement dite, puis l'analyse et l'appréciation des principaux ouvrages mentionnés dans la première section (*Forschungsberichte*). Le plan suivi est identique dans les deux parties; pour les livres analysés dans la seconde, on renvoie au numéro sous lequel ils sont seulement mentionnés dans la première. Chacun des chapitres des *Forschungsberichte* a été rédigé par un spécialiste; j'en compte en tout soixante-treize, et tous sont des professeurs d'université, des bibliothécaires ou des archivistes, avec la collaboration de Dr. Victor Löwe, « Staatsarchivath » aux Archives d'État de Prusse. La liste qu'on en donne en tête du livre est une garantie d'un travail vraiment scientifique. — Par l'histoire d'Allemagne, les directeurs de cette très utile publication entendent

le domaine entier du « *Deutschtum* », c'est-à-dire l'Allemagne de toutes les époques et aussi l'Allemagne du dehors, par conséquent les pays avec lesquels elle entretient ou bien a entretenu des rapports suivis. Ainsi, la section *Bibliographie* comprend un dernier chapitre relatif aux ouvrages sur l'histoire d'Allemagne écrits en langue russe, polonaise, tchèque, hongroise, yougoslave et roumaine. Le chapitre correspondant des *Forschungsberichte* contient l'histoire du « *Deutschtum* » à l'étranger, et les publications relatives à l'histoire d'Allemagne en langues hongroise, yougoslave et roumaine. On renvoie au tome II ceux qui ont paru en polonais et en russe.

En principe, les publications mentionnées et analysées sont seulement celles de l'année 1925; une exception a été faite en faveur de la scolastique, pour laquelle M. GRABMANN remonte jusqu'en 1921, et ce chapitre couvre les pages 445-457.

Le travail d'analyse a été exécuté dans un esprit d'impartialité ou, si l'on aime mieux l'expression, d'objectivité qu'il serait puéril de louer; si, à propos des ouvrages relatifs à la dernière guerre, on trouve la « *Schuldfrage* » posée et résolue dans un sens résolument allemand (par exemple au sujet du livre de P. Renouvin sur les origines immédiates de la guerre, mentionné au n° 1371 et analysé p. 312), on n'en fera pas un grief à l'auteur, H. Herzfeld, privat-docent à Halle. Il est difficile aux meilleurs de se tenir au-dessus de la mêlée.

Ch. B.

Asie centrale. — A. VON LE COQ. *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens* (Berlin, Dietrich Reimer et Ernst Vohsen, 1925, in-4°, 107 p. avec 255 figures; prix, relié: 30 marks). — On sait quelles prodigieuses découvertes la science — anglaise, allemande et française — a faites dans le Turkestan oriental au cours de ces vingt-cinq ou trente dernières années. Il en est peu qui aient eu pareil retentissement sur l'histoire générale de l'Asie durant les premiers siècles du Moyen Age. M. von Le Coq, l'auteur du majestueux in-folio intitulé *Ergebnisse der kgl. Preussischen Turkan-Expedition: Chotscho* (1913) et du grand ouvrage en quatre volumes in-4° intitulé *Die Buddhistische Spätantike in Mittelasien* (1922-1924), a voulu mettre à la portée des historiens et des archéologues, à qui ces publications coûteuses ne seraient pas aisément accessibles, l'essentiel de ce qu'elles renferment. D'où l'album dont nous rendons compte ici; il ajoute aux volumes que nous venons de citer de suggestifs rapprochements et un texte explicatif fort précieux. Après une introduction sur le rôle historique du Turkestan oriental comme lien entre les diverses parties de l'Asie, leurs civilisations et leurs croyances (en particulier le bouddhisme, le manichéisme et le christianisme nestorien), puis sur l'empire des Turcs Ouïgours du VIII^e au X^e siècle, M. von Le Coq donne un excellent commentaire archéologique des fresques, sculptures et monuments de tous genres qu'il reproduit dans ses planches; c'est toute une histoire de la civilisation d'Asie centrale en raccourci qu'il est ainsi amené à tracer pour l'époque antérieure aux conquêtes mongoles.

L. HALPHEN.

Belgique. — *Cinquième centenaire de l'Université de Louvain (1426-1926). L'Université de Louvain à travers cinq siècles.* Études historiques publiées avec une introduction par LÉON VAN DER ESSEN (Bruxelles, impr. A. Lesigne, 1927, gr. in-8°, 309 p.; nombreuses planches et gravures). — Cette magnifique publication, tirée à 1,500 exemplaires, fait le plus grand honneur à la glorieuse Université à qui le malheur a conféré une illustration universelle. Huit érudits « louvanistes » (dont un mort, Victor Brants) y ont collaboré. M. van der Essen, en son introduc-

tion, a retracé la vie du *studium generale*, supprimé par la domination française, et qui fut lent à se rétablir. Car le roi des Pays-Bas avait d'abord créé à Louvain en 1816 une Université d'État, et c'est contre elle que les évêques avaient restauré, mais à Malines, une université catholique ; celle-ci ne reprit possession de son siège traditionnel qu'en 1835. L'étude de M. François Camerlynckx sur la période 1575-1617 précise une partie essentielle de cette histoire pour une époque où l'*Alma Mater*, en lutte contre la Compagnie de Jésus, n'a pas toujours été, autant qu'on le croirait, en très bons termes avec le Saint-Siège. Les quelques professeurs de l'Université de Louvain dont Victor Brants trace le portrait (Gudelin, van den Zype, de Vernulz) méritaient, surtout Zypaeus, d'être tirés de l'oubli. Signalons encore, de M. van der Essen, le morceau sur les *Tribulations de l'Université de Louvain pendant les guerres de Louis XIV en Belgique*, qui est une très précieuse contribution à l'histoire du Brabant et de la Belgique en général, de 1684 à 1713, et aussi, de M. Charles Terlinden, l'histoire de la chaire de droit public, particulièrement intéressante pour le règne de Marie-Thérèse. Notons enfin les très utiles inventaires d'archives qui terminent le volume.

Henri HAUSER.

France. — J. MAURY. *Laugerie-Basse. Les fouilles de M. J.-A. Le Bel* (Le Mans, 1925, in-8°, 24 p., 2 planches et 4 figures). — Récit des fouilles faites au printemps de l'année 1912 dans la propriété Langlade à Laugerie-Basse. De nombreux objets de silex ou de corne de cervidé, des œuvres d'art ont été recueillis dans les couches archéologiques qui appartiennent à divers niveaux du magdalénien. La faune représentée dans le gisement comprend principalement du renne, du cheval et des bovidés.

R. L.

— *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Fondation Eugène Piot*, t. XXIX, 1^{er} fasc. (Ernest Leroux, 1927-1928, p. 1-135, 3 planches hors texte). — Camille ENLART. L'émaillerie cloisonnée à Paris sous Philippe le Bel, et maître Guillaume Julien (retrace brièvement l'histoire de cette industrie depuis l'époque byzantine ; à peu près délaissée aux XII^e et XIII^e siècles, le travail du cloisonné dit « de plique » fut repris au temps de Philippe le Bel, où il produit ses principaux chefs-d'œuvre. Son siège principal fut Paris et son plus brillant maître fut Guillaume Julien, orfèvre attitré du roi. Nous le connaissons par des comptes du temps. Description minutieuse du travail et des émaux « de plique », dont il fut l'auteur. Le plus beau fut celui du chef reliquaire de saint Louis, commencé en 1297 et achevé en 1306 ; il a été fondu à la Monnaie en 1791. On ne le connaît plus que par des descriptions précises rédigées au XVI^e siècle et par une belle gravure anonyme de 1668. Il en reste seulement une foliole qui est reproduite sur la planche I. Ce mémoire, de quatre-vingt-dix-sept pages, était terminé à la mort de l'auteur qui put encore en corriger les premières épreuves). — Hubert PHILIPPART. Deux coupes attiques à fond blanc du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles.

Ch. B.

— Georges GROSJEAN. *Le sentiment national dans la guerre de Cent ans* (Paris, éditions Bossard, 1928, 232 p.). — Cet opuscule sera sans doute lu avec intérêt par les gens pressés et peu difficiles ; l'érudit n'en tiendra aucun compte. Il s'impatiente à constater trop souvent une information insuffisante, des erreurs de fait, des appréciations superficielles. Sainte Jeanne y occupe naturellement la plus grande place, et c'est justice ; mais, si elle nous émeut, la représentation qu'en

donne M. Grosjean ne vaut ni plus ni moins que les images fabriquées en séries par les ouvriers qui travaillent pour nos églises. Ch. B.

— Georges BOURGIN, Jean CARRÈRE, André GUÉRIN. *Manuel des partis politiques en France*, 2^e édit. refondue (les éditions Rieder, 1928, 302 p.). — Voici un livre qui vient à son heure, mais dont l'intérêt survivra au moment où se préparent de nouvelles élections législatives. Il fournit, en effet, non seulement un tableau complet des divers partis qui ont la prétention de conduire l'opinion publique, mais, pour chacun d'eux, il indique son origine, ses principes, son organisation, son importance relative. Ces faits, puisés aux meilleures sources, sont présentés dans un esprit d'impartialité absolue par trois publicistes qui, ayant appartenu au monde intellectuel et universitaire, savent la valeur et la nécessité d'informations exactes ; leurs renseignements méritent toute confiance. Après une introduction sur les caractères généraux des partis en France et sur la loi électorale : celle qui a présidé aux élections de 1924 (au scrutin de liste) et celle qui va fonctionner maintenant (scrutin uninominal par arrondissement), le *Manuel* comprend cinq parties où sont groupés : 1^o les monarchistes, nationalistes et fascistes ; 2^o les conservateurs ; 3^o les partis de gauche ; 4^o les communistes et anarchistes ; 5^o les organisations hors des partis (associations économiques patronales, le syndicalisme, les coopératives ; les organisations « neutres », les églises et la libre pensée). Quand la période électorale sera terminée, ce *Manuel* conservera encore son utilité, puisqu'il donne, sur un point spécial, un fidèle résumé de l'organisation politique dans la France d'après-guerre. Ch. B.

— Raymond POINCARÉ. *L'œuvre économique et financière du gouvernement* (Berger-Levrault, 1928, 218 p. ; prix : 6 fr.). — C'est le texte officiel et complet du discours si instructif prononcé les 2 et 3 février 1928 à la Chambre des députés par le ministre des Finances et président du Conseil. — Une autre édition du même texte, augmentée de douze annexes et de deux graphiques en couleurs, a paru sous le titre : *La restauration financière de la France* (Payot ; prix : 20 fr.). Ch. B.

— Jean BONNEROT. *La Sorbonne ; sa vie, son rôle, son œuvre à travers les siècles* (les Presses universitaires de France, 1927, VIII-232 p., 28 illustr., dont un fac-similé ; prix : 15 fr.). — L'auteur, attaché depuis longtemps à la conservation de la bibliothèque de l'Université, a étudié de près, sur les textes imprimés et manuscrits, l'histoire de la Sorbonne, c'est-à-dire à la fois celle des bâtiments dont le premier en date est une maison fondée par le chanoine Robert de Sorbon, chapelain de Louis IX, à l'usage des « pauvres maîtres étudiants en théologie » (1257), et celle des collèges enseignants qui, depuis le début du XIII^e siècle, sont venus s'établir sur la colline Sainte-Geneviève, autour des bâtiments de Sorbonne. Ils formaient une *Universitas*, c'est-à-dire une sorte de confrérie qui devint bientôt une Université avec ses Facultés des arts, de droit (ou de décret) et de théologie. C'est dans les bâtiments groupés autour de la « Fondation Sorbon » que les élèves théologiens trouvaient à la fois des demeures et des cours appropriés à leur vocation. M. Bonnerot suit pas à pas l'extension prise par ces divers établissements, leur reconstruction au temps de Richelieu, la ruine de l'ancienne Université pendant la Révolution et sa restauration sous le Premier Empire ; enfin la transformation radicale à la fois de la vie universitaire et des locaux affectés à l'enseignement des diverses facultés qui prennent un prodigieux essor depuis 1885. Cette longue histoire qui couvre sept siècles d'efforts est condensée en cinquante pages

nourries de faits qui sont présentés avec élégance et précision. Vient ensuite une minutieuse description des bâtiments de l'actuelle Sorbonne avec leurs salles de cours, de conseil, de réception, avec leurs laboratoires, avec les nombreuses œuvres d'art, peintures et sculptures qui les décorent et en font comme un vaste musée organisé par l'architecte Nénot. La partie administrative, traitée avec un soin égal, contient les renseignements pratiques nécessaires aux étudiants français et étrangers qui viennent s'y faire inscrire. Les dernières pages sont consacrées à la Cité universitaire qui s'élève sur une partie de l'enceinte fortifiée qu'on est en train de démolir. Quel chemin accompli depuis que Robert de Sorbon accueillait les pauvres maîtres en théologie « in vico de *Coupe gueule* ante palacium Termarum » !

Ch. B.

— A. MAZON. *Privas*. Édition du centenaire (Privas, archives départementales de l'Ardèche, 1928, 48 p.). — Charles-Albin Mazon, autrement dit Dr. Francus, mort le 29 février 1908, avait longtemps habité Privas et s'était institué en quelque sorte l'historiographe du Vivarais. Sur Privas même, il avait réuni dans les archives des notes nombreuses, trouvées après sa mort dans ses papiers, et qui viennent de paraître à l'occasion du centenaire de l'auteur (né à Largentièrre le 20 octobre 1828), par les soins de notre collaborateur Jean Régné, archiviste départemental. Ces notices sont des fragments assez importants d'une histoire de Privas, depuis le XII^e siècle, où commencent les faits certains. Le chapitre II se rapporte aux guerres de religion, qui se terminent par le siège et la destruction de la ville par Louis XIII en 1629 ; sous Louis XIV, les protestants rentrés dans la ville et persécutés songèrent un moment à se soulever ; mais le complot ayant été éventé, ils furent expulsés sans pitié en 1664. Les sinistres aventures de la famille de Saint-Nectaire dans le cours du XVII^e siècle occupent une grande partie du chapitre III. M. Régné complète cette monographie par un appendice sur l'invasion autrichienne à Privas en 1814 et par une liste des consuls-syndics et maires de Privas de 1478 à 1789.

Ch. B.

— On s'est déjà préoccupé d'étudier la langue et le style rustique dans les romans de George Sand. Le sujet vient néanmoins d'être repris avec beaucoup d'application par M. A. H. SCHUTZ (*The peasant vocabulary in the works of George Sand*, dans *The University of Missouri Studies*, t. II, n° 1, janvier 1927). Après avoir considéré l'usage du patois dans la littérature française depuis le Moyen Age, l'auteur nous donne deux listes : l'une des mots de George Sand non relevés dans les dictionnaires ordinaires du français, l'autre des mots employés avec une acception particulière. Chaque article comprend des références aux divers dictionnaires de l'ancienne langue ou des patois et l'étymologie, indication qui n'était pas nécessaire et qui est parfois dangereuse. L'ouvrage est un travail soigné qui rendra des services.

C. BRUNEL.

— Henri SÉE. *Histoire de la Ligue des droits de l'Homme, 1898-1926*. Préface de Victor BASCH (Paris, Ligue des droits de l'Homme, 1927, in-12, 240 p.). — La Ligue des droits de l'Homme, fondée à l'occasion de l'affaire Dreyfus par un groupe d'hommes résolus et généreux, a joué dans notre histoire contemporaine un rôle qui n'est pas à dédaigner, et dont on trouverait difficilement l'analogue dans aucun autre pays¹. Son objet essentiel, et auquel certains de ses amis auraient voulu la

1. C'est à l'exemple de la Ligue française que des sociétés analogues ont été créées en Belgique, en Espagne, en Portugal, en Roumanie, en Grèce et même en Allemagne.

voir se limiter, est la réalisation de la « justice juridique », comme dit V. Basch, la réparation ou la prévention des erreurs judiciaires. Mais elle a étendu son action à bien des domaines connexes : justice politique, justice fiscale, justice sociale, sans jamais — et je l'en félicite — verser dans la politique proprement dite. Ses interventions multiples n'ont pas été toujours efficaces ni même heureuses, mais on doit rendre hommage à l'esprit ferme et constant qui les a généralement dictées. Même dans les périodes relativement tranquilles elle a sa tâche utile et quotidienne ; survenue une crise morale comme celle de 1898, elle peut redevenir la citadelle de l'honneur français.

L'histoire de la Ligue, mêlée à presque tous les épisodes importants de notre histoire interne et externe depuis trente ans, méritait d'être écrite ; M. Henri Sée, qui y a pris une part active, en a présenté un tableau suffisamment complet, précis, bien documenté et bien ordonné, auquel on souhaiterait parfois cependant un peu plus de sérénité dans l'appréciation des hommes politiques dont il ne partage pas l'opinion.

Th. REINACH.

Grande-Bretagne. — THOMAS COX MEECH. *This generation. A history of the Great Britain and Ireland from 1900 to 1926* (Londres, Chatto et Windus, 2 vol., 1927 et 1928, ix-338 et x-372 p. ; 17 illustr. ; prix de chaque volume : 12 s. 6 d.). — Ce n'est pas une histoire, mais une suite d'anecdotes, de souvenirs, de récits contés au jour le jour, sans autre lien que la suite chronologique. L'auteur déclare expressément qu'il ne se propose pas de faire comprendre les causes et l'enchaînement des faits. Comme tout Anglais moyen, il s'intéresse surtout aux incidents graves ou futiles de la politique intérieure et de la vie journalière. Les scènes de désordre à la Chambre des Communes, les ruses des suffragettes pour pénétrer dans l'enceinte interdite du Parlement, la guerre civile en Irlande, les joies et les douleurs de la famille royale, les jeux athlétiques se suivent dans un agréable désordre ; c'est au lecteur d'en tirer l'enseignement qui lui conviendra. La guerre de 1914-1918 n'est qu'une suite de rapides esquisses où sont exaltés l'endurance et l'héroïsme du soldat, du marin britannique ; mais le tome II, où elle tient naturellement une grande place, se termine par les sensationnelles victoires de Jack Hobbs, le champion du monde pour le cricket. Peu de chose (seulement quelques portraits) sur la littérature, le théâtre, la vie populaire ou mondaine ; rien sur l'Église. On note cependant avec soin que le général Booth, de l'Armée du Salut, a été invité personnellement par Édouard VII à la cérémonie religieuse de son couronnement et reçu par lui en audience privée. Tout cela extrait des journaux (le *Punch* n'est pas oublié), du compte-rendu des débats parlementaires, de témoignages personnels, est présenté avec un certain sens du pittoresque à un public peu difficile quand on lui sert les plats de son choix. En somme et dans cette mesure, livre d'une lecture amusante, intéressante, ça et là même instructive. Si les anecdotes sont les miettes de l'histoire, il en est que l'histoire ne saurait négliger, par exemple quand on nous décrit la cérémonie symbolique par laquelle le nouveau speaker est aujourd'hui encore conduit et pour ainsi dire poussé de force au fauteuil où il devra siéger sous sa responsabilité personnelle. Certes, on ne placera pas ce recueil d'ana sur le même rayon que l'œuvre puissante d'Élie Halévy ; mais on aimera l'avoir près de la main pour s'y divertir et s'y délasser un moment.

Ch. B.

— *The Dictionary of national biography* founded in 1882, by George SMITH, 1912-1921 ; edited by H. W. C. DAVIS and J. R. H. WEAVER. With an Index cove-

ring the years 1901-1921 in one alphabetical series (Oxford University Press. Londres, Humphrey Milford, 1927, xxvi-623 p. ; prix : 21 s.). — Cet indispensable instrument de travail qui devrait se trouver dans toute grande bibliothèque, a paru d'abord en soixante-trois volumes sur papier fort, puis fut réédité en vingt et un volumes de contenu identique, mais sur papier plus léger. Le dernier tome en fut distribué en 1909. Un supplément en trois tomes (1901-1911) se termine par une très longue notice sur la reine Victoria, morte le 6 avril 1901. En tête, Sir Sidney Lee, le principal directeur de l'entreprise, a écrit la biographie de George Smith, libraire-éditeur, qui fut le fondateur et le propriétaire du *D. N. B.*, entreprise très lourde et qui menaça un moment de périlcliter ; mais Smith, considérant qu'un grand intérêt national y était engagé, tint bon quand même, et il eut la satisfaction finale de constater qu'elle avait réussi. Voici un volume complémentaire qui contient sous une forme plus condensée la biographie des personnages notables décédés entre les années 1912 et 1921. L'infatigable Sydney Lee étant mort dans l'intervalle, une autre équipe fut constituée, qui, avec environ trois cents collaborateurs, put mettre sur pied en un temps assez court un riche répertoire de noms nouveaux dont beaucoup d'ailleurs figuraient déjà dans l'édition primitive, comme appartenant à des générations antérieures. Une notice sur Sydney Lee, par Sir C. H. Firth, ouvre le présent volume. On y verra comment fut conçu et exécuté le plan de tout l'ouvrage. L'index contient les noms des personnages dont la notice est contenue dans les deux volumes de 1901-1911 et 1912-1921. Ainsi se continue un bel effort justement couronné par le succès. Rappelons pour finir que des additions et des corrections aux articles du *D. N. B.* sont jointes à chaque livraison du Bulletin de l'*Institute of historical research*.

Ch. B.

— Denis SAURAT. *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre* (Les éditions Rieder. Collection « Christianisme » publiée sous la direction de P.-L. Couchoud, 1928, 243 p. ; prix : 12 fr.). — M. Saurat, qui a déjà publié une étude remarquée sur la *Pensée de Milton* (cf. *Rev. histor.*, t. CXXXV, p. 212), revient sur ce sujet qui exige un effort peu commun d'érudition et de méditation. Érudition très spéciale d'ailleurs, puisqu'il faut pénétrer dans les arcanes de la scolastique médiévale. Le lecteur est arrêté tout d'abord par l'expression de « matérialisme chrétien » qui trouve dans le livre son explication un peu tardive, quand l'auteur explique, dans la troisième partie de son traité, le système de Milton (p. 135) : « La matière est une partie de la substance de Dieu et de cette matière essentiellement divine toutes choses sont sorties. » Nous voilà maintenant instruits ; encore notre route ne sera-t-elle pas tout de suite éclairée. Où Milton a-t-il puisé les principes fondamentaux de son système ? A deux sources principales : 1° ce sont tout d'abord les lourds écrits d'un médecin anglais justement oublié, Robert Fludd (1574-1637), intitulés le premier *Utriusque Cosmi... metaphysica atque technica historia* (1617-1624), le second *Philosophia Moysiaca* (1638) ; 2° c'est un pamphlet anonyme que l'on attribue au libraire Richard Overton : *Man's Mortality* (1643) ; il y est dit « que l'homme est un composé entièrement mortel, contrairement à la distinction commune entre l'âme et le corps, et que c'est à la résurrection que commence notre immortalité, non pas auparavant » (p. 47). Milton a donc appartenu à la secte fort mal connue des « Mortalistes ». M. Saurat signale et explique dans le *Paradis perdu* nombre de passages à première vue fort obscurs. Milton a d'ailleurs

exposé lui-même sa doctrine dans un traité posthume en latin : *De doctrina christiana*, qui fut interdit par la censure. L'analyse détaillée que M. Saurat fait de cet ouvrage, auquel se rattachent encore d'autres écrits de caractère semblable, lui permet de classer dans un ordre logique les idées que le poète s'était faites sur l'ontologie, la cosmologie, la psychologie, la religion et la politique. On lit avec un réel intérêt ce qu'il dit sur l'origine du mal, de la chute, de la sensualité (la bonne et la mauvaise), le rôle de la femme et son infériorité manifeste à l'égard du mari (il y a de bien étranges passages sur les relations entre Adam et Ève avant et après la chute). Le chapitre sur la politique, telle que Milton la tire de l'Écriture sainte et des commentateurs scolastiques, est à lire tout entier ; non pas qu'il contienne rien de nouveau, car les idées de Milton sont vieilles d'au moins vingt siècles, mais sa puissante imagination leur a donné une haute valeur poétique, et d'ailleurs on ne saurait oublier qu'elles ont inspiré la conduite de Milton pendant la guerre civile, quand il était au service de Cromwell. Là, nous redescendons du ciel sur la terre et nous rentrons dans la réalité historique. Ch. B.

— A. Hamilton THOMPSON. *A short bibliography of local history* (Londres, Bell et fils, 1928. Public. de la *Historical Association*, n° 72, 16 p. ; prix : 1 s.). — Bibliographie très sommaire à l'usage des étudiants. Ils la consulteront avec fruit. Après les indications indispensables sur la topographie, sur les volumes déjà parus de la *Victoria history of the counties*, sur les ouvrages généraux, ils trouveront l'indispensable distribué en sections spéciales : archéologie préhistorique, Bretagne romaine, histoire des manoirs, de l'architecture, des églises paroissiales (architecture monastique, mobilier, héraldique, monuments funèbres, vitraux) ; cinq ou six manuels pour la biographie ; enfin une liste des principales monographies locales à titre à la fois de document et d'exemple. Ch. B.

Italie. — Gennaro M. MONTI. *Due grandi riformatori del Settecento : A. Genovese e G. M. Galanti* (Collana storica. Firenze, Vallecchi, 1927, in-18, 230 p. ; prix : 201.). — C'est moins un livre qu'une série d'études que nous offre M. Monti, mais études fortement documentées sur des pièces en grande partie nouvelles, solidement étayées par une connaissance générale du despotisme éclairé et fournissant ainsi une utile contribution à l'histoire, précisément, de ce curieux mouvement. Les œuvres de Genovese et de Galanti se rattachent directement aux tentatives faites au XVIII^e siècle, dans les États napolitains et romains, pour limiter les méfaits, corriger les abus du « curialisme » et de la féodalité. M. Monti a raison de replacer ces deux écrivains dans ces milieux d'économistes, de juristes et de philosophes italiens, qui ont préparé l'avènement du rationalisme, du droit moderne et de la laïcité dans l'Italie du XIX^e siècle. Sur le jansénisme italien, M. Monti a l'occasion de fournir quelques indications utiles ; les textes qu'il publie de Genovese nous montrent, en particulier, l'écho que les querelles entre le Parlement de Naples et le clergé français eurent dans la Péninsule. Quant à Galanti, M. Monti rappelle comment cet adversaire de la féodalité vécut assez longtemps pour assister à la suppression de ce régime par le roi Joseph, d'août à octobre 1806 ; le mémoire qu'il publie de Galanti est intéressant, ainsi que les appréciations sévères de celui-ci sur les hommes et les tendances du mouvement républicain de 1799 et ses notations sur la Rome de Pie VI. Dès 1793, date de son voyage à Rome, Galanti prévoyait le prochain désastre de l'État pontifical. G. Bn.

— Giuseppe GABRIELI. *Verbalì delle adunanze e Cronaca della prima Accademia*

Lincae, 1603-1630 (Rome, Bardi, 1927. *Memorie della R. Accademia dei Lincei*. Classe des sciences morales, historiques et philologiques, série VI, vol. II, fasc. 6, p. 463-512). — Les procès-verbaux de la première Académie des Lincei nous sont parvenus en trois manuscrits conservés dans les archives de cette Société. Ils sont rédigés en latin et ont été écrits par Federico Cessi et Giovanni Faber. Ils contiennent les listes des membres (*Catalogi*), les registres de présence (*Studii testimonia*), les procès-verbaux (*colloquia*) et la nécrologie. Le texte en a été reproduit intégralement et abondamment annoté par M. Gabrieli qui travaille, en outre, à reconstituer la correspondance échangée par les premiers « Lincei ». A partir de 1630, il n'y a plus que de très brèves mentions d'obituaires qui s'arrêtent à l'année 1679.

Ch. B.

Pays-Bas. — SEMAOEN. *L'Indonésie a la parole. Le déclin de l'impérialisme hollandais* (Paris, Éditions sociales internationales, s. d., 61 p.; prix : 2 fr.). — Le titre indique suffisamment l'esprit de cet opuscule. Révolutionnaire militant, l'auteur se propose de fournir des arguments à tous ceux que peut intéresser la cause de l'affranchissement des Indes néerlandaises. Il dénonce avec passion les méfaits de l'impérialisme hollandais et du capitalisme international qui exploitent sans mesure 50 millions d'Indonésiens « plongés dans la misère et l'ignorance », dont la condition sociale se serait encore aggravée au xx^e siècle. Aussi la domination étrangère n'a-t-elle cessé de se heurter à de vives résistances. L'exemple du Japon, puis la propagande syndicaliste ont renforcé les courants d'opposition : des grèves, des révoltes ont éclaté ; le gouvernement les a réprimées sans merci, par la terreur, dit Semaoen. Mais il n'en reste pas moins persuadé que l'heure de la libération de l'Indonésie est proche et qu'elle se constituera en une République populaire indépendante. Sa brochure, assurément tendancieuse, apporte néanmoins une utile contribution à l'histoire du réveil de l'Asie.

C. RICHARD.

Portugal. — C'est une bien piquante histoire que nous conte M. Marcel BATAILLON dans *Érasme et la cour de Portugal* (Coimbra, impr. de l'Université, 1927, in-8°, 36 p.; extrait de *Arquivo de historia e bibliografia*, vol. II). — Le marchand anversois Érasme Schets, enrichi dans le commerce des épices, avait suggéré au grand humaniste de dédier une de ses œuvres à Jean III. Érasme s'exécuta; en 1527, avec ses *Chrysostomi lucubrationes*. Il ne vit venir ni réponse ni récompense. C'est qu'il avait commis l'imprudence — il le sut trois ans plus tard — de glisser dans son épître quelques mots contre le monopole portugais, ce monopole qui avait suscité les plaintes pontificales en 1524, mais dont Peutinger, en 1530 même, présentait la justification. Érasme, lui, n'aurait pas voulu payer son sucre plus cher et l'avoir de moins bonne qualité qu'au temps où il arrivait à Bâle par Venise. — M. Bataillon, qui a pu profiter de lettres encore inédites libéralement communiquées par M. Allen, ajoute cet épisode portugais à ses études espagnoles sur Érasme. Il le fait avec une érudition étendue et une critique soigneuse. Cependant, page 5, note 2, il dit que la traduction française de Ludovico Guicciardini est de Belleforest; page 6, note 1, elle devient « œuvre d'un Italien d'Anvers ». Si je lis bien l'épître à Marguerite de Parme du 16 avril 1567, j'incline à penser que le traducteur n'est autre que Guicciardini lui-même.

H. Hn.

Roumanie. — *Mélanges de l'École roumaine en France* (Paris, Gamber, 1925, in-8°, 279 p., et 1926, in-8°, 364 p.). — Les travaux des jeunes professeurs, pensionnaires de l'École roumaine de Fontenay-aux-Roses, sont groupés dans des volumes annuels. A côté d'œuvres littéraires et philologiques, certaines études

intéressent plus spécialement l'histoire. En voici une rapide analyse : Jean MUSLEA. La mort-mariage : une particularité du folklore balkanique (l'auteur signale de curieux rites nuptiaux aux funérailles. Ces rites, qu'on retrouve chez les Balkaniques, les Petits Russiens, comme chez les anciens Grecs, présentent de grandes analogies avec les cérémonies de l'Inde. Dans sa conclusion, l'auteur émet l'hypothèse que ces coutumes étaient autrefois communes à tous les Indo-Européens). — P. P. PANAITESCU. Nicolas Spathar Milesco, 1636-1708 (on possédait déjà des études sur la vie mouvementée de ce boïar roumain, fonctionnaire des tsars de Russie et leur ambassadeur en Chine. L'auteur a groupé dans un ensemble très clair les résultats des investigations antérieures qui portaient sur des points particuliers, en ajoutant des informations nouvelles. En outre, il étudie l'œuvre théologique et littéraire de Spathar, ce curieux esprit où la culture occidentale et l'érudition byzantine s'interpénètrent. A l'étude sont jointes deux bibliographies, l'une des œuvres de Nicolas Milesco et l'autre des principaux ouvrages relatifs à Nicolas Milesco écrits en diverses langues). — N. GEORGESCU-TISTU. Émile Picot et ses travaux relatifs aux Roumains. (Émile Picot, professeur de langue roumaine à l'École des langues orientales, mort en 1913, a été secrétaire du prince Charles I^{er} de Roumanie (1866-1867), grâce à l'intervention de M^{me} Cornu, dont on connaît l'influence auprès de Napoléon III ; il ne cessa jamais, durant sa longue carrière, de s'intéresser aux Roumains. Outre des études, des articles, des comptes-rendus, Émile Picot a laissé un répertoire bibliographique comprenant 250,000 fiches, dont une partie concerne la Roumanie et l'histoire des Roumains. En appendice, l'auteur édite des lettres écrites par M^{me} Cornu à Émile Picot. Dans une seconde étude, M. Georgescu-Tistu publie sous le titre : Correspondance d'un secrétaire princier en Roumanie, Émile Picot, 1866-1868, trente-trois lettres inédites qui offrent un grand intérêt ; elles n'ont aucun caractère officiel et elles introduisent dans l'intimité princière, mais seulement en ce qui concerne les affaires politiques : on assiste notamment à une lutte très vive entre l'influence allemande et l'influence française). — C. C. GIURESCU. Le voyage de Niccolo Barsi en Moldavie, 1633 (il s'agit d'une relation inédite en italien découverte à la Bibliothèque nationale de Paris au sujet d'un voyage en Tatarie, Circassie et pays voisins. Le moine Niccolo Barsi a traversé la Moldavie. A l'édition du texte, M. Giurescu joint une introduction pour souligner l'intérêt de cette relation en ce qui concerne les renseignements fournis par ce témoin oculaire sur le pays, les usages, les mœurs moldaves). — P. P. PANAITESCU. L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila, archevêque de Kiev dans les principautés roumaines (Pierre Mogila, qui, au XVII^e siècle, dirigea le grand mouvement intellectuel de Kiev, est un Roumain qui s'est toujours réclamé de ses origines. Les tentatives faites par les professeurs de Kiev pour implanter leur influence à Moscou ont été étudiées à plusieurs reprises ; aussi l'auteur cherche-t-il à définir surtout cette influence dans les pays roumains. Le collège de Kiev, à l'imitation des universités occidentales du XVI^e siècle, présentait un caractère humaniste latin. Son influence en Moldavie et Valachie se marque par un élargissement de la culture du clergé orthodoxe et par des apports d'éléments occidentaux sur le vieux fond byzantin. L'auteur montre comment cette influence, qui a sa place à côté de l'influence polonaise dans les pays roumains, fut supplantée par la culture grecque).

Septime GORCEIX.

— *Mélanges d'histoire générale* (Publication de l'Université de Cluj, 1927, in-8°, 380 p. ; prix : 300 lei). — Sous la direction de M. Constantin Marinescu, professeur

à la Faculté des lettres, l'Institut d'histoire générale de l'Université de Cluj présente ce volume de mélanges qui doit inaugurer une série de publications historiques en langues étrangères. Toutes les études du présent volume (sauf deux, l'une en allemand, l'autre en italien) sont rédigées en français : N. IORGA. Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au ^{xv}^e siècle (cf. *Rev. hist.*, t. CLIV, p. 279). — St. BEZDECHI. Le portrait de Théodore Métochite par Nicéphore Grégoras (résumé critique d'un panégyrique du grand logothète de l'empereur Michel Paléologue par Grégoras). — Un projet de réforme du calendrier par Nicéphore Grégoras (discussion de la formule d'Hipparque-Ptolémée d'après deux ouvrages de Grégoras : « sur la confection de l'astrolabe » et « sur la correction de la date pascalle »). — La vie de saint Basilise par Nicéphore Grégoras (publication de la version grecque primitive). — G. I. BRATIANU. Les origines de la guerre de Curzola (1294-1299) entre Gênes et Venise (les guerres acharnées qui mettent aux prises Génois, Pisans, Vénitiens ont leur origine en Orient ; elles revêtent le caractère de luttes coloniales dans le monde méditerranéen. Dans la lutte entre Gênes et Venise, la première s'appuie sur le khan de Perse, la seconde sur le khan tatar de Kiptchak qui sont tous les deux en conflit. Pour la première fois, Gênes et Venise s'affrontent dans la mer Noire : l'éternelle question « des détroits » est ainsi posée encore une fois). — T. G. BULAT. La croisade de Nicopolis dans la littérature du temps (plusieurs ballades du Champenois Eustache Deschamps ont pour sujet cette croisade. L'auteur cite également une poésie allemande de l'Autrichien Pierre de Rez qui avait pris part à l'expédition. Elle est curieuse, mais poétiquement très inférieure aux ballades du poète français). — C. C. GIURESCU. Une relation inédite sur la campagne de Pierre le Grand en Moldavie, 1711 (cette relation, trouvée aux archives du ministère des affaires étrangères à Paris, a été rédigée en français par un des officiers français qui servaient dans l'armée de Pierre le Grand. A l'encontre des sources jusqu'ici connues, la relation mentionne que le prince Cantemir n'a aucune responsabilité dans le désastre de Stânilesti, car il avait vivement conseillé à Pierre le Grand de ne point partir dans la direction du Pruth avant d'avoir réapprovisionné ses troupes). — Constantin MARINESCU. Notes sur le faste de la cour d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples (l'auteur utilise des documents découverts par lui à l'Archivo de la Corona de Aragón à Barcelone. Le roi d'Aragon, brillant prince du Quattrocento, aimait le luxe et les objets précieux. Il devait cette passion non pas seulement au contact de la Renaissance italienne, mais encore, comme l'a montré l'érudit catalan A. Rubió y Lluch, à une longue tradition de la civilisation catalane). — Notes sur les corsaires au service d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples (à côté de véritables flottes de guerre catalanes opérant dans la Méditerranée pour le compte d'Alphonse V, des corsaires faisaient la course. Des pièces justificatives en témoignent, particulièrement en ce qui concerne la période 1449 à 1457). — P. P. PANAITESCU. Quelques notes sur les relations littéraires polono-roumaines à l'époque contemporaine (les relations intellectuelles entre la Pologne et la Roumanie, très actives au ^{xvii}^e siècle, furent interrompues. Mais à partir de 1830, époque où les patriotes polonais vaincus cherchent des alliés au dehors, elles reprennent, comme en témoignent diverses publications polonaises, pour se refroidir à nouveau lors de l'avènement du prince Carol en Roumanie, 1866). — Id. Contributions à la bibliographie des voyageurs occidentaux en Roumanie (M. Panaitescu mentionne onze ouvrages de voyageurs occidentaux qui avaient échappé à l'attention des histo-

riens roumains. C'est un utile complément à la grande publication de M. Iorga : *Istoria Românilor princelători*. — C. PETRANU. Die Kunstdenkmäler der Siebenbürger Rumänen im Lichte der bisherigen Forschung (étude claire, abondante, excellemment illustrée. Description minutieuse des églises en briques et en bois. La Transylvanie apparaît comme un territoire où l'art roumano-byzantin s'est développé avec une puissance qui avait échappé jusqu'ici aux recherches des historiens de l'art byzantin). — G. D. SERRA. Contributo toponomastico alla descrizione delle vie romane e romee nel Canavese (en s'aidant d'une quantité énorme de documents, l'auteur étudie le réseau routier de la petite contrée de Canavese, province d'Ivrée. Cette étude toponymique et philologique doit servir d'introduction à un ouvrage sur l'histoire de la culture du peuple italien au Moyen Age). — N. TOLU. Un récit français du xvi^e siècle sur les affaires de Hongrie (ce récit concerne la guerre de 1565 entre l'empereur Maximilien II et le prince Jean Sigismond Zapolya. Il a été écrit par Jean de Malmédy, probablement un secrétaire d'Antoine de Croy. La maison de Croy, que les généalogistes présentaient comme issue des rois de Hongrie, s'intéressait aux affaires hongroises). — J. CRACIUN. Contributions roumaines à l'historiographie générale (à partir du milieu du xvi^e siècle, des écrivains roumains ont publié des ouvrages intéressant l'histoire générale. Au xix^e siècle, cette contribution devient abondante. Une bibliographie par noms d'auteurs fournit des renseignements précis sur cette activité historique).
Septime GORCEIX.

— Michel VULFESCO. *Les coutumes roumaines périodiques. Études descriptives et comparées, suivies d'une bibliographie générale de folklore roumain* (Émile Larose, 1927, II-303 p.). — Par « coutumes périodiques », il faut entendre celles qui sont actuellement observées aux grandes fêtes de l'année, en hiver, au printemps et à l'automne. L'auteur y a joint aussi celles qui ont lieu sans date fixe. Il décrit minutieusement ces manifestations religieuses et populaires, auxquelles il a pris lui-même souvent part ; mais on s'aperçoit sans peine qu'il les étudie d'une manière scientifique, étant membre de la Société française d'ethnographie et de traditions populaires. On sait, en outre, qu'il est chanteur de profession, qu'il a suivi les cours de notre Conservatoire et qu'il est lauréat de la *Scola cantorum* ; aussi a-t-il fait une large place aux chansons dont il donne et traduit le texte roumain, et parfois même il y ajoute une transcription musicale. Félicitons l'auteur « qui miscuit utile dulci ». Les folkloristes, enfin, apprécieront l'abondante bibliographie (p. 269-303) par laquelle se termine son curieux ouvrage. Ch. B.

Russie. — Constantin POBIÉDONOSTSEV, procureur général du saint-synode. *Mémoires politiques, correspondance officielle et documents inédits relatifs à l'histoire du règne de l'empereur Alexandre III de Russie, 1881-1894* (Paris, Payot, 664 p. ; prix : 40 fr.). — Ce gros livre, auquel manque malheureusement un index, sera nécessairement consulté par les historiens : il embrasse l'histoire d'une longue période de la Russie. Un court appendice comprend quelques lettres du futur empereur Alexandre III à Pobiédonostsev (1867-1877). Une introduction anonyme caractérise les idées de Pobiédonostsev : l'auteur y reconnaît une déformation du slavophilisme, qui assignait au peuple russe une mission historique ; or, Pobiédonostsev ne conçoit l'orthodoxie qu'asservie à la bureaucratie et soumise à l'autorité d'un saint-synode dirigé par un fonctionnaire civil. Ce programme ne renfermait donc aucun principe de vie susceptible de remuer l'âme russe, de lui assigner un idéal (Préface, p. 30). L'influence de Pobiédonostsev date de l'avènement

d'Alexandre III (janvier 1881). Les relations deviennent de plus en plus étroites. à partir du moment où il a rédigé le manifeste du 27 avril 1881, qui congédia Loris-Mélikov et tout son cabinet (p. 55-57). Dès lors, son influence devient prépondérante : on le consulte en maintes occasions. De cette influence l'importance se manifeste le jour où il est nommé précepteur du grand-duc héritier, le futur Nicolas II (p. 361). Il n'est pas de mesure un peu importante sur laquelle le favori ne donne son avis, qu'il s'agisse d'une nomination d'adjoint au ministre de la justice (p. 615) ou de la représentation de la *Puissance des ténèbres* de L. N. Tolstoï (p. 417). Son activité, il faut le reconnaître, n'est pas toujours négative : il prend courageusement (p. 200) la défense de Skobélev, il reconforte son ami Iv. S. Aksakov (p. 235). Comme il est naturel, Pobiédonostsev remplit une bonne partie de l'ouvrage ; le reste se compose de lettres diverses qui lui sont adressées : beaucoup sont d'un vif intérêt, par exemple celles de B. Tchitchérine (p. 101-129), de Khvostov (p. 432-438). A combien d'autres fait tort cette énumération trop rapide, particulièrement en ce qui concerne les dernières années ! L'impression est, en général, correcte. Il faut lire (p. 364) « Oreste Miller » ; p. 184, « conférer des grades » et non « collationner » ; p. 348, *les Sovremenniaia Izvestia*.

Nous voudrions ajouter quelques observations. Le présent ouvrage ne s'occupe que de la vie politique de Pobiédonostsev : il ne dit rien de son activité littéraire. Le procureur général du saint-synode avait eu l'ambition de composer, à l'usage du grand public, une nouvelle traduction des Évangiles, la traduction vieux-slave étant peu accessible. L'entreprise était un peu étrange. Or, comme l'a fait remarquer M. Schwarz, quelques années avant la guerre de 1914, dans un article du *Journal du ministère de l'instruction publique* (à propos d'un livre de Ludwig Harkany, *Die Wissenschaft des nicht-Wissenswerten*. Berlin, 1911), cette œuvre exigeait d'abord une connaissance parfaite du vieux slave et réclamait, en outre, une connaissance approfondie du grec. M. Schwarz soumit cette traduction à une critique précise et constata qu'en divers endroits, le procureur général du saint-synode avait commis d'assez graves erreurs et que la traduction laissait singulièrement à désirer.

E. DUCHESNE.

— Lancelot LAWTON. *The Russian Revolution, 1917-1926* (London, Macmillan and Co, 1927, x-524 p. ; prix : 21 s.). — On se souvient peut-être du livre que M. Sarolea consacra, il y a deux ans environ, à la Russie soviétique : la *Revue* en a fait valoir, en son temps (t. CLIV, p. 291), le mérite et l'intérêt. L'histoire rétrospective de la Russie y tenait une assez large place : M. Lawton se cantonne, de parti pris, dans l'histoire du soulèvement bolchéviste, à partir du moment où il s'installe victorieusement, et il ne l'envisage que dans les étroites limites des années 1917-1926. Il avait qualité pour traiter ce sujet : il connaissait la Russie, où il avait séjourné avant 1914. Il épousa une Russe, dont l'aide obligeante lui permit, quand il retourna en Russie en 1924, d'envoyer au *Daily Chronicle* des articles, première ébauche du livre dont nous possédons aujourd'hui l'ensemble imposant. Il a pu y faire entrer l'exposé des nouvelles lois sur le mariage et sur le divorce (Préface, datée de 1926). Il faut considérer ce livre, où l'évocation du passé historique de la Russie n'entre guère en ligne de compte, comme un répertoire volumineux, indispensable à quiconque s'occupera du mouvement bolchéviste : les journalistes y trouveront une pâture abondante, des informations sûres, une exposition désintéressée des faits. C'est évidemment ce qu'a voulu offrir l'auteur, bien que ce parti pris, acceptable après tout, dût donner à son livre un aspect un

peu décousu. Ce qui le prouve, c'est l'importance de l'index, qui ne compte pas moins de vingt-cinq pages, où tout est calculé pour faciliter les recherches. Les historiens, les journalistes ne pourront qu'être reconnaissants de ce présent.

Pour faire l'analyse des quarante-sept chapitres du livre, il faudrait recopier la table des matières. Citons, parmi les meilleures pages, celles qui visent à définir le *léninisme* (chap. iv), le chap. vi (Lénine et Trotskii), le chap. xiv (La terreur dans la vie quotidienne), les chapitres techniques consacrés à la constitution des Soviets (xviii), à leurs lois, à leur police (xxii-xxiii), aux « enfants de la Révolution » (chap. xxvi). L'auteur se distrait parfois de sa tâche en décrivant la vie à Moscou (xxxiii-xxxv) ou à Leningrad (xxxvii). Il n'oublie ni le théâtre révolutionnaire, ni la littérature prolétarienne (xl-xli), ni les grandes fêtes prolétariennes (xliii). Il nous emmène ensuite au village, nous montre comment vivent les paysans, nous dit ce qu'ils pensent. Le dernier chapitre (xlvii) expose à grands traits l'histoire économique de la Révolution.

La langue anglaise étant assez impropre à la transcription de la langue russe, on ne sera pas étonné de se heurter parfois à des bizarreries : l'auteur, du moins, transcrit fidèlement le *o* russe par un *o*, mais il écrit Trotsky et non Trotskii (l'y étant impossible après un *k*), Siemashko (pour Sémachko), Bruckanov (pour Bruckhanov), etc. Que dire de la transcription du nom du Polonais Dzerzhinsky? Il eût mieux valu écrire Derjinskii. Lire (p. 185) Fouquier-Tinville. L'ouvrage, imprimé avec goût, est illustré d'abondantes gravures en tout genre, scènes ou portraits.

E. DUCHESNE.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Annales historiques de la Révolution française. 1928, janvier-février. — Albert MATHIEZ. Talon et la police de Bonaparte ; documents inédits (procédure instruite contre Antoine-Omer Talon, ancien lieutenant-civil au Châtelet, émigré après le 10 août, rentré en France sous le Consulat et arrêté alors pour complot contre la sûreté de l'État. Long interrogatoire qu'il subit les 5 et 6 vendémiaire de l'an XII. Comme il n'existait aucune preuve du complot, le grand juge conclut que, par mesure administrative, Talon serait éloigné de Paris à plus de vingt lieues ; mais un arrêté des consuls l'envoya en surveillance à l'île de Sainte-Marguerite). — C. CONSTANTIN. Mgr de La Fare aux États généraux de 1789, 4 mai-27 juin. — Georges JAVOGUES. L'exécution de Claude Javogues (condamné à mort avec huit autres « particuliers prévenus d'avoir pris part à l'affaire du camp de Grenelle », 18 vendémiaire an V, et fusillé le 19 sans que le conseil militaire ait admis le recours en cassation. L'officier chargé de l'exécution était l'adjudant divisionnaire Sigisbert Hugo, qui fut le père du poète. Cinq mois plus tard, l'affaire fut évoquée devant la Haute Cour de Vendôme, réunie pour juger Babeuf et ses amis, et toutes les sentences de mort furent cassées comme illégales). — Maurice DOMMANGET. Le symbolisme et le prosélytisme révolutionnaires à Beauvais et dans l'Oise : la Montagne sacrée (elle fut en vogue d'août 1793 à thermidor an II, surtout dans les villes ; travaux exécutés pour édifier cette Montagne, un des symboles dans lesquels s'incarna le patriotisme). — F. VERMALE. Quel est l'auteur du « Premier cri de la Savoie vers la liberté » ? (cette brochure est signée C. C. A., grenadier patriote, initiales derrière lesquelles se dissimule le nom de Castellaz Colin André, ou plus exactement Nicolas-André Castellaz, avocat, natif de Gruyère, dans le canton de Fribourg). — Albert MATHIEZ. Une accusation de Choudieu contre Merlin de Thionville. La fortune de La Revellière ; déclaration par lui-même. Bilan de la fortune de Maignet, député à la Convention. = Correspondance. Lettre de M. Carcassonne, auteur de thèses de doctorat vivement critiquées par M. Mathiez, sur *Montesquieu et le problème de la Constitution française au XVIII^e siècle* et les *Écrits inédits de M^{lle} de Lézardière*. Cette lettre est reproduite ici intégralement, mais annotée par M. Albert Mathiez, qui reproduit les nombreuses critiques faites par lui à la soutenance.

Archivum latinitatis medii aevi (Bulletin Du Cange). 1927, n^o 4. — H. GELZER. Remarques lexicographiques sur le latin de saint Avit. 1^{er} article. — Pierre de LABRIOLLE. Paroecia (histoire du mot qui, sous sa forme latine : *paroecia* ou *paroecia*, a donné naissance au français : paroisse. Les mots grecs *παροικία* et *παροικία* expriment l'idée d'un séjour en pays étranger ; les équivalents latins *peregrinari* et *peregrinatio* veulent dire que, pour le chrétien, ce monde n'est qu'un lieu

d'épreuves et de passage. Puis *paroecia* désigna l'Église qui séjourne en étranger dans telle ville. A partir du iv^e siècle, l'expression se spécialise : elle signifie telle église particulière. Un synonyme exact est alors *diocesis* ; à partir du vi^e siècle, ces deux expressions parallèles se séparent et *parochia* est employé dans le sens désormais cristallisé de paroisse). — G. B. PICOTTI. Per una edizione critica delle antiche lettere dei Papi.

Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français. T. LXXV, 1926. — BEUZART. Deux villages du Vermandois, Annois et Flavvy-le-Martel, après la Révocation. — H. DE PEYSTER. Les De Peyster à Rouen. — MEYER. Le Consistoire de la Rochelle, 1802-1852. — Le centenaire d'Oberlin à Strasbourg, juin 1926. — BOURRILLY. Les protestants de Provence et d'Orange sous Louis XIV. — N. WEISS. François Lambert d'Avignon. — Documents : Lettres de Catherine de Bourbon, publ. par RITTER (suite, 1590-1593). — G. TOURNIER. Une émeute à Lavaur, 1749. — Synodes d'Annis de 1770 et 1777, publ. par DEZ. — GRAND D'ESNON et DAULLÉ. Dans le Vermandois et le Cambresis, 1780-1781. — R. PUAUX. Lettres inédites de Boissy d'Anglas, 1789. — J. MARTY. Le protestantisme à La Tremblade (1750-1825). — Aubert de LA RUE. Lettres de Jeanne d'Albret, 1571. — J. PANNIER. La maison de S. de Brosse. — PHILIPPOTEAUX. Origines de l'Église réformée de Sedan. — Correspondance de Balzac, Daillé et M^{me} des Loges (1635-1637). — LODS. Une interview d'Oberlin, 1822. — PONSOYE. Une procédure de Bâville (le meurtre de du Chayla, 1702). — Mélanges : Notes sur l'état civil protestant en diverses localités ou départements (Drôme, Tarn-et-Garonne, Haut-Rhin, ambassade de Hollande, etc.). — Théodore de Bèze, arrière-grand-oncle de M^{me} de Sévigné. — Le Nouveau Testament en basque, 1571. — La Saint-Barthélemy dans la littérature tchèque des xvi^e et xvii^e siècles. — Gilles de Soulas (*sic*), 1560. — Les Huguenots aux Antilles (Saint-Christophe, La Tortue, v. 1626). — Iconographie du temple de Charenton. — T. LXXVI, 1927. BOURRILLY. Les Protestants de Provence ; suite. — L. DE SAINT-ANDRÉ. Louis de Brunet de Lastelle. — Eug. STERN. Juan de Valdes. — SALOMON. Les prédécesseurs de Stouber et d'Oberlin dans l'église de Waldersbach. — Documents : Aubert de LA RUE. Lettres de Jeanne d'Albret ; suite. — CADIER. Gilles Solas (*sic*), 1561-1563. — BOURCHENIN. Une harangue de Rambour, 1642. — REVERDIN. Prosélytes et réfugiés à Genève depuis 1704. — MARTY. Le protestantisme à La Tremblade ; suite. — LODS. Donations et consistoires sous l'ancienne monarchie, 1593-1688. — PONSOYE. Une procédure de Bâville ; suite (réflexions critiques, à ce propos, de Ch. Bost). — PANNIER. Galères et galériens, notes iconographiques. — MIEG. Mulhouse et les officiers huguenots au xvii^e siècle. — BARONNE DE CHARNISAY. La mort de Rolland, 1704. — Lettre d'Abr. Rambour, 1642. — RITTER. Date et lieu de naissance de Jeanne d'Albret, 1528. — BEUZART. Document sur le diocèse d'Arras, 1555. — Mélanges : État civil protestant en diverses localités et départements : Marseille, La Rochelle, Haut et Bas-Poitou, Yonne, Ardèche, bibl. de l'Arsenal, etc. — COUNORD. Le château de La Force. — BASTIDE. Quelques membres de l'église de Blain. — La chapelle de Suède à Paris. — PANNIER. Catalogue du musée de la Société d'histoire du protestantisme. — EELLS. Capiton, auteur d'une brochure anonyme, 1524. — PONTHEUX. Bèze, prieur de Villeselve. — VONKA. Les évangélistes tchèques et les protestants français aux xvi^e et xvii^e siècles. — PANNIER. Agrippa d'Aubigné et son imprimerie à Maillé.

L. FEBVRE.

Bulletin hispanique. 1928, janvier-mars. — Charles HIRSCHAUER. Alfred Morel-Fatio, 1830-1924 (biographie très détaillée avec un tableau généalogique des familles Morel et Morel-Fatio; portrait). — Raymond LANTIER. Chronique ibéro-romaine. VIII, 1925-1926. — Camille PITOLLET. A propos des « Batuecas » et des « Jurdes » (d'après les souvenirs d'Antoine de La Cour).

La Grande Revue. 1928, janvier. — Mario ROUSTAN. De Machiavel à M. Mussolini (le « général en chef des chemises noires semble s'être cru désigné d'avance par Machiavel invoquant le libérateur attendu qui panserait les blessures et guérirait la patrie des plaies rendues fistuleuses par le temps »). — Th. JAULMES. Paix et monnaies mondiales. = Février. Charles CHASSÉ. La Belgique, terre d'exil. Les réfugiés français (depuis le xvi^e siècle jusqu'à Victor Hugo et Verlaine. D'après Gossart et Dumont-Wilden). — R. -A. FLEURY. Le moment présent du catholicisme (après la disgrâce du P. Sanson, écarté à cause de ses opinions hétérodoxes). — Gustave VALLÉE. Les États-Unis d'aujourd'hui (d'après André Siegfried). — Jean MANDOUL. L'amitié franco-américaine (d'après André Tardieu). — Georges GUY-GRAND. Les « livres jaunes » du conflit de l'*Action française* (vigoureux exposé de la controverse soulevée par les publicistes de l'*Action française* : Maritain contre Maurras; la foi contre la politique).

Journal des Savants. 1928, janvier. — A. PUECH. La légende de Pythagore (à propos des *Recherches* d'Isidore Lévy sur les sources de cette légende; montre ce qu'a d'arbitraire la méthode suivie par l'auteur, mais aussi la remarquable virtuosité avec laquelle il utilise les témoignages). — A. COVILLE. Les villes du Moyen Âge. 1^{er} article (montre ce qu'il y a de profond, mais aussi de trop systématique, dans l'ouvrage d'H. Pirenne sur ces villes); suite et fin en février. — V. CHAPOT. La résurrection d'une cité gréco-orientale (c'est Doura-Europos, dont Franz Cumont a su reconstituer le passé par l'étude des ruines). = Février. Paul MAZON. La tragédie et la céramique grecques (analyse l'ouvrage de L. Séchan et l'enseignement que les peintures des vases grecs peuvent fournir pour la connaissance des tragiques grecs, même de leurs œuvres perdues). — Louis FINOT. L'École française d'Extrême-Orient (origines, développement, productions de cette École; analyse des articles contenus dans le livre du vingt-cinquième anniversaire de cette École paru en 1925. Très instructif).

Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France. T. XLIX. Mélanges publiés à l'occasion du cinquantenaire de la Société, t. II (É. Champion, 1927, 294 p.). — H. OMONT. La seconde bibliothèque de la ville de Paris et ses deux premiers bibliothécaires, 1804-1810 (lettres inédites de Nicoleau et de P.-N. Rolle). — H. STEIN. Les maîtres des œuvres de la ville de Paris au xv^e siècle. — Léon LE GRAND. Les papiers des secrétaires d'État de la maison du roi et de la guerre, et l'histoire de la ville et généralité de Paris (état numérique des registres qui nous sont parvenus). — Léon MINOT. Notes sur Nicolas Houel et sa famille (Houel, célèbre apothicaire parisien, 1524-1587). — A. HUSTIN. Le jardin du Luxembourg, du commencement du xvii^e siècle à 1812. — Fernand DE L'ÉGLISE. Une grande dame du xviii^e siècle : la comtesse de Boufflers (rapide biographie). — Henri LEMOINE. La démolition du Grand-Châtelet et la formation de la place, au X-1859. — M. DE BEAUCHESNE. Les écoles extérieures de la Sorbonne au

xviii^e siècle et la salle des distributions du concours général. — LÉON LECSTRA. Un document sur l'assistance publique sous Louis XIV (extrait du Contrôle général des finances, 1685-1686). — JEAN MONVAL. Quelques projets d'embellissements de Paris sous Louis XV. — MAX PRINET. Document relatif à la chute du pont Notre-Dame, 1499. — D^r E. WICKERSHEIMER. Les parties d'Étienne Paste, épicier et bourgeois de Paris, 1386 (les « parties », c'est-à-dire les médicaments, emplâtres et onguents et leur composition, fournis au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi). — HENRY MARTIN. Jean Ailgembourse et la garde de la prévôté des marchands de Paris (personnage jusqu'ici inconnu, qui succéda à Charles Culdoë, comme garde de la prévôté des marchands, charge municipale qui avait été suspendue et mise « dans la main du roi » après la révolte des Maillotins). — PHILIPPE LAUER. Le siège de Paris dans l'épopée médiévale et la localisation de l'épisode d'Isoré à la Tombe-Issoire (sources et développement de la légende qui raconte la mort du géant Isoré au siège de Paris, peut-être celui de 978. Isoré, que vainquit et tua Guillaume d'Orange, attaquait Paris par le nord ; la légende qui localise le combat sur la rive gauche de la Seine, à la Tombe-Issoire, n'a donc aucun fondement historique. C'est la célébrité dont jouit le roman du *Montage Guillaume* dans la région parisienne au xii^e siècle qui associa le nom d'Isoré au lieu dit « des Tombes » correspondant à l'ancien cimetière gallo-romain de Lutèce). — MAURICE ROY. L'origine du château neuf de Saint-Germain-en-Laye, 1557. — CH. SAMARAN. Les frais du procès et de l'exécution de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité aux halles en 1477 (d'après un compte de Pierre de Lailly, receveur général des finances « sur et deçà les rivières de Seine et d'Yonne ». Texte abondamment commenté). — E. COYEQUE. Le cabinet de Philippe Despont, vicaire des Incurables, 1623-1700 (d'après le testament du personnage, retrouvé parmi les archives anciennes de l'étude de M^e Chauveau). — P. LE VERDIER. La cour de Rouen et l'ancien logis des archevêques de Rouen (histoire de ce logis, construit en 1545 et dont on voit aujourd'hui un reste dans la cour improprement dite de Rohan). — ÉMILE DUVERNOY. L'hôtel de Lorraine à Paris (ancien hôtel de Savoisy, donné par François I^{er} à la duchesse de Lorraine en 1544 ; agrandissements effectués par le duc Charles III ; il comptait en 1577 parmi les plus beaux hôtels privés de la capitale. Vendu en 1681, puis fut peu à peu dépecé ; il en reste quelques parties anciennes au n^o 13 de la rue Pavée-au-Marais). — LUCIEN AUVRAY. Affiches des cours du Collège royal pour les années 1681, 1682 et 1683, reconstituées à l'aide des papiers de J.-B. Cotelier et suivies de notes sur quelques-uns des professeurs du Collège. — LOUIS BATIFFOL. Le cardinal de Richelieu à Limours (il posséda le château et la seigneurie de Limours de 1623 à 1626). — ALEXANDRE VIDIER. Les origines de la municipalité parisienne (relève soigneusement toutes les mentions fournies par les textes, depuis 1134, d'un corps privilégié de bourgeois agissant pour la ville elle-même, puis la représentant. Le plus ancien témoignage manifeste d'une représentation est de l'année 1190. Les premiers magistrats municipaux du xii^e et du xiii^e siècle. La réforme de 1261, qui jette les bases de la municipalité parisienne).

Mercur de France. 1928, 1^{er} février. — JEANNE ROCHE-MAZON. Une collaboration inattendue au xvii^e siècle : l'abbé de Choisy et Charles Perrault (ils ont probablement collaboré à l'Histoire de la marquise Marquis de Banneville, nouvelle publiée dans le *Mercur de France* en 1695 et rééditée dans la présente livraison à la suite d'une étude tendant à montrer qu'elle fut écrite en collaboration par ces deux

personnages). — LÉON RIOTOR. L'hôtel de ville de Paris. I (son histoire, depuis les plus lointaines origines ; détails sur son organisation actuelle, les conseillers et les moyens employés pour se faire élire, etc.). — D^r A. MORLET. Les fouilles de Glozel. Réfutation du rapport de la Commission. — Pierre DUFAY. Le centenaire des omnibus (et de quelques productions humoristiques sur ce mode de transport aujourd'hui disparu). — A. VAN GENNEP. Chronique de Glozel. Revue de la Presse. = 15 février. Henry D. DAVRAY. Thomas Hardy et son temps (on remarquera la virulence avec laquelle l'auteur proteste contre l'expression d'« ère victorienne » ; il montre que la reine Victoria « ne prit aucun intérêt à la littérature, à la poésie, aux arts auxquels elle n'entendait rien ». Son influence fut « une entrave sur les esprits » et contribua à refouler dans les classes moyennes « toutes les aspirations à la liberté de penser, de sentir et d'exprimer »). — Arnaud DANDIEU. L'exposition de la Révolution française à la Bibliothèque nationale (quelques observations curieuses sur les thermidoriens, notamment sur Saint-Just). — LÉON RIOTOR. L'hôtel de ville de Paris (son organisation actuelle et l'anarchie qui règne dans tous ses services). — A. VAN GENNEP. Chronique de Glozel et revue de la presse. = 1^{er} mars. Jean PERDRIEL-VAISSIÈRE. Le nationalisme breton (« Louis XVI est mort pour n'avoir pas su réaliser la révolution royale ; des Bretons se demandent quelle révolution leur rendra leurs libertés ». Libertés, c'est-à-dire privilèges). — AURIANT. Un écrivain original : M. André Maurois (de son vrai nom Émile Herzog, auteur déjà célèbre des vies de Shelley et de Disraeli ; mais « il a porté des mains sacrilèges sur la vie de Shelley par le D^r Dowden, qui est une merveille ; il a saccagé la vie de Disraeli par Monypenny et Buckle ». Il n'est pas un créateur, mais un copiste, « fabricant de vies romancées pillées dans les auteurs anglais »). — Henri MONCAULT. Mérimée, Beyle et quelques Russes. Destruction d'une légende (celle de l'influence exercée par Tourguénief sur Mérimée ; or, Mérimée a connu Tourguénief seulement en 1857, alors qu'il avait déjà publié ses œuvres les plus personnelles). — Chronique de Glozel (ajouter au dossier une lettre de Joseph Loth au D^r Morlet, où, sur un ton humoristique, il s'efforce de montrer « la parfaite absurdité de l'accusation de faux lancée contre E. Fradin » ; plus une adresse de divers savants au D^r Morlet pour lui témoigner « leur vive sympathie » et « leur haute estime »). = 16 mars. P.-G. LA CHESNAIS. Ibsen et Julien l'Apostat. — Pierre LASERRE. Renan à Issy. Premier pas hors de la foi. — Chronique de Glozel.

Le Moyen Âge. 2^e série, t. XXVII, 1926, nos 5-6 (septembre-décembre). — R. DOUCET. Les finances anglaises en France à la fin de la guerre de Cent ans, 1413-1435 (étude très poussée, en soixante-huit pages, des méthodes financières du gouvernement anglais à partir du moment où Henri V débarque en France pour achever la conquête du royaume et jusqu'au traité d'Arras. Les défauts des méthodes employées et la détresse du trésor anglais expliquent l'échec des entreprises militaires du roi d'Angleterre, en particulier celles de 1428 et 1429). — P. DESCHAMPS. Les lettres closes au début du xiv^e siècle (brève étude de diplomatique). — F.-L. GANSHOF. L'origine des constitutions urbaines en Flandre à propos d'un livre récent (celui de R. Monier, dont il a été question dans la *Rev. histor.*, t. CLII, 1926, p. 219. Les thèses soutenues par M. Monier ne semblent pas de nature à affaiblir celles de M. Pirenne sur la formation du droit urbain dans les Flandres). = T. XXVIII, 1927, nos 1-2 (janvier-avril). E. ROY. Les Jeux du roi et de la reine. — M. GOURON. Aliénor de Castille en Guienne, 1286-1289. — Marc BLOCH. La popu-

larité du toucher des écrouelles (brève réponse à des critiques de R. Fawtier, au t. XXVII, p. 238-246). = Nos 3-4 (mai-août). R. LATOUCHE. Étude sur le notariat dans le comté de Nice pendant le Moyen Age (d'après les originaux et les minutiers). — M. BAUDOT. La « Clausula de unctione Pippini » est-elle un faux du ix^e siècle? (à propos de l'étude de M. Büchner, dont il a été question dans la *Rev. histor.*, t. CLII, 1926, p. 209; réfute de point en point la thèse de l'érudit allemand, dont la dernière production ne vaudrait pas mieux que celles dont il a été rendu compte dans la *Rev. histor.*, t. CVIII, p. 136; t. CXII, p. 335; t. CXIII, p. 161). — G. BEAURAIN. Mission du vidame d'Amiens au duché d'Aquitaine, 10 septembre 1303 (publie un document inédit). = Nos 5-6 (septembre-décembre). E. DELCAMBRE. L'Ostrevent du ix^e au xiii^e siècle (importante étude de géographie historique, quarante pages et une carte). — P. MAROT. Les voyages de Gilles Le Bouvier en Lorraine en 1450 et sa présence à l'expédition du recouvrement de Normandie (« il est vraisemblable qu'il assista à quelques épisodes de cette campagne; mais il est certain qu'à plusieurs reprises il fut absent du théâtre des opérations »). *Le Recouvrement de Normandie* de Gilles Le Bouvier a donc peut-être été écrit de seconde main). L. H.

La Révolution de 1848 et les révolutions du XIX^e siècle. 1927, n^o 122, septembre-novembre. — F. DUTACQ. Les élections législatives de 1849 à Lyon et dans le département du Rhône. — J. PRUDHOMMEAUX. Un commis voyageur en communisme icarien; suite et fin (correspondance échangée entre Chameroy et Cabet, 1842-1843). — R. SCHNERB. La Seconde République dans le département du Puy-de-Dôme; suite. = N^o 123, décembre 1927-janvier-février 1928. F. DUTACQ. Les élections législatives de 1849 à Lyon et dans le département du Rhône; suite et fin. — Alexandre ZÉVAËS. La lutte des classes à Rouen en avril 1848. — Gabriel VAUTIER. Le prince-président à Besançon au mois d'août 1850 (il y fut accueilli assez fraîchement pour qu'à un moment le général de Castellane et les officiers de la suite aient cru devoir le protéger de leur épée). — Chanoine UZUREAU. Le général Foy candidat à Angers, 1824.

La Révolution française, 1928, janvier-mars. — A. AULARD. L'esprit de la Révolution française. Conférence faite à l'exposition de la Bibliothèque nationale, le 28 janvier 1928. — Charles Du BUS. Les cartes et plans de l'Exposition révolutionnaire de la Bibliothèque nationale (intéressant pour l'histoire de la cartographie « pendant qu'on guillotina »). — Ed. CHAPUISAT. Les couleurs révolutionnaires de Genève. — G. VALLÉE. Le remplacement militaire en Charente sous le régime de la conscription, 1798-1814; suite et fin. — Fernand ÉVRARD. Les dîmes dans le parc de Versailles (le parc ayant été créé au détriment d'anciens décimateurs, l'auteur examine par le menu comment le domaine royal mena cette opération et quel en fut le résultat pour le clergé paroissial). — Jules JOLY. Les clerks du Palais et la prise de la Bastille (correction au récit dû à Géraud-Timothée Denevers, qui fut, en 1793, greffier au tribunal de cassation).

Revue archéologique. T. XXVI, 1927, octobre-décembre. — Jean TOLSTOI. Un miracle d'Achille dans l'île Blanche (l'île de Leucé était consacrée à Achille dans le Pont-Euxin; le miracle qui s'y accomplissait est apparenté aux légendes pieuses et contes populaires dans lesquels les animaux agissent comme messagers muets de la volonté divine). — Louis-Eugène LEFÈVRE. Le calendrier zodiaque du portail

royal de Chartres et les influences mithriaques (cette influence a pu se transmettre par les livres, sans cependant rien révéler qui soit nettement d'origine mithriaque). — W. DEONNA. L'ornementation des lampes romaines. — Louis BOITEUX. L'épigraphie de sainte Agathe sur les cloches antiques (elle servait à protéger les maisons menacées du feu, le rituel romain assignant à la cloche un rôle protecteur). — Gabriel MILLET. Les peintures de l'Athos. — R. CAGNAT et M. BESNIER. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine.

Revue de l'histoire des religions. 1927, mars-juin. — François NAU. Étude historique sur la transmission de l'Avesta et sur l'époque probable de sa dernière rédaction. — René DUSSAUD. La mention du vin dans un texte religieux palmyrénien. — Ad. LODS. La caverne de Loth (l'histoire des filles de Loth fournit un exemple typique de l'évolution subie par les idées morales en Israël, et cette évolution intéresse aussi l'histoire de la morale antique). — Ch. PICARD. L'épisode de Baubô dans les mystères d'Éleusis. — Prosper ALFARIC. Le Jésus de Paul (le Jésus de Paul « n'offre à nos yeux qu'une image fuyante. Son individualité n'est pas plus accusée que celle de ce Serviteur de Dieu en qui le Second Isaïe personnifiait l'Israël de l'exil, souffrant et agonisant pour les péchés d'autrui ; il ne fait qu'un avec ces antiques figures ; il est né de leur fusion, il appartient de même au monde idéal de la foi »). — Paul-Louis COUCHOUD. Marc latin et Marc grec (discute pied à pied les objections présentées par Hubert Pernot et maintient que l'évangile de Marc a été primitivement écrit en latin : « Marc latin est l'original, Marc grec la traduction. »)

Revue de littérature comparée. Revue trimestrielle dirigée par Fernand Baldensperger et Paul Hazard (librairie ancienne Honoré Champion). 1^{re} année, 1921, 1^{er} livraison. — Paul HAZARD. L'invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIII^e siècle. — Edmond EGGLI. Diderot et Schiller. — F. B. Pages inconnues de Joseph de Maistre? Vision dans une nuit du mois de mai (paru dans le *Journal littéraire de Lausanne*, n^o d'octobre 1794). = N^o 2. Pierre DE NOLHAC. Un poète rhénan ami de la Pléiade : Paul Melissus (né à Melrichstadt en 1539, il est à Paris en 1567 où il est introduit auprès de Denys Chamin et de Pierre Ramus, professeurs au Collège royal, de Ronsard, de Théodore de Bèze et d'Estienne). — Henri GIRAUD. Le cosmopolitisme d'un dilettante : Émile Deschamps et les littératures étrangères. = N^o 3. Henri HAUVETTE. Une variante française de la légende de Roméo et Juliette. — Th. LABANDE-JEANROY. Giulio Pesticari et Raynouard : une « Apologie » de Dante fondée sur un paradoxe linguistique (Pesticari se proposait de prouver « que la plupart des mots de la *Divine Comédie* ne sont toscans ni par leur radical ni par leurs traits phonétiques, mais communs à tous les dialectes de l'Italie », et il pensa trouver la solution de ce problème chez Raynouard quand celui-ci, en 1816, crut pouvoir affirmer que toutes les langues romanes avaient une source commune dans le provençal. La prétendue italianité de la langue littéraire italienne repose donc, en définitive, sur une erreur d'origine française). — Albert COUNSON. Le réveil de Dante (montre comment s'est opérée la révolution littéraire qui a porté Dante si haut). — F. BALDENSPERGER. L'émigré Gourbillon, traducteur de Dante. — Marie-Joseph BOPP. A propos d'une poésie révolutionnaire de Th. C. Pfeffel (qui fut l'apôtre littéraire de la Révolution en Alsace ; en 1790, pour la fête de la Fédération, il écrivit un « patriotisches Lied » intitulé *Alsa*, qui fut adapté l'année suivante en vers français par M. J. Chénier). = N^o 4. Pierre DE

NOLHAC. Un poète rhénan ami de la Pléiade. II (Mélissus en Italie, 1577-1580). — Henri TRONCHON. Herder et Lamartine. — Joseph DRESCH. Deux lettres inédites de J.-J. Rousseau à propos de l'édition de la *Nouvelle Héloïse* parue en Hollande, 1761. = T. II, 1922, n° 1. Fernand BALDENSBERGER. Où l'Orient et l'Occident s'affrontent (l'influence des littératures orientales est-elle redoutable pour l'Occident, et comment la combattre)? — Pierre DE NOLHAC. Un poète rhénan ami de la Pléiade. III (Mélissus à Paris, 1584. Nombreuses poésies latines). — Hélène HARVITT. Les *Triumphes* de Pétrarque; traduction en vers français par Simon Bougouyn, valet de chambre de Louis XII. — Les lettres de Charles de Villers à Jean de Muller, 1808. — F. B. Le « moment psychologique »; histoire d'un mot et d'un contre-sens (on a traduit « das psychologische Moment » de Bismarck, qui signifie « le facteur psychologique », allusion au bombardement de Paris en 1870, en « instant psychologique », et ce contre-sens est resté dans la langue). = N° 3. René GALLAND. Un poète errant de la Renaissance : Jean van der Noot et l'Angleterre (notice biographique sur ce personnage, « patrice d'Anvers », qui alla chercher un refuge en Angleterre en 1567). — Joseph DRESCH. Borne et son histoire inédite de la Révolution française (Borne vint en France après la révolution de Juillet; il mourut à Paris le 7 février 1837. Comme Heine, il était libéral, mais démocrate aux tendances républicaines qui répugnaient à Heine). — Jean HANKISS. Petöfi et les poètes français. — Félix CHAMBON. Mérimée et la société anglaise. = N° 4. Pierre DE NOLHAC. Un poète rhénan ami de la Pléiade. III (Mélissus à Paris; suite et fin, Mélissus, rentré en Allemagne, devient conservateur de la bibliothèque palatine à Heidelberg et meurt en 1602). = T. III, 1923, n° 1. Victor BOUILLIER. La fortune de Chamfort en Allemagne (son influence sur Schlegel, Schopenhauer et Nietzsche). — Fernand BALDENSBERGER. Lettres inédites de Zacharias Werner à M^{me} de Staël, 1805-1812. = N° 2. Natale ADDAMIANO. Quelques sources italiennes de la *Défense* de Joachim Du Bellay. — Ettore LEVI-MALVANO. Les éditions toscanes de l'*Encyclopédie*. — W. M. KOZŁOWSKI. Notes sur l'échange d'idées philosophiques entre l'Angleterre et la Pologne. = N° 3. Denis SAURAT. Les éléments religieux non chrétiens dans la poésie moderne. — Bernard FAY. L'Amérique et l'esprit scientifique en France à la fin du XVIII^e siècle. — Ch. SIMON. Stendhal et la police autrichienne (son ouvrage sur *Rome, Naples et Florence* le fit expulser de Milan en 1828; on publie ici plusieurs rapports de police montrant à quel point l'Autriche de Metternich avait peur des idées et des choses nouvelles). = N° 4. Adolf E. ZUCKER. Le théâtre élisabéthain et le théâtre chinois (la vie théâtrale dans la Chine actuelle permet de faire mieux connaître celle de l'Angleterre au temps de Shakespeare). — S. B. LILJEGREN. La pensée de Milton et Giordano Bruno. — Gabriel MAUGAIN. Fontenelle et l'Italie. — George R. HAVENS. James Madison et la pensée française. — Fernand BALDENSBERGER. Les États-Unis d'Amérique dans la vie et les idées d'Alfred de Vigny. — Billets inédits de Frédéric II à un auteur français (au comte de La Platière, 1784-1786). — Auguste VIATTE. M^{me} de Staël et Lavater, d'après des documents inédits, 1791-1794. = T. IV, 1924, n° 1. Franck L. SCHOELL. Mythologistes italiens et poètes élisabéthains. — Antonin DEBIDOUR. L'indianisme de Voltaire. — H. BURIOT-DARSILES. Dante et la censure russe (suppressions, ordonnées par la censure, de certains passages de la traduction de l'*Enfer* par Dmitri Min, publiée à Moscou en 1855). — Deux lettres inédites de Ranke et une note de Mommsen adressées à Francisque Bouillier (qui leur avait demandé des renseignements pour son livre *L'Institut et*

les académies de province, 1879. Les deux lettres de Ranke sont en français, la note de Mommsen en allemand). = N° 2. Miguel ASÍN PALACIOS. L'influence musulmane dans la *Divine Comédie*; histoire et critique d'une polémique (avec une abondante bibliographie); suite au n° 3 et fin au n° 4. — Jean-Marie CARRÉ. Michelet et l'Angleterre (montre les libertés que M^{me} Michelet s'est permises quand elle publia les œuvres inédites de son mari, par exemple le livre *Sur les chemins de l'Europe*). = N° 3. Paul LAUMONIER. Ronsard et l'Écosse (ses poésies sur Marie Stuart). — Gabriel MAUGAIN. Les prétendues relations du Tasse et de Ronsard. — Wladyslaw FOLKIERSKI. Ronsard et la Pologne. — Henri HAUVETTE. Note sur Ronsard italianisant. = N° 4. Charles GRIMM. Encore une fois la question Marivaux-Richardson (Richardson a certainement lu la *Vie de Marianne* ets'en est inspiré; sans cela, il n'aurait jamais écrit *Pamela*). — Urbain MENGIN. Lamartine à Naples et à Ischia (d'après sa correspondance, qui rectifie les déformations volontaires apportées par le poète au récit de ses aventures amoureuses). — Auguste VIATTE. Quelques épisodes de la propagande « illuminée » au XVIII^e siècle (d'après la correspondance inédite de Lavater). = T. V, 1925, n° 1. Alice M. KILLEN. L'évolution de la légende du Juif errant. — LONGWORTH-CHAMBRUN. Influences françaises dans la *Tempête* de Shakespeare. — Lucien CATTAN. La Venise de Byron et la Venise des romantiques français. — Deux lettres inédites de Lamartine adressées à un poète de quelque talent, Écossais d'origine, Antoine Cunyngham, 1834 et 1837. — Jean-Marie CARRÉ. La *Jeanne d'Arc* de Michelet et la *Jeanne d'Arc* de Daniel Stern (publie deux lettres de 1855; dans la sienne, Michelet proteste contre une affirmation de Mirecourt, à savoir qu'au temps où il écrivait la première édition de son livre il communiait et se confessait exactement; « chose impossible, puisque je n'ai même jamais fait ma première communion »). = N° 2. Franck L. SCHOELL. L'hellénisme français en Angleterre à la fin de la Renaissance. — Camille PITOLLET. Lamartine à Florence en 1826-1827 (deux témoignages anglais). — J.-B. PINEAU. Érasme est-il l'auteur du *Julius*? (très probablement. Dans ce pamphlet contre Jules II, qu'Érasme sans doute qualifie lui-même de « libellus impius et non uno incendio dignus », on trouve des faits qu'Érasme seul pouvait connaître. Quant à sa dénegation, elle n'a qu'une valeur très relative. En tout cas, les preuves pour Érasme sont plus nombreuses que pour Ondrelini ou pour Hutten). — Gustave COHEN. Le séjour de Saint-Évremond en Hollande, 1665-1670; 1^{er} article. — Jean DE PANGE. Lettres et fragments inédits de Théophile-Conrad Pfeffel, 1770-1802. = N° 4. C. LOOTEN. Chaucer et Dante (l'influence de la *Divine Comédie* sur Chaucer est toute superficielle. « C'est à Boccace et non à Dante qu'il est apparenté »). — Joseph AYNARD. Comment définir le romantisme? (« Le romantisme n'est pas tant un moment de l'histoire des idées ou une doctrine qu'une nuance de la sensibilité qui accompagne les révolutions profondes »). — P. G. C. CAMPBELL. Christine de Pisan en Angleterre (où ses œuvres furent très appréciées). = T. VI, 1926, n° 1. Gustave COHEN. Le séjour de Saint-Évremond en Hollande; suite. = N° 2. David G. LARG. Une exploratrice malgré elle. Le premier départ de M^{me} de Staël pour l'Allemagne (en 1803). — Marcel PAQUOT. Voltaire, Rousseau et les Bentinck (d'après leur correspondance, 1758-1765. Curieuse lettre écrite en 1794 par Charlotte-Sophie, femme du comte de Portland, à sa petite-fille Sophie-Henriette, sur ses rapports avec les deux philosophes français). = N° 3. Gustave COHEN. Le séjour de Saint-Évremond en Hollande; suite et fin. = N° 4. Fritz ERNST. La tradition médiatrice de la Suisse aux XVIII^e et XIX^e siècles. = T. VII, 1927, n° 1. Ce numéro est consacré tout entier au

romantisme. Fernand BALDENSPERGER. La grande communion romantique de 1827, sous le règne de Walter Scott. — G. TOURNIER. Les points de départ du *Cromwell* de Victor Hugo (Hugo s'inspira d'abord du *Cinq Mars* de Vigny et des *Essais sur les révolutions* de Chateaubriand. Quant aux sources où il puisa, elles sont peu nombreuses; on les énumère ici. On sait d'ailleurs qu'il les utilisa sans aucun souci de la vérité historique). — Paul HAZARD. De l'Ancien au Nouveau Monde. Les origines du romantisme au Brésil. — Fernand BALDENSPERGER. Romantisme et légitimité. Documents officiels sur Victor Hugo, « chantre du sacré » de Charles X (tirés des dossiers de la Maison du roi). = N° 2. K. R. GALLAS. Les recherches sur les rapports littéraires entre la France et la Hollande pendant trois siècles. Histoire et état actuel. — Alice POIRIER. Une lettre de recommandation de Choiseul-Gouffier pour Chateaubriand à Athènes, 1806. = N° 3. C. LOOTEN. Les portraits dans Chaucer; leurs origines. — Jules PATOUILLET. Un épisode de l'histoire littéraire de la Russie. La lettre de Voltaire à Soumarakov, 26 février 1769. — H. BURIOT-DARSILES. Notes sur la littérature dantesque récente en Italie, en Allemagne et en France. = N° 4. Henri HAUSER. Le *Julius* est-il d'Érasme? (M. Pineau n'a pas fait avancer d'un pas sa démonstration. L'édition originale attribue le pamphlet à « F. A. F. poeta regius », et il est fort vraisemblable de traduire les initiales par « Faustus Andrelinus Foroliviensis ». On n'a ensuite présenté aucun argument décisif pour enlever à ce « poète royal » la paternité du célèbre pamphlet). — David G. LARG. Le baron de Bielfeld informateur des historiens de Frédéric II. — Jeanne MAZON. M^{me} d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne? (les raisons séduisantes de M. Fouché-Delbosc ne permettent pas de douter que ce voyage ait eu lieu réellement). = T. VIII, 1928, n° 1. Ce numéro est entièrement consacré aux États-Unis. — Bernard FAY. Franklin et Mirabeau collaborateurs (en 1784, Franklin avait composé un pamphlet assez virulent contre l'ordre des Cincinnati qui établissait en fait une noblesse héréditaire dans le pays alors le plus démocratique du monde; ce pamphlet, traduit par Mirabeau, eut aussitôt un rapide succès. On publie ici le texte original de Franklin, ce qui permet de constater la part considérable qui lui revient dans l'œuvre de Mirabeau; mais, d'autre part, on voit avec quelle passion ce dernier sut transformer l'original en une attaque virulente contre l'ordre social dans la France monarchique et aristocratique). — W. M. KOZŁOWSKI. Niemcewicz en Amérique et sa correspondance inédite avec Jefferson, 1797-1810. — Paul HAZARD. Chateaubriand et la littérature des États-Unis. — L. ROUSTAN. Le séjour de Lenau en Amérique, 1832-1833. — Gilbert CHINARD. La littérature française dans le sud des États-Unis, d'après le *Southern literary messenger*, 1834-1864. — Othon GUERLAC. Le suicide de Prévost-Paradol à Washington et l'opinion américaine (il est faux que Paradol ait été poussé au suicide par la froideur avec laquelle il aurait été reçu par les Américains. La vraie raison c'est qu'il s'était senti atteint dans son honneur lorsque l'empire libéral, auquel il avait fini par se rallier, eut commis la lourde faute de déclarer la guerre à la Prusse). — F. BALDENSPERGER. L'initiation américaine de Georges Clemenceau (ce qu'il apprit du caractère et des institutions des Américains pendant son séjour aux États-Unis de 1865 à 1869 et avec quelle acuité sarcastique il les apprécie dans ses *Lettres sur les États-Unis* parues dans le *Temps*). — In. Une des plus anciennes impressions françaises sur les mœurs de la Nouvelle-Angleterre (publie un rapport d'un officier anonyme sur la manière de vivre des Américains vers 1782). — Paul DIMOFF. Histoire d'un projet d'Ode canadienne de Le

Brun (*l'Histoire philosophique* de Raynal inspira au nouveau Pindare l'idée d'écrire une *Ode canadienne* « où la Nymphé de l'Oyo parle selon le caractère de ses peuples ». Les extraits qu'il en fit vers 1782 et qu'on publie ici montrent que le poète fut touché par la poésie qui se dégageait de ce pays aux mœurs encore primitives ; mais l'ode annoncée fut à peine commencée. Vingt ans plus tard, il revint à son projet primitif, singulièrement transformé ; ce fut sa fameuse *Ode nationale contre l'Angleterre*, 1803).

La Revue de Paris. 1928, 15 janvier. — Prince SIXTE DE BOURBON. La reine d'Etrurie. II (tentatives de la reine prisonnière pour s'échapper d'Italie en 1810 et 1811 ; mais les deux agents secrets chargés d'intéresser à son sort les gouvernements d'Espagne et d'Angleterre sont arrêtés par la police impériale, et elle perd tout espoir). — Albert FLAMENT. La vie d'Édouard Manet. Le roman de sa jeunesse. I. — Stéphane LAUZANNE. L'arbre de l'injustice fiscale (d'après les ordres du jour votés par les contrôleurs des contributions directes dans chacun de leurs congrès annuels ; ils réclament avec insistance une plus équitable répartition des impôts, et notamment de l'impôt sur le revenu). — Noël ABRIEU. Le dixième anniversaire du Code ecclésiastique (expose les dispositions nouvellement introduites dans le *Corpus juris canonici* promulgué par le pape Benoît XI le 28 juin 1917). = 1^{er} février. Voir plus haut, p. 198. = 15 février. Ludovic DE CONTENSON. La Martinique pendant les Cent Jours (d'après le « Livre de correspondance particulière » du commandant en second de la Martinique qui était le baron de La Barthe de La Courtète. Les Martiniquais, royalistes pour la plupart, restèrent fidèles à Louis XVIII pendant toute la durée des Cent Jours. C'est d'ailleurs seulement le 30 juillet que leur parvint la nouvelle de Waterloo). — A. DAVID-NEEL. Le Thibet mystique (M^{me} Neel, exploratrice intrépide, séjourna pendant quatorze ans sur les hauts plateaux asiatiques ; c'est donc un témoin bien informé des exercices spirituels pratiqués dans les monastères bouddhiques). = 1^{er} mars. Paul-Léopold LÉON. Lettres de M^{me} de Staël. I : Lettres à Benjamin Constant (onze lettres ou billets d'amour et de regrets allant du 5 décembre 1803 au 10 janvier 1814). — Wladimir D'ORMESSON. La confiance en l'Allemagne? (la *Germania*, organe du parti du Centre, écrivait, le 21 janvier 1927 : « Malgré Locarno, malgré Thoiry, un fossé se creuse chaque jour davantage entre la France et l'Allemagne ; ce fossé ne peut être comblé que par la confiance en l'Allemagne. » Sur quels points la France reste-t-elle en défiance? L'auteur précise. Ici il étudie les problèmes qui concernent la responsabilité, que l'Allemagne nie avec énergie, et l'information internationale, trop souvent partielle pour reproduire les sentiments vrais des Allemands réfléchis). — Louis BATIFFOL. Les idées de la Révolution sous Louis XIV (au temps de la Fronde où les pamphlétaires purent exprimer presque impunément les idées subversives qui devaient, un siècle et demi plus tard, abolir le régime monarchique. L'exemple de l'Angleterre républicaine a beaucoup contribué à l'exaltation des adversaires du régime ; mais ces adversaires furent isolés, sans constituer des partis politiques). = 15 mars. Henry BORDEAUX. Chateaubriand à Rome (Chateaubriand secrétaire d'ambassade en 1803-1804, puis ambassadeur en 1828-1830. Dans ses *Mémoires*, il a noté surtout ses impressions de la Rome païenne, sans soupçonner que de ces ruines allait sortir « l'énergie des jeunes générations »). — M^{me} DE STAËL. Lettres à Benjamin Constant ; fin (1814-1816 ; beaucoup d'intéressantes indications sur la Restauration, les Cent Jours et le retour définitif des Bourbons ;

elle suit avec une curiosité passionnée l'œuvre littéraire et politique de l'homme qu'elle a aimé, qu'elle continue d'admirer et qui la fuit). — Wladimir d'ORNESON. La confiance en l'Allemagne? (suite; discussion très précise des griefs qu'en France on oppose à tout rapprochement raisonnable avec l'Allemagne qui se relève). — Léon KRAJEWSKI. La politique anglaise en Arabie, 1915-1927.

Revue de Saintonge et d'Aunis. 1927, livr. 7 et 8. — Ch. DANGIBEAUD. Marchés pour travaux d'art et l'église de Meursac, 1488-1513. — Baron CHAUDRUC DE CRAZANNES. Les droits féodaux au XVIII^e siècle en Saintonge. II (beaucoup de détails sur les droits féodaux, honorifiques et utiles, du seigneur). — Ch. DANGIBAUD. L'étymologie de Jarnac (tient pour Agernacus, « où le radical *Gern* s'est mué en *Jarn* »). — Dr SOTTAS. Le gouvernement de Brouage et La Rochelle sous Mazarin, 1633-1661; suite: L'année de la paix, 1659; Marie Mancini à La Rochelle et à Brouage (lors du voyage de Louis XIV vers les Pyrénées, sous la surveillance jalouse du cardinal qu'inquiète l'amour du roi pour sa nièce Marie. Les dépenses considérables occasionnées par ce voyage mettent dans le plus grand embarras Terron, le cousin de Colbert). — Dr BOURRIAU. Généalogie de la famille de Courbon; suite. = 1928, livr. 1. Ch. DANGIBAUD. Le fonds Moreau (fort lot de papiers provenant de Nicolas Moreau, ancien bibliothécaire de Saintes, 1781-1869; parmi ses œuvres, celles qui se rapportent à l'archéologie saintongeaise ne manquent pas d'intérêt). = Livr. 2. Jules SOTTAS. Le gouvernement de Brouage et La Rochelle sous Mazarin, 1653-1664; suite et fin (la marine en 1660; Brouage et Toulon. Partages opérés après la mort de Mazarin entre ses divers héritiers; depuis lors, Brouage entre en décadence. Plan de la ville levé en 1911). — Dr BOURRIAU. Généalogie de la famille de Courbon; fin (branches de Blénac jusqu'en 1813 et de Champdolent jusqu'en 1859).

Revue des Deux Mondes. 1928, 1^{er} février. — Paul DE BENCKENDORFF. Les derniers jours du tsar à Tasskoié-Sélo, 11 mars-14 août 1917. I (on publie ici le journal rédigé par le comte Paul Constantinowitch Benckendorff qui, à cette époque, était grand-maréchal du palais impérial et, par conséquent, associé à la vie intime des souverains; il mourut de tristesse et de misère dans un hôpital en ruines près de Narva, en Estonie, le 28 janvier 1921. 1^{er} art. allant du 11 mars au 3 avril, après le récit de la visite domiciliaire que vint faire au palais Kerensky en qualité de ministre de la justice. Après une courte entrevue avec le tsar où il parut « agité, les mains tremblantes, avec l'air d'un fou », il se retira emmenant prisonnière M^{me} Wyroubova, l'amie intime de la tsarine). — Général L. BORIE. Nos grandes Écoles: Saint-Maixent (depuis l'année 1882, qui vit partir la première promotion de l'École). — Henri LAVEDAN. M. Vincent, aumônier des galères. III: Chez les Misérables (c'est-à-dire ceux qui étaient condamnés à « l'horreur » des hôpitaux, des prisons et des galères, 1617-1623). — Vicomte Georges d'AVENEL. Fortunes et revenus depuis quinze ans. — Louis BERTRAND. La nouvelle éducation sentimentale. IV. — Victor GIRAUD. Chateaubriand historien. I. — Pierre DENOYER. Comment se transforme la presse anglaise (rivalité de la province contre l'hégémonie de Londres; partout, d'ailleurs, les journaux prennent de plus en plus le caractère d'entreprises industrielles). — C. M. SAVARIT. Les académies de province au travail; suite. = 15 février. Baron BEYENS. Deux années à Berlin, 1912-1914. I: Le début de ma mission (ses rapports amicaux avec Kiderlen-Wächter, l'auteur du « coup d'Agadir »; explication qu'il en donne; ses rapports avec Bethmann-Holl-

weg. Proteste vivement contre cette opinion, répandue dans toute l'Allemagne, comme si elle exprimait l'exacte vérité, que les Français « n'avaient jamais cessé de souhaiter et de préparer une guerre de revanche qui leur rendit l'Alsace-Lorraine ». Renseignements qu'il recueille sur l'affaire du Maroc, avec ses surprises et ses pièges). — FIDUS. Silhouettes contemporaines. Mgr Baudrillart. — Paul DE BENC-KENDORFF. Les derniers jours du tsar à Tsarskoïé-Sélo, 11 mars-14 août 1917; suite et fin (le tsar et la tsarine traités en prisonniers; rôle peu net de Kerensky dans ses rapports avec les souverains, abreuvés de dégoûts. Leur départ pour une destination inconnue, mais grosse de menace). — LAVEDAN. M. Vincent, aumônier des galères. IV : Les créations magnifiques (l'affaire des missions; il entre en possession du prieuré de Saint-Lazare, antique léproserie parisienne, où il installe ses missionnaires, les « Lazaristes », 1632. Institution des « Filles de charité »; leur recrutement et leur costume; apologie de la fameuse cornette, imaginée à la fois par M. Vincent et par M. de Joly, son disciple et successeur). — Paul BERRET. L'élève Victor Hugo (élève studieux, discipliné, précoce, mais rien de l'« enfant sublime » qu'on imagina plus tard). — Raymond RONZE. La littérature argentine contemporaine (cette littérature est de langue espagnole et d'inspiration étrangère, surtout française. Elle est en voie de conquérir son originalité). — Gaston DESCHAMPS. L'exposition de la Révolution à la Bibliothèque nationale. = 1^{er} mars. Maurice PALÉOLOGUE. Les entretiens de l'impératrice Eugénie. I : Premières confidences : le verdict de l'histoire (extrêmement intéressant). — VERAX. Quelques maîtres du destin. M. Benito Mussolini. I : Avant la dictature (portrait vivant, nuancé, très instructif). — Henri LAVEDAN. M. Vincent, aumônier des galères. V (fin de cette curieuse étude écrite par un hagiographe bien informé qui applique non sans succès à l'histoire les procédés de l'art dramatique). — Paul CHACK. Un héros de la guerre sous-marine : Roland Morillot (Morillot commandait en 1915 le sous-marin *Monge*, dont la mission consistait à surveiller la flotte autrichienne concentrée à Cattaro pour entraver l'aide apportée par les Alliés aux Serbes. Après une campagne très dure et plusieurs beaux succès, le sous-marin fut coulé et le commandant avec lui; mais il était resté le dernier après avoir assuré l'évacuation du bateau par le reste de son équipage). — Baron BEYENS. Deux années à Berlin, 1912-1914. II : L'été de 1912 à Berlin (intéressant tableau du personnel diplomatique et militaire avec lequel le ministre belge avait à traiter). — 15 mars. Paul BOURGET. Le centenaire de Taine. — Maurice PALÉOLOGUE. Les entretiens de l'impératrice Eugénie. II : Son rôle politique (en particulier sur les origines de la guerre de 1870. On lui reproche d'avoir dit : « C'est *ma* guerre »; elle proteste contre « ce sacrilège ». Elle discute avec précision les faits qui ont le plus gravement engagé la responsabilité du régime impérial). — Louis LÉPINE. L'extension progressive de Paris (et perspectives d'avenir). — Louis BERTRAND. La nouvelle éducation sentimentale; fin (dernières années de lycée où l'auteur prend contact avec la France contemporaine, avec le Paris et la Sorbonne de 1883; l'éducation reçue dans un lycée arriéré de province ne l'avait nullement préparé à la vie trépidante du monde et de la ville). — Pierre DE LA GORCE. La dernière année de la monarchie traditionnelle. I : Le ministère Polignac. — VERAX. Benito Mussolini. II : Le « duc » (ses débuts dans la dictature et la refonte de l'État). — Louis GILLET. Du nouveau sur Tolstoï (d'après un choix de fragments inédits, de lettres intimes réunis par sa fille Alexandra et publiés par René Fülöp-Miller).

Revue des études historiques. 1928, janvier-mars. — M. LHERITIER. La ques-

tion d'Orient à l'époque de Byzance (communication faite au Congrès des études byzantines à Belgrade en 1927). — F. BENOÎT. La valise de Ferrante Pallavicino, pour servir de complément à son œuvre imprimé (d'après les pièces du procès qui se termina par le supplice de Pallavicino, chanoine régulier de Latran, décapité à Avignon le 5 mars 1644. Dans ses œuvres, qui furent saisies dans sa valise lors de son arrestation, les juges trouvèrent en abondance les preuves de ses attaques contre Urbain VIII, les Barberini, les « mœurs dissolues de l'Épouse romaine »). — E. ROUSSEAU. Louise de Bussy-Rabutin et ses mariages. — LÉON DERRIES. La police de la chaire sous le Premier Empire (abondant recueil de faits puisés dans les archives de la police). — HENRY JAUDON. Pour la mémoire d'Alphonse Graty (proteste contre les « fantaisistes récits » que M^{me} Mériman, épouse de l'ex-Père Hyacinthe, a tirés des lettres que lui écrivit le P. Graty). — Dépouillement chronologique et méthodique des Revues générales et locales.

Revue des études hongroises et finno-ougriennes. T. IV, 1926, n^{os} 1-4 (fascicule unique pour l'année, consacré en grande partie au centenaire de l'Académie hongroise des sciences). — D. ANGYAL. Le comte Étienne Széchenyi, 1791-1860, fondateur de l'Académie hongroise (étudie rapidement son œuvre comme éducateur du peuple hongrois). — E. CSASZAR. Les rapports de l'Académie hongroise des sciences avec l'Académie française. — J. SZINNYEI. L'Académie hongroise et la linguistique hongroise (insiste notamment sur l'œuvre linguistique de P. Hunfalvy, sur la rédaction du grand *Dictionnaire étymologique hongrois* et la publication des premiers fascicules du *Manuel de linguistique hongroise*). — L. NÉGYESY. Cent ans de littérature hongroise. — I. LUKINICH. L'Académie hongroise et les sciences historiques (publication des *Monumenta Hungariae historica*, qui comptent aujourd'hui 119 volumes, des documents sur l'histoire de la domination turque en Hongrie, de l'*Archivum Rakocianum* pour l'histoire du XVIII^e siècle, etc.). — G. MAGYARI. L'Académie hongroise et la science juridique en Hongrie. — A. BERZEVICZ. L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (extrait d'un ouvrage à paraître en hongrois sur l'*Ère absolutiste en Hongrie*, t. II ; étude de trente-deux pages, importante notamment pour l'histoire de Kossuth). — E. VIRANYI. Le travail linguistique en Estonie. — B. ZSOLNAI. Sources italiennes d'une ballade hongroise (du XVI^e siècle). — A. ECKHARDT. Télémaque en Hongrie. — Notes et documents (en particulier sur R. Gragger, mort en 1926, et sur son *Institut hongrois de Berlin*). — Bibliographie française de la Hongrie, 1925. — T. V, 1927, n^{os} 1-2 (janvier-juin). FERENC ECKHART. Introduction à l'histoire hongroise. I (résumé très suggestif et solidement documenté de l'histoire de la Hongrie depuis les origines jusqu'au XVIII^e siècle avec de copieuses bibliographies, soixante-cinq pages ; à suivre). — F. SZINNYEI. Le romantisme français et le roman hongrois avant 1848. — E. HARASZTI. Les hussards hongrois en Alsace, tableaux musicaux de Célestin Harst, 1745 (avec un fac-similé et une transcription encartés). — T. THIENEMANN. Érasme en Hongrie (étude documentée sur l'érasmeisme hongrois). — L. RACZ. L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. III (l'influence de B. Pictet, le théologien genevois). — Z. BARANYAI. H.-F. Amiel, traducteur de Petöfi. — A. GORIUPP. Les récentes études bibliographiques en Hongrie. — A. ECKHARDT. Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de 1526. — Notes et documents. — Bibliographie française de la Hongrie, 1926. — N^{os} 3-4 (juillet-décembre). L. BARTUCZ. La composition anthropologique du peuple hongrois (es-

quisse en trente-deux pages l'évolution anthropologique de la Hongrie, avec de nombreuses photographies à l'appui : la « constitution raciale du peuple hongrois » est le résultat d'un mélange de nombreux éléments). — FERENC ECKHART. Introduction à l'histoire hongroise. II (fin, en quatre-vingt-deux pages, de cette excellente vue d'ensemble de l'histoire de Hongrie jusqu'à l'époque contemporaine ; cette étude et la précédente, augmentées de divers appendices et de cartes, viennent de paraître en volume). — J. GYALOKAY. La catastrophe de Mohács au point de vue de l'histoire militaire, 29 août 1526 (étude précise de la célèbre bataille, avec plusieurs croquis). — V. TOLNAI. L'eau de la reine de Hongrie. — J. CASTAGNÉ. Le réveil national carélien. — A. ECKHARDT. L'ogre (le mot n'a rien à voir avec les Hongrois ; il vient du latin *orcus*). — I. SAGI. La linguistique hongroise, 1923-1926. — Notes et documents (à noter un curieux rapprochement entre la loi de 1806 créant en France l'Université impériale et la *Ratio educationis... per regnum Hungariae* de 1777, ainsi qu'une « anti-Marseillaise » imprimée en Hongrie en 1801, dont on donne un fac-similé).
L. HALPHEN.

Revue de synthèse historique. T. XLI, 1926. — R. EISLER. Origine babylonienne de l'alchimie. — A. REY. Coup d'œil sur la mathématique égyptienne. — J. SEGOND. Le saint-simonisme d'Aug. Comte et le but pratique de la sociologie. — NATHAN. Les idées de Freud sur la mentalité primitive. — M. BLOCH. A propos de l'histoire de l'attelage et de l'esclavage (intéressante discussion du livre de Lefebvre des Noettes). — L. FEBVRE. La géographie militaire et la dernière guerre (à propos de la thèse du capitaine Villate). — R. VILLATE. Institutions et organisations militaires (à propos de livres récents). — D. TOLÉDANO. L'activité scientifique des Universités argentines. — T. XLII, 1926. H. SÉE. Remarques sur la philosophie de l'histoire de Cournot. — L. FEBVRE. Langue et nationalité en France au XVIII^e s. (d'après le t. VII de Brunot, *Histoire de la langue française* ; indications relatives à la Franche-Comté). — R. LENOIR. Vie spirituelle et politique sous Louis XVI. — H. LÉVY-BRUHL. Qu'est-ce que le fait historique? — H. SÉE. La division de l'histoire en périodes (à propos de Troeltsch, *Historismus*). — W. DEONNA. Terminologie : il n'y a pas de Préhistoire. — CHAPOT. La décadence du monde antique (cf. Rostovtzeff, *Barbagallo*). — M. BLOCH. Peuplement et régime agraire (étude critique de Des Marez, *Problème de la colonisation franque et du régime agraire en Basse-Belgique*). — A. PAUL. Autour du christianisme (ouvrages divers, de la collection Couchoud, par G. Weill, Seillière, Hardy, Gazier, Laporte). — L. FEBVRE. Sur les relations d'Érasme et de Luther. — P. VAN TIEGHEM. Principaux ouvrages d'histoire littéraire générale et comparée. — M. BLOCH. La chanson de sainte Foy (à propos de l'édition Alfarc et Hoepffner). — O. DE HALECKI. Les causes de la Réforme en Pologne (d'après Fox, *Reformation in Poland*). — BEDARRIDA. Le portrait florentin (d'après Alazard). — R. PRUVOST. Shakespeare acteur-poète (d'après M^{me} de Chambrun). — R. VILLATE. La guerre sur le front oriental et aux Dardanelles (d'après des sources russes). — Notes de lecture : théorie de l'histoire ; ouvrages généraux ; vie scientifique. — T. XLIII, 1927. DE SALIS. La théorie de l'histoire selon Troeltsch. — RUTKOWSKI. Le problème de la synthèse dans l'histoire économique. — A. REY. Nouveau coup d'œil sur la mathématique égyptienne. — L. FEBVRE. Un chapitre d'histoire de l'esprit humain : les sciences naturelles de Linné à Lamarck et à G. Cuvier (d'après les remarquables thèses d'H. Daudin). — NATHAN. Histoire et inconscient. — O. DE HALECKI. Moyen Age et

temps modernes : une nouvelle défense des divisions traditionnelles de l'histoire. — MARC BLOCH et LEFEBVRE DES NOETTES. La force motrice animale et le rôle des inventions techniques (intéressant échange d'observations, qui complètent l'article de M. Bloch au t. XLII). — M. BLOCH. Quelques récentes études sur l'histoire économique et sociale de l'ancienne France (à propos notamment du *Haut-Dauphiné au Moyen Âge* de M^{lle} Sclafert et de certaines insuffisances des études géographiques régionales). — R. LENOIR. Les progrès de la conscience dans la philosophie occidentale (à propos de l'ouvrage de Brunschvigg paru sous ce titre). — H. SÉE. Une controverse sur l'impartialité et l'impassibilité de l'historien. — L. FEBVRE. Les récentes publications de la Faculté des lettres de Strasbourg. — L. RÉAU. La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure (à propos du livre de Carcopino). — L. FEBVRE. Notes de géographie humaine (ouvrages d'Ance!, Lespès, Arbos). — A.-D. TOLÉDANO. Comment s'est formée la nation suisse (cf. *Histoire de la Suisse* de W. Martin). — R. MUSSET. Bibliographie des études relatives à la formation des départements français. — R. PRUVOST. La politique étrangère des États-Unis (cf. Adam, *History of the Foreign Policy of the U. S.*). — P. MASSON-OURSSEL. Quelques livres sur l'Extrême-Orient. — Notes de lecture. = T. XLIV, 1927. R. LENOIR. L'âme primitive. — CHAUSSADE. La méthode scientifique d'Ambroise Paré. — H. SÉE. Évolution et révolutions dans l'Angleterre du XVII^e siècle. — A. JARDÉ. Les méthodes de l'histoire ancienne, à propos de livres récents (remarquable étude critique de l'historien qui vient de mourir). — H. SÉE. Un nouveau critique du marxisme : M. Henri de Man. — P. VAN TIEGHEM. Principaux ouvrages d'histoire littéraire générale et comparée. — R. PRUVOST. Les États-Unis d'aujourd'hui d'après M. André Siegfried. — Michel LHÉRITIER. Le Comité international des sciences historiques et le Congrès d'Oslo. — R. BOUVIER. Le retour éternel devant la physique moderne, d'après M. Abel Rey. — P. MASSON-OURSSEL. Histoire de l'Asie (signale divers ouvrages récents). — L. FEBVRE. L'érasme en Espagne (d'après les travaux de L. Bataillon). — H. SÉE. S. William Ashley. — MARC BLOCH. Les travaux de M. Clapham. — P. VAN TIEGHEM. Pour le centenaire du romantisme. — A. TOLÉDANO. État, Nation, Église et Société des Nations d'après quelques ouvrages récents. — Notes de lecture, questions générales, histoire générale, histoire religieuse. La vie scientifique.

A la Revue de Synthèse est joint un *Bulletin du Centre international de Synthèse*, joint aux fascicules de la Revue, avec numérotation et pagination spéciales). N° 1, 1926, juin (*R. de S.*, t. XLI) : Procès-verbaux des séances. — Communications, suivies de discussions : de R. EISLER, sur le projet d'atlas historique d'O. Spengler ; d'O. DE HALECKI, sur la division de l'histoire en périodes ; de R. EISLER, sur le même sujet ; instructions pour la rédaction des articles d'un vocabulaire historique entrepris par les membres du Centre. = N° 2, décembre (*R. de S.*, t. XLII) : Procès-verbaux. — Rédactions d'articles pour le vocabulaire : mots *Divisions* et *Moyen Âge*, par O. DE HALECKI. — Communication de L. FEBVRE sur la géographie et la cartographie historique. = N° 3, 1927, juin (*R. de S.*, t. XLIII) : Procès-verbaux. — Communications, avec discussions, de L. FEBVRE, sur la géographie historique ; de MASSON-OURSSEL, sur la conception de l'histoire chez les Hindous et la traduction du mot *Histoire* en sanscrit. — Du même, sur la conception de l'histoire chez les Chinois. — Rédactions d'articles pour le vocabulaire : mots *Centrisme*, par MASSON-OURSSEL ; *Nation*, par A. TOLÉDANO ; *Impérialisme*, par A. GIRARD. — Rapport d'H. BERN, sur l'organisation matérielle et la vie du Centre

pendant sa première année d'existence. = N° 4, décembre (*R. de S.*, t. XLIV) : Procès-verbaux. — Communications, avec discussion, d'A. TOLÉDANO, sur le mot *Nationalité*; du même, sur le mot *Peuple*; de J. VENDRYES, sur le mot *Linguistique*; de J. BOURDON, sur le mot *Démographie*; d'A. TOLÉDANO, sur le mot *Patrie*; de J. BOURDON, sur l'application de la méthode statistique à l'étude des faits de l'histoire ancienne et de l'histoire du Moyen Age; de M. EISLER, sur le mot *Nation*. — Rédaction d'articles pour le vocabulaire: mots *Chronologie*, par R. DELAPORTE; *Synchronisme*, *Année*, *Ère*, *Siècle*, par le même; *Démographie*, par J. BOURDON. — Instructions relatives au *Répertoire méthodique de synthèse scientifique* du Centre international de synthèse, rédigées par H. BERR. Ce répertoire est destiné à recueillir les indications bibliographiques propres à faciliter la position et la solution des problèmes généraux des sciences et de la science. M. Berr, dans ses instructions, en a dressé le plan de classement général. Il est en voie de constitution au siège social du Centre, à Paris, hôtel de Nevers, 12, rue Colbert). L. FEBVRE.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

Acerbo (Giacomo). Studi riassuntivi di agricoltura antica. *Hist.*, 1927, n° 4.

Alberti (Annibale) et Cessi (Roberto). La politica mineraria della Repubblica veneta. *T.*, n° 1348.

Anuario de historia del derecho español, t. III. *B. H.*, 1928, 88 (analyse détaillée de ce volume).

Ashley (Sir William). The bread of our forefathers; an inquiry in economic history. *T.*, n° 1363.

Auerbach (B.). L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre. *R. Ét. hong.*, 1927, 400 (pas toujours assez critique).

Augustin (saint). Augustini Confessiones; publ. par Max Zepf. *R. C.*, 1928, n° 1 (la méthode de l'auteur est d'une ingénio-

sité qui aiguillonne l'esprit, mais le satisfait rarement).

Australia. The official yearbooks of the Commonwealth. *Q. R.*, 1928, 1.

Australian Encyclopædia. *Q. R.*, 1928, 1.

Autin. Le *Traité des reliques* de Calvin. *B. prot. fr.*, 1927 (c.-r. par J. Pannier).

Baikie (James). The glamour of Near-east excavation; an account of the treasure hunt for the buried art, wisdom and history of the Ancient East, from the Nile to Babylone. *T.*, n° 1343.

Baker (G. P.). Sulla the Fortunate. *T.*, n° 1343.

— (Ray Stannard). Woodrow Wilson; life and letters. *T.*, n° 1357 (deux volumes qui s'arrêtent à l'année 1910).

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

A. H. R. F. = Annales historiques de la Révolution française. — A. L. = Archivio storico lombardo. — Ant. = Antiquity. — A. S. R. S. P. = Archivio della Società romana di storia patria. — A. S. S. = Archivio storico siciliano. — B. H. = Bulletin hispanique. — B. prot. fr. = Bulletin de l'histoire du protestantisme français. — Corr. = Le Correspondant. — G. S. L. L. = Giornale storico e letterario della Liguria. — H. = History. — Hist. = Historia. — H. J. = Historisches Jahrbuch. — J. S. = Journal des savants. — M. A. = Moyen Age. — M. Fr. = Mercure de France. — M. S. F. = Memorie storiche Forojulanesi. — Q. R. = Quarterly review. — R. C. = Revue critique d'histoire et de littérature. — R. D. M. = Revue des Deux Mondes. — R. É. H. = Revue des études historiques. — R. É. fr. = La Révolution française. — R. Égl. Fr. = Revue d'histoire de l'Église de France. — R. Ét. hongr. = Revue des études hongroises et finno-ougriennes. — R. H. Dr. = Revue de l'histoire du droit. — R. H. R. = Revue de l'histoire des religions. — R. S. H. = Revue de synthèse historique. — Spec. = Speculum. — T. = The Times, literary supplement.

- Baldwin (T. W.).** The organisation and personnel of the Shakespearean Company. *T.*, n° 1350.
- Ballard (amiral G. A.).** Rulers of the Indian ocean. *T.*, n° 1343 (bon résumé de l'histoire des entreprises faites pendant trois siècles par les Occidentaux pour établir leur domination en Inde).
- (*Richard*). The origin of Islam in its Christian environment. *H.*, 1927, 249 (recueil de sept remarquables conférences).
- Balogh (Josef).** Voces paginarum. Beitrag zur Geschichte des lauten Lesens und Schreibens. *Spec.*, 1928, 117 (rassemble tous les passages connus des auteurs qui ont noté l'usage, si fréquent dans l'antiquité, de lire leurs ouvrages à haute voix).
- Barry (William).** Roma sacra. *T.*, n° 1360 (recueil d'articles sur la Rome chrétienne du Moyen Age).
- Bataillon (Marcel).** Juan de Valdès. Dialogue de doctrina christiana. *R. H. R.*, 1927, 316 (publie le fac-similé d'un ouvrage de Juan Valdès retrouvé par lui à la Bibl. nationale de Lisbonne, avec une introduction et des notes).
- Bauer (Theo).** Die Ostkananäer. *R. H. R.*, 1927, 306 (analyse linguistique du cananéen oriental par l'étude des noms propres qui intéressent l'histoire des religions).
- Bauer (W.).** Griechisch-deutsches Wörterbuch zu dem Neuen Testament. 2^e édit. *R. C.*, 1928, n° 1.
- Bauer y Landauer (Ignacio).** De mi archivo. Varias cartas del siglo XIX. *B. H.*, 1928, 99 (publie des lettres inédites de Pie VII, de Pie IX, de s. Charles Borromée).
- Beazley (J. D.).** Corpus vasorum antiquorum. Oxford, Ashmolean museum. *J. S.*, 1928, 83.
- Berwick y Alba (duque de).** El mariscal de Berwick, bosquejo biográfico. *B. H.*, 1928, 97.
- Bethune-Baker (J. F.).** The way of modernism and other essays. *T.*, n° 1354.
- Bevan (Edwyn).** A history of Egypt under the ptolemaic dynasty. *T.*, n° 1361.
- Billen (A. V.).** The old latin texts of the Heptateuch. *T.*, n° 1352.
- Birch (Austin Hedley).** A comparison of the styles of Gaudentius of Brescia, the *De sacramentis* and the *Didascalia apostolorum* or *Fragmenta Veronensia*. *Spec.*, 1928, 112 (utile pour la connaissance du latin écrit pendant la première moitié du v^e s. entre Milan et Vérone).
- Blagden (C. O.).** Report of governor Balthasar Bort on Malacca, 1678. *T.*, n° 1356.
- Blackley (Horace).** A tour in Southern Asia. *T.*, n° 1361 (dans ce voyage accompli en 1925-1926, l'auteur a recueilli d'intéressants témoignages sur l'émeute de Singapour en 1915).
- Blociszewski (J.).** La restauration de la Pologne et la diplomatie européenne. *R. H. dipl.*, 1928, 87.
- Borenius (Tancred) et Tristram (E. W.).** English mediæval painting. *T.*, n° 1357 (ouvrage bien illustré).
- Bosanquet (Theodora).** Harriet Martineau; an essay in comprehension. *T.*, n° 1350 (c'est plutôt une caricature qu'une esquisse biographique).
- Bottai (Giuseppe).** Mussolini costruttore d'impero. *T.*, n° 1354 (biographie par un dévoué et intelligent serviteur du fascisme).
- Bouchayer (Auguste).** Les Chartreux maîtres de forges. *Corr.*, n° 1571, 788.
- Boukharine.** La théorie du matérialisme historique. *M. Fr.*, n° 714 (gros ouvrage verbeux et bourbeux, mais édité avec luxe).
- Boutanquoi (O.).** Le conventionnel Saint-Just et sa famille. *Rév. fr.*, 1928, 80.
- Boyer, Rapson et Senart.** Kharosthi inscriptions discovered by Sir Aurel Stein in chinese Turkestan. *R. C.*, 1928, n° 1 (documents dont l'importance historique et linguistique est de premier ordre).
- Brackenhoffer (Élie).** Voyage de Paris en Italie, 1644-1646; trad. par H. Lehr. *R. C.*, 1928, n° 1 (curieux).
- Bradby (Miss E. D.).** A short history of the french Revolution. *H.*, XII, 318.
- Brampton (C. K.).** De imperatorum et pontificum potestate of William of Ockham. *H.*, XII, 351 (A. G. Little signale de graves lacunes et de mauvaises lectures; utile annotation).
- Brancaccio (Nicolà).** La Francia durante la guerra. *R. H. dipl.*, 1928, 101 (témoignage utile à recueillir, l'auteur ayant fait partie de la mission italienne à Paris pendant la guerre).
- Bridges (Robert).** English handwriting. *T.*, n° 1343 (tome II; 31 planches).
- Brinton (Selwyn).** The Gonzaga. *T.*, n° 1349.
- Brion (Marcel).** Bartholomé de Las Casas, père des Indiens. *B. H.*, 1928, 111 (beaucoup d'erreurs et de choses discutables. L'auteur a entrepris « sans préparation suffisante un sujet complexe et délicat »). *R. E. H.*, 1928, 81 (c'est en s'appuyant sur les doctrines de s. Thomas d'Aquin que Las Casas a réclamé pour les Indiens l'égalité des droits).

- British and foreign State papers, 1923. *H.*, 1927, 271 (deux volumes remplis de documents importants).
- Brodrick (James), S. J. The life and work of blessed Robert Francis, cardinal Belarmino. *T.*, n° 1363 (belle œuvre d'hagiographie).
- Brown (Mrs. B. D.). A study of the Southern Passion. *Spec.*, 1928, 118 (bonne introduction au texte d'un poème sur la passion, la mort et la résurrection du Christ; il est sans doute d'origine dominicaine).
- Brunot. Histoire de la langue française. *B. prot. fr.* (c.-r. de J. Pannier sur les t. IV-VII).
- Bryan (J. Ingram). The civilisation of Japan. *T.*, n° 1348 (intéressante brochure).
- Buckley (Eric Rede). Monsieur Charles; the tragedy of the dauphin, Louis XVII of France. *T.*, n° 1343 (qu'il soit mort au Temple ou qu'il en soit sorti, le dauphin mourut certainement tout enfant, abruti par les mauvais traitements qu'il y avait endurés).
- Buckley (Miss Jessie K.). Joseph Parkes of Birmingham and the part which he played in radical reform movements 1825-1845. *H.*, XII, 362.
- Burns (A. R.). Money and monetary policy in early times. *Ant.*, 1927, 492.
- Cabral de Monçada (E.). O seculo XVIII na legislação de Pombal. *R. H. Dr.*, 1927, 777.
- Cadbury (Henry J.). The making of Luke Acts. *T.*, n° 1347.
- Caldwell (Robert Grandville). A short history of the american people. *H.*, 1860-1921. *T.*, n° 1343.
- Caracciolo (Italo). Andrea Hofer nella insurrezione anti-bavarese del 1809. *T.*, n° 1359 (utilise beaucoup de documents inédits).
- Carr-Saunders (A. M.) et Jones (D. Caradog). Social structures of England and Wales, as illustrated by statistics. *T.*, n° 1356.
- Cartellieri (Otto). Am Hofe der Herzöge von Burgund. *M. A.*, 1927, 334 (important).
- Carter (Howard). The tomb of Tut-Ankh-Amen. Vol. II. *Ant.*, 1927, 498.
- (W. F.). The lay subsidy roll for Warwickshire of 6 Edward III, 1332. *H.*, 1927, 254.
- Carhill (Al.). Rods and axes. *T.*, n° 1363 (considérations politiques sur la forme du gouvernement en général et en particulier du système parlementaire d'un cabinet responsable devant les Chambres. L'auteur semble préférer un gouvernement fort, avec les verges et la hache).
- Case (Shirley Jackson). Jesus. A new biography. *T.*, n° 1343.
- Catalogue of the Home miscellaneous series of the India office records. *T.*, n° 1359 (ce catalogue, rédigé par feu J. C. Hill, porte sur 814 vol. Important pour l'histoire de la Compagnie des Indes).
- Cessi (Roberto). Venezia ducale; le origini. *T.*, n° 1348.
- Chambers (Sir Edmund). Arthur of Britain. *T.*, n° 1362 (œuvre de première importance). *Ant.*, 1928, 114 (maintient que le personnage d'Arthur est historique).
- Champion (Pierre). Louis XI. *T.*, n° 1358.
- Chardin. Sir John Chardin's travels in Persia. *T.*, n° 1353 (nouvelle édition de la traduction anglaise de 1720, traduction d'ailleurs fort incomplète, puisqu'elle contient deux livres au lieu de huit).
- Chesterfield (Lord). The characters; nouv. édit. par Charles Whibley. *T.*, n° 1362.
- Chobaut (H.). La pétition du club de Montpellier en faveur de la République, 28 juin 1791. *Rév. fr.*, 1928, 72 (Aulard y note d'utiles corrections à ses propres ouvrages).
- Christopher (Joseph Patrick). S. Aureli Augustini de catechisandis rudibus; trad. et commentaire. *T.*, n° 1352.
- Chubb (Thomas). The printed maps in the atlases of Great Britain and Ireland. *Ant.*, 1928, 101.
- Clunn (Harold). London rebuilt, 1897-1927. *T.*, n° 1351.
- Cole (G. D. H.). A short history of the British working class movement; vol. III: 1900-1927. *T.*, n° 1350.
- Colles (H. C.). Grove's Dictionary of music and musicians. Vol. II et III. *T.*, n° 1350.
- Conroy (J. C.). A history of the railways in Ireland. *T.*, n° 1362 (si les stations de chemins de fer en Irlande sont généralement assez loin des villes qu'elles desservent, c'est que les compagnies se sont heurtées à de nombreux intérêts hostiles à l'amélioration des transports).
- Constantinesco (Milita). L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie. *R. ét. hong.*, 1927, 164 (en plus de trente pages, J. Székely oppose à la thèse roumaine la thèse hongroise sur la colonisation de la Transylvanie).
- Constituciones de la Universidad de Salamanca, 1422; édit. avec notes par Pedro Urbano Gonzalez de la Calle et Amalio Huarte y Echenique. *B. H.*, 1928, 95 (texte fondamental restitué à l'aide de la bulle

- originale et de copies du xv^e siècle. Travail définitif).
- Contenau (G.)*. Les tablettes de Kerkouk et les origines de la civilisation assyrienne. *Ant.*, 1927, 503.
- Conway (G. R. G.)*. An Englishman and the Mexican Inquisition. *T.*, n° 1354 (publie l'original et une traduction anglaise des pièces du procès intenté par l'Inquisition espagnole à Robert Tomson pour des propos irrévérencieux sur l'intercession des saints. Il en fut quitte pour des peines légères).
- Corbett (Sir Vincent)*. Reminiscences; autobiographical and diplomatic. *T.*, n° 1349 (assez intéressants souvenirs sur les cours d'Allemagne, de Rome, au temps de Crispi et de Léon XIII, de Constantinople sous Abul Hamid, 1891; sur Copenhague et Athènes).
- Cornell (Henrik)*. Biblia pauperum. *Spec.*, 1928, 119 (bonne contribution à l'histoire de l'enluminure).
- Coulton (G. G.)*. Five centuries of religion; vol. II: The friars and the dead weight of tradition, 1200-1400. *T.*, n° 1356.
- Croce (Benedetto)*. Storia d'Italia, 1871-1915. *T.*, n° 1358.
- Crokaert (Jacques)*. La Méditerranée américaine; l'expansion des États-Unis dans la mer des Antilles. *B. H.*, 1928, 111 (vaste enquête économique sans prétention scientifique).
- Cumont (Franz)*. Fouilles de Doura-Europos, 1922-1923; avec un appendice sur la céramique de Doura par M. et M^{me} Félix Massoul. *J. S.*, 1928, 23 (art. de V. Chapot).
- Curry (Walter Clyde)*. Chaucer and the medieval sciences. *Spec.*, 1928, 114 (substantiel commentaire des *Canterbury tales*).
- Curzon of Kedleston* (marquess). The personal history of the Walmer castle and its lords wardens. *T.*, n° 1348 (nombreux renseignements biographiques sur les lords-gardiens de ce château, forteresse construite par Henri VIII pour défendre la région des Cinq-Ports).
- Daniels (H. G.)*. The rise of the german Republic. *T.*, n° 1350.
- Daunt (H. D.)*. The centre of ancient civilization. *Ant.*, 1928, 98 (prétend prouver que l'Éden et la Jérusalem du roi David doivent être transportés à Manipour, que Moïse doit être identifié avec Sargon d'Agade et Siva, etc.).
- Davies (J. A.)*. Early life in the West. *Ant.*, 1928, 98 (concerne l'Angleterre depuis l'époque paléolithique jusqu'au temps de la Bretagne romaine).
- Davies (Norman de Garis)*. Two Ramesside tombs at Thebes. *T.*, n° 1362.
- Davies (R. Trevor)*. Documents illustrating the history of civilisation in medieval England, 1066-1500. *H.*, XII, 345 (contient une traduction, non le texte des documents).
- Deck (Suzanne)*. Une commune normande au Moyen Age: la ville d'Eu, 1151-1475. *M. A.*, 1926, 377 (intéressante discussion par Espinas).
- Defoe (Daniel)*. A tour thro' the whole island of Great Britain. *T.*, n° 1354.
- De Laguna (Grace Andrus)*. Speech; its function and development. *T.*, n° 1350 (bonne étude sur l'origine du langage).
- De Rinaldis (Aldo)*. Naples angevine. *T.*, n° 1353.
- De Ruggiero (Guido)*. The history of european liberalism; trad. par R. G. Collingwood. *T.*, n° 1351.
- Dessau*. Geschichte der römischen Kaiserzeit. II, 1. *R. C.*, 1928, n° 1 (Carpocino: guide excellent, avec de regrettables partis pris).
- Dickinson (John)*. The statesmanbook of John of Salisbury. *T.*, n° 1354 (bonne traduction, mais partielle, du *Policraticus* de Jean de Salisbury, à l'usage des étudiants américains).
- (*H. W.*) et *Jenkins (Rhys)*. James Watt and the steam engine. *T.*, n° 1350.
- Dictionary of anonymous and pseudonymous english literature. Vol. III et IV. *T.*, n° 1363 (nouv. édit. très développée du dictionnaire de *Halkett et Laing*).
- Diculescu*. Die Gepiden, t. I. *R. et hong.* (voit dans les Gépides l'origine du peuple roumain; manque de critique).
- Dimond (S. H.)*. Psychology of the methodist revival. *T.*, n° 1362.
- Dodd (Anna Bowman)*. Talleyrand; the training of a statesman. *T.*, n° 1357 (suite d'épisodes sans originalité sur le caractère de Talleyrand).
- Drake*. Sir Francis Drake's voyage round the world, 1577-1580; two contemporary maps. *T.*, n° 1346.
- Duff (J. Wight)*. A literary history of Rome in the silver age, from Tiberius to Hadrian. *T.*, n° 1349.
- Dunham (Aileen)*. Political unrest in Upper Canada, 1815-1836. *H.*, 1927, 267 (excellent récit fondé sur les documents les plus certains).
- Dussaud (René)*. Topographie historique

- de la Syrie antique et médiévale. *J. S.*, 1928, 84 (art. de V. Chapot).
- Eitrem (S.)*. Papyri Osloenses. 1. Magical papyri. *J. S.*, 1928, 32 (admirable publication).
- Entwistle (William J.)*. The Arthurian legend in the literature of the Spanish Peninsula. *B. H.*, 1928, 85.
- Esdaile (Katharine A.)*. English monumental sculpture since the Renaissance. *T.*, n° 1358.
- Études asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient par ses membres et ses collaborateurs. *J. S.*, 1928, 57 (art. de Louis Finot).
- Evans (I. H. N.)*. Papers of the ethnology and archæology of the Malay peninsula. *T.*, n° 1358.
- Everett (C. W.)*. The letters of Junius. *T.*, n° 1362 (veut prouver que l'auteur de ces lettres fut Shelburne, mais ses arguments sont sans portée. Le problème est peut-être insoluble; en tout cas, Sir Philip Francis semble le mieux désigné).
- Paludi (J.)*. André Dudik et les humanistes français. *R. et hong.*, 1927, 410 (des précisions nouvelles et aussi quelque inexpérience).
- Pea (Allan)*. The loyal Wentworths. *T.*, n° 1359 (c'est surtout la biographie d'Henriette Wentworth, la maîtresse du « roi Monmouth », fils naturel de Charles II).
- Perrão (Antonio)*. A 1ª invasão francesa, 1807-1808. *R. C.*, 1928, n° 1.
- O marquês de Pombal e os meninos de Palhava. — A reforma pombalina da universidade de Coimbra. *Ibid.* (deux études intéressantes sur Pombal).
- Finke (Heinrich)*. Acta concilii Constantiensis, t. III. *H. J.*, 1927, 746 (P. M. Baumgarten présente des observations à retenir).
- Fitzgerald (Walter)*. The historical geography of early Ireland. *Ant.*, 1927, 510 (pour traiter en cent pages toute la géographie archéologique de l'Irlande, jusqu'aux invasions danoises, il a fallu opérer de trop fortes compressions).
- Fitz Patrick (Benedict)*. Ireland and the foundation of Europe. *T.*, n° 1358 (beaucoup de faits, mais attribués à l'Irlande un rôle très exagéré dans les origines de la civilisation européenne).
- Fleming (J. R.)*. A history of the Church in Scotland, 1843-1874. *T.*, n° 1362.
- Foakes-Jackson (F. J.)*. Peter, prince of Apostles. *T.*, n° 1361.
- Focillon (Henri)*. La peinture au XIX^e siècle. *R. C.*, 1928, n° 1 (livre riche d'idées).
- Friis (Astrid)*. Alderman Cockayne's project and the cloth trade; the commercial policy of England in its main aspects, 1603-1625. *T.*, n° 1345 (beaucoup de documents nouveaux).
- Fruin (R.)*. The siege and relief of Leyden in 1574; trad. par Elizabeth Trevelyan. *T.*, n° 1363.
- Fülöp-Müller (René)*. The mind and face of Bolshevism. Lenine and Gandhi; trad. par Flint et Tait. *T.*, n° 1345 (intéressantes études sur l'art de la propagande bolchevique).
- Gailhard-Bancel (H. de)*. Quatorze années de défense religieuse à la Chambre des députés. *Corr.*, n° 1572.
- Gandilhon (Alfred)*. Catalogue des actes des archevêques de Bourges antérieurs à l'an 1200. *R. Egl. Fr.*, 1928, 62 (excellent travail; on y relève un certain nombre d'incorrections).
- Ganshof*. Essai sur les *ministeriales* en Flandre et en Lotharingie. *M. A.*, 1927, 79 (excellent; quelques idées contestables). *R. H. Dr.*, 1927, 744 (critique serrée par Ernest Chamepeaux; des résultats auxquels aboutit ce très intéressant mémoire).
- Gardner (Helen)*. Art through the ages. *T.*, n° 1348 (intelligent résumé).
- Garis (Roy L.)*. Immigration restriction. *T.*, n° 1358.
- Gatti (Angelo)*. La parte dell' Italia. Rivendicazioni. *R. H. dipl.*, 90 (c.-r. par Albert Pingaud).
- Gauthey (abbé Jean)*. Un des quatorze : Mgr François-Léon Gauthey, évêque de Nevers, archevêque de Besançon, 1848-1918 (bonne biographie d'un des quatorze évêques français sacrés par le pape aussitôt après la Séparation).
- Gautier (E. F.)*. L'islamisation de l'Afrique du Nord. *T.*, n° 1356 (ouvrage saisissant, qui doit être étudié de près).
- Geary (William Nevill)*. Nigeria under British rule. *T.*, n° 1350.
- Geer (Walter)*. Napoleon and his family; the story of a corsican clan, 1769-1808. *T.*, n° 1355.
- George III*. The correspondence of king George III, 1760-1783; publ. par Sir John Fortescue, t. III et IV, 1773-1779. *T.*, n° 1361.
- Gilmotte (colonel G. H. D.)*. A postscript to the records of the Indian mutiny. *T.*, n° 1347.
- Girard (Georges)*. Mémoires du curé de Ver-

- sailles François Hébert, 1686-1704. *R. Égl. Fr.*, 1928, 73 (important pour l'histoire de la polémique entre Fénelon et Bossuet au sujet des *Maximes des saints*).
Glover (T. R.). Democracy in the ancient world. *Ant.*, 1927, 501 (superficiel).
Goddard (E. R.). Women's costume in french texts of the XI and XII centuries. *R. C.*, 1928, n° 1 (étude minutieuse et bien conduite, qui rectifie Quicherat en plus d'un endroit).
Goldschmidt (E. Ph.). Gothic and Renaissance bookbindings. *T.*, n° 1361.
Gollancz (Sir Hermann). The settlement of the Order of Carmelites in Mesopotamia. *T.*, n° 1350 (excellente traduction d'une chronique, qui, rédigée par le Frère Agathan-gelus de Sainte Thérèse, raconte l'histoire d'un couvent de Carmélites fondé à Bassora en 1623, jusqu'en 1674).
Goloubew (Victor). Documents pour servir à l'étude d'Ajanta; les peintures de la première grotte. *J. S.*, 1928, 42 (monument élevé à la gloire de l'art indien).
Gottschalk (Louis-R.). Jean-Paul Marat; a study in radicalism. *A. H. R. F.*, 1927, 599 (travail vraiment scientifique; mais que complètent et rectifient des observations par A. Mathiez). *T.*, n° 1347.
Grasilev (Léonce). L'affaire Petit du Petit-Val. *Rév. fr.*, 1928, 79 (Aulard : « J'ai été plus intéressé que convaincu »).
Grégoras (Nicéphore). Correspondance; publ. par R. Guiland. *H. J.*, 1927, 762.
Greig (James). The Faringdon diary. Vol. VII. *T.*, n° 1347 (avant-dernier volume de ces intéressants mémoires; il se rapporte aux années 1811-1814).
Groen (Nardus). Lexicon Anthineum. *Spec.*, 1928, 112 (bonne édition utile à tous ceux qui étudient le latin médiéval).
Guériot (Paul). La captivité de Napoléon III en Allemagne. *R. É. H.*, 1928, 85 (ouvrage qu'on ne peut lire sans émotion, ni sans quelque surprise).
Guiland (R.). Essai sur Nicéphore Grégoras et sa correspondance. *J. S.*, 1928, 34 (étude très remarquable sur un savant théologien du XIV^e siècle; utile publication de sa correspondance. Art. de L. Bréhier). *H. J.*, 1927, 764.
Günther (Hans F. K.). Racial elements of european history; trad. par G. C. Wheeler. *T.*, n° 1347.
Guy (Henri). Histoire de la poésie française au XIV^e siècle. T. II : Clément Marot et son école. *R. C.*, 1928, n° 1 (J. Plattard constate de regrettables lacunes dans la documentation).
Hakluyt (Richard). The principal navigation, voyages, traffiques and discoveries of the english nation. *T.*, n° 1346 (huit volumes qui résument la vie et l'œuvre de Hakluyt, mort en 1616 et enseveli à Westminster).
Hall (H. R.) et Woolley (Leonard). Ur excavations. Vol. I. *Ant.*, 1927, 490.
Halphen (Louis). Les Barbares. *M. A.*, 1927, 330 (« ouvrage qui marque dans la production historique »; quelques réserves de détail).
Hammerton (J. A.). Harmsworth's universal history. Fasc. 1-3. *Ant.*, 1927, 496 (remarquable début d'une Histoire générale qui doit paraître en 45 fascicules, à raison d'un par quinzaine).
Hanotaux (Gabriel). La Renaissance provençale : la Provence niçoise. *R. D. M.*, 1928, 15 mars.
Hanson (W. G.). The early monastic schools of Ireland. *T.*, n° 1352 (recueil de quatre conférences sur le christianisme celtique).
Harvey (G. E.). History of Burma, from the earliest times to the beginning of the english conquest. *H.*, XII, 343 (remarquable).
Haskins (C. H.). The renaissance of the twelfth century. *H.*, XII, 347 (très remarquable). *Spec.*, 1928, 122 (œuvre qui doit prendre, pour l'intelligence du mouvement intellectuel au Moyen Âge, la place du livre de Burckhardt pour la Renaissance).
Hatzfeld (Jean). Histoire de la Grèce ancienne. *R. C.*, 1928, n° 1 (Ch. Dugas : c'est non seulement un livre bien venu, mais un ouvrage destiné à rester).
Hay (M. V.). A chain of error in Scottish history. *T.*, n° 1364 (regrettable polémique contre de nombreux historiens écossais, vivants et morts).
Heisig (Karl). Studien zur Chanson de la croisade contre les Albigeois. *M. A.*, 1927, 219 (tissu d'hypothèses inconsistantes).
Henderson (Bernard W.). The great war between Athens and Sparta. *H.*, XII, 341 (remarquable; mais l'acrimonie avec laquelle l'auteur parle de ses prédécesseurs est déplaisante).
Henderson (Keith). Prehistoric man. *Ant.*, 1927, 505 (médiocre).
Herford (C. H.). The post-war mind of Germany, and other european studies. *T.*, n° 1353 (études sur l'Allemagne et la Russie, sur Dante, Milton et Shakespeare).
Hodges (H. W.). Modern history, 1750-1925. *H.*, XII, 365 (très médiocre).
Hodson (Arnold Wienholt). Seven years in

- Southern Abyssinia. *T.*, n° 1349 (l'auteur, ancien consul britannique en Abyssinie, nous apprend beaucoup sur l'état actuel de ce pays).
- Hofmeister (Hermann). Limes Saxoniae. *Ant.*, 1928, 125 (étude incomplète sur la limite entre l'élément scandinave et germanique indiquée par Adam de Brême).
- Hohenzollern (Franz Joseph, prince of). Emden. *T.*, n° 1364.
- Holscher (Gustav). Geschichte der israelitischen und jüdischen Religion. *R. H. R.*, 1927, 309 (renseigne vite et bien sur les questions relatives à l'histoire de la religion israélite et juive).
- Home (Gordon). Edinburgh. *T.*, n° 1348 (histoire et description de la ville).
- Honor (Leo L.). Sennacherib's invasion of Palestine. A critical source study. *Ant.*, 1928, 103.
- Hsiao (Kung Chuan). Political pluralism. *T.*, n° 1348 (bonne étude sur la théorie de la souveraineté).
- Huddleston (Sisley). France. *H.*, XII, 357 (bon résumé, surtout pour l'époque contemporaine).
- Hull (Eleanor). A history of Ireland and her people, to the close of the Tudor period. *H.*, 1927, 250 (critiques assez nombreuses par R. Dunlop).
- Huntington (Ellsworth). The human habitat. *T.*, n° 1360 (bonne étude concernant la distribution de l'homme sur la terre).
- Hurry (Jamieson B. Hurry). Imhotep, the vizier and physician of king Zoser, and afterwards the egyptian god of medicine. *Ant.*, 1927, 504.
- Hyma. The christian renaissance. *B. Prot. fr.*, 1926 (A. Renaudet : important).
- Imperiale di Sant'Angelo (C.). Annali genovesi di Caffaro e dei suoi continuatori. *G. S. L. L.*, 1926, 300.
- Jacquet (Jean). L'abbé Trublet, critique et moraliste, 1697-1770, et sa correspondance. *R. Égl. Fr.*, 1928, 76.
- Jacquier (E.). Les Actes des apôtres. *R. H. R.*, 1927, 313 (objections présentées par P. Alfarié).
- Jeremias (Joachim). Jerusalem zur Zeit Jesu. *R. H. R.*, 1927, 311 (beaucoup d'utiles renseignements).
- Jerrold (Maud). Italy on the Renaissance. *T.*, n° 1349.
- Jessen (Otto). Die Strasse von Gibraltar. *Ant.*, 1928, 118 (étude géographique, hydrographique et politique sur le détroit).
- Jordan (G. J.). The reunion of the churches; a study of G. W. Leibnitz and his great attempt. *T.*, n° 1355.
- Kaindl (R.). Österreich, Preussen, Deutschland; deutsche Geschichte in Grossdeutscher Beleuchtung. *H. J.*, 1927, 766.
- Kaye. The fable of the bees by Bernard Mandeville. *R. S. H.*, 1926 (c.-r. par P. Van Tieghem).
- Kellett (E. E.). The story of myths. *Ant.*, 1928, 125.
- Kerr (Wilfred B.). The reign of Terror, 1793-1794. *T.*, n° 1356 (bon travail par un disciple d'A. Mathiez).
- Khan (Shafaat Ahmad). John Marshall in India, 1668-1672. *T.*, n° 1358 (d'après des notes inédites qui intéressent l'histoire de l'Inde au temps d'Aurengzeb).
- Kidd (B. J.). The churches of eastern christendom from 451 to the present time. *T.*, n° 1348 (mine de renseignements précieux).
- Klebel (D^r Ernst). Zur Geschichte der Pfarren und Kirchen Kärntens. Die kirchliche Organisation im Patriarchat Aquileias. *M. S. F.*, XXII, 1926, 93.
- Kluchevsky (V. O.). A history of Russia, 4 vol.; trad. par C. J. Hogarth. *H.*, XII, 354 (traduction insuffisante d'une œuvre très remarquable qui, d'ailleurs, traite surtout du Moyen Âge).
- Knight (M. M.). Economic history of Europe to the end of the middle ages. *T.*, n° 1353 (bon résumé à l'usage des étudiants).
- Koht (Halvdan). Norsk Bondereising. *T.*, n° 1348 (remarquable étude sur les soulèvements des paysans norvégiens et sur le développement de leur condition sociale).
- Lachèvre (Frédéric). Le Casanova du XVII^e siècle : Pierre-Corneille Blessebois, normand, 1646-1700. *R. É. H.*, 1928, 82 (étude approfondie sur un aventurier littéraire, pornographe, diffamateur, qui fut condamné aux galères en 1681, s'évada et réussit à rentrer en France, où il mourut vers 1700).
- Lacombe (Georges). La vie et les œuvres de Prévostin. *J. S.*, 1928, 85 (P. Batiffol : très bonne étude sur un théologien italien du XII^e siècle).
- Landman (G.). The Kiwai Papuans of British New Guinea. *T.*, n° 1349.
- Langdon (J.). Oxford editions of cuneiform inscriptions, t. I-III. *R. C.*, 1928, n° 1.
- Largillière (R.). Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne. *M. A.*, 1927, 89 (parfois discutable, mais suggestif).
- La Rochefoucauld (Gabriel de). Le cardi-

- nal François de La Rochefoucauld. *R. C.*, 1928, n° 1.
- Las Casas* (Fray Bartolomé de, obispo de Chiapa). Historia de las Indias. 3 vol. *T.*, n° 1363.
- Lasswell* (Harold D.). Propaganda technique in the world war. *T.*, n° 1354.
- Lavisse* (Ernest). Histoire de France contemporaine. *H. J.*, 1927, 559 (c.-r. par E. Franz; le ton de l'ouvrage est irréprochable; document instructif).
- Le Bon* (Gustave). L'évolution actuelle du monde; illusions et réalités. *M. Fr.*, n° 714.
- Lefèvre* (M^{lle}). Habitat rural en Belgique. *R. S. H.*, 1926 (c.-r. par H. Sée).
- Lefranc* (Abel). Les commencements du Collège de France. *B. prot. fr.*, 1927 (c.-r. par N. Weiss).
- Legendre* (Maurice). Les Jurdes; étude de géographie humaine. *T.*, n° 1357 (très bonne étude sur une tribu espagnole qui a vécu pendant plusieurs siècles dans un isolement complet et qui est menacée de disparaitre).
- Lehmann* (Ed.). Myter och sagnar. *R. C.*, 1928, n° 1 (étude originale sur les mythes et contes chez les différents peuples de la terre; curieuse conclusion sur la morale des contes, qui sont le reflet d'une mentalité très primitive).
- Lemasson* (abbé A.). Manuel pour l'étude de la persécution religieuse dans les Côtes-du-Nord durant la Révolution française, t. I. *R. H. Dr.*, 1927, 772 (ouvrage capital).
- Lesage* (G.). Episodes de la Révolution à Caen, racontés par un bourgeois et un homme du peuple. *Rév. fr.*, 1928, 68 (c.-r. par Aulard).
- Lesellier* (J.). Un historiographe de Louis XI demeuré inconnu: Guillaume Danicot. *R. Égl. Fr.*, 1928, 88.
- Lesne* (Mgr E.). Histoire de la fondation de l'Université catholique de Lille, 1874-1877. *R. Égl. Fr.*, 1928, 95.
- Lesueur* (Émile). Le cardinal de La Tour d'Auvergne-Lauragais, le roi des évêques, 1768-1851. *R. Égl. Fr.*, 1928, 79 (livre probe, mais mal construit).
- Lévy* (Isidore). Recherches sur les sources de la légende de Pythagore. *J. S.*, 1928, 5 (art. d'A. Puech).
- Lockton* (W.). Certain alleged gospel sources; a study of Q-Proto-Luke. *T.*, n° 1359.
- Lohmeyer* (Ernst). Soziale Fragen im Christentum. *R. H. R.*, 1927, 312 (utile pour l'histoire religieuse au 1^{er} siècle de notre ère).
- Loomis* (Roger Sherman). Celtic myth and Arthurian romance. *Ant.*, 1928, 115 (pense qu'il faut chercher les sources de la légende arthurienne en Irlande, non en Galles; estime qu'Arthur a réellement existé). *T.*, n° 1362 (grande érudition, peu de sens critique).
- Loserth* (Johann). Huss und Wiclif. *R. H. Dr.*, 1927, 767.
- Ludwig* (Emil). Bismarck. *M. Fr.*, n° 712 (admirable peinture de l'homme).
- Kunst und Schicksal. *Ibid.* (quatre beaux portraits d'artistes: Rembrandt, Beethoven, Weber, Balzac).
- Lunn* (Arnold). Switzerland; her topographical, historical and literary landmarks. *T.*, n° 1364.
- Lutz* (Hermann). Lord Grey and the world war; trad. par W. Dickes. *T.*, n° 1362 (l'auteur s'est mépris sur le caractère et la politique de Lord Grey).
- Macalister* (R. A. S.). The archaeology of Ireland. *T.*, n° 1360 (traite surtout de l'Irlande préceltique, celle des âges de la pierre et du bronze).
- Macartney* (C. A.). The social revolution in Austria. *H.*, 1927, 270 (Seton-Watson signale plusieurs erreurs graves dans ce livre d'ailleurs intéressant).
- MacCurdy* (Edward). The mind of Leonardo da Vinci. *T.*, n° 1363.
- Mac Dermot* (E. T.). History of the Great Western railway; I : 1833-1863. *T.*, n° 1345.
- Macdonald* (J. G.). Rhodes; a life. *T.*, n° 1349.
- MacIver* (D. Randall). The iron age in Italy. *T.*, n° 1354.
- Mackie* (J. D.). Negotiations between king James VI and I and Ferdinand I, grand-duke of Tuscany. *T.*, n° 1361 (curieuse correspondance échangée entre le roi d'Écosse et le grand-duc de Toscane entre 1597 et 1604 au sujet de la succession de la reine Élisabeth).
- Mackinnon* (James). Luther and the Reformation. Vol. II : the breach with Rome, 1517-1521. *T.*, n° 1361.
- Macmillan* (W. M.). The Cape colour question. *H.*, XII, 360 (œuvre de première importance).
- MacMunn* (général Sir George) et Falls (capitaine Cyril). Military operations: Egypt and Palestine to June 1917. *T.*, n° 1358.
- Macpherson* (W. C.). Soldiering in India, 1764-1784. *T.*, n° 1364 (d'après les papiers et souvenirs de deux frères, Allan et John Macpherson).
- Mallet* (Sir Charles E.). A history of the Uni-

- versity of Oxford, t. III. Q. R., 1928, 166 (livre plein de faits).
- Manfroni (Camillo).** I nostri alleati navali. T., n° 1357.
- Manrique (Fr. Sebastien).** Travels, 1629-1643 (traduction de l'*Itinerario de las Misiones orientales* par le lieutenant-colonel C. Eckford Luard et le P. H. Hos-ten). Vol. I. T., n° 1363.
- Manwaring (G. S.).** A cruising voyage round the world, by captain Woodes Rogers. T., n° 1359 (relation publiée en 1712 par le commandant de l'expédition, qui avait duré de 1708 à 1711).
- Marchand (René).** Un livre noir, diplomatique d'avant-guerre et de guerre, d'après les documents des archives russes, 1910-1917. T. III. *Rév. fr.*, 1928, 87 (Aulard : suite des lettres d'Isvolsky au ministre russe des affaires étrangères pendant son ambassade à Paris. Réquisitoire dressé contre la politique de R. Poincaré, mais avec une mauvaise méthode et dans un esprit de dénigrement systématique. En fait, aucune révélation qui puisse nuire à la France).
- Margolis (Max L.) et Marx (Alexander).** A history of the Jewish people. T., n° 1343.
- Martin (Eveline C.).** The British west african settlements, 1750-1821. T., n° 1345.
- Marindale (C. C.), S. J.** The vocation of Aloysius Gonzaga. T., n° 1350 (bonne biographie de saint Louis de Gonzague).
- Masaryk (T. G.).** The making of a State. T., n° 1343 (traduction et adaptation par Wickham Steed d'un remarquable ouvrage publié en 1925 par le président actuel de la République tchécoslovaque).
- Mathieson (W. L.).** British slavery and its abolition, 1823-1838. H., XII, 361.
- Mathiez (Albert).** La Révolution française. H., XII, 358.
- Mattier (Paul).** Cavour et l'unité italienne. A. S. R. S. P., 1925, 447.
- Mayer (Ernst).** Die fränkische Währung und die Entstehung der Lex salica. R. H. Dr., 1927, 742 (hypothèses hardies sur le denier de la Loi salique et sur les rédactions successives de cette loi).
- Historia de las instituciones sociales y políticas de España y Portugal durante los siglos v-xiv. *Ibid.*, 762.
- Merk (Walther).** Wege und Ziele der geschichtlichen Rechts-geographie. R. H. Dr., 1927, 761 (programme d'un travail d'ensemble où l'on se propose de représenter sur la carte l'aire d'expansion des différents termes et des diverses institutions juridiques en Allemagne).
- Michon (Georges).** Correspondance inédite de Maximilien et Augustin Robespierre. *Rév. fr.*, 1928, 71 (c.-r. par Aulard).
- Milione (II).** Prima edizione integrale a cura di Luigi Foscolo Benedetto. T., n° 1361 (II Milione est un surnom de Marco Polo. Admirable édition fondée sur un bien plus grand nombre de mss. que celle d'Yule).
- Millar (Eric G.).** English illuminated manuscripts of the xvth and xvth centuries. T., n° 1360 (très bel ouvrage).
- Modes and manners of the xixth century, as represented in the pictures and engravings of the time; trad. par Oskar Fischel et Max von Bahm; 4 vol. Q. R., 1928, 20.
- Moir (J. Reid).** Antiquity of man in East Anglia. T., n° 1350.
- Monumentum Antiochenum, hgg. und erläutert von W. M. Ramsay und A. von Premerstein. Hist., 1927, n° 4 (c.-r. par Neppi Modona).
- Moolisch (P.).** Geschichte der deutsch-nationalen Bewegung in (Esterreich von ihren Anfängen bis zum Zerfall der Monarchie. H. J., 1927, 770.
- Moreau (E. de).** Saint Amand, apôtre de la Belgique et du nord de la France. M. A., 1927, 323 (important; les vues de l'auteur provoquent parfois la discussion).
- Morison (S. E.).** The Oxford history of the United press. T., n° 1349.
- Morris (W. A.).** The medieval english sheriff to 1300. Spec., 1928, 106 (très bon travail; mais on regrette que l'auteur n'ait pas fait une part plus grande aux questions judiciaires et économiques).
- Murray (David).** Memories of the old college of Glasgow. T., n° 1347.
- (Gilbert). The classical tradition in poetry. T., n° 1354.
- Napier (lieutenant-colonel H. D.).** Field-marshal Lord Napier of Magdala. T., n° 1346.
- Oberholtzer (E. P.).** A history of the United States since the civil war. Vol. I-III. H., XII, 363 (beaucoup de faits assez mal agencés).
- Ongaro (Giovanni).** Coltura e scuola calligrafica veronese del secolo x. A. L., 1927, fasc. 3.
- O'Rahilly (Cecile).** Ireland and Wales; their historical and literary relations. H., 1927, 250 (bon résumé).
- Oxyrhynchus papyri.** Vol. XVII. T., n° 1363 (texte, traduction et notes, par Arthur S. Hunt).
- Pais (Ettore).** Storia di Roma dalle origini all' inizio delle guerre puniche, 3^e éd. Vol. III. H., 1927, n° 4.

- Pallis** (S. A.). The Babylonian akktu festival. *R. C.*, 1928, n° 1 (étude très précise et détaillée sur la plus importante des fêtes religieuses qui étaient célébrées à Babylone).
- Palou** (fr. Francisco). Historical memoirs of New California; trad. par Herbert E. Bolton. *T.*, n° 1361 (utile traduction en 4 vol. des *Noticias de Nueva California*, composées par le P. Palou, et qui sont la principale source pour l'histoire de la Californie de 1767 à 1783).
- Pannier** (Jacques). Calvin et l'épiscopat. *R. C.*, 1928, n° 1 (présente des thèses intéressantes, mais n'est pas assez au courant de l'histoire générale).
- Pares** (Bernard). A history of Russia. *H.*, XII, 353 (bon exposé de l'histoire moderne).
- Paribeni** (Roberto). Optimus princeps. Saggio sulla storia e sui tempi dell' imperatore Traiano. *Hist.*, 1927, n° 4 (G. Calza).
- Parsons** (F. G.). The earlier inhabitants of London. *T.*, n° 1357 (très bonne étude sur les crânes des habitants primitifs de Londres).
- Passow** (Richard). Kapitalismus; eine begrifflich-terminologische Studie. *T.*, n° 1362.
- Patch** (Howard R.). The goddess Fortuna in mediæval literature. *T.*, n° 1361.
- Peck** (Walter Edwin). Shelley; his life and work. *T.*, n° 1348.
- Perkins** (Dexter). The Monroe doctrine, 1823-1826. *T.*, n° 1354.
- Philipon** (Ed.). Les peuples primitifs de l'Europe méridionale; recherches d'histoire et de linguistique. *M. A.*, 1927, 42 (F. Lot : véritable « roman ibérique »; l'auteur veut tout reconstruire en prenant pour base la thèse chancelante d'une vaste expansion ibère).
- Piganiol** (A.). La conquête romaine. *H. J.*, 1927, 787.
- Pirenne** (Henri). Les villes du Moyen Âge; essai d'histoire économique et sociale. *J. S.*, 1928, 15 et 72 (art. d'A. Coville).
- Plattard** (J.). La renaissance des lettres en France. *B. prot. fr.*, 1926 (c.-r. de J. Pannier).
- Poley** (Arthur F. E.). St. Paul's cathedral, London; measured, drawn and described. *T.*, n° 1359 (ouvrage considérable).
- Pollard** (A. F.). The evolution of Parliament. *H.*, XII, 349 (c.-r. à signaler de C. H. McIlwain).
- Factors in modern history. New edition. *Ibid.*, XII, 369 (indispensable aux étudiants comme aux professeurs).
- Porter** (Bertha) et Moss (Rosalind). Topographical bibliography of ancient egyptian hieroglyphic texts, reliefs and paintings. I : The Theban necropolis. *T.*, n° 1362.
- Powlet** (E. B.). The english navy in the Revolution of 1688. *T.*, n° 1362 (Lord Dartmouth, qui commandait la flotte royale, fut réduit à la défensive par la timidité à la fois du roi et de l'amiral).
- Praetorius** (F.). Die Gedichte des Hosea. *R. C.*, 1928, n° 1 (A. Loisy : remarques intéressantes la critique du texte et surtout la métrique).
- Prestage** (Edgar) et Azevedo (Pedro d'). Registo da freguesia di sé de Lisboa. Vol. II *T.*, n° 1364 (ce vol. se rapporte aux années 1582-1610).
- Prezzolini** (Giuseppe). Vita di Nicolo Machiavelli Fiorentino. *T.*, n° 1352 (biographie « romancée » à la manière d'André Maurois et d'Émile Ludwig).
- Psellos** (M.). Chronographie; publ. par E. Renauld. *H. J.*, 1927, 760.
- Quick** (Oliver Chase). The christian sacraments. *T.*, n° 1349.
- Rait** (Robert S.) et Cameron (Annie). King James' secret. *T.*, n° 1349 (c'est le secret, maintenant bien connu, de la correspondance échangée entre Jacques VI d'Écosse et Élisabeth au sujet de l'exécution de Marie Stuart).
- Redlich** (J.). Das österreichische Staats- und Reichsproblem. *H. J.*, 1927, 555.
- Ribblesdale** (Lord). Impressions and memoirs. *T.*, n° 1343 (intéressants souvenirs d'un membre libéral de la Chambre des lords, qui fut « lord in waiting » de la reine Victoria; publiés par sa fille, Lady Wilson).
- Ribeiro** (Patrocínio). A nacionalidade Portuguesa de Cristovam Colombo. *T.*, n° 1362 (c'est de la fantaisie pure).
- Rivière** (Jean). Le problème de l'Église et de l'État au temps de Philippe le Bel. *R. Égl. Fr.*, 1928, 67 (c.-r. par A. Fliche).
- Robert** (E.). Histoire du Loiret. *Rév. fr.*, 1928, 82.
- Robertson** (J. M.). Jesus and Judas; a textual and historical investigation. *T.*, n° 1356 (œuvre d'un rationaliste ennemi de toute foi).
- Robinson** (George W.). Autobiography of Joseph Scaliger. *T.*, n° 1348 (très instructif).
- Rodd** (Sir Rennell). Homer's Ithaca. *T.*, n° 1353 (l'Ithaque d'Homère ne peut être identifiée avec Leucade; mais est-il sûr que ce soit la moderne Théaki?).

- Romanelli (Pietro)*. *Leptis Magna. Hist.*, 1927, n° 4 (c.-r. par Carmen Scano).
- Romier (Lucien)*. *Catholiques et Huguenots à la cour de Charles IX. B. prot. fr.*, 1926 (c.-r. par N. Weiss, qui critique l'étude de l'abbé Carrière sur le massacre de Vassy).
- Ronaldshay (Earl of)*. *The life of Lord Curzon*. Vol. I. *T.*, n° 1363.
- Roserot (A.)*. *Dictionnaire topographique du dép. de la Côte-d'Or. M. A.*, 1927, 74 (on propose quelques corrections).
- Rosselli (Nello)*. *Mazzini e Bakounine. T.*, n° 1343.
- Rye (Reginald Arthur)*. *The students' guide to the libraries of London. T.*, n° 1348 (3^e édit. refondue d'un très utile répertoire).
- Sait (Edward McChesney)*. *American parties and elections. T.*, n° 1361.
- Salommini (Gaetano)*. *The fascist dictatorship. T.*, n° 1364 (véhément acte d'accusation contre le fascisme et contre son chef actuel).
- Sazonov (Serge)*. *Fateful years 1909-1916. T.*, n° 1360 (ce sont les souvenirs de l'ancien ministre, traduits en anglais).
- *Les années fatales. R. H. dipl.*, 1928, 96.
- Schefer (Christian)*. *Instructions générales données de 1763 à 1870 aux gouverneurs et ordonnateurs des établissements français en Afrique occidentale. R. H. dipl.*, 1928, 86.
- Schelling (Felix E.)*. *Shakespeare and demisience. T.*, n° 1348.
- Schevill (F.)*. *A history of Europe from the Reformation to our own day. H.*, XII, 364.
- Schiaparelli (L.)*. *Il codice 490 della biblioteca capitolare di Lucca, e la scuola scrittoria Lucchese sec. VIII-IX. M. A.*, 1926, 388 (remarques suggestives d'Alain de Bouard sur les origines de la minuscule caroline).
- Schlözer (Kurd von)*. *Amerikanische Briefe. Letzte römische Briefe. T.*, n° 1345 (les lettres de Rome font connaître la politique religieuse de Bismarck).
- Sears (Louis Martin)*. *Jefferson and the embargo. T.*, n° 1353 (très bonne étude sur les mesures prises en réponse aux décrets de Milan en 1806 et 1807).
- Sie (Henri)*. *Les origines du capitalisme moderne. R. H. Dr.*, 1927, 771.
- Seron (O.)*. *Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui. M. Fr.*, n° 713.
- Smith (Edward Conrad)*. *The Borderland in the civil war. T.*, n° 1351 (bonne histoire de la région formée par le Missouri, le Kentucky, la Virginie occidentale, les portions méridionales de l'Illinois, de l'Indiana et l'Ohio pendant les années 1861-1865).
- Smith (George Adam)*. *The book of Isaiah; nouv. édit. T.*, n° 1353.
- Souter (Alexander)*. *The earliest latin commentaries on the epistles of St. Paul. T.*, n° 1352.
- Spencer (Sir Baldwin) et Gillen (F. J.)*. *The Arunta; a study of a stone age people. T.*, n° 1364 (les Arunta sont une tribu aborigène de l'Australie centrale).
- Spencer (F. A. M.)*. *Civilisation remade by Christ. T.*, n° 1363.
- Srbik (H. von)*. *Metternich, der Staatsmann und der Mensch. H. J.*, 1927, 773.
- Stein (Arthur)*. *Der römische Ritterstand. H.*, 1927, n° 4.
- Stern (Alfred)*. *Der Einfluss der französischen Revolution auf das deutsche Geistesleben. Rev. fr.*, 1928, 76.
- Sthamer (Eduard)*. *Die Verwaltung der Kastelle in Königreich Sizilien unter Kaiser Friedrich II und Karl I von Anjou. A. S. S.*, 1927, 342.
- Stock (L. F.)*. *Proceedings and debates of the British parliaments respecting North America; II: 1689-1702. H.*, 1927, 265.
- Stone (James S.)*. *The cult of Santiago. T.*, n° 1350 (superficiel).
- Survey of London. Vol. XI: the parish of Chelsea. T.*, n° 1361.
- Sydenham of Combe (Lord)*. *Studies of an imperialist. T.*, n° 1357 (réédite un certain nombre d'articles sur la guerre, l'Inde et le socialisme).
- Tait (James)*. *Taxation in the Salford hundred. H.*, 1927, 260.
- Tannenbaum (Samuel)*. *Problems in Shakespeare's penmanship. The book of Sir Thomas Moore. T.*, n° 1347.
- Tardieu (André)*. *France and America; some experiences in co-operation. T.*, n° 1347.
- Taylor (Griffith)*. *Australia in its physiographic and economic aspects. Q. R.*, 1928, 1.
- *(Mrs. Rachel Armand)*. *Leonardo the Florentine. T.*, n° 1343 (remarquable étude sur le Vinci).
- Thomas (Lowell)*. *The sea devil; the story of the count Felix von Luckner. T.*, n° 1364 (aventures prestement contées du *Seeadler*, navire allemand qui causa de grosses pertes au commerce des Alliés pendant les premiers mois de la Grande Guerre).
- Thompson (A. Hamilton)*. *York minster historical tracts, 627-1927. T.*, n° 1353 (re-

- cueil d'articles sur l'histoire de la cathédrale d'York depuis sa fondation).
- Thouvenex (Émile)*. Pierre Nicole. *R. Égl. Fr.*, 1928, 83.
- Uhle (Max)*. Las antiguas civilizaciones Esmeraldeñas. *Ant.*, 1928, 106 (bonne étude sur les vestiges de l'antique civilisation dans une province de l'Équateur). Universidad de Granada. Anales de la facultad de filosofía y letras. *B. H.*, 1928, 98.
- Vallaux*. Les sciences géographiques. *R. S. H.*, 1926 (c.-r. par L. Febvre).
- Valmaggi (Luigi)*. I cicisbei; contributo alla storia del costume italiano nel secolo XVIII. *T.*, n° 1358.
- Van Tyne (Claude H.)*. England and America, rivals in the american Revolution. *T.*, n° 1360 (excellent résumé).
- Victoria*. The letters of Queen Victoria. 2^e série, t. III (extraits de sa correspondance et de son Journal de 1879 à 1885; publ. par George Earle Buckle). *Q. R.*, 1928, 180 (important pour la biographie de Disraeli). *T.*, n° 1355.
- Villaro (J. Serra)*. Civiltà megalitica a Catalunya. *Ant.*, 1928, 118.
- Viswanatha (S. V.)*. Racial synthesis in Hindu culture. *T.*, 1362 (beaucoup de faits, pas de vues générales).
- Wade (M. S.)*. Mackenzie of Canada. *T.*, n° 1351 (bon exposé de l'exploration dirigée par Mackenzie à la fin du XVIII^e siècle et qui conduisit à déterminer le cours du grand fleuve canadien auquel son nom est attaché).
- Waddell (Miss Helen)*. The wandering scholars. *Spec.*, 1928, 109 (l'auteur connaît et traduit admirablement le latin médiéval, mais n'entend rien aux règles de l'érudition).
- Wake (Joan)*. A copy of papers relating to musters, beacons, subsidies, etc., in the county of Northampton, 1586-1623. *H.*, XII, 356 (remarquable).
- Quarter sessions records of the county of Northampton, 1586-1623. *H.*, 1927, 261.
- Walker (Eric A.)*. A history of South Africa. *T.*, n° 1357 (c'est la meilleure histoire qu'on ait de l'Afrique méridionale).
- Wallace (Stewart)*. A history of the University of Toronto, 1827, 1927. *T.*, n° 1362.
- Wallis (Wilson D.)*. An introduction to anthropology. *Ant.*, 1928, 100.
- Walpole (Horace)*. Manuscript common place book. *T.*, n° 1362 (fac-similé et transcription du manuscrit).
- Wavell (colonel A. P.)*. The Palestine campaigns. *T.*, n° 1358.
- Wendel (Hermann)*. Heinrich Heine; ein Lebens- und Zeitbild. *Rév. fr.*, 1928, 80 (très intéressant sur les rapports de Heine avec la France).
- Wenner (Joseph)*. Die Rechtsbeziehungen der Mainzer Metropolen zu ihren sächsischen Suffraganbistümern bis zum Tode Aribos, 1031. *R. C.*, 1928, n° 1 (E. Jordan : étude très soignée, mais qui n'est pas très neuve).
- Wheeler (R. E. Mortimer)*. London and the Vikings. *Ant.*, 1928, 106 (n° 1 des « London Museum catalogues »).
- White (Elizabeth Brett)*. American opinions of France, from Lafayette to Poincaré. *T.*, n° 1347.
- Wilkie (James)*. The benedictine monasteries of northern Fife. *T.*, n° 1357.
- Williamson (James A.)*. Sir John Hawkins; the time and the man. *T.*, n° 1352 (excellente biographie).
- Wilson (Henry Lane)*. Diplomatic episodes in Mexico, Belgium and Chile. *T.*, n° 1346 (l'auteur raconte ce qu'il a vu étant ambassadeur à Mexico, où l'envoya le président Mac Kinley).
- (R. McNair). Napoleon the man. *T.*, n° 1350.
- Worley (Mrs. E. Stuart)*. Highcliffe and the Stuarts. *T.*, n° 1351 (biographie de Lord Stuart de Rothesay, le « Taciturne », diplomate qui servit au temps de Napoléon. Il fut ambassadeur en France après Waterloo. Highcliffe est le nom d'un château construit par un autre membre de la famille, Lord Bate).
- Wright*. Geographical lore of the time of the Crusades. *R. S. H.*, 1926 (c.-r. par Marc Bloch).
- Young (Norwood)*. Carlyle. His rise and fall. *T.*, n° 1359.
- Zachrisson (R. E.)*. Romans, Kelts and Saxons in ancient Britain; an investigation into the two dark centuries of english history 400-600. *T.*, n° 1356 (beau-coup d'érudition, fondée sur la toponomastique).

CHRONIQUE

France. — M. Franz FUNCK-BRENTANO a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 25 février 1928, en remplacement de M. Gustave Fagniez. — Le 9 mars, M. Charles RIST a été élu en remplacement de M. G. Schelle.

— Le 23 mars, M. Alfred MERLIN a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Gustave Fougères, décédé.

— L'éminent indianiste Émile SENART, membre de l'Académie des inscriptions, est mort le 21 février; il était né à Reims le 26 mars 1847. Une notice sur sa vie et son œuvre sera donnée dans notre plus prochaine livraison, ainsi qu'à notre distingué collaborateur D. PASQUET, décédé le 9 mai.

— La Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre 1914-1918, constituée par décret du 20 janvier 1928, a tenu sa première séance au ministère des affaires étrangères, sous la présidence de M. Charléty, recteur de l'Académie de Paris. Le ministre a fait savoir à la Commission qu'elle aurait communication de tous les documents relatifs à son travail, qu'ils se trouvent dans les archives du ministère, dans les services ou dans les postes diplomatiques ou consulaires.

La publication s'étendra à toute la période 1871-1914, la série 1871-1900 ne devant être entreprise qu'ultérieurement. Pour la période 1901-1914, la publication sera divisée en deux séries, l'une de 1901 à novembre 1911, l'autre de novembre 1911 à août 1914, qui paraîtront simultanément.

La Commission a décidé la mise en train immédiate d'un volume pour chacune de ces deux séries.

— Pour le concours des Antiquités de la France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné trois médailles et six mentions. Médailles : 1. M. l'abbé SAUTEL, *Histoire de Vaison dans l'antiquité*. 2. G. HUARD, *La paroisse et l'église de Saint-Pierre de Caen*. 3. F. PASQUIER et OLIVE, *Inventaire des archives du château de Lérans*. — Mentions : 1. M. DEBONGNIE, *Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry*. 2. Le Dr DORANLO, *L'archéologie antique de Normandie*. 3. Abbé FAVRET, *La nécropole hallstattienne des Jogasses*. 4. JEANTON, *Le Mâconnais gallo-romain*. 5. RITTER, *Lettres et poésies de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar*. 6. Chanoine DURENGUES, *Le livre de saint Phébad*.

La médaille Ulysse Chevalier, réservée aux travaux sur le Dauphiné et la Provence, a été attribuée à M. DE GÉRIN-RICARD, *Le sanctuaire préroman de Roquepertuse à Velaux*.

— Le 15 mars 1928 s'est fondée à Lille une *Société d'histoire du droit des pays flamand, picard et wallon*, sous le patronage de M. Chatelet et de Mgr Lesne, respectivement recteurs l'un de l'Université et l'autre des Facultés catholiques; de MM. Duez et Duthoit, doyens des Facultés de droit (de l'Université et catholique); Georges Lyon, recteur honoraire de l'Académie; Pirenne, Paul Fournier et Colliet. Son comité de direction est formé de MM. Bruchet, archiviste du Nord; Espi-

nas, archiviste des affaires étrangères; Ganshof, professeur à l'Université de Gand; Henri Lévy-Bruhl, professeur à la Faculté de droit de l'Université; abbé Nag, professeur à la Faculté libre de droit; A. de Saint-Léger, professeur à la Faculté des lettres de l'Université. Secrétaires: MM. Raymond Monier, professeur à la Faculté de droit de l'Université, et Thomas, professeur au lycée de Lille. Trésorier: M. Raoust, libraire à Lille. — La Société se propose de favoriser par tous les moyens l'étude scientifique des institutions de la région, en aidant les chercheurs à publier leurs travaux sur ces matières et en organisant des réunions où seront traitées et discutées des questions s'y rattachant. La Société se caractérise par une étroite collaboration franco-belge. En dehors des savants cités plus haut, MM. Des Marez, Bigwodd et De Sagher font partie du conseil d'administration.

— La bibliothèque de la Chambre de commerce de Paris, installée dans le nouvel hôtel de l'avenue de Friedland, est ouverte au public depuis le 16 janvier 1928. Munie d'un catalogue méthodique, elle constitue une importante source de documentation économique et sociale.

G. B.

— L'*Annuaire 1927-1928* de l'École pratique des hautes études, 4^e section, contient deux articles nécrologiques, l'un sur *Bernard Haussoullier*, par Pierre JOUGUET; l'autre sur *Henri Sottas*, par Raymond WEILL, utiles au point de vue bibliographique. — Le tome 253 de la Bibliothèque de l'École est une étude sur *l'Impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque*, par M. Ferdinand LOT (Champion, 1928, 137 p.).

— La librairie Geuthner commence, sous le titre de *Bibliothèque des géographes arabes*, la publication d'une traduction française annotée des ouvrages contenus dans la *Bibliotheca geographicorum Arabicorum*. Le tome II, qui vient de paraître (avant le t. I), contient l'œuvre d'Ibn Fadl Allah Al-'Omari, consacrée à l'Afrique, moins l'Égypte, compilation écrite vers 1348. Dans l'introduction, le traducteur, M. GAUDEPROY-DEMOMBYNES, expose l'organisation politique des États magrébins au XIV^e siècle (in-8°, LXVIII-284 p., 5 cartes; prix: 100 fr.). La direction générale de l'entreprise est confiée à M. Gabriel FERRAND, qui prépare lui-même la traduction en trois volumes des *Instructions nautiques et routières arabes et portugaises des XV^e et XVI^e siècles*.

— Dans le Bulletin (décembre 1927) de la Société des amis de l'Université de Strasbourg, nous devons signaler le discours d'usage où M. VANSTEENBERGHE, professeur à la Faculté de théologie catholique, a exposé le *Mouvement mystique à Strasbourg au XIV^e siècle* (Strasbourg, au siège de la Société). — Dans ce même Bulletin, M. Pfister, recteur de l'Académie, a rappelé les titres scientifiques de son prédécesseur, M. Charléty.

— Le ministère de l'instruction publique a fait imprimer le *Catalogue des thèses et écrits académiques*, 41^e fascicule, pour l'année 1924 (en vente à la librairie Leroux, au prix de 6 fr.).

— La Société d'histoire contemporaine a fusionné avec la Société de l'histoire de France. Les publications de l'une et de l'autre sont en dépôt à la librairie Champion.

— Les actifs directeurs de la jeune *Revue des études hongroises et finno-ougriennes*, MM. Zoltán Baranyai et Alexandre Eckhardt, viennent de fonder, comme annexe à cette revue, une *Bibliothèque d'études hongroises* dont le premier volume va pa-

raître à la librairie Champion, à Paris, sous le titre : *Introduction à l'histoire hongroise*, par Ferenc ECKHART, avec un avant-propos de Louis HALPHEN (un vol. in-8°, 175 p. et 5 cartes hors texte). C'est une excellente vue d'ensemble de l'histoire de Hongrie, des origines au traité de Trianon, avec de copieuses bibliographies, des tableaux chronologiques et généalogiques et un index. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus longuement.

— Dans la *Science moderne* de janvier et de février 1928, MM. les abbés A. et J. Boussyonié étudient les *Industries primitives, leur répartition et leur date*. Quelques heureuses analyses et des dessins bien choisis nous permettent de suivre l'évolution de ces industries depuis le préchelléen jusqu'au moustérien en passant par le chelléen et l'acheuléen ; un tableau résumant les « caractères des horizons paléolithiques » termine cette intéressante étude.

G. BN.

Allemagne. — On doit noter, pour la bibliographie de la technique, les *Geschichtsblätter* publiés, depuis 1926, par la Société de recherches pour l'histoire de la technique et de l'industrie (Berlin, Tempelhof).

G. BN.

— M. Heinrich KANNER vient de fonder une revue destinée à étudier principalement les origines de la guerre mondiale. Le premier numéro de *Der Krieg* a paru en février 1928 et est, dans sa majeure partie, dirigé contre les « innocentistes » allemands.

Ce n'est pas à ce groupe qu'appartient le baron GIESL, dont les mémoires, intitulés *Vingt années dans le proche Orient*, ont été commentés par notre collaborateur M. A. PINGAUD dans le *Journal des Débats* du 22 janvier 1928. Le baron Giesl représentait, en effet, l'Autriche à Belgrade en 1914, et c'est lui qui transmit au gouvernement serbe le fameux ultimatum d'où la guerre devait sortir.

G. BN.

Belgique. — La direction des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles a été chargée de faire connaître en Europe les images d'art dites *University prints*, éditées à Boston (Mass.) dans des conditions remarquables de choix et de bon marché. Cette collection comprend, par exemple, plusieurs milliers de planches pour la sculpture grecque et romaine, l'art italien, flamand, hollandais, allemand, français et espagnol, l'histoire de l'architecture, de la gravure, etc. Ces reproductions se vendent soit séparément, au prix de 0 fr. 40 pour une image, soit en pochettes de douze pour 4 francs ou en livrets de vingt pour 7 francs. Le service éducatif des Musées royaux déclare qu'elle est une association « sans but lucratif, poursuivant des fins non mercantiles, mais seulement morales et intellectuelles ».

États-Unis. — Le 14 janvier 1928 est mort Archibald Carey COOLIDGE, professeur d'histoire et directeur de la bibliothèque à l'Université Harvard. La prochaine livraison de la *Revue* contiendra une notice sur son œuvre. — M. J. D. Rockefeller a fait don de 400,000 dollars pour la construction et l'entretien d'un Musée d'archéologie palestinienne à Jérusalem.

— Nous devons signaler la création, en 1926, à Cambridge (Mass.), d'une *Business historical Society*, qui a pour objet d'organiser l'histoire de l'activité économique, en groupant des documents, des instruments de travail et des travailleurs. Cette Société publie depuis juin 1926 un Bulletin mensuel qui nous renseigne sur les tâches variées auxquelles elle s'est consacrée. On y trouvera des notes curieuses

sur W. Playfair, l'inventeur de la statistique graphique (*Commercial and political atlas*, publié en 1786), les débuts des chemins de fer et du télégraphe électrique aux États-Unis, les archives des Médicis, le rôle de W. Raleigh comme économiste, les budgets familiaux du XVIII^e siècle, les premières entreprises métallurgiques dans les colonies américaines, les archives de la firme Wedgwood. — G. Bn.

— Ils s'est fondé à Chicago (Illinois) une Agricultural History Society qui publie une revue trimestrielle intitulée *Agricultural History*. Le n° 1 du t. I a paru en avril 1927.

Grande-Bretagne. — Le 6 novembre 1927 est mort D. G. HOGARTH, explorateur et historien de l'Asie Mineure. Il était conservateur (keeper) de l'Ashmolean Museum, Oxford, et président de la R. Geographical Society.

— Miss Alice GARDNER est morte le 14 novembre 1927. Professeur à Newnham College, Cambridge, elle s'était fait un nom distingué par ses publications sur l'histoire byzantine.

— Le recueil bien connu de textes sur les *English Gilds*, publié par Toulmin Smith pour la Société des anciens textes anglais, a été réédité par cette même Société en 1924. On peut donc se le procurer maintenant au prix de 30 s.

— La Bibliothèque nationale d'Écosse s'est enrichie en 1927 des « Morton Papers », acquis par elle, et d'un don princier, la collection des livres rares possédés par Lord Roseberry en son château de Barnbough. Parmi les « Morton Papers » se trouvent le cartulaire de la famille où sont transcrits des actes remontant au XII^e siècle, les papiers du régent Morton, des lettres de Marie Stuart, du roi Jacques VI, etc. L'année 1927 est justement qualifiée d'« annus mirabilis » par l'administration de la bibliothèque (*Bulletin de l'Institute of historical research*, février 1928, p. 164).

Italie. — Le 24 janvier 1928 est mort à Rome le sénateur Pompeo MOLMENTI, qui s'était fait connaître en Italie et à l'étranger par ses nombreux et importants travaux sur l'histoire de Venise. D'origine frioulaine, Molmenti était né à Venise en 1852. Professeur au lycée Foscarini, puis à l'Université de Padoue, il se mit très tôt à fréquenter les archives des Frari, d'où il devait tirer les éléments de sa *Storia di Venezia* et d'un grand nombre de monographies. Molmenti était, en outre, entré au Parlement dès 1890, y affirmant très nettement des convictions catholiques et refusant d'adhérer personnellement au régime fasciste. G. Bn.

— *Atti della r. Accademia dei Lincei*. Séance solennelle du 8 juin 1925. — Biagio BRUGI. Roma e il suo diritto nel pensiero di G. B. Vico. — Rapport sur le concours pour les sciences historiques et philologiques. L'un des deux premiers prix a été attribué à l'œuvre de PICOTTI, « Sulla giovinezza di Leone X » ; l'autre a été partagé entre VACCARI, « Intorno alla emancipazione della servitù della gleba in Italia », et GALLO, « Scrittura curiale Napoletana nel medio evo ». = Séance solennelle du 4 juin 1927. PARIBENI. Cristianesimo e Imperio (leurs rapports au premier siècle de notre ère). — Le rapport sur le concours pour l'histoire et la géographie attribue le prix à Raffaele PETTAZZIONI, « Le origini dei Kabiri nelle isole del Mar Tracio ». Pour les sciences historiques et philologiques, le premier prix est attribué à Romolo QUAZZA, « La guerra per la successione di Mantova e del Monferrato », et le second partagé entre Nino CORTESE, « Memorie di un generale della Repubblica e dell'Impero », Francesco Pignatelli », et Francesco COGNASSO, pour l'ensemble de ses

œuvres sur l'histoire byzantine, savoyarde et lombarde (« Il conte Verde », « Popoli e Stati del Mediterraneo da Odoacre a Carlomagno », etc.).

— Signalons plusieurs articles importants pour l'histoire dans le *Corriere della sera* : ceux de MM. TROMBETTI et CAVALLOZZI sur la question de l'interprétation de la langue étrusque (18, 19 et 22 février 1928) ; deux de N. A. LUZIO, le premier sur *Vittorio Emanuele I* (12 février). Ce prince fut chargé, en 1814, de restaurer l'ancien régime en Piémont ; on sait comment la tentative de 1821 l'amena à quitter le pouvoir, qu'il avait gardé dans un esprit d'amène réaction. Un autre (5 février) traite des idées de Mazzini à propos du livre de M. O. VOSSLER, *Mazzini's politischen Denken und Wollen in den geistigen Strömungen seiner Zeit*. G. BN.

— Sous le patronage de la ville de Venise et du Comité géographique national italien, M. Luigi Foscolo BENEDETTO vient de publier une édition critique intégrale du célèbre *Milione* de Marco Polo. Cette édition est précédée d'une importante introduction sur les différents « états » du texte qui offre un intérêt si puissant pour les historiens et les géographes. Le texte original est perdu, et, d'après M. Benedetto, la version franco-italienne de Paris n'en est qu'une dérivation ; d'autre part, le texte de Ramusio provient de cinq sources différentes. Ces observations résultent d'importants articles de M. J. Dainelli et F. De Filippi dans le *Corriere della Sera* du 22 janvier 1928. G. BN.

Russie. — On mande de Moscou qu'on a trouvé à Irkoutsk les archives de l'expédition du grand navigateur Behring, en ce qui concerne la seconde expédition de celui-ci, celle de 1736. G. BN.

ERRATUM

Tome CLVI, page 353, ligne 31. — Au lieu de : « MM. Snape, Galbraith et Formoy », lire : « MM. Snape et Galbraith et M^{me} Formoy ».

Page 364, lignes 29 et 30. — Au lieu de : « remercier Miss Cecil Headlam des fructueuses découvertes qu'elle a faites », lire : « M^{re} Cecil Headlam » et « qu'il a faites ».

Page 372, ligne 27. — Au lieu de : « wheater cock », lire : « weather cock ».

Tome CLVII. — Le premier alinéa de la page 75, commençant par les mots : « Il va de soi qu'en cette matière... » jusqu'aux mots « à des questions plus immédiatement nécessaires à l'éducation d'un homme du x^x siècle », doit être transporté à la fin de l'article sur les *Nouveaux manuels d'histoire*, dont il forme la conclusion.

Page 147. — Compte-rendu du *Recueil d'actes et lettres de Charles I^{er}*, lignes 11 et 12, au lieu de « que pour le règne suivant et, même pour le précédent, elles sont loin de nous livrer la contre-partie... », lire : « que pour le règne suivant et même pour le précédent. Elles sont loin de nous livrer la contre-partie... »

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Alexandre II.* Correspondance avec le grand-duc Constantin, 115.
- Allison (John S. M.).* Thiers et la monarchie française, 349.
- Almérés (Henri d').* La vie parisienne sous Louis-Philippe, 353.
- La vie parisienne sous la République de 1848, 353.
- Ance! (Jacques).* Manuel historique de la question d'Orient, 1792-1925, 368.
- Andréiev (A.-I.).* Les moines russes colonisateurs de la Laponie occidentale, 107.
- Les codes du xvi^e siècle, 109.
- Andréievski (L.).* L'économie rurale du nord de la Russie, 112.
- Andrieux (Louis).* A travers la République, 359.
- Annales de la section russe de l'Académie des sciences*, vol. XXV, 95.
- Apponyi (comte Rodolphe).* Journal, t. IV, 348.
- Archives rouges*, 114.
- Arnaud (René).* Le coup d'État du 2 décembre, 355.
- Askenazy.* Napoléon et la Pologne, 346.
- Augustin-Thierry (A.).* La princesse Belgiojoso, 349.
- Babelon (E.).* Traité des monnaies grecques et romaines, 2^e partie, t. IV, 324.
- (Jean). Catalogue de la collection de Luyens. Monnaies grecques, t. I et II, 325.
- Germain Pilon, 133.
- La médaille et les médailleurs, 160.
- Bagne (le) et la déportation, 114.
- Baklanova (N. A.).* L'intérieur des prikaz moscovites au xviii^e siècle, 109.
- Bakrouchine (S. V.).* Histoire de la maison de commerce Nikitine, 107.
- L'émeute de Moscou de 1648, 106.
- Les apprentis artisans au xviii^e siècle, 107.
- Palitzine, intellectuel russe du xviii^e siècle, 105.
- Paul Khmelevski, 105.
- Bannister (A. T.).* A descriptive catalogue of the manuscripts in the Hereford cathedral library, 185.
- Bapt (Armand).* Le siège de Metz en 1870, 358.
- Barskov (J.).* Correspondance de Catherine II avec Zavadovski, 111.
- Correspondance du grand-duc Paul, 113.
- Barthou (Louis).* Le général Hugo, 345.
- Barton (Sir Plunket).* Bernadotte Prince and King, 346.
- Basilévitch (K.).* La fortune des princes de Moscou aux xiv^e-xvi^e siècles, 102.
- Bataillon (Marcel).* Érasme et la cour de Portugal, 409.
- Baynes (Norman H.).* The early Church and social life, 169.
- Beale (J. H.).* A bibliography of early english law, 184.
- Beazley (J. D.).* Attische Vasenmalen des rotfigurigen Stils, 341.
- Bell (Richard).* The origin of Islam in its christian environment, 145.
- Bellessort (André).* Sainte-Beuve et le xix^e, 166.
- Béguignon (Y.) et Laumonier (A.).* Fouilles de Téos, 324.
- Bérard (V.).* Introduction à l'Odyssee; t. I: L'épos homérique, le poème représenté, 342.
- Berséniev (S.).* Mouraviov-Apostol, 117.
- Berve (H.).* Das Alexanderreich auf topographischer Grundlage, 329.
- Beyens (baron).* Le Second Empire vu par un diplomate belge, 356.
- Bibliothèque historique russe*, t. XXXIV-XLI, 99.
- Bise (P.).* La politique d'Héraclite d'Éphèse, 342.
- Bismarck et la question du Slesvig septentrional*, 357.
- Blanchet (A.).* Voir Reinach (Th.).
- Bloch (Camille).* Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre, 363.
- Blümel (C.).* Zwei Strömungen in der altischen Kunst des vten Jahrhunderts, 334.
- Bogoiavlenski (S. K.).* Le prikaz de l'artillerie, 109.
- Les conseils municipaux à Moscou au xviii^e siècle, 107.
- Bogoslovski (M.).* La conjuration de Tsyler, 110.

Bogolovski (M.). Pierre le Grand à travers ses lettres, 110.
 — Pierre le Grand à Vienne en 1698, 110.
 — Pierre le Grand en Angleterre en 1698, 110.
 — Pierre le Grand et ses réformes, 110.
Bonner (R. J.). Greek colonies and the hinterland, 326.
Bonnerot (Jean). La Sorbonne à travers les siècles, 405.
Botchkariov (V. N.). La médecine et les médecins au XVIII^e siècle, 113.
Bottin (C.). Les tribus et les dynastes d'Épire avant l'influence macédonienne, 328.
Bouard (A. de). Actes et lettres de Charles I^{er}, roi de Sicile, concernant la France, 1257-1284, 147.
Bouch (V. V.). Monuments de l'ancienne éducation russe, 109.
Bouglé (C.) et Péreire (A.). L'œuvre d'Henri de Saint-Simon, 353.
Boulenger (Marcel). L'attentat d'Orsini, 355.
 — Le duc de Morny, 355.
Bourdeaut (A.). François et Pierre Cacaull, 179.
Bourgin (Georges). Les sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France moderne, 362.
 — *Carrère (J.) et Guérin (A.)*. Manuel des partis politiques en France, 404.
 — (*Hubert*). Cinquante ans d'expérience démocratique, 359.
 — Les systèmes socialistes, 365.
Bouvat (Luvien). L'Empire mongol, 138.
Brackmann (A.) et Hartung (F.). Jahresberichte für deutsche Geschichte, 401.
Brèdre-Misme (M^{me} Clotilde). La peinture hollandaise, 135.
Buffin (baron C.). Voir : *Corti (comte E.)*.
Bulic (Mgr). Mélanges offerts à Mgr Bulic, 189.
Busolt (G.) et Swoboda (H.). Griechische Staatskunde, 2^e Hälfte, 331.
Butler (H. C.). Sardis, II, 1, 338.
Buz (E.). Zwei sozialistische Novellen bei Plutarch, 331.
Cahen (E.). Sur la représentation de la figure humaine dans la céramique diplyienne et dans l'art égéen, 340.
Calkoun (G. M.). The business life of ancient Athens, 333.
Calmette (J.). Voir : *Commynes*.
Cambridge ancient History, t. III, 325.
Carnets (les) de Georges Louis, 365.
Carpenter (Rhys). The Greeks in Spain, 326.
Carre (Jean-Marie). Michelet et son temps, 352.

Cartellieri (O.). Am Hofe der Herzöge von Burgund; Kulturhistorische Bilder, 87.
Cary (M.). Athens and Hestiaea, 320.
 Catalogue du Musée du Louvre, 128.
Cavaignac (E.). A propos de la bataille du torrent de Némée, 328.
 — Calendrier et fêtes religieuses, 335.
Cavour. Correspondance avec Nigra de 1858 à 1861, 389.
Cavadias (P.). Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς τεχνικῆς, 336.
Cecil (Algernon). British foreign secretaries, 1807-1916, 368.
Chakhmatov (A.). La plus ancienne époque de l'histoire de la nation russe, 98.
Champion (Pierre). Le manuscrit d'auteur du Petit Jehan de Saintré, 84.
 — Louis XI, t. I et II, 89.
Charbonneaux (J.). Tholos et Prytanée, 337.
Charewicz (Lucie). Le commerce de Lwow au Moyen Age, 151.
Chébounine (A.). Les décembristes et la politique extérieure, 117.
 — Nicolas Tourgueniev, 117.
Ohoulguine (Alexandre). L'Ukraine et le cauchemar rouge, 167.
Chichéglov (P.). Kakhovski, 117.
Chtraikh (C. V.). Le décembriste Bestoujev-Rioumine, 117.
 Chute (la) du régime tsariste, 123.
Clemmensen (M.) et Vallois (R.). Le temple de Zeus à Némée, 337.
Cloché (P.). Hypothèses sur l'une des sources de l'Ἀθηναίων Πολιτεία, 331.
 — La civilisation athénienne, 172.
 — La politique de Démosthènes de 354 à 346 av. J.-C., 329.
 — Les procès des stratèges athéniens, 329.
 — Voir aussi : *Moret*.
Colin (G.). Démosthène et l'affaire d'Harpale, 330.
Collomb (P.). La papyrologie, 324.
Commynes. Mémoires; éd. *J. Calmette et G. Durville*, t. II et III, 86.
Constantin (Yves de). Itinéraires du chevalier de Constantin, 345.
 Constantinople et les Détroits (documents), 2 vol., 122.
Cook (A.). Zeus. A study in ancient greek Religion, 334.
 Corpus vasorum antiquorum (British Museum), fasc. I et II, 341.
 Correspondance de Nicolas et d'Alexandra Romanov, vol. III, IV, V, 120.
Corti (comte). Maximilien et Charlotte de Mexique, 356.
 — et *Buffin (baron)*. Léopold I^{er}, 354.
Coupland (R.). Sir Thomas Stamford Raffles, 1781-1826, 382.

- Courby (F.) et La Coste-Messelière (P. de).* Monuments éoliens de Delphes, 322.
- Cramer (O.).* Die innere Politik Ludwigs XI von Frankreich, 89.
- Cros (L.-M.-J.).* Histoire de Notre-Dame de Lourdes, t. I, 356.
- Cullberg (Albin).* La politique du roi Oscar I^{er} pendant la guerre de Crimée, 357.
- Dangibeaud (Ch.).* Réflexions critiques sur Saint-Pierre d'Aunay, 180.
- Daux (G.).* Nouvelles inscriptions de Thasos, 323.
- Davis (P. H.).* Two attic decrees of the fifth century, 320.
- Delatte (A.).* Essai sur la politique pythagoricienne, 342.
- Déonna (W.).* Les prototypes du groupe d'Athéna et de Marsyas par Myron, 341.
- Orphée et l'oracle de la tête coupée, 336.
- Dermenghem (Émile).* Thomas Morus et les humanistes de la Renaissance, 169.
- Diakonov (A.).* Le système de cadastre au XVII^e siècle, 106.
- Les sources du chapitre XIX du Code de 1649, 109.
- Dictionary (the) of national biography,* 186, 407.
- Dimier (Louis) et Réau (Louis).* Histoire de la peinture française, des origines à la fin du XVIII^e siècle, 5 vol., 134.
- Dinsmoor (W. B.).* The sculptured parapet of Athena Nike, 339.
- Documents concernant les conditions agraires du district de Vologda au XVII^e siècle, t. II, 100.
- sur les Décembristes, 118.
- Dorjahn (A. P.).* On Pausanias battle with Thrasybulus, 328.
- Doudeauville (duc de).* Une politique française au XIX^e siècle, 361.
- Doughty (Arthur G.).* Dominion of Canada. Rapport sur les archives publiques pour 1926, 177.
- Driaault (Edouard).* La chute de l'Empire, 346.
- Mahomet Aly et Napoléon, 344.
- et *Lhéritier (Michel).* Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours, t. IV et V, 367.
- Droujinine (N. M.).* Le journal des propriétaires fonciers en 1858, 116.
- Drozdov (I. G.).* Le sort de la propriété foncière de la noblesse, 119.
- Dubosq (André).* La Chine en face des Puissances, 369.
- Ducati (P.).* Arte classica, 336.
- Dufoureaux (A.).* Histoire moderne de l'Église, t. VII (1294-1527), 401.
- Duguit (Léon).* Les contributions et les principales lois politiques de la France depuis 1789, 361.
- Dupont-Ferrier (Pierre).* Le marché financier de Paris sous le Second Empire, 358.
- Durand (René).* Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire, 347.
- Durrbach (F.).* Inscriptions de Délos, 320.
- Durry (M^{me} M.-J.).* L'ambassade romaine de Chateaubriand, 351.
- Durville (G.).* Voir : *Commynes.*
- Dutcher (G. M.).* The political awakening of the East, 369.
- Duthoit (Eugène).* Comment aménager la cité française, 364.
- Eastman (Max).* La science de la Révolution, 398.
- Ehrenberg (V.).* Alexander und Aegypten, 329.
- Eürem (S.).* Papyrus grecs, 324.
- Escholier (Raymond).* Delacroix, 136.
- Evans (A.).* The ring of Nestor, 340.
- Fabre-Luce (Alfred).* Locarno sans rêves, 366.
- Feighine (M^{lle} L.).* L'accord franco-russe de mars 1859, 115.
- Ferrabino (A.).* Armata greche nel v secolo a. C., 327.
- Ferrão (Antonio).* L'invasion française de Junot, 1807-1808, 158.
- Ferri (S.).* Alcune iscrizioni di Cirene, 324.
- Filippov (A. N.).* Les sources de la charte de la noblesse, 111.
- Flottes (Pierre).* La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny, 352.
- Forrer (Robert).* Strasbourg-Argentorate préhistorique, gallo-romain et mérovingien, 142.
- Forsdyke (E. J.).* Prehistoric aegaeon pottery, 340.
- Francis (St) of Assisi, 1226-1926.* Essays in commemoration, 378.
- François (saint) d'Assise;* son œuvre, son influence, 1226-1926, 378.
- Frangulis (A. F.).* La Grèce et la crise mondiale, t. II, 163.
- Freeman (K.).* The work and life of Solon, 327.
- Freeman-Galpin (W.).* Le ravitaillement en céréales de l'Angleterre pendant la période napoléonienne, 347.
- Gabatev (G.).* La garde impériale en décembre 1825, 117.
- Gabrielli (G.).* Verbal delle adunanze e Cronaca della prima Accademia Lincea, 1603-1630, 409.

- Gaete* (duc de). Mémoires, souvenirs, opinions et écrits, 3 vol., 344.
- Gardiner* (E. Norman). Olympia, 326.
- Gardner* (P.). New chapters in greek art, 336.
- (Samuel). English gothic foliage architecture, 185.
- Garner* (chanoine Adrien). Frayssinous, son rôle dans l'Université sous la Restauration, 349.
- Gautherot* (Gustave). Un gentilhomme de grand chemin : le maréchal de Bourmont, 1773-1846, 345.
- Gautier* (G.). Histoire de la civilisation de l'Europe orientale avant la fondation du premier État russe, 97.
- L'époque des troubles, 104.
- Le projet de réformes de Volynski, 111.
- Gasley* (J. G.). American opinion of german unification, 1848-1871, 357.
- Gébelin* (F.). Les châteaux de la Renaissance, 133.
- Giraud* (Victor). Sœurs de grands hommes, 351.
- Glover* (T. R.). Herodotus, 331.
- Gomme* (A. W.). The position of women in Athens in the 5th and 4th century, 334.
- Gooch* (G. P.). English democratic ideas in the seventeenth century, 184.
- Recent revelations of european diplomacy, 365.
- Gorez* (Septime). Une grande œuvre française au Brésil, 177.
- Graham* (Walter). The beginnings of english literary periodicals 1665-1715, 184.
- Graux* (D' Lucien). Histoire des violations du traité de paix, 365.
- Graves* (F. M.). Deux inventaires de la Maison d'Orléans, 84.
- Gray* (Arthur). A chapter in the early life of Shakespeare, 152.
- Greer* (Donald M.). L'Angleterre, la France et la Révolution de 1848. Le troisième ministère Palmerston, 1846-1851, 354.
- Grékov* (B. D.). L'organisation économique de la Maison de l'archevêque de Novgorod, 106.
- Recueil de sources pour servir à l'histoire économique des couvents aux xvi^e et xvii^e siècles, 106.
- Grelling* (Richard). La campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles, 365.
- Grigoriev* (V. A.). Les origines des « tribunaux oraux » pour causes civiles, 112.
- Les origines du règlement de police de 1782, 112.
- Gromaire* (Georges). L'occupation allemande en France, 1914-1918, 363.
- Groningen* (B. A. von). De Cleomene Naukratita, 330.
- Grosjean* (Georges). Le sentiment national dans la guerre de Cent ans, 404.
- Guedalla* (Philippe). Palmerston, 356.
- et Kerry (lord). Le secret du coup d'État, 1848-1852 ; trad. p. Jacques de Maricourt, 355.
- Guenin* (G.) et *Nouaillac* (J.). La France et les grandes puissances du monde, 1830-1880, 362.
- Guériot* (Paul). La captivité de Napoléon III en Allemagne, 358.
- Guichen* (vicomte de). La diplomatie des puissances sous la Seconde République, 355.
- Hanotaux* (Gabriel). L'échec de la monarchie et la fondation de la République, mai 1873-mai 1876, 2 vol., 359.
- Le gouvernement de M. Thiers, 2 vol., 359.
- Harland* (J. P.). Prehistoric Egina, 325.
- Harsin* (Paul). L'afflux des métaux précieux au xvi^e siècle et la théorie de la monnaie, 178.
- Hartung* (F.). Voir : Brackmann (A.).
- Hatzfeld* (Jean). Histoire de la Grèce ancienne, 140.
- Hauser* (Henri). Le sel dans l'histoire, 170.
- Hauteceur* (Louis). Le Louvre, 133.
- Henderson* (Bernard W.). Five roman emperors : Vespasian, Titus, Domitian, Nerva, Trajan, 175.
- Herder* (H.). Zum bildlosen Kultus der Alten 336.
- Hérodote*. Vie d'Homère ; trad. par J.-J. van Dooren, 174.
- Hessen* (I.). Les captifs russes, 109.
- Hewitt* (J. W.). The gratitude of the Gods, 335.
- Hill* (Charles E.). The Danish Sound dues and the command of the Baltic, 155.
- Hüller von Gaertringen*. Historische griechische Epigramme, 320.
- et *Klaffenbach* (G.). Das Münzgesetz des ersten athenischen Bundes, 325.
- Hirsch* (M.). Die athenische Tyrannenmörder in Geschichtsschreibung und Volkslegende, 331.
- Histoire du travail en Russie, 107.
- Histoire et historiens depuis cinquante ans, 1876-1926, 215.
- Hohlwein* (N.). Le stratège du nome, 333.
- Holland-Rose*. Voir *Rose* (J. Holland).
- Holleaux* (M.). Réponse à M. Th. Walek, 331.
- Hombert* (M.). La papyrologie grecque, 324.

- Homolle (Th.)*. La loi de Cadys sur le prêt à intérêt, 332.
- Hondius (J. J. E.)*. Novae inscriptiones atticæ, 320.
- Hourticy (Louis)*. Encyclopédie des beaux-arts, 2 vol., 130.
- Houze (colonel)*. Papiers intimes, 366.
- Ibarra (Eduardo)*. España bajo los Austrias, 154.
- Insurrection (l') des décembristes*, vol. I-V et VIII, 116.
- Interrègne (l') de 1825 et l'insurrection des décembristes à travers la correspondance et les mémoires de la famille impériale*, 116.
- Iorga (N.)*. Conferențe italiane sulla nazione romana, 188.
- Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité, 370.
- Iouchkov (S. V.)*. Le Code de 1497, 109.
- Le règlement ecclésiastique de Vladimir, 100.
- Iourovski (L. N.)*. La propriété foncière au gouvernement de Saratov, 112.
- Istrine (V. M.)*. Chronique de Georges Hamartolos, 99.
- Jacomot (Pierre)*. Le Palais sous la monarchie de Juillet, 350.
- James (R.)*. The drawings of Matthew Paris, 185.
- Jayne (W. A.)*. The healing Gods of ancient civilization, 335.
- Jones (Dennis)*. A Varsity career, 184.
- Jouguet (P.)*. L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient, 329.
- Journal historique russe*, t. VI, 95.
- Judeich (W.)*. Die fünf athenischen Ephoren, 328.
- Die Zeit der Friedensrede des Andokides, 328.
- Königs Pyrrhos' römische Politik, 330.
- Judet (Ernest)*. Le Vatican et la paix, 366.
- Julien (Charles-André)*. Un médecin romantique interprète et professeur d'arabe, 352.
- Kahrstedt (Ulrich)*. Syrische Territorien in hellenistischer Zeit, 172.
- Kern (Otto)*. Die Religion der Griechen, t. I, 173.
- Kerr (A. B.)*. Jacques Cœur, 88.
- Keyser (Eric)*. Der Kampf um die Weichsel. Untersuchungen zur Geschichte des polnischen Korridors, 392.
- Khomentsovskaia (M^{me} A.)*. Tchernychevski et la littérature illégale après 1860, 118.
- Kjellberg (E.)*. Studien zu den attischen Reliefs des vten Jahrhunderts, 339.
- Klaffenbach (G.)*. Zur Geschichte von Ost-Lokris, 322.
- Voir aussi : *Hiller von Gaertringen*.
- Kleinmichel (comtesse)*. Souvenirs d'un monde englouti, 167.
- Klevenski. Ryleiev*, 117.
- Kling (H.)*. Papyrus grecs, 334.
- Knorring (N. N.)*. Les « tribunaux de conscience », 112.
- Koht (Halvdan)*. L'ancienne opposition paysanne en Norvège, 161.
- Kornilovitch (M^{me} O.)*. L'opinion publique de l'Europe à propos de la rébellion de Pougatchev, 112.
- Koudriachov (K. V.)*. Alexandre I^{er} et le mystère de Fédor Kouzmitch, 114.
- Koulischer (I. M.)*. Histoires du commerce, de l'industrie et de l'économie nationales russes, 96.
- Krappe (A. H.)*. The legend of Amphion, 334.
- Kroll (G.)*. Historia Alexandri Magni, 174.
- La Coste-Messelière (P. de)*. Inscriptions de Delphes, 322. Voir aussi : *Courby (F.)*.
- Lama (F. R. von)*. Papst und Kurie in ihrer Politik nach dem Weltkriege, 366.
- Lami (Stanislas)*. Dictionnaire des sculpteurs de l'École française, 7 vol., 129.
- Lamsdorf (comte)*. Journal, 121.
- Lansing (Robert)*. Mémoires, 366.
- Lappo (I. I.)*. Considérations sur la ratification du statut lithuanien de 1588, 102.
- Lappo-Danilevski (A.)*. Diplomatie des actes privés russes, 100.
- La Russie et le Holstein, 111.
- Larsen (J. A. O.)*. Representative government in the panhellenic leagues, 332.
- Laum (B.)*. Das Eisengeld der Spartaner, 325.
- Laurent (Fernand)*. Du village d'Auteuil au plus grand Paris, 364.
- (H.). Les conventions de Saint-Quentin, 87.
- et *Quicke (F.)*. La guerre de la succession de Brabant, 1356-1357, 87.
- Lawton (Lancelot)*. The russian revolution, 1917-1926, 414.
- Lechat (H.)*. Sculptures grecques antiques, 338.
- Le Coq (A. con)*. Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens, 402.
- Lefuel (H.)*. Jacob Desmalter, 136.
- Legaret (G.)*. Histoire du développement du commerce depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à nos jours, 394.

- Lehmann-Haupt (C. F.)*. Zum alteren attischen Münzwesen, 325.
- Leveur (Émile)*. Le cardinal de La Tour d'Auvergne-Lauragais, 1768-1851, 351.
- Le Suffleur (D.)*. Les monnaies grecques récemment acquises par le Cabinet des médailles, 325.
- Lérisier (Michel)*. Voir : *Driault (Ed.)*.
- Likhatchev (N. P.)*. Le Sobor de 1616, 108.
- Livingstone (R. W.)*. The problem of the Eumenides of Aeschylus, 327.
- Lopoukhine (A.)*. Extraits de ses mémoires, 122.
- Loucheur (L.)*. La conférence de Doullens, 26 mars 1918, 446.
- Lubimenko (M^{me} Inna)*. L'organisation des archives dans la Russie des Soviets, 188.
- Lubimirov (P. G.)*. Esquisse de l'histoire des milices de Nijni-Novgorod, 104.
- Lucas-Dubreton (J.)*. Charles X, 350.
- L'affaire Alibaud, 350.
- La Restauration et la monarchie de Juillet, 350.
- L'évasion de Lavalette, 350.
- Luce (S. B.)*. Nicosthenes; his activity and affiliations, 341.
- Ludwig (Emil)*. Wilhelm der zweite, 367.
- Mac Cartney (E. S.)*. Magic and the weather in classical antiquity, 335.
- Magendie (Maurice)*. Du nouveau sur l'Astrée, 179.
- Malliavin (René)*. La politique nationale de Paul Deschanel, 360.
- Malo (Henri)*. Le beau Montrond, 345.
- Malin (L.)*. Bellerophon, 335.
- Marcel-Reymond (Charles)*. La sculpture italienne, 135.
- Maricourt (baron Jacques de)*. Voir : *Guedalla*.
- Martin (M^{lle} Marietta)*. Le docteur Koreff, 352.
- (William). Histoire de la Suisse, 162.
- Maspero (Henri)*. La Chine antique, 138.
- Maurice (Jules)*. Sainte Hélène, 400.
- Maury (J.)*. Laugerie-Basse. Les fouilles de M. J.-A. Le Bel, 403.
- Mazon (A.)*. Privas, 405.
- Meech (Thomas Cox)*. A history of the Great Britain and Ireland from 1900 to 1926, 406.
- Mélanges de l'École roumaine en France, 410.
- Mélanges de philologie et d'histoire publiés à l'occasion du cinquantième de la Faculté catholique des lettres de Lille, 177.
- Mélanges d'histoire générale (publication de l'Université de Cluj), 411.
- Mellows (W. T.)*. Henry of Pytchley's Book of fees, 183.
- Mémoires de la reine Hortense, t. I et II, 343.
- Meritt (B. D.)*. Peace between Athens and Bottice, 321.
- The reassessment of tribute in 438-437, 321.
- Tribute assessments in the athenian empire from 454 to 440, 321.
- Voir aussi : *West (A. B.)*.
- Mesnil (Jacques)*. Masaccio et les débuts de la Renaissance, 136.
- Meyer (Ernst)*. Die Grenzen der hellenistischen Staaten in Kleinasien, 173.
- Michel (André)*. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, 124.
- Milioutine (D.)*. Mémoires, t. I, 120.
- Modzalevski (B. L.)*. Le décembriste Batenkov, 117.
- Molmenti (Pompeo)*. La storia di Venezia nella vita privata, t. I, 156.
- Monteilhet (J.)*. Les institutions militaires de la France, 1814-1924, 362.
- Monti (G. M.)*. Due grandi riformatori del Settecento : A. Genovese e G. M. Galanti, 408.
- Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Fondation Eugène Piot, t. XXIX, 1^{er} fasc., 403.
- Monuments pour servir à l'histoire des relations culturelles et diplomatiques entre la Russie et l'Italie, t. I, 100.
- Moreau (Pierre)*. Chateaubriand, 351.
- Le victorieux xx^e siècle, 363.
- Moret (Alexandre)*. La mise à mort du dieu en Égypte, 399.
- et *Cloché*. Orient et Grèce, 172.
- Mornet (Daniel)*. Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines, 362.
- Muenier (P.-A.)*. J.-J. Henner, 137.
- Muller (V.)*. Kretisch-mykenische Studien, 336.
- Muret (Maurice)*. Le crépuscule des nations blanches, 369.
- Nacos (Lucas)*. La crise sociale et politique de l'Europe, 366.
- Nassonov (A.)*. Les princes et les villes au pays de Rostov et de Souzdal, 100.
- Netchaïev (V. N.)*. Le procès de Menchikov, 111.
- Neyra (Domingo de)*. Ordenanzas, actas primeras de la moderna provincia de San Augustin de Buenos Aires, Tucuman y Paraguay, 176.
- Nicolas II*. Journal intime, 120.

- Nicole (G.)*. La peinture des vases grecs, 340.
Nietchkina (M^{me} M.). La société des Slaves unis, 117.
 — L'histoire de la Russie à la lumière du matérialisme économique, 94.
Nilsson (M. P.). Les bases votives à double colonne et l'arc de triomphe, 337.
Nock (A. D.). The Mother Goddess, 334.
Noe (S. P.). A bibliography of greek coins hoards, 324.
Nouaillac (J.). Voir : *Guenin (G.)*.
Novosselski (A. A.). La fuite des serfs et des esclaves au xvii^e siècle, 107.
Ogorodnikov (V.-I.). Essai d'histoire générale de la Sibérie jusqu'à la conquête russe, 102.
 — La propriété foncière des Russes et des aborigènes au pays de l'Amour au xvii^e siècle, 103.
 — L'État russe et les aborigènes de Sibérie, 103.
Oldfather. Lokris and early civilization, 327.
Oulianova-Iézarova (M^{me} A. I.). L'attentat du 1^{er} mars 1887 contre Alexandre III, 120.
Oulicé (M^{lle} M.). Les animaux dans la peinture de la Crète préhellénique, 339.
Pajutinov (K.). L'organisation du travail industriel à l'époque du servage, 107.
Parmentier (L.). Documents hittites du xiv^e siècle sur des rois d'Achale, 326.
Passé (le), 114.
Perceval (Émile de). Le vicomte Lalné, 2 vol., 349.
Péire (A.). Voir : *Bouglé (C.)*.
Péretz (E.-A.). Journal, 121.
 — (*W. et L.*). Le déembriste G.-A. Péretz, 118.
Pernot (Maurice). L'inquiétude de l'Orient, t. I et II, 369.
Pérouse (Gabriel). Hautecombe, abbaye royale, 181.
Perreux (Gabriel). Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte, 350.
Perowski (Franciszek). Les colonies de droit russe, polonaises, allemandes et valaques dans le département de Lemberg, 380.
Pfister (Christian). Pages alsaciennes, 181.
Philadelphus (A.). Notes sur le bouleutérion (?) de Sicyone, 337.
Philarétos (G. U.). L'arbitrage international chez les Hellènes, 332.
Picard (Charles). La sculpture antique. De Phidias à l'ère byzantine, 338.
 — L'éphèbe de Marathon, 339.
Pick (B.). Voir : *Scoronos (J. N.)*.
Pierre le Grand. Lettres et papiers, t. VII, 110.
Pirenne (Henri). Histoire de la Belgique, t. VI, 348.
Pirou (Gaëtan). Les doctrines économiques en France depuis 1870, 362.
Piuchéta (V. I.). Histoire des révoltes des paysans en Russie, 118.
 — Histoire économique de la Russie aux xix^e et xx^e siècles, t. I, 119.
 — Introduction à l'histoire de Russie, 94.
 — La Réforme agraire de Sigismond-Auguste, 102.
Platonov (S. F.). Boris Godounov, 103.
 — Ivan le Terrible, 103.
 — Le « monastère britannique » de Saint-Petersbourg, 110.
 — Le passé du nord de la Russie, 107.
 — L'époque des troubles, 104.
 — Moscou et l'Occident aux xvi^e et xvii^e siècles, 109.
 — Pierre le Grand, 110.
 — Quelques amis de Pierre le Grand, 110.
 — Roussa, 98.
Pobiedonostsev (Constantin). Mémoires, correspondance et documents relatifs à l'histoire du règne d'Alexandre III, 413.
 — Pobiedonostsev et ses correspondants, 121.
Poincaré (Raymond). Au service de la France, t. I-III, 360.
 — L'œuvre économique et financière du gouvernement, 404.
Pokrovski (M. N.). Essai d'histoire de la civilisation russe, t. II, 96.
 — La lutte des classes et la littérature historique russe, 94.
 — Les déembristes, 117.
 — Politique extérieure, 123.
Polievktov (M. A.). L'ambassade de Tolotchanov et d'levlev auprès d'Alexandre III d'Imérétie, 100.
 — Nicolas I^{er}, 114.
Polocine (I. I.). Henri Staden, 104.
Polonski (V.). Bakounine, 119.
Pomérantsev (M. S.). Le maître des requêtes, 111.
Pommeret (Hervé). Mémoires d'un curé breton émigré, 179.
Pommier (Jean). La pensée religieuse de Renan, 359.
Poniatowski (Stanislas-Auguste). Mémoires, t. II, 110.
Ponteil (Félix). L'entrée des chemins de fer dans Strasbourg, 182.
Pottier (E.). Le dessin chez les Grecs d'après les vases peints, 340.
Preisigke (F.). Antikes Leben nach den ägyptischen Papyri, 324.

- Prentout*. Études sur quelques points d'histoire de Normandie, 180.
— Les États provinciaux de Normandie, t. I et II, 92, 180.
Pressniakov (A. E.). Alexandre I^{er}, 114.
— A. S. Lappo-Danilevski, 95.
— Étude générale sur l'empire de Moscovie, 102.
— Formation de l'État grand-russe, 100.
— L'autocratie d'Alexandre II, 115.
— L'autocratie de Nicolas I^{er}, 115.
— Le 14 décembre 1825, 116.
— Le testament de Vassili III, 103.
Prezzolini (G.). Le fascisme, 368.
Proceedings of the British Academy, 186.
Procès (les) politiques des années 60, 119.
Puech (Jules-L.). La vie et l'œuvre de Flora Tristan. Le socialisme français avant 1848, 353.
Quicke (F.). Voir : *Laurent (H.)*.
Ramsay (M^{lle} A. A. W.). L'idéalisme et la politique étrangère, 357.
Ravignani (Emilio). Historia constitucional de la Republica argentina, t. II et III, 176.
Réau (Louis). L'art russe de Pierre le Grand jusqu'à nos jours, 391.
— Les Lemoynes, 132.
— Voir aussi : *Dimier (Louis)*.
Recueil complet des Annales russes, 98.
Recueil des actes du Collège de l'économie, t. I, 99.
Recueil révolutionnaire (le), 119.
Registre des parlements de Beaune et Saint-Laurent-lès-Chalon, 83.
Regling (K.). Die antike Münze als Kunstwerk, 341.
Reichstadt (duc de). Papiers intimes et journal, 348.
Reinach (S.). Un mythe de sacrifice, 334.
— (Th.) et *Blanchet (A.)*. Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure, t. I, 1 (Pont et Paphlagonie), 324.
Reinach-Foussemagne (comtesse H. de). Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique, 356.
Reiset (vicomte de). Autour des Bourbons, 350.
Religion (die) in Geschichte und Gegenwart, 400.
Renan (Ernest). Voyages. Italie, 1849; Norvège, 1870, 179.
Renard (Edmond). Le cardinal Mathieu, 1839-1908, 360.
Renouvin (P.). Les formes du gouvernement de guerre, 363.
— Les origines immédiates de la guerre, 28 juin-4 août 1914, 363.

- Richard (Gaston)*. L'évolution des mœurs, 364.
Ridder (A. de). Le mariage du roi Léopold II, 355.
Rjiga (V. F.). La vie et les œuvres du prêtre Iermolai-Erasme, 103.
Robert (L.). Décret des Asklépiastes de Kolophon, 323.
— Inscriptions de Thasos, 323.
— Lesbiaca, 323.
— Notes d'épigraphie hellénistique, 322, 323.
Robinson (David M.). The deeds of Augustus, 141.
Roginski (G.). L'épître de Taube et de Kruse, 104.
Rojkov (N. A.). Histoire de Russie considérée du point de vue de l'histoire comparée, 95.
— L'économie nationale de la Russie moscovite dans la seconde moitié du xvi^e siècle, 106.
— Les décembristes, 117.
Romanov (B. A.). Les finances russes et les bourses européennes en 1904-1906, 122.
— Witte à la veille de la guerre russo-japonaise, 122.
— Witte et les concessions sur le Ialou, 122.
Roges (Mario). Correspondance de Karl Bartsch et Gaston Paris, 179.
Rose (J. Holland). Le caractère indécis des guerres modernes, 366.
Rossi (Ettore). Assedio e conquista di Rodi nel 1522, 170.
Rostovtsev (M.). L'hellénisme et l'iranisme au sud de la Russie, 96.
— Scythie et Bosphore, 97.
— The social and economic history of the Roman Empire, 373.
Roussel (P.). La prétendue défense d'Antiphon, 331.
— Les épimélètes aitoliens à Delphes, 332.
Roux (marquis de). Louis XVII et la légende des faux dauphins, 351.
Roy (M.-N.). La libération nationale des Indes, 187.
Royer (Louis). Chartes de franchise du bourg d'Uriage, 181.
Russie (la) tsariste et sa politique extérieure, 123.
Rye (Reginald Arthur). The students' guide to the libraries of London, 395.
Sadikov (P. A.). Ivan le Terrible et l'oprichtnina, 104.
— Les origines des prikaz des finances, 108.
Saint-Aulaire (comte de). Souvenirs, 348.
Saint-Simon. Mémoires, t. XXXIX, 177.
— (comte *Henri de*). Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains (1803), 353.

- Sainte-Marie-Perrin (M^{me} E.)*. Introduction à l'œuvre de Paul Claudel, 361.
- Salac (A.) et Chapouthier (F.)*. Inscriptions inédites de Samothrace, 323.
- Samaran (Ch.)*. La Chronique latine inédite de Jean Chartier, 1422-1450, et les derniers livres du Religieux de Saint-Denis, 85.
- Une page inédite de l'« Histoire de Louis XI », par Thomas Basin, 85.
- Saurat (Denis)*. Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre, 407.
- Savine (A. N.)*. Le mariage du césarévitch Alexandre Nicolaievitch, 115.
- Nicolas I^{er} et Frédéric-Guillaume IV, 115.
- Nicolas I^{er} et le césarévitch Alexandre à travers leur correspondance, 115.
- Savva (V. I.)*. La Douma des boïars au xvi^e siècle, 108.
- Le ministère des affaires étrangères de Moscou au xvi^e siècle, 108.
- Schiaparelli (L.)*. Avviamento allo studio delle abbreviature latine nel medio evo, 175.
- Schiemann (Th.)*. La Russie sous Nicolas I^{er}, t. IV, 115.
- Schmidt (Charles)*. Les journées de juin 1848, 354.
- Schneider (Friedrich)*. Der Europäische Friedenskongress von Arras, 1435, 87.
- Schoulguine (Vassili)*. La résurrection de la Russie. Mon voyage en Russie soviétique, 167.
- Schuchhardt (W. H.)*. Die Meister des grossen Frieses von Pergamon, 339.
- Schulten (A.)*. Eine unbekannte Topographie von Emporion, 326.
- Numantia; t. III : Die Lager des Scipio, 371.
- Sertorius, 399.
- Schutz (A. H.)*. The peasant vocabulary in the works of George Sand, 406.
- Sée (Henri)*. Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire, 170.
- Histoire de la Ligue des droits de l'homme, 406.
- Seignobos (Ch.)*. Histoire politique de l'Europe contemporaine, t. II, 364.
- Seillière (Ernest)*. Alexandre Vinet, historien de la pensée française, 351.
- Semaœn*. L'Indonésie a la parole. Le déclin de l'impérialisme hollandais, 409.
- Sémovski (V. I.)*. Histoire des idées révolutionnaires vers 1850, 118.
- Seymour de Ricci*. Bulletin papyrologique, 324.
- Sibérie (la)* et les décembristes, 118.
- Sjövall (H.)*. Zur Bedeutung der altkretischen Horns of consecration, 334.
- Smirnov (P. P.)*. Les villes russes au xvii^e siècle, t. I-II, 107.
- Smith (Marion Elmina)*. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration, miss Mary Clarke, 352.
- Sonolet (Louis)*. La vie et l'œuvre de Paul Deschanel, 360.
- Soukhotine (L. M.)*. Le patriarche Hermogène et le prince Pojarski en 1611, 105.
- Souriau (Maurice)*. Histoire du romantisme en France, 2 vol., 352.
- Souvenirs du Mameluck Ali sur l'empereur Napoléon; publ. par G. Michaut, 343.
- Spiegelberg (W.)*. Die Glaubwürdigkeit von Herodots Bericht über Aegypten, 331.
- Stachevski (E. D.)*. La guerre de Smolensk en 1632-1634, 105.
- Steklov (G.)*. Bakounine, 119.
- Stella-Maranca (Filippo)*. Fasti praetorii; parte I : Dal 366 al 44 a. Ch., 175.
- Studies in English commerce and exploration in the reign of Elizabeth, t. I, 183.
- Svoronos (J. N.) et Pick (B.)*. Les monnaies d'Athènes, 325.
- Swoboda (H.)*. Voir : Busolt (G.).
- Székelly (Janos)*. La réforme agraire en Transylvanie et l'histoire, 188.
- Taeger (F.)*. Alkibiades, 327.
- Tarassov (E.)*. Nicolas Tourgueniev, t. IV, 117.
- Tarlé (Eugène)*. Le blocus continental et le royaume d'Italie, 387.
- (E. V.). Histoire de l'Europe à l'époque impérialiste, 123.
- Histoire économique de la Russie, 111.
- Nicolas I^{er} et l'opinion publique française, 115.
- Tarn (W.)*. The Arcadian league and Aristodemus, 330.
- Tawney (R. H.)*. Studies in economic history, 182.
- Tchernov (S.)*. Le procès de Maxime le Grec, 103.
- Tchéchoulina (N. D.)*. L'éducation des jeunes nobles au xviii^e siècle, 113.
- Quatre ans de la vie de Catherine II, 111.
- Teichman (Oskar)*. The Cambridge undergraduate one hundred years ago, 184.
- Tharaud (Jérôme et Jean)*. La vie et la mort de Déroutède, 361.
- Thibert (Marguerite)*. Le féminisme dans le socialisme français de 1830 à 1850, 353.
- Le rôle social de l'art d'après les Saint-simoniens, 353.
- Thompson (A. H.)*. A short bibliography of local history, 408.
- Tikhomirov (L.)*. Mémoires, t. I, 120.

- Tkhovjevski (S. I.)*. Les Cosaques du Don au xvii^e siècle, 106.
 — *Les émeutes du xviii^e siècle*, 106.
 — *Stepan Razine*, 106.
Trahard (Pierre). La jeunesse de Mérimée, 1803-1834, 351.
Treuer (A.). The intimate relation between economic and political conditions in ancient Megara, 333.
Trotski (L. D.), 1905, 120.
Ulloa (Luis). Christophe Colomb catalan, 169.
Unamuno (Miguel de). L'agonie du christianisme, 366.
Université (l') de Louvain à travers cinq siècles, 1426-1926, 402.
Vallois (R.). Le théâtre de Tégée, 337.
 — Voir aussi : *Clemmensen (M.)*.
Vassienko (P. G.). La relation d'Avrami Palitsine, 105.
Vassiliev (A.). Les Goths en Crimée, 97.
Vellay (Ch.). La Grèce a-t-elle formé à l'époque pélasgique un État unitaire? 325.
Vermeil (Edmond). Les origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début du xx^e siècle, 363.
Vernadski (G. V.). La franc-maçonnerie russe sous Catherine II, 113.
 — *Novikov*, 113.
Vesselovski (S.). Considérations sur les origines du régime allodial, 101.
Vie (la) publique dans la France contemporaine, 361.
Viedebant (O.). Der Tyrann Pheidon von Argos, 327.
Vireck (P.) et Zucker (F.). Papyrus grecs, 324.
Villa-Urrutia (marquis de). Talleyrand, 345.
Vipper (R.). Ivan le Terrible, 103.
Virlogeux (Maurice). Quelques aspects de l'évolution des prix, 170.
Vivie de Régie (Roger de). Le secret de Byron, 186.
Volpe (G.). Il medioevo, 398.
Voulikh (E. Z.). Les relations commerciales à Moscou au xvii^e siècle, 107.
Vozniessinski (S.). La réaction politique au profit de la noblesse après Pierre le Grand, 111.
Vulpesco (Michel). Les coutumes roumaines périodiques, 412.
Voédenski (A.). La maison de commerce des Stroganov, 107.
 — *L'homme d'affaires d'un couvent*, 108.
Waele (F. J. M. de). La représentation de la vente de l'huile à Athènes, 341.
Walek (T.). La politique romaine en Grèce et dans l'Orient hellénistique au iii^e siècle, 330.
Walter (Félix). La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique, 157.
Walters (H. B.). A portrait-statuettes of Socrates, 339.
Warengien (baron de). 1851-1920. Souvenirs et fragments, 361.
Wartena (Jan Rinse). Introduction à une édition de la Table de Peutinger, 398.
Waser (O.). Das Formprinzip der kretisch-mykenischen Kunst, 336.
Weber (L.). Androgeos, 335.
Welter (G.). Das Olympieion in Athen, 338.
West (A. B.) et Meritt (B. D.). A revision of athenian tribute lists, 321.
 — *Cleon's Amphipolitan campaign and the assessment list of 421*, 321.
Westerman (W. L.) et Kraemer (C. J.). Papyrus grecs, 324.
Weyde (G.). Probleme des griechischen geometrischen Stils, 340.
Wildenstein (G.). Lancret, 132.
Wilhelm (Ad.). Attische Urkunden, 322.
Wilson (R. Mac Nair). Napoléon, the man, 344.
Witte (comte). Mémoires, 3 vol., 121.
Zaiontkovski (A. M.). La guerre mondiale. Esquisse stratégique, 123.
 — *La préparation diplomatique de la Russie à la guerre mondiale*, 123.
Zamiatine (G. A.). Bojarski dvor. Le zemski Sobor de 1613, 105.
Zaozerski (A. I.). La maison de la princesse Vorotynski, 107.
 — *Le tsar Alexis Mikhaïlovitch et l'économie de la maison du tsar*, 108.
 — *L'expédition à Madagascar sous Pierre le Grand*, 111.
Zevae (Alexandre). Histoire de la Troisième République, 359.
Ziebarth (E.). Die *ερα συγγραφή* von Delos, 323.
Zinzius (Heinrich). Untersuchungen über Heiligenleben der Diözese Besançon, 401.

TABLE DES MATIERES

ARTICLES DE FOND

ANGEL (Jacques). L'« épreuve de force » allemande en 1908-1909. La crise austro-russe et la politique de Bülow	Page 49
BLOCH (Marc). Les « Colliberti », étude sur la formation de la classe servile	1, 225
PAUL (André). Les réfugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin	264

MÉLANGES

BRÉHIER (Louis). Charlemagne et la Palestine	277
HALPHEN (Louis). A propos des nouveaux manuels d'histoire	74
TAUBE (M. DE). Une figure représentative de la Russie intellectuelle du XVIII ^e siècle : l'académicien Jacques de Stählin	68
WEILL (Georges). Les mémoires de Joseph Rey	291

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire grecque , par Paul CLOCHÉ	308.
Histoire de l'art , par Louis HOURTICQ	124
Histoire de France . Fin du Moyen Age, par Ch. PETIT-DUTAILLIS	83
— De 1800 à nos jours, par Raymond GUYOT	343
Histoire de Russie . Publications des années 1917-1927, par G. GAUTIER	93

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BABELON (Jean). La médaille et les médailleurs (Adrien Blanchet)	160
BELL (Richard). The origin of Islam in its christian environment (Gaudefroy-Demombynes)	145
BELLESSERT (André). Sainte-Beuve et le XIX ^e siècle (Henri Sée)	166
BOÜARD (Alain DE). Actes et lettres de Charles I ^{er} , roi de Sicile, concernant la France (Raoul Busquet)	147
BOUVAT (Lucien). L'Empire mongol. 2 ^e phase (Louis Halphen)	139
CARTEGGIO (il). Cavour-Nigra dal 1858 al 1861 (Albert Pingaud)	389
CHAREWICZ (Lucie). Handel sredniowiecznego Lwowa (S. M. Jedliński)	151
CHOULGOUINE (Alexandre). L'Ukraine et le cauchemar rouge (E. Duchesne)	167
COUPLAND. Sir Thomas Stamford Raffles, 1781-1826 (Henri Dehérain)	382
FERRAO (Antonio). A 1 ^a invasão francesa 1807-1808 (Michel Lhéritier)	158
FORRER (Robert). Strasbourg-Argentorate préhistorique, gallo-romain et mérovingien (Chr. Pfister)	142

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
FRANGULIS (A. F.). La Grèce et la crise mondiale (Michel Lhéritier) . . .	163
GRAY (Arthur). A chapter in the early life of Shakespeare (Abel Lefranc) . .	151
HATZFELD (Jean). Histoire de la Grèce ancienne (Paul Cloché)	140
HILL (Charles E.). The danish sound dues and the command of the Baltic (H. Hauser)	155
IBARRA (Eduardo). España bajo los Austrias (Id.)	155
JORGA (Nicolas). Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité (Louis Hal- phen)	370
KEYSER (Eric). Der Kampf um die Weichel (W. Sobleski)	392
KLEINMICHEL (comtesse). Souvenirs d'un monde englouti (E. Duchesne) . .	167
KORT (Halvdan). Brev og innleg fra Stortingene 1818-1833 av Jacob Hoel (Émile Laloy)	161
LEGARET (G.). Histoire du développement du commerce depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à nos jours (H. Hauser)	394
LEMAÎTRE (Henri) et MASSERON (Alexandre). Saint François d'Assise ; son œuvre, son influence (E. Jordan)	378
MARTIN (William). Histoire de la Suisse (H. Hauser)	162
MASPERO (Henri). La Chine antique (Louis Halphen)	138
MOLNENTI (Pompeo). La storia di Venezia nella vita privata. I (A. de Bédard)	156
PERSOWSKI (Franciszek). Osadi na prawie, ruskiem, polskiem, niemieckiem i woloskiem w ziemi Lwowskiej (Émile Laloy)	380
RÉAU (Louis). L'art russe, de Pierre le Grand jusqu'à nos jours (E. Du- chesne)	391
ROBINSON (David M.). The deeds of Augustus as recorded on the Monu- mentum Antiochenum (Ch. Lécirvain)	141
ROSTOVITZEFF (M.). The social and economic history of the Roman empire (Jean Bayet)	373
RYE (Reginald Arthur). The students' guide to the libraries of London (Ch. Bémont)	395
Saint Francis of Assisi : 1226-1926 (E. Jordan)	378
SCHOULGUINE (Vassili). Mon voyage en Russie soviétique (E. Duchesne) .	168
SCHULTEN (A.). Numantia (Raymond Lantier)	371
TARLÉ (Eugène DE). Le blocus continental et le royaume d'Italie (Albert Pingaud)	387
WALTER (Félix). La littérature portugaise en Angleterre (M. Batallion) . .	157
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Allemagne (401), Amérique du Sud (176), Asie cen- trale (402), Belgique (402), Brésil (177), Canada (177), France (177, 403), Grande-Bretagne (182, 406), Italie (408), Pays-Bas (409), Portugal (409), Roumanie (188, 410), Russie (188, 413), Yougoslavie (189) ; Histoire générale (169, 398), Histoire de l'Antiquité (171, 399) ; Histoire religieuse (400).	

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Belgique. Académie royale. Bulletin de la classe des lettres (201). Bulletin de l'Ins-
titut historique belge de Rome (202). Revue de philologie et d'histoire (202).

Danemark. Historisk Tidsskrift (203).

États-Unis. Foreign affairs (204) ; Speculum (204).

France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances (192). Annales du Midi (192). Annales historiques de la Révolution française (415). Archivum latinitatis medii aevi (192, 415). Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français (416) ; de la Société d'histoire moderne (198) ; Bulletin hispanique (417). Carnet de la Sabretache (193). Le Correspondant (193). La Grande Revue (194, 417). Journal des savants (194, 417). Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France (417). Mercure de France (195, 418). Le Moyen Age (419). Polybiblion (195). La Révolution de 1848 et les révolutions du XIX^e siècle (420). La Révolution française (195, 420). Revue archéologique (420). Revue de l'histoire des colonies françaises (196) ; de l'histoire des religions (196, 421) ; de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise (196). Revue de littérature comparée (421). Revue de Paris (196, 425) ; de Saintonge et d'Aunis (198, 426) ; des Deux Mondes (198, 426) ; des études anciennes (200) ; des études arméniennes (200) ; des études historiques (200, 427) ; des études hongroises et finno-ougriennes (428) ; des questions historiques (200). Revue de synthèse historique (429). Revue d'histoire de l'Église de France (201). Revue historique de Bordeaux (201) ; de droit français et étranger (201).

Grande-Bretagne. Antiquity (205). Bulletin of the Institute of historical research (205). The English historical Review (206).

Italie. Historia (207). Memorie della R. Accademia dei Lincei (207).

L'Esprit international (207).

Bibliographie des comptes-rendus (208, 431).

Chronique : Le Cinquantenaire de la *Revue historique* (215). L'Union académique internationale (216). La Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre 1914-1918 (221, 443). — Allemagne (223, 447). Belgique (224, 447). États-Unis (448). France (216, 443). Grande-Bretagne (224, 448). Italie (448). Russie (224, 449).

Nécrologie. Allemagne : G. von Below (223). — France : G. Fougères (217), Mgr Louis Petit (216), Paul Robiquet (216), abbé Vacandard (216), Alexandre Vidier (216), Émile Senart (443). — Grande-Bretagne : Alice Gardner (448), D. G. Hogarth (448). — Italie : Pompeo Molmenti (448).

ERRATUM	447
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.	448
TABLE DES MATIÈRES	458

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Acuerdos del extinguido cabildo de Buenos-Aires ; publ. par *Augusto S. Mallié*, Buenos-Aires, série II, 1701-1707, 1925, 767 p. ; série III, t. I et II, 1751-1761, 1926, 652 et 727 p. ; série III, 1808-1809, 1927, 689 p. ; série IV, t. I et II, 1805-1807, 1915-1925, 601-819 p. Archivio general de la nacion argentina.

Alberti (Annibale) et *Cessi (Roberto)*. La politica mineraria della Repubblica veneta. Rome, Provveditorato generale dello Stato libreria. 1927, anno V [ère fasciste], viii-455 p. et 6 planches.

Andreas (Willy). Österreich und der Anschluss. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte [s. d.], iv-29 p. ; prix : 1 m. 50.

Anglade (Joseph). Anthologie der Troubadours. E. de Boccard [s. d.], 183 p.

Antonelli (Étienne). Traité d'économie politique. Félix Alcan, xix-354 p. ; prix : 35 fr.

Atkinson (Geoffroy). La littérature géographique française de la Renaissance. Répertoire bibliographique. Auguste Picard, 1927, gr. in-8°, 565 p. et 300 reproductions photographiques.

Babelon (Jean). Les trésors du Cabinet des Antiques. Choix de bronzes de la collection Caylus donnée au roi en 1762. Paris et Bruxelles, Van (Est, 1928, in-4°, 56 p. et 24 pl. ; prix : 100 fr.

Batifol (Mgr Pierre). Saint Grégoire le Grand. Lecoffre, « Les Saints », 1928, 233 p.

Becker (général G.). Épopée révolutionnaire et napoléonienne. Trois caractères : conventionnel Joseph Becker, lieutenant général comte Becker, maréchal comte Molitor. Berger-Levrault, 1928, viii-178 p.

Bédarida (Henri). Les premiers Bourbons de Parme et de l'Espagne, 1731-1802. Inventaire analytique des principales sources conservées dans les Archives espagnoles et à la Bibliothèque nationale de Madrid. Honoré Champion, 1928, viii-214 p. ; prix : 24 fr.

— Parme et la France, de 1748 à 1789. Ibid.,

1928, xv-645 p., 16 planches hors texte ; prix : 80 fr.

Benoist (Charles). Les lois de la politique française. Arthème Fayard, 1928, 320 p. ; prix : 12 fr.

Benoit (Fernand) et *Vianey (J.)*. La tragédie du sac de Cabrières, tragédie inédite en vers français du xvi^e siècle. Marseille, Institut historique de Provence, 1927, xviii-93 p.

Bertholet (Alfred) et *Lehmann (Edvard)*. Lehrbuch der Religionsgeschichte (4^e édit. de Chantepie de La Saussaye). Tubingue, Mohr, I et II, 1925, viii-756, vii-732 p.

Bevan (Edwyn R.) et *Singer (Charles)*. The legacy of Israël. Oxford, at the Clarendon Press, 1927, xxxix-551 p. ; prix : 10 s.

Boeck (Charles de). Le séquestre de la propriété privée en temps de guerre. Enquête de droit international. Marcel Giard, 1927, 117 p. ; prix : 20 fr.

Belitz (Otto). Das Grenz-und Auslandsdeutschum. Seine Geschichte und seine Bedeutung. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1926, vii-196 p., 31 vues fotogr. ; prix : 6 m.

Brebner (John Bartlett). New England's Outpost. Acadia before the conquest of Canada. New-York, Columbia Univ. Press, 1927, 291 p. ; prix : 4 d. 50.

Brión (Marcel). Giotto. Éditions Rieder, 1927, 64 p. et 60 planches ; prix : 16 fr. 50.

Brissaud (J.). Le régime de la terre dans la société étatiste du Bas-Empire. E. de Boccard, 1927, 193 p.

Bruchet (Max). Marguerite d'Autriche duchesse de Savoie. Lille, impr. Danel (ouvrage publié sous les auspices du Comité flamand de France, 1927, grand in-8°, 496 p.).

Brun (Robert). Avignon au temps des papes. Les monuments, les artistes, la société. Armand Colin, 1928, 285 p. ; prix : 30 fr.

Brunner (Heinrich). Deutsche Rechtsgeschichte, tome II, remanié par *Claudius*

- von Schaverin*. Munich et Leipzig, Duncker et Humblot, 1928, xvi-934 p.; prix : 40 m.
- Büchi (Hermann)*. Vorgeschichte der helvetischen Revolution mit besonderer Berücksichtigung des Kantons Solothurn; 2^e partie : Der Kanton Solothurn in den Jahren 1789-1798. Soleure, Gassmann, 1927, xii-272 p.
- Cadbury (Henry J.)*. The making of Luke-Acts. Londres, Macmillan, 1927, vii-385 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Cagnat (René)*. En pays romain. E. de Boccard, 1927, 282 p.
- Caldwell (Robert Granville)*. A short history of the English people. 1 vol. en 2 tomes, 1492-1921. New-York et Londres, Putnam's Sons, 1925-1926, xvii-520 et 562 p., 30 cartes; prix 1 £ 1 s.
- Calhoun (George M.) et Delamere (Catherine)*. A working bibliography of greek law. Cambridge, Harvard University Press, 1927, xix-141 p.
- Carswell (Donald)*. Brother Scots. Londres, Constable, 1927, x-237 p.; prix : 12 s.
- Carier (J. D.)*. The attitude of France in the austro-serbian conflict, 28 Juny-29 July 1914. Toulouse, Privat; Paris, H. Didier, 1927, xiv-210 p.
- Case (Shirley Jackson)*. Jesus, a new biography. The University of Chicago Press, ix-453 p.; prix : 3 dol. 15.
- Cessi (Roberto)*. Venezia ducale; I : Le origini. Padoue, A. Draghi, 1928, 254 p.; prix : 12 l.
- Chambers (E. K.)*. Arthur of Britain. Londres, Sidgwick et Jackson, 298 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Connolly (James L.)*. John Gerson reformer and mystic. Louvain, Uystpruyst, 1928, xviii-408 p.
- Contentau (Dr G.)*. Manuel d'archéologie orientale; I : Notions générales. Histoire de l'art. Auguste Picard, 1927, 545 p.
- Coulton (G. G.)*. Five centuries of religion; vol. II : The friars and the dead weight of tradition, 1200-1400. Cambridge, University Press, 1927, xxx-703 p.; prix : 31 s. 6 d.
- Debongnie (Pierre)*. Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry; ses écrits et ses réformes. Louvain, Librairie universitaire; Toulouse, édit. de la Revue d'ascétique et de mystique, 1928, xi-354 p.; prix : 40 fr.
- Denvignes (général)*. Ce que j'ai vu et entendu en Allemagne. La guerre ou la paix? Edit. Jules Tallandier, 1927, 318 p.; prix : 10 fr.
- Derblay (Claude)*. Roger de Comminges, sieur de Saubole, gouverneur de Metz, 1583-1615. Les Presses universitaires de France, 1927, 330 p.; prix : 25 fr.
- Des Mallais (Pierre)*. Le sacre des rois de France. Société du livre d'art ancien et moderne, 1927, 61 p. in-16.
- Desparmet (J.)*. Ethnographie traditionnelle de la Mettija. L'enfance. Alger, Impr. algérienne, 1927, 409 p.
- Dibelius (Martin)*. An die Kolosser Hephesser, an Philemon (Handbuch zum Neuen Testament 12). Tubingue, Mohr, 1927, 2^e édit., 86 p.; prix : 2 m. 30.
- An die Thessaloniker I-II, an die Philiper. Ibid., 1927, 2^e édit., 76 p.; prix : 3 m. 50.
- Döberl (M.)*. Bayern und die deutsche Frage des Frankfurter Parlaments. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1922, ix-266 p.
- Bayern und die Bismarcksche Reichsgründung. Ibid., 1925, 319 p.
- Bayern und das Preussische Unionsprojekt. Ibid., 1926, 175 p.
- Doumergue (E.)*. Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps; 4^e partie : L'œuvre; t. VII : Le triomphe. Neuilly-sur-Seine, Édit. de la Cause, gr. in-4^e, 581 p.
- Durrer (Robert)*. Die Schweizergarde in Rom und die Schweizer in päpstlichen Diensten. I Theil. Lucerne, Raber, 1927, xiii-432 p.
- El Kaila*. L'unité foncière en droit romain. Exposé récapitulatif et critique. E. de Boccard, 1927, 85 p.
- Erslev (Kr.)*. Historische Technik. Die historische Untersuchung in ihren Grundzügen dargestellt; trad. par Ebba Brandt. Munich, Oldenbourg, 1928, 100 p.; prix : 3 mk. 50.
- Ferradou (André)*. Le rachat des droits féodaux dans la Gironde, 1790-1793. Soc. anon. du Recueil Sirey, 1928, 457 p.; prix : 50 fr.
- Festschrift til Kristian Erslev fra danske Historikere, den 28 december 1927. Copenhagen, Hagerups, 1927, 702 p.
- Fiddes (Sir George D.)*. The Dominions and the Colonial office. Londres et New-York, Putnam's sons, 1926, 288 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Fierens-Gevaert's*. Histoire de la peinture flamande, des origines à la fin du xv^e siècle. Les créateurs de l'art flamand. Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1927, in-fol., 124 p. et 77 pl.
- Floud (Sir Francis)*. The ministry of agriculture and fisheries. Londres, Putnam's sons, 1927, 330 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Freund (Michael)*. Die Idee der Toleranz in

- England der grossen Revolution. Halle, Niemeyer, 1927, xvi-293 p.; prix : 14 m.
- Friis (Aage)*. Ministeriet Estrup og ophævelsen af Pragfredens artikel V (Mélanges Kristian Erslev, 28 décembre 1927). Copenhagen, impr. Christensen, 1927, p. 569-630.
- Gassies (G.)*. Anthologie du théâtre français au Moyen Age, t. I-II. Delagrave, 1925 et 1927, 468 et 474 p. in-16.
- Genet (Jean)*. Esquisse d'une civilisation oubliée : le Yucatan à travers les âges. Les éditions Genet, 1927.
- Girault (Arthur)*. Principes de colonisation et de législation coloniale, t. I (5^e édit.). Société du Recueil Sirey, 1927, xxiv-441 p.
- Goury (Georges)*. Origine et évolution de l'homme. Auguste Picard, 1927, 404 p., 124 illustr. dans le texte, 18 pl. hors texte; prix : 35 fr.
- Great Roll (the) of the Pipe for the fifth year of the reign of King Richard I, 1193; publ. par *Doris M. Stenton*. Londres, Pipe roll Society, 1927, xxv-264 p.
- Great Roll (the) of the Pipe for the fourteenth year of the reign of Henry III, 1230; publ. par *Chalfant Robinson*. Princeton, University Press, 1927, xxix-472 p., 1 facsimilé.
- Grosjean (Georges)*. Le sentiment national dans la guerre de Cent ans. Edit. Bossard, 1927, 252 p.
- Guarducci (Margherita)*. Leggenda dell'antica Grecia relative all'origine dell'umanità, e analoghe tradizioni di altri paesi. Rome, Bardi (R. Accad. dei Lincei. Memorie, série VI, vol. 11, fasc. 5).
- Gudde (Erwin G.)*. German pioneers in early California. (The Concord Society, Histor. Bulletin, n° 6). Hoboken, N. J., 1927, 26 p.
- Guilaine (Louis)*. L'Amérique latine et l'impérialisme américain. Armand Colin, 1928, ix-274 p.; prix : 14 fr.
- Gunkel (Hermann) et Zscharnak (L.)*. Die Religion in Geschichte und Gegenwart. Handwörterbuch für Theologie und Religionswissenschaft (2^e édit.), fasc. 20-22. Tübingen, Mohr, 1927; prix : 5 m. 40.
- Haas (Hans)*. Bilderatlas zur Religionsgeschichte Religion der Hethetiker. Fasc. 5-6. — Ägyptische Religion. 2^e partie. Fasc. 7 : Religion des ägyptischen Kreises; par *Georg Caro*. Leipzig, Deichert; prix : 2,4, 6,80 et 5,50 m.
- Hanotaux (Gabriel)*. Histoire de la nation française. T. VIII. Histoire militaire et navale; t. II : De la Constituante au Directoire, par le général *Mangin*. Du Directoire à la guerre de 1914; par le maréchal *Franchet d'Espèrey*. La guerre de 1914-1918, par *Gabriel Hanotaux*. Plon, in-4^e, 646 p.
- Hardy (Georges)*. Histoire de la colonisation française. Larose, 1928, vi-348 p.; prix : 30 fr.
- Harris (C. R. S.)*. Duns Scotus; I : The place of Duns Scotus in medieval thought; II : The philosophical doctrines of Duns Scotus. Oxford, at the Clarendon Press, 1927, ix-380 et 401 p.; prix : 42 s.
- Hauser (Henri)*. La nouvelle orientation économique. Félix Alcan, 1924, 200 p.; prix : 10 fr.
— Les débuts du capitalisme. Félix Alcan, xii-323 p.; prix : 25 fr.
- Heath (Sir Thomas L.)*. The Treasury. Londres, Putnam's sons, 1927, 238 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Henderson (Junius), Renaud (E. B.), Goodykoontz (Colin B.), Mills (Joe), Willard (James F.), Barrett (H. M.), McKechnan (Irene Pellet)*. Colorado. Short studies of its past and present. Colorado, Boulder (Univ. of Colorado), 1927, x-202 p.; prix : 2 doll.
- Henseler (Éric de)*. L'âme et le dogme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne. E. de Boccard, 1928, 192 p.
- Hirsch (Arthur H.)*. The Huguenots of colonial South Carolina. Duke University Press, Durham N. C., 1928, xv-338 p.; prix : 5 doll.
- Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, renouvelée par *Gustave Michaut*. E. de Boccard (Poèmes et récits de la vieille France), 1926, vii-150 p.
- Holl (Karl)*. Gesammelte Aufsätze zur Kirchengeschichte, II : Der Osten. 1 Halbband. Tübingen, Mohr, 1927, 224 p.; prix : 1 mk. 50.
- Huon de Bordeaux, chanson de geste du XIII^e siècle; par *Jean Audiau*. E. de Boccard (Poèmes et récits de la vieille France), 1926, xi-157 p.
- Iorga (Nicolas)*. Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité. Gamber, 1927-1928. Tomes II : Moyen Age; III : Époque moderne; IV : Époque contemporaine, 567, 528 et 496 p.; prix : 45 et 50 fr.
- Issakovitch (Dragomir)*. Le pouvoir central et le système électoral de la Russie soviétique. Jouve, 1927, 308 p.
- Jaquet (Mgr)*, archevêque de Salamine. Grammaire du grec du Nouveau Testament. E. de Boccard, 1927, 165 p.
- Jeanroy (Alfred)*. Anthologie des troubadours. La Renaissance du livre, 1927, 160 p. in-16.

- Jung (Eugène)*. L'Islam et l'Asie devant l'impérialisme. Marpon et C^{ie}, 314 p.; prix : 15 fr.
- Just (Leo)*. Franz von Lassaulx; ein Stück Rheinischer Lebens- und Bildungsgeschichte im Zeitalter der grossen Revolution und Napoleons. Berlin, Walter De Gruyter, 1926, x-286 p.
- Kaehler (S. A.)*. Wilhelm von Humboldt und der Staat; ein Beitrag zur Geschichte deutscher Lebensgestaltung um 1800. Munich, Oldenbourg, xix-579 p.; prix : 18 m.
- Kirchseisen (Friedrich M.)*. Napoleon I; ein Lebensbild. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1927, 371 p.
- Klostermann (Erich)*. Das Marcusevangelium (Handbuch des Neuen Testaments, n° 3 et 4). Tübingue, Mohr, 1926-1927, 2^e édit., 194 et 233 p.; prix : 5 et 6 m. 60.
- La Brière (Yves de)*. L'organisation internationale du monde contemporain et la papauté souveraine, 2^e série, 1824-1826. Édit. Spes, 1927, 299 p.; prix : 19 fr.
- Lacombe (Georges)*. Prepositini, cancellarii Parisiensis, 1206-1210, opera omnia; I : La vie et les œuvres de Prévostin. Kain (Belgique), librairie Le Saulchoir, 1927 (Bibliothèque thomiste, n° XI), x-221 p.
- La Sizeranne (Robert de)*. Le vertueux condottiere : Federigo de Montefeltro, duc d'Urbino, 1422-1482. Hachette, 1927, 347 p.; prix : 25 fr.
- Launoy (Louis de)*. Un amoureux de M^{me} Récamier. Le journal de J.-J. Ampère. H. Champion, 1927, 292 p., 6 planches; prix : 15 fr.
- Legaret (G.)*. Histoire du développement du commerce, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à nos jours. Eugène Belin, 480 p.
- Lesne (Émile)*. Histoire de la propriété ecclésiastique en France; t. II, fasc. 3 : La dispersion des droits régaliens à la fin de l'époque carolingienne. Lille, Facultés catholiques, 1928, 178 p.
- Levillain (Léon)*. Recueil des actes de Pépin 1^{er} et de Pépin II, rois d'Aquitaine, 814-848. Klincksieck, 1926, ccviii-355 p. in-4°; prix : 166 fr. 50.
- Levison (Wilhelm)*. Das Werden der Ursula-Legende. Cologne, Albert Ahn, 1928, in-4°, 164 p.; prix : 5 m.
- Ligne (prince de)*. Fragments de l'histoire de ma vie; publ. par *Félicien Leuridan*. Introduction par *Edouard Chapuisat*. T. I. Plon, 1928, lxxiii-324 p.; prix : 25 fr.
- Lohmeyer (Johann)*. Die Offenbarung des Johannes (Handbuch zum Neuen Testament, 16). Tübingue, Mohr, 1926, 203 p.; prix : 5 m. 50.
- Louis XIV*. Mémoires; publ. avec une introduction et des notes par *Jean Longnon*. Édit. Jules Tallandier, 303 p.; prix : 20 fr.
- Lyon (Jacques)*. La Russie soviétique. Félix Alcan, 321 p.; prix : 18 fr.
- Mackinnon (James)*. Luther and the Reformation; vol. II : The breach with Rome, 1517-1521. Londres, Longmans, 1928, xvii-354 p.; prix : 16 s.
- Masi (Gino)*. Sull' origine dei Bianchi e dei Neri. Florence, Olschki, 1927, 30 p.
- Masson (Paul)* et *Estrangin (Étienne)*. Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale; 2^e partie : Le bilan du xix^e siècle; t. VII : Le mouvement économique; l'agriculture. Champion, 1928, gr. in-8°, xv-908 p.
- Mededeelingen van het Nederlandsch historisch Instituut te Rome*, 7^e partie. La Haye, Martinus Nijhoff, 1927, 224 p. et 35 pl.; prix : 8 fl. 50.
- Michel (Ersilio)*. Esuli e cospiratori italiani in Corsica, 1815-1830. Milan, Istituto editoriale scientifico, 1927, 119 p.
- Miller (William)*. The ottoman empire and its successors, 1801-1927, 3^e édit., xv-616 p., carte; prix : 16 s.
- Moir (J. Reid)*. The antiquity of man in East Anglia. Cambridge University Press, 1927, 127 p.; prix : 15 sh.
- Monumenta Germaniae historica*. Diplomatum regum et imperatorum Germaniae, tomus VIII : Lotharii III diplomata necnon et Richenzae imperatricis placita. Berlin, Weidmann, 1927, in-4°, xxx-314 p.; prix : 35 m.
- Mornet (Daniel)*. Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines, 1870-1925. Larousse, 1927, 263 p.; prix : 12 fr.
- Mun (Thomas)*. England's treasure by foreign trade (1664). Oxford, Basil Blackwell, 88 p.; prix : 3 s.
- Murray (Sir Evelyn)*. The Post office. Londres et New-York, Putnam's sons, 1927, 229 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Newsholme (Sir Arthur)*. The ministry of health. Ibid., 1925, 271 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Oberuc (Jean)*. Les persécutions des Luthériens en Slovaquie au xviii^e siècle. Strasbourg, Impr. alsacienne, 1927, xv-173 p.
- Owen (E. C. E.)*. Some authentic acts of the early martyrs, translated with notes and introduction. Oxford, at the Clarendon Press, 183 p.; prix : 6 s.
- Packard (Sidney Raymond)*. Miscellaneous record of the Norman exchequer, 1199-

1204. Northampton (Mass.), 116 p. (extrait des « Smith college studies in history », t. XII, nos 1-4).
- Pastor (Louis John)*. Morale scolarium of John of Garland (Johannes de Garlandia), a professor in the University of Paris and Toulouse in the XIIIth. century. University of California Press, Berkeley, 1927, gr. in-4°, 273 p.
- Panhorst (Karl Heinrich)*. Deutschland und Amerika; ein Rückblick auf das Zeitalter der Entdeckungen. Munich, Ernst Reinhardt, 1928, xi-307 p.
- Perilla (F.)*. Le mont Athos. Son histoire, ses monastères, ses œuvres d'art et bibliothèques. Dessins, bois, aquarelles de l'auteur. J. Danguin, gr. in-4°, xv-188 p.
- Peschaud (Marcel)*. Les chemins de fer allemands et la guerre. Charles-Lavauzelle, 1927, 338 p.; prix : 15 fr.
- Pfister (Chr.)*. Les Schweighäuser et la chaire de littérature grecque de Strasbourg, 1770-1855. Soc. d'édit. Les Belles-Lettres, 1927, 44 p.; prix : 5 fr.
- Picotti (G. B.)*. La giovinezza di Leone X. Milan, Hoepli, 1927, xvi-738 p., 1 carte et 32 planches hors texte; prix : 4 lire.
- Pleyer (Kleio)*. Die Politik Nikolaus V. Stuttgart, Kohlhammer, 1927, iv-118 p.; prix : 5 m.
- Politique (la) extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels; t. II, 1870-1878; trad. par J.-A. Taillebot. Alfred Costes, 1927, xxiv-314 p.; prix : 60 fr.
- Puli (C.)*. Ueber die sprachlichen Verhältnisse der Raetia Prima im Mittelalter. St Gall, Fehr, 1928, 52 p., avec une carte; prix : 1 fr. 80 (suisse).
- Raulich (Italo)*. Storia del Risorgimento politico d'Italia. Vol. IV, mars-novembre 1848. V, 1849. Bologne, Zanichelli (1927), xix-376 et xvi-442 p.; prix : 32 et 36 l.
- Registres (les) d'Urbain IV, 1362-1363; publ. par M. Dubrulle. E. de Boccard (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome), 1926, in-4°, 65 p.
- Renard (G.)*. Le travail dans la préhistoire (Histoire universelle du travail). Félix Alcan, 1927, 278 p.; prix : 30 fr.
- Roman (le) de Flamenca; par J. Anglade. E. de Boccard (Poèmes et récits de la vieille France), 1926, xvi-115 p.
- Roman (le) de Renard; trad. par M^{me} B. A. Jeanroy. Ibid., xxii-138 p.
- Roussel (Wilhelm)*. Die Religion des Judentums im spathellenischen Zeitalter, 3^e éd., par Hugo Gressmann. Tubingue, Mohr, 1926, xi-573 p.
- Roure (Charles de)*. Auguste Comte et le catholicisme. Les éditions Rieder, 1928, 264 p.; prix : 12 fr.
- Roz (Firmin)*. Les États-Unis d'Amérique. Félix Alcan, 280 p.; prix : 18 fr.
- Sabor (Pierre)*. Masséna et sa famille. Aix-en-Provence, édit. de la Revue « Le feu », 1926, gr. in-8°, viii-471 p.
- St. Francis of Assisi, 1226-1926 (Essays in commemoration). University of London Press, 1926, xiii-332 p. et 8 planches; prix : 16 s.
- Schib (Karl)*. Die staatsrechtlichen Grundlagen der Politik Karls V Rottecks. Ein Beitrag zur Geschichte des Liberalismus. Mulhouse, Soc. d'édit. Alsatia, 1927, 130 p.
- Schutz (Alexander Herman)*. The peasant vocabulary in the works of George Sand. The University of Missouri, Columbia. A Quarterly of research, II, 1, 1927; prix : 1 doll. 25.
- Schwarz (Paul)*. Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen, t. V. Leipzig, Ed. Pfeiffer, 5^e livr., 1924-1926, p. 513-924; prix : 29 mk.
- Serrano (S. Luciano)*. Cartulario de monastero de Vega, con documentos de San Pelayo y Vega de Oviedo. Madrid, Centro de estudios históricos, 1927, xxix-212 p.; prix : 12 pes.
- Seton (Sir Malcolm C. C.)*. The India office. Londres et New-York, Putnam's sons, 1926, 299 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Sherrard (O. A.)*. A life of Emma Hamilton. Londres, Sidgwick et Jackson, 1927, xi-346 p.; prix : 21 s.
- Smith (Preserved)*. A key to the colloquies of Erasmus. Harvard University Press. Cambridge (Mass.) et Londres, H. Milford, 1927, 62 p. (Harvard theological studies. xiii).
- Smithen (Frederick J.)*. Continental protestantism and the english Reformation. Londres, James Clarke, 256 p.; prix : 6 s.
- Soulié (Maurice)*. L'équipage révolté. Marpon et C^{ie}, 225 p.; prix : 15 fr.
- Soupault (Philippe)*. William Blake. Les éditions Rieder, 58 p. et 40 pl.; prix : 16 fr. 50.
- Souter (Alexander)*. Q. Septimii Florentis Tertulliani Apologeticus. Aberdeen at the University Press, 1926, 92 p.; prix : 5 s.
- Steed (Wickham)*. Mes souvenirs; vol. II : 1914-1922; trad. par M. d'Honfroi. Plon, 1927, iv-375 p.; prix : 25 fr.
- Steiner (Gustav)*. Korrespondenz des Peter Ochs, 1752-1821. Bd. I, bis zum Basler

VI LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- Frieden 1795. Bâle, Oppermann, 1927, CCXLI-521 p. ; prix : 33,60 fr. suisses.
- Strauch (Philipp)*. Meister Eckharts Buch der göttlichen Tröstung und von dem edlen Menschen (Liber Benedictus), 2^e édit. Bonn, Marcus et Weber, 1922.
- Taeger (Fritz)*. Thukydides. Stuttgart, Kohlhammer, 1925, VIII-300 p. ; prix : 12 m.
- Tarlé (Eugène)*. Le blocus continental et le royaume d'Italie. La situation économique de l'Italie sous Napoléon I^{er}. Félix Alcan, 1928, XII-377 p. ; prix : 40 fr.
- Tomas de razón de despachos militares, cédules de premio, retiros, empleos civiles y eclesiásticos, donativos etc., 1740-1821. Buenos-Aires, G. Kraft, 1925, 976 p. (Archivo general de la nacion argentina).
- Troup (Sir Edward)*. The Home office. Londres et New-York, Putnam's sons, 2^e édit., 1926, 267 p. ; prix : 7 s. 6 d.
- Valles (Charles de)*. Beaumarchais magistrat. Documents inédits. J. Oliven, in-12, 1928, VI-329 p. ; prix : 12 fr.
- Vanlande (René)*. L'Amazone au camp. Récits d'Orient, d'Afrique et d'Asie. Peyronnet et C^{ie}, 1927, 222 p. ; prix : 10 fr.
- Van Tyne (C. H.)*. England and America rivals in the American Revolution. Cambridge, at the University Press, 1927, XII-192 p. ; prix : 6 sh.
- Vaudon (chanoine Jean)*. Histoire générale de la communauté des Filles de Saint-Paul de Chartres enseignantes, hospitalières, missionnaires ; t. III : De 1840 à nos jours. Téqui, 1927, XVII-591 p., illustr., 1 carte ; prix : 20 fr.
- Vossler (Otto)*. Mazzinis politisches Denken und Wollen in den geistigen Strömungen seiner Zeit (Beiheft II der Historischen Zeitschrift). Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1927, 86 p. ; prix : 4 m.
- Vuilleumier (Henri)*. Histoire de l'Eglise réformée du pays de Vaud sous le régime Bernois ; t. I : L'âge de la Réforme. Lussanne, édit. La Concorde, 1927, XXXV-780 p., 4 fac-similés.
- Wagner (Paul)*. Die Eppsteinschen Lebensverzeichnisse und Zinsregister des XIII Jahrhunderts. Wiesbaden et Munich, J. F. Bergmann, 1927, x-224 p.
- Walker (Eric A.)*. A history of South Africa, 1x-623 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- West (George Herbert)*. Gothic architecture in England and France, 2^e édit. Londres, Bell et fils, 1927, XIX-343 p., illustr. ; prix : 10 s.
- Williamson (James A.)*. Sir John Hawkins ; the time and the man. Oxford University Press, 1927, XII-542 p. ; prix : 20 s.
- Zinsius (Heinrich)*. Untersuchungen über Heiligenleben der Diözese Besançon. Inaugural Dissertation. Gotha, Perthes, 1927, 16 p.

aint-
pita-
a non
ustr.

aken
spon
schen
iden.

on st-
tigue
Lou-
xxv.

them-
the
finch.

Africa.

ecture
ondine,
lustr.;

orkine;
werality

.
n ther
lanc-
, 1937.